

VIE

DE

M^{GR} DUFÊTRE

ÉVÊQUE DE NEVERS

PAR

M^{GR} CROSNIER

PROTONOTAIRE APOSTOLIQUE, VICAIRE GÉNÉRAL DE NEVERS



PARIS

**LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH
TOLRA ET HATON, ÉDITEURS**

RUE BONAPARTE, 68

1868

Tous droits réservés



Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2009.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

VIE.

DE

M^{GR} DUFÊTRE

ÉVÊQUE DE NEVERS

PARIS. IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



Lasnier del.

+ D. A. Ev. de Nevers

Imp. Lemercier et C^{ie} Paris

AU CLERGÉ DE FRANCE

DONT

M^{GR} DUFÈTRE

A ÉTÉ

L'APOTRE PENDANT PLUS DE TRENTE ANS

V I E

DE

M^{GR} DUFÊTRE

ÉVÊQUE DE NEVERS

CHAPITRE PREMIER

Naissance. — Éducation. — Vocation.

Au pied de la montagne de Fourvière, dans la rue Saint-Jean, à Lyon, naquit, le 17 avril 1796, de M. Jean-Baptiste Dufêtre, honnête commerçant, et de madame Anne Mousset, sa femme, un enfant qui reçut le lendemain, au baptême, le nom de Dominique. Ce nom, qui porte avec lui le souvenir impérissable du zèle le plus ardent pour le salut des âmes et de la piété la plus tendre pour la Reine du ciel, fut tout un présage. Un jour, en effet, comme son glorieux patron, Dominique

Dufêtre « ira devant la face du Seigneur pour préparer « ses voies, pour donner à son peuple la science du salut « et la rémission des péchés » (Luc, I, 76); il travaillera, par ses prédications incessantes, à étendre le règne de Jésus-Christ, et, dans les élans de sa piété filiale, il exaltera partout les gloires incomparables de Marie; il réalisera enfin, par les merveilles d'un zèle apostolique, cette devise de son épiscopat : *Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur* ¹?

Le nouveau-né, qui fut nourri par sa mère, annonça dès le berceau une constitution robuste, accompagnée de tous les agréments extérieurs. Dans cet enfant de bénédiction, la nature s'alliait merveilleusement avec la grâce. Ces avantages, joints à un caractère vif, à un esprit précoce qui s'échappait en saillies charmantes, faisaient du jeune Dufêtre l'idole de la famille et les délices du voisinage.

Sur les bancs de l'école où on le plaça de très-bonne heure, il ne tarda pas à devenir pour ses maîtres un sujet de satisfaction peu commune. Une intelligence précoce, une mémoire heureuse, l'ardeur avec laquelle il se portait au travail, assurèrent tout d'abord au jeune écolier les succès les plus flatteurs. Toutefois, — pourquoi ne pas l'avouer? — quelques nuages obscurcirent un instant la sérénité des jours si beaux de son enfance. Un frère plus âgé, mais moins ardent à l'étude, réussit à entraver ses progrès. Pendant quelque temps, hélas! on fit l'école buissonnière; mais ces légè-

¹ Je suis venu apporter un feu sur la terre, et que veux-je, sinon qu'il s'allume (Luc, XII, 49)?

retés, si funestes parfois à l'innocence du premier âge, ne portèrent aucune atteinte à la pureté du jeune Alexis, — c'est sous ce pseudonyme que Mgr Dufêtre, dans les notes qu'il a laissées sur son enfance, s'est désigné lui-même. La Vierge de Fourvière qui, du haut de la montagne sainte, veillait sur les premiers pas de celui qui devait être l'un des plus zélés propagateurs de son culte, écarta des sentiers qu'il suivait toutes les pierres d'achoppement et de scandale, et la vigilance paternelle, promptement éveillée, ramena bientôt notre écolier à son assiduité première.

A partir de ce moment, le jeune enfant sentit s'épanouir en lui les germes de la vocation ecclésiastique. Le plus lointain, comme aussi le plus touchant de ses souvenirs, était d'avoir assisté, dans ses premières années, au saint sacrifice de la messe célébré à la dérobée, dans des chambres particulières. Les précautions mystérieuses dont on s'entourait, le recueillement des assistants, les ornements qui décoraient l'autel, tout avait laissé dans sa jeune âme des impressions profondes.

A cinq ans, il lisait couramment, et, chose presque inouïe à cet âge, il rendait compte de ses lectures. La connaissance des vérités chrétiennes lui devint bientôt si familière, qu'il enseigna le catéchisme à de grands jeunes gens de son quartier, auxquels la fermeture des églises et le malheur des temps n'avaient pas permis de faire leur première communion. C'était préluder de bonne heure à la vie apostolique.

L'aimable enfant était assidu aux offices de l'Église, et en suivait d'un œil ravi les belles cérémonies. Mais

rien ne lui paraissait enviable comme le sort des petits enfants de son âge habillés en clercs. De retour à la maison paternelle, son plus grand plaisir était d'élever de ses mains de petits oratoires, et de reproduire avec une gravité naïve quelques-uns des rites sacrés dont il avait été témoin. C'était merveille de le voir embellir et parer son autel. Mais, hélas ! combien grande est la fragilité humaine, alors même que les intentions sont les plus pures ! Notre jeune Alexis — c'est lui-même qui nous en fait l'aveu — eut la faiblesse, afin de pourvoir aux frais du décor et du luminaire, de dérober quelques menues pièces de monnaie à ses parents, et, un jour, il prit un écu pour un sou. Honteux de cette erreur, et sentant ce larcin peser lourdement sur sa conscience délicate, il résolut d'en finir au plus tôt avec son premier péché. Mais comment opérer une restitution si difficile ? Dans ce cruel embarras, il n'hésita point à aller tout avouer à sa mère, qui, touchée de cet acte héroïque, lui pardonna, et tout fut oublié.

Quoi qu'il en fût des premiers indices de la vocation du jeune Dufêtre, son père, effrayé, comme le sont bien des parents, à la pensée des frais qu'entraîne l'éducation cléricale, prit le parti de le retirer des écoles, bien qu'il n'eût pas encore dix ans, et de le placer en qualité de clerc chez un avoué. Qui pourra jamais savoir tout ce que le pauvre enfant eut à souffrir pendant l'année entière qu'il passa chez l'homme de loi ? Mais Dieu, qui n'est jamais plus près des siens qu'à l'heure même où il semble les abandonner davantage, jugea cette épreuve suffisante. Vaincus par les larmes de leur fils et déter-

minés sans doute par une inspiration d'en haut, ses parents résolurent de ne plus s'opposer à une vocation si manifeste. Libre dès lors de suivre l'unique attrait de son âme, il entra comme enfant de chœur à la métropole de Saint-Jean, à Lyon, le 17 juin 1807, et il se fit remarquer aussitôt par une rare aptitude pour les cérémonies de l'Église. Tout le monde admirait la grâce avec laquelle il servait à l'autel ; mais rien n'égalait sa piété et son ardeur pour l'étude. Aussi, quelques mois s'étaient à peine écoulés, qu'on le trouvait assez instruit et suffisamment préparé pour être admis à faire sa première communion. Ce fut le 23 avril 1808, qu'il accomplit cette grande action, avec les sentiments d'une foi vive et d'une tendre piété. Le 23 mai suivant, il recevait le sacrement de confirmation des mains du cardinal Fesch. Cet éminent prélat, dont le coup d'œil était sûr et rapide, avait plus d'une fois remarqué, dans les cérémonies, le lévite de Saint-Jean. Ayant vu, dans le recueillement exceptionnel et dans l'attitude pieuse de cet enfant de onze ans, des signes certains de vocation ecclésiastique, il ne balança pas à l'admettre à la tonsure cléricale le jour même où il lui administrait le sacrement de confirmation, bien qu'il achevât à peine sa douzième année. Notre jeune tonsuré puisa dans cette distinction flatteuse, et surtout dans sa ferveur toujours croissante, une application consciencieuse et soutenue, qui lui valut, à la fin de son année de septième, le prix de travail et de diligence fondé par le cardinal, et, avec cette couronne spéciale, tous les autres prix de sa classe. Ces premiers succès ne furent

que le prélude des triomphes successifs et toujours éclatants qu'il remporta dans tout le cours de ses études classiques. Il les terminait à quinze ans, en sortant victorieux des épreuves du baccalauréat. Loin d'être fier de succès si rapides et si exceptionnels, il s'en plaint naïvement dans ses notes. Son professeur, dit-il, abusant de la trop grande facilité de son élève, « l'a poussé trop vite. » A ces plaintes il ajoute les lignes suivantes, qui donnent une haute idée de cette âme où nous trouvons, à côté de la candeur d'un enfant, le zèle d'un apôtre : « Toujours aimé de ses condisciples, quoique avec un orgueil immense, Alexis continua de satisfaire ses maîtres. Il avait de l'attrait pour la piété, et il eut le bonheur de ne jamais rencontrer de mauvais camarades qui cherchassent à l'entraîner dans le mal ; il travaillait, au contraire, avec zèle à ramener ceux qu'il voyait égarés. Il s'était uni à deux bons amis, et tous les trois s'encourageaient d'exemples et de conseils à la pratique de la vertu, sous la direction d'un maître sage et zélé, l'excellent M. Lichat ».

Cette même année 1812, il entra au petit séminaire de Largentière, pour y suivre le cours de philosophie. Il n'était que depuis quelques semaines dans cette pieuse maison, quand le cardinal Fesch lui conféra les ordres mineurs, aux quatre-temps de décembre ; et, après une année consacrée à la piété et à des études sérieuses, il l'admit au grand séminaire de Saint-Irénée, à Lyon.

L'entrée d'un jeune homme au grand séminaire est une phase toute nouvelle de son existence. Rien d'émou-

vant comme les premiers pas qu'il fait dans le sanctuaire. Dès qu'il a franchi le seuil de la demeure sacrée, il se sent comme environné et tout pénétré d'une atmosphère de douce gravité et de saint recueillement, son âme respire à l'aise et s'épanouit délicieusement sous le regard de Dieu. Plus d'autre objet pour elle que le Seigneur, devenu désormais « la portion de son héritage. » Les pieux exercices, les études sérieuses, la solitude et le silence, tout redit constamment au cœur du jeune lévite les grandeurs de sa vocation sainte.

Ces impressions, auxquelles nul ne saurait se soustraire, agirent fortement sur l'esprit du nouveau théologien. Ses pensées, ses paroles, ses manières, s'imprégnèrent vite de cette maturité, de cette mesure, de cette religion enfin que l'Église réclame des élèves du sanctuaire. Les brillantes qualités, les vertus plus précieuses encore, qui avaient concilié à l'écolier de Saint-Jean l'estime et l'affection de ses meilleurs condisciples, le rendirent également cher à l'élite des séminaristes de Saint-Iréné. Il rencontra parmi ces derniers quelques-uns de ces amis si rares, dont l'Esprit-Saint a célébré le prix. Une lettre que nous avons eu le bonheur de trouver dans sa volumineuse correspondance, nous fait connaître la nature de ces liaisons précieuses qui unissent les cœurs dans la vérité et la charité de Jésus-Christ.

Un de ses plus intimes amis avait été forcé, pour raison de santé, de s'éloigner momentanément du séminaire. En se séparant, les deux condisciples s'étaient promis de s'écrire régulièrement tous les quinze jours. Or, dans une entrevue qu'il avait eue à quelque temps de là

avec son ami souffrant, le jeune abbé Dufêtre, l'ayant trouvé en proie à une tristesse et à une mélancolie qui ne lui étaient pas habituelles, craignit que cette fâcheuse disposition d'esprit ne vint d'une faute dont le poids l'accablait peut-être, et lui écrivit pour lui communiquer, avec une franchise toute fraternelle, ses douloureuses appréhensions. Le malade s'empressa de rassurer son ami, et lui exposa les motifs de sa tristesse. La lettre qui renferme ces consolantes explications, témoignage authentique de la piété qui animait ces âmes d'élite, se termine par ces paroles : « J'ai l'intention de passer mes vacances auprès de toi, à Lyon. « Nous nous aiderons mutuellement à marcher dans les « sentiers de la vertu et à avancer dans la voie de la « perfection. Je renonce comme toi à toutes les parties « de plaisir, bien persuadé qu'elles ne font qu'affaiblir « la piété. Oui, mon très-cher ami, nos plaisirs seront « d'aller prier notre bonne mère à Fourvière, et de nous « récréer honnêtement à la campagne du séminaire. »

Cependant, ces premiers élans d'une ferveur facile se ralentirent un jour, et notre séminariste tomba dans cet état de langueur spirituelle qui éprouve parfois, d'une manière si pénible quoique providentielle, les âmes les plus généreuses. Lui qui n'avait connu jusque-là que les douceurs d'une piété sensible, apprit par son expérience personnelle que le secret de la véritable vertu se trouve dans la connaissance de notre faiblesse native. Ces défaillances de l'âme, auxquelles les agitations politiques de cette époque (1814-1815) n'étaient pas étrangères, en dessillant ses yeux, lui apprirent à

se défier de lui-même pour ne compter que sur la grâce de Dieu. Le secours d'en haut ne se fit pas attendre. Le feu du céleste amour se raviva comme par enchantement dans son âme, pour ne plus s'y refroidir jamais. C'est à partir de ce jour que commence, à proprement parler, la vie de dévouement et de sacrifice dont nous allons maintenant raconter les merveilles.

Il n'avait encore que dix-neuf ans, quand ses supérieurs, ne croyant pas trop présumer du mérite de leur élève, lui confièrent, avec la direction de l'établissement ecclésiastique de Saint-Just, la chaire de rhétorique de cette maison. Voici en quels termes un biographe parle du jeune professeur d'humanités : « M. Dufêtre
« se gardait surtout des classifications barbares et
« abrutissantes, où se fourvoie forcément cette malheureuse jeunesse des écoles. Trop sensé pour faire
« consister dans d'ineptes efforts de mémoire la capacité d'un sujet et le juger en conséquence, il laissait
« le champ libre aux intelligences de toute nature,
« excitait l'apathie, défait même les imaginations exagérées, songeant que l'âge lui-même en secouerait la
« pousse luxuriante. Il avait la réputation d'un travailleur infatigable, d'un pieux ecclésiastique, et d'un
« homme d'excellent jugement. »

Dès le premier jour de son entrée à Saint-Just, il fut tout entier à sa double fonction de supérieur et de professeur. Tous les instants que n'absorbait pas la direction de l'établissement étaient scrupuleusement employés à la préparation de la classe. La méthode qu'il savait mettre dans son travail lui permettait, tant était déjà

grande la variété de ses connaissances, d'embrasser toutes les branches du savoir. Tour à tour il analysait les traités, il recueillait des notes, il entassait compilations sur compilations, avec l'opiniâtreté d'un bénédictin.

Nous avons de lui quatre énormes registres renfermant le fruit de travaux auxquels il se livra pendant les seules années qui s'écoulèrent de 1814 à 1819. Philosophie, théologie, Écriture sainte, éloquence, littérature, poésie, histoire, sciences exactes, tout est résumé dans ce recueil.

On conçoit qu'un pareil maître dut faire faire à ses élèves de rapides progrès. Sa réputation, du reste, était déjà si bien établie, que les meilleures familles de Lyon et des environs étaient heureuses de lui confier leurs enfants. Bon nombre de ces jeunes gens ont fait honneur à leur maître par leurs talents et leurs vertus, et tous lui ont gardé la plus vive et la plus durable affection ¹.

Un riche propriétaire des environs de Villefranche ayant entendu parler de la maison de Saint-Just, vint tout exprès la visiter. Le supérieur lui fit avec une grâce parfaite les honneurs de son établissement, et lui donna sur toutes choses les explications les plus détaillées et les plus claires. Ravi de l'intelligence, du savoir,

¹ M. l'abbé Lange, qui a été appelé, depuis plus de vingt ans, dans le diocèse de Bordeaux par Son Em. le cardinal Donnet, dont il était vicaire à Villefranche, a été l'un des élèves les plus distingués de M. l'abbé Dufêtre, et a puisé dans ses leçons et dans ses exemples le zèle tout apostolique dont il donne tant de preuves.

de la distinction et de l'amabilité qu'il avait trouvés en lui, M. Du Sablon ne parlait plus que du directeur de Saint-Just. « Certainement, disait-il à tous ceux qui « voulaient l'entendre, ce jeune ecclésiastique sera un « jour évêque. » Aussi, ne balançait-il pas à lui confier l'éducation de son fils. Dès ce moment, l'abbé Dufêtre devint l'ami intime de la famille Du Sablon, au sein de laquelle il allait quelquefois se reposer de ses nombreuses fatigues ; mais ces moments n'étaient pas uniquement consacrés au repos et aux épanchements de l'amitié : l'apostolat y avait la plus large part.

« L'abbé Dufêtre, écrivait depuis une des demoiselles « Du Sablon, nous prêchait mes sœurs et moi, et nous « portait au bien de tout son pouvoir. Déjà on pouvait « présumer ce que seraient plus tard ce zèle et cette « charité qui ont fait son caractère distinctif. »

Sans s'en douter, le jeune prédicateur faisait passer dans l'âme de celle qui a tracé ces lignes le feu qui embrasait la sienne : la divine semence qu'il y jeta porta des fruits en son temps. Cette pieuse demoiselle a fondé une congrégation dont elle est devenue supérieure générale ; nous en parlerons plus tard.

Cependant, l'abbé Dufêtre avait atteint sa vingt et unième année ! Le moment solennel était donc venu pour lui de faire le pas décisif dans les ordres sacrés. Après une préparation des plus sérieuses, et avec une grande allégresse de cœur, il reçut le sous-diaconat le 29 juillet 1817, et l'année suivante — le 19 juillet 1818, — il fut ordonné diacre.

A mesure qu'il approchait du terme de sa sainte voca-

tion, il se sentait poussé vers la vie apostolique par un attrait de plus en plus irrésistible. C'était une autre chaire que celle de la classe d'humanités de Saint-Just qu'il lui fallait désormais. La Providence, du reste, en lui prodiguant tous les avantages extérieurs qui devaient l'y faire paraître avec éclat, semblait l'avoir façonné tout exprès pour ce sublime ministère. Rien qu'à considérer sa virile beauté, on pouvait assurer à l'avance qu'à sa première apparition dans la tribune sacrée il enlèverait tous les suffrages de l'auditoire. Quin'aurait été frappé à la vue de cette tête superbe, fièrement posée sur un buste puissant, et faisant onduler, du moindre de ses mouvements, les longs flots de sa belle chevelure? qui n'aurait admiré ces traits d'une régularité parfaite, cette physionomie à la fois mâle et gracieuse, splendidement illuminée par un regard qui lançait l'éclair, cette taille élevée, ce port majestueux, tout cet extérieur, enfin, plein de noblesse et de grandeur? Mais si l'abbé Dufêtre était beau à voir, il était encore plus beau à entendre. Comment redire ici l'ampleur de cette voix forte, sonore, éclatant au besoin comme un tonnerre, et atteignant jusqu'aux extrémités des plus vastes édifices? Si nous ajoutons à ces dons purement physiques, les qualités mille fois plus précieuses d'une intelligence vive et facile, d'une mémoire heureuse, d'un cœur aimant et généreux, nous pourrions prévoir les succès qui attendaient le jeune orateur. Ces succès, ses supérieurs n'avaient pas été les derniers à les pressentir. Aussi, l'année même de son sous-diaconat, quelques jours seulement après qu'il l'eut reçu, ils lui accor-

dèrent une dispense spéciale qui l'autorisait à monter en chaire. Ce fut en vertu de cette permission exceptionnelle qu'il prêcha le carême à Saint-Just, et, en même temps, dans la paroisse de Vaise, début heureux s'il en fut, et digne d'un des plus intrépides apôtres de la sainte parole que nous ayons peut-être entendu en France, depuis cinquante ans.

- - - -

CHAPITRE II

Les chartreux de Lyon. — Ministère paroissial. — Retraites et missions.

Dieu avait répandu l'abondance de ses bénédictions sur les premiers travaux de l'abbé Dufêtre. Partout, dans Lyon et dans les environs, on s'entretenait des talents oratoires et de la mâle éloquence du jeune prédicateur. Des débuts si heureux inspirèrent au directeur de Saint-Just la résolution de se consacrer sans partage au ministère de la parole. On était, du reste, à une époque où la vérité, en butte aux attaques les plus violentes, réclamait d'intrépides défenseurs. C'était une conspiration de toutes les puissances de l'enfer contre les plus fermes appuis de la morale et de la religion. Se jeter dans la lice sans regarder le nombre des adversaires ; se livrer tout entier au ministère de la parole, avec ce saint enthousiasme qui ne connaît ni calculs ni réserves ; consacrer pleinement à la gloire de Dieu et au salut des âmes les talents, la santé, toutes les pieuses et viriles ardeurs que le ciel lui avait départies, telle fut l'unique pensée qui fixa résolûment la détermination de l'abbé Dufêtre.

L'établissement des chartreux semblait attendre le futur missionnaire, et lui-même s'y sentait appelé comme par une voix intérieure. Précédé dans cette maison de paix par la réputation dont il jouissait déjà, il n'eut pas plutôt sollicité son admission, le 3 février 1819, que M. l'abbé Bochard, vicaire général de Lyon, s'empessa de faire droit à sa demande. Son entrée dans la communauté naissante était considérée par l'autorité diocésaine comme un événement des plus heureux.

Le 7 mars suivant, bien qu'il n'eût pas encore complété sa vingt-troisième année, l'abbé Dufêtre reçut, avec dispense d'âge, à Grenoble, des mains de Mgr Simon, l'onction sacerdotale, et ce fut à dater de ce jour qu'il se vit définitivement admis comme membre de cette maison des chartreux, qu'on a justement appelée une pépinière de missionnaires et un séminaire d'évêques.

Tranquillement assise entre le Rhône et la Saône, sur le coteau qui regarde Fourvière, l'ancienne chartreuse de Lyon est, sans contredit, un des lieux les plus favorables aux études graves et profondes de la religion. Sur ces hauteurs sereines, et après les heures silencieuses d'un long travail, les jeunes solitaires peuvent respirer un air toujours pur, et se récréer délicieusement en contemplant le ravissant panorama qui déroule à leurs pieds toutes ses magnificences. Comprenant du premier coup d'œil les avantages de cette position vraiment providentielle, le cardinal Fesch l'avait choisie pour y fonder une maison de hautes études ecclésiastiques, et en faire comme un nouveau cénacle, au sortir

duquel d'autres apôtres iraient porter au milieu des peuples la bonne nouvelle de l'Évangile. Ouverte et inaugurée en 1816, par M. l'abbé Bochard, la maison des chartreux eut pour premier supérieur M. l'abbé Mioland, qui venait d'être ordonné prêtre, et qui, après avoir occupé pendant onze ans le siège d'Amiens, est mort, il y a quelques années, archevêque de Toulouse.

Ce fut dans ce gracieux séjour, où la science et la piété venaient de se donner un rendez-vous fraternel, que l'abbé Dufêtre, sous la direction de ce supérieur habile, qui lui conserva toujours l'amitié la plus tendre, acheva de se former, par l'étude et la pratique des vertus apostoliques, au ministère de la prédication.

A peine eut-il franchi le seuil de la chartreuse, que ses supérieurs l'autorisèrent à donner des retraites dans la ville de Lyon. Ces premiers essais, dans lesquels le jeune missionnaire put déployer tous ses talents et tout son zèle, révélèrent aussitôt en lui l'esprit organisateur qui devait plus tard enfanter tant de merveilles. La Providence, qui, dans le jeu, en apparence fortuit, des circonstances les plus ordinaires, se plaît à correspondre aux aspirations intimes de ses serviteurs et à préparer ainsi les œuvres les plus précieuses, permit qu'on chargeât l'abbé Dufêtre de la direction d'une maison de jeunes ouvrières, dont la maîtresse, mademoiselle Rollet, éprouvait un vif attrait pour la vie religieuse. L'influence de cette vertueuse fille était si grande, que toutes les personnes qui vivaient avec elle étaient prêtes à suivre leur maîtresse dans la voie de la perfection après laquelle elle soupirait. Mais des devoirs sacrés imposés

par la piété filiale enchaînaient ses désirs et retenaient auprès d'elle son docile entourage.

Avec cet instinct des grandes œuvres qui dominait en lui, l'abbé Dufêtre pressentit le merveilleux développement auquel Dieu appelait cette humble famille, et résolut de la préparer aux bénédictions fécondes que le ciel lui réservait. Il s'empressa dès lors de resserrer par une règle commune le lien qui unissait déjà ces jeunes ouvrières, et il les forma peu à peu aux vertus de la vie religieuse. Après huit ans passés ainsi, la petite communauté de mademoiselle Rollet fut affiliée au tiers-ordre de la pénitence de Saint-François. Semblable au grain de sénevé dont parle l'Évangile, cette maison, devenue dès son berceau une pépinière de saintes, a pris avec le temps un accroissement merveilleux, et la congrégation des sœurs de Saint-François d'Assise, après avoir étendu ses nombreux rameaux dans le midi de la France, voit pousser en ce moment dans le nord des rejetons pleins de sève et de vigueur. Le fondateur de cette communauté si pleine d'avenir — nous n'hésitons pas à donner ce titre à Mgr Dufêtre — conserva jusqu'à la fin de sa vie un tendre dévouement à ses filles spirituelles; jamais il ne passait à Lyon sans aller les bénir et leur porter des paroles d'encouragement et d'édification.

Sur un autre point de la Croix-Rousse se réunissaient aussi, vers la même époque, sous la direction des demoiselles Descombes et Pugay, une douzaine de jeunes filles, ouvrières en tissage, pour la plupart orphelines. A cette autre famille qui demandait un père, l'abbé

Dufêtre s'empessa de prodiguer des soins aussi intelligents que dévoués. Il lui donna un règlement peu compliqué, sans doute, mais substantiel et précis ; et après avoir jeté dans ces âmes bien préparées « à toute œuvre bonne » les germes de la vie parfaite, il demanda au ciel de les bénir et de les féconder. Cet heureux moment ne se fit pas attendre : en 1823, M. l'abbé Pousset, nommé à la cure de Saint-Bruno, trouvant le modeste atelier de tissage tout prêt déjà à former une communauté fervente, soumit ces saintes filles à une règle plus complète, et, la veille de la Pentecôte de l'année 1825, il les revêtit de l'habit religieux. Telle fut l'origine de la congrégation des sœurs dites de la Sainte-Famille. Autorisée en 1856 par un décret impérial, elle compte maintenant en France vingt-neuf maisons. C'est ainsi que l'abbé Dufêtre imprimait à toutes ses œuvres un cachet particulier de durée, de sorte qu'au lieu de les détruire, le temps n'a fait que les développer.

Au mois de novembre 1819, les supérieurs des chartreux, jugeant le moment venu d'abandonner le jeune missionnaire à toute l'ardeur de son zèle, le chargèrent de partager les travaux d'une mission donnée à Ambierle, dans l'arrondissement de Roanne, par M. l'abbé Mioland et par quatre de ses confrères. C'est à proprement parler dans cette paroisse que l'abbé Dufêtre fit ses premières armes comme membre de la maison des chartreux. Le succès ayant dépassé toutes les espérances, au mois de janvier suivant il se rendit avec les mêmes missionnaires à Milléry, dans le canton de

Givors, et au mois de février il donna une retraite à Saint-Chamond.

Le carême venu, il fut envoyé à Bourg pour une nouvelle mission, qui fut couronnée par les plus heureux résultats. Un vieillard qui l'avait entendu nous disait naïvement, il y quelques années : « On ne compte que « sept dons du Saint-Esprit, mais votre évêque en a « obtenu un huitième, c'est le don de poitrine. »

En juillet, il donnait une retraite à Montbrison, et en novembre une autre à Largentière; enfin, cette année déjà si bien remplie se termina par la mission de Charlieu, dont *l'Ami de la Religion* parle en ces termes : « La « mission de Charlieu a attiré un grand concours des « paroisses environnantes, et même de lieux fort « éloignés. Le froid et la neige n'ont point empêché d'y « accourir, et la communion générale a offert plus de « deux mille hommes, sans compter un nombre quatre « ou cinq fois plus grand de femmes. Le zèle et l'ardeur « des fidèles pour les exercices de piété tenaient de l'en- « thousiasme. » (T. XXVI, p. 392.)

L'année suivante, dès le mois de janvier, l'abbé Dufêtre se trouvait au nombre des missionnaires qui évangélisaient Pont-de-Vaux; au mois de mai, il était, à Saint-Étienne, l'un des ouvriers les plus actifs d'une mission dont les résultats furent prodigieux. Il nous a raconté lui-même que, n'ayant cessé pendant plus de deux mois d'aller presque constamment de la chaire au confessionnal et du confessionnal à la chaire, il passa, sans même avoir le temps de prendre ses repas, les trois derniers jours et les trois dernières nuits au saint tribunal,

pour réconcilier les pécheurs que sa parole avait ramené à Dieu. La nuit qui précéda la clôture de la mission, la privation de nourriture et de sommeil lui occasionna une sorte de vertige qui ne lui eût certainement pas permis de continuer son rude apostolat, si la mission se fût encore prolongée.

« La mission de Saint-Étienne, nous dit encore *l'Ami de la Religion*, se faisait dans trois églises, entre lesquelles les missionnaires étaient partagés, et qui se sont trouvées constamment trop petites pour contenir la foule des auditeurs ; grands et petits, riches et pauvres, magistrats et ouvriers, tous accouraient aux exercices. Les missionnaires, assistés de tous les prêtres de la ville, n'ont pu suffire à entendre les confessions, quoiqu'ils passassent une grande partie des nuits, touchés qu'ils étaient de l'empressement des pénitents. Les exemples de conversion ont été nombreux et frappants, et ceux qui avaient été les premiers à revenir à Dieu montraient ensuite le zèle le plus ardent pour encourager leurs amis à les imiter. Ces exhortations fraternelles ont admirablement secondé les prédications des missionnaires... On porte le nombre des communions dans les paroisses de Saint-Étienne, de Notre-Dame et de Sainte-Marie à 17,700. Mgr l'évêque de Mende confirma 9,000 personnes. » (T. XXVIII, p. 106).

On conçoit l'éclat que ces missions jetaient sur la maison des chartreux. Aussi, estimant à sa juste valeur le talent de leur jeune collègue, ses confrères le pressèrent de contracter avec l'établissement des engage-

ments irrévocables ; mais cette proposition répugnait invinciblement au caractère de l'abbé Dufêtre. Son zèle, ardent comme la flamme, avait besoin de n'être pas comprimé. Aussi, ne fut-elle pas acceptée, et notre missionnaire quitta l'établissement des chartreux.

Cet éloignement d'une maison où il se trouvait comme dans son élément ne s'opéra pas pour lui sans d'immenses regrets. « Le 1^{er} septembre 1821, dit-il dans « ses notes, je me séparai avec larmes de la maison des « chartreux, et je devins vicaire de Saint-Polycarpe. Au « moment où j'écris ces notes (novembre 1821), je « suis dans ce nouveau poste, très-empressé de re- « prendre les missions. Je continue, en attendant, de « me livrer au ministère de la chaire. »

En effet, dans les derniers mois de cette année il prêcha une retraite aux enfants de la maîtrise de Saint-Nizier, une autre à ceux de Saint-Jean, une troisième enfin dans un pensionnat ; tout cela sans préjudice de la station de l'avent dont il se chargea à Saint-François. Somme toute, il avait donné soixante-sept instructions en quatre mois. Quel désespoir pour les jeunes vicaires qui liront ces lignes !

Sur ces entrefaites, son condisciple, son ami intime et son confrère aux Chartreux, M. l'abbé Donnet, qui, lui aussi, venait de quitter cette sainte maison, fut nommé curé d'Irigny. Cette paroisse, jetée au-dessous du confluent de la Saône et du Rhône, avait été bouleversée par les agitations politiques, et sa population, dont l'irréligion était proverbiale, venait de se porter aux derniers

excès contre son vieux pasteur, M. l'abbé Rivière. L'arrestation et la punition des principaux coupables n'ayant fait qu'augmenter l'exaspération, on dut, pour soustraire à l'orage le vénérable vieillard, lui donner un successeur. Ce fut dans ces tristes circonstances que M. l'abbé Donnet, aujourd'hui cardinal et archevêque de Bordeaux, arriva à Irigny. Par son aménité et sa modération, le jeune pasteur calma l'irritation des esprits, et gagna même la confiance de ses paroissiens. Cette première victoire obtenue, il pria l'abbé Dufêtre de joindre ses efforts aux siens pour en remporter une plus entière. Une mission, commencée avec l'année 1822, fut un véritable triomphe; la paroisse subit une transformation des plus heureuses.

Cependant, les soins que l'abbé Dufêtre prodiguait aux âmes ne pouvaient lui faire oublier sa propre sanctification. Celui qui devait bientôt faire éprouver à ses frères dans le sacerdoce les précieux effets des exercices spirituels, ne devait pas manquer d'en subir le premier la salutaire influence. Soldat éprouvé par la guerre, il comprit la nécessité de retremper ses armes dans le silence de la retraite. Il alla donc demander à une étroite cellule du grand séminaire cette paix au sein de laquelle l'âme opère ses renouvellements. Au sortir de ces saints exercices (il les terminait le 15 février 1822), il reprit le cours de ses prédications avec tant d'ardeur, que, tout en remplissant ses fonctions de vicaire, il put prêcher dans l'année cent soixante-huit sermons.

Ces instructions, groupées en différentes séries et données presque toujours sous forme de retraites, lui

firent bientôt comprendre, par leurs heureux résultats, tout le bien qu'il était appelé à opérer en s'y consacrant d'une manière plus spéciale. Pressentir le bien, c'était pour lui s'obliger à l'accomplir. Il continua donc avec ardeur ce fructueux ministère, et il en étendit l'exercice aux retraites de dames.

Personne n'ignore les difficultés sérieuses qui, dans ces circonstances, naissent de la grande délicatesse, pour ne pas dire de la susceptibilité de l'auditoire. Pour dire tout ce qu'il faut, et le dire comme il faut, pour guérir certaines plaies qu'on ne saurait panser sans enlever l'appareil qui les cache, il faut non-seulement un talent supérieur, mais surtout une délicatesse exquise, et cette prudence consommée qui, au témoignage de l'Écriture, est la science des saints : *Scientia sanctorum prudentia* (Prov., ix, 10).

L'abbé Dufêtre, malgré sa jeunesse, pouvait remplir ce périlleux ministère. Les replis les plus intimes du cœur humain n'avaient déjà plus de secrets pour son esprit observateur et pénétrant; rien de ce qui touche aux devoirs de la femme chrétienne, de la mère, de l'épouse, n'était inconnu à ce prédicateur de vingt-six ans, dont la parole, à la fois persuasive et austère, savait, comme un glaive à deux tranchants, « pénétrer jus-
« qu'aux divisions de l'âme, » pour discerner les œuvres de la nature de celles de la grâce, et y étendre le règne de Jésus-Christ. Ce fut le 25 février 1822 qu'il aborda pour la première fois cette tâche redoutable. Les exercices durèrent sept jours, et pendant tout ce temps plus de trois cents dames de Lyon accoururent au pied

de la chaire, pour recueillir les enseignements de ce jeune prêtre qui leur parlait avec toute la maturité d'un vieillard.

Voici le plan de cette première retraite, qui produisit les plus heureux fruits.

1^{er} jour : Avantages de la retraite.

2^e jour : Examen de conscience; — confession; — nécessité du salut.

3^e jour : Contrition; — petit nombre des élus; — moyens d'être de ce nombre.

4^e jour : Satisfaction; — vertu de pénitence; — fausse vertu.

5^e jour : Devoirs envers le mari, les enfants, les domestiques; — motifs de contrition.

6^e jour : Exercices de la journée; — bonheur de la vertu pendant la vie, — à la mort; — sa récompense dans le ciel; — rénovation des vœux; — consécration à la sainte Vierge.

7^e jour : Communion générale; — persévérance dans l'amour de Dieu.

Puisque nous racontons les événements qui signalèrent, pour l'abbé Dufêtre, le cours de l'année 1822, transcrivons textuellement une note où il nous fait part d'un danger dont la Providence le préserva d'une manière presque miraculeuse.

« 26 juillet : Terrible accident dont j'ai failli être la
« victime. A sept heures du soir, au moment de partir
« de Champvert pour Lyon, le cocher, en fermant la
« portière, me serra l'index. Je veux descendre et je
« propose de m'en aller à pied. On me presse de rester,

« j'insiste, on m'attend un instant, puis on part.
« Quand mon doigt est pansé, je reviens : la voiture
« a disparu, et je l'entends rouler rapidement à la
« descente. Un instant après, ou plutôt au moment
« même, le cheval s'emporte, entraîne et brise la voi-
« ture. M. X... est tué, le cocher grièvement blessé,
« trois autres personnes reçoivent d'assez fortes con-
« tusions. Grâces immortelles soient rendues à mon
« Dieu, qui, connaissant ma misère, a voulu me laisser
« le temps de me préparer à paraître devant son tribu-
« nal, en m'avertissant toutefois, par cette terrible
« leçon, de ne pas différer et de m'occuper sérieuse-
« ment de ma sanctification. »

Sans doute, nous aussi, nous aimons à penser que Dieu, dans sa miséricorde, avait sauvé les jours de l'abbé Dufêtre, pour lui fournir le temps et les occasions de mériter davantage; mais nous ne pouvons non plus nous empêcher de voir, dans cette protection manifeste de la Providence, le bien et le salut de tant d'âmes, auxquels celui qui écrivait ces lignes devait travailler avec un succès toujours plus marqué.

L'action de l'abbé Dufêtre se généralisait, en effet, de jour en jour. Il était sur le point de quitter Lyon pour exercer son zèle ailleurs, quand on le supplia de donner, avant son départ, une seconde retraite aux dames et aux jeunes personnes de la ville. Il y consentit, et, le 8 octobre, il en commença les exercices. Un second plan, tout différent de celui qu'il avait suivi au mois de février, met dans son jour non plus seulement la maturité précoce du prédicateur, mais encore une facilité

étonnante : nous nous plaisons à le donner ici comme nous avons donné le premier. On remarquera que l'orateur entre plus avant, cette fois, dans les besoins de son auditoire. Il expose en détail les devoirs de la jeune fille, de l'épouse et de la mère; il attaque les plaisirs qui sont l'obstacle le plus ordinaire à l'accomplissement de ces devoirs, et, plein d'une sainte hardiesse, il ne recule pas même devant un sujet d'une grande délicatesse et d'une extrême difficulté: les défauts des dames. Voici ce plan tel que nous le trouvons dans ses notes.

1^{er} jour : Salut; — sacrement de pénitence.

2^e jour : Difficulté du salut; — devoirs des jeunes personnes.

3^e jour : Tiédeur; — devoirs des mères et des épouses.

4^e jour : Plaisirs; — défauts des dames.

5^e jour : Abus des grâces; — exercices de piété.

6^e jour : Piété; — persévérance.

7^e jour : Communion générale; — clôture.

Spectacle vraiment inouï, que celui qu'offre ce jeune prêtre, arrivé, dès son début dans le grand art de la conduite des âmes, à une perfection que tant d'autres n'atteignent qu'après un long exercice ! Nous le voyons, en effet, se faisant tout à tous à l'exemple du grand Apôtre, ici bégayant avec l'enfance, là intéressant le jeune homme, ailleurs commandant l'attention de l'âge mûr, enfin parlant à la jeune fille, à l'épouse, à la mère, ce langage net, précis et discret, qu'une habileté acquise par une intime connaissance du cœur et par

une expérience consommée semble avoir seule le droit de faire entendre. Si, le suivant maintenant sous les voûtes du cloître, nous prêtions l'oreille aux effusions dans lesquelles se répand son âme si pleine de l'amour de Dieu, nous croirions recueillir les accents enflammés d'une sainte Thérèse ou les suaves épanchements d'un saint François de Sales. L'Esprit de Dieu s'était évidemment reposé sur le jeune apôtre, et l'avait enrichi de l'abondance de ses dons.

Dès cette époque, le travail ordinaire d'une mission, même dans une paroisse populeuse, ne suffisait pas à son zèle ; il donnait en même temps des retraites à des communautés. On l'a vu en prêcher quatre à la fois.

Dans une de ces circonstances, une jeune personne au salut de laquelle il s'intéressait vivement étant tombée, par suite de scrupule, dans un véritable état de désespoir, l'abbé Dufêtre, pendant toute la semaine où il prêchait jusqu'à onze fois dans la même journée, ne manqua pas un seul jour de la visiter, pour faire entrer un peu de confiance dans son âme. Il lui consacrait au moins une demi-heure à chaque visite, et quoique ses paroles pleines de charité ne produisissent pas un effet immédiat, il n'eut jamais un instant de découragement. Dieu lui donna plus tard la consolation de voir cette âme, si cruellement éprouvée, jouir enfin d'une paix profonde.

A aucune époque l'œuvre des missions et des retraites ne fut plus opportune qu'au moment où, après les grandes commotions politiques de la révolution, la vie religieuse commençait à renaître dans le corps social

si cruellement meurtri et ensanglanté. Aux coups affreux que la hache révolutionnaire avait portés dans les rangs du clergé, succédaient les ravages non moins funestes de l'âge et des infirmités. Chaque jour, en effet, les survivants du sacerdoce voyaient se creuser autour d'eux des vides que leur dévouement ne pouvait combler. En vain le pasteur, devenu missionnaire, volait de paroisse en paroisse : s'il suffisait à l'administration des sacrements, ce n'était qu'à de rares intervalles qu'il pouvait rompre à son troupeau dispersé le pain de la parole sainte ; aussi, la privation forcée d'instruction religieuse avait eu pour résultat, au sein des masses, une ignorance plus fatale aux âmes que les fureurs mêmes de la persécution. L'épiscopat français comprit alors quelle responsabilité pesait sur lui, et quelles grandes choses il pourrait accomplir. Il ne faillit pas à sa tâche, et créa l'œuvre des missions, qui fut sa gloire et sa consolation, et pour laquelle Dieu, qui, aux jours mêmes de sa colère, « n'efface jamais que pour écrire, » s'était préparé des prêtres selon son cœur.

Dès 1821, Mgr Du Chilleau, archevêque de Tours, voyant les heureux résultats que ces saints exercices avaient produits dans son diocèse, résolut d'y fonder un établissement de missionnaires sous l'invocation de saint Martin. Un premier essai fut d'abord tenté à l'aide de quelques ecclésiastiques de la Touraine ; puis le prélat demanda à Lyon des hommes déjà formés à ce ministère apostolique. MM. Donnet, Nivet et Cherbouillère, munis d'une autorisation temporaire des

vicaires généraux qui administraient alors le diocèse, se rendirent aux vœux de l'archevêque de Tours. Le désir de reprendre la vie de missionnaire, qu'il regrettait toujours, se réveilla plus fortement à cette occasion chez l'abbé Dufêtre, qui le soumit à ses supérieurs, dont la décision devait être pour lui l'expression de la volonté divine. Ayant obtenu d'eux l'autorisation de se joindre à ses anciens collègues, il arriva à Tours le 1^{er} janvier 1823, et il prit part, dès le 7 du même mois, à la mission de Bourgueil, sous la direction de M. l'abbé Donnet, supérieur des missionnaires de Saint-Martin.

Aux travaux de Bourgueil succéda, le 24 février, la mission d'Amboise. En même temps que, de concert avec ses trois collègues, l'abbé Dufêtre prêchait dans cette localité, il se faisait encore entendre dans la paroisse de Saint-Martin-le-Beau.

L'Ami de la Religion nous a transmis en ces termes les heureux résultats de la mission d'Amboise : « Les « missionnaires de Saint-Martin, c'est le nom qu'ont « pris les ecclésiastiques qui se consacrent aux mis- « sions dans le diocèse de Tours, ont évangélisé cet « hiver plusieurs paroisses importantes. La ville d'Am- « boise a recueilli dernièrement le fruit de leur zèle. « La mission semble y avoir établi le bonheur et la « paix. Les haines se sont éteintes ; de mauvais livres « ont été jetés aux flammes ; des injustices, des scan- « dales ont cessé. On porte à plus de quatre mille le « nombre des communions. La plantation de la croix, qui « s'est faite au milieu d'un concours immense, a offert

« le coup d'œil le plus imposant. Quinze paroisses envi-
 « ronnantes s'étaient réunies à celles de la ville. M. le
 « coadjuteur de Tours¹ présidait la cérémonie, et les
 « membres des autorités civiles et militaires donnaient
 « l'exemple et avaient brigué l'honneur de porter sur
 « leurs épaules l'arbre sacré qui allait être planté. Les
 « paroisses les plus rapprochées d'Amboise ont profité
 « du bienfait de la mission. » (T. XXXV, p. 311.)

Ces succès, comme on le pense bien, répandirent un vif éclat sur les prêtres de Saint-Martin. Aussi, leur nombre, primitivement borné à quatre, fut bientôt élevé à onze par l'arrivée de MM. Villecourt², Suchet³, Marcel, Eynac, Nogret⁴, Allignol et Mégret. Ce fut, grâce à ces heureux accroissements d'une œuvre dont il était une des gloires, que l'abbé Dufêtre put, le 25 avril, entreprendre et poursuivre les travaux d'une mission donnée en même temps au Mey et à Barjon, dans les environs de Dijon.

Cette tâche accomplie, il allait en commencer une autre, quand d'inquiétantes nouvelles sur la santé de son père le rappelèrent à Lyon. Toutefois, les devoirs de la piété filiale ne pouvant lui faire oublier le salut des âmes, il ouvrit le 11 juin, à Vienne, en Dauphiné, une retraite dont il dirigea tous les exercices; puis, avant de rentrer en Touraine, il donna, du 4 septembre au 7 octobre, à Montfaucon en Velay, une mission durant laquelle, se trouvant presque seul pour les in-

¹ Mgr de Montblanc.

² Plus tard évêque de la Rochelle, et mort cardinal à Rome, en 1867

³ Depuis trente ans vicaire général d'Alger.

⁴ Aujourd'hui évêque de Saint-Claude.

structions, il prêchait habituellement cinq fois par jour.

Le 26 du même mois, il avait rejoint ses bien-aimés collègues, et bientôt toutes ses fatigues étaient oubliées. A quelques jours de là, en même temps que M. l'abbé Donnet évangélisait Neuvy-le-Roi, lui-même dirigeait à Cormery une mission qui s'était ouverte sous les plus tristes auspices. A la seconde instruction, le prédicateur n'avait eu que trois auditeurs. Tout autre que notre missionnaire eût été peut-être découragé; mais son zèle et sa foi ne connaissent point de défaillance. Il offrit à Dieu sa bonne volonté, lui remit complètement le succès de l'entreprise, et continua sans inquiétude le cours des exercices. Comme Abraham, il avait espéré contre l'espérance même, et, comme lui, il reçut la récompense de sa foi. L'entraînement ne tarda pas à se communiquer, bientôt il devint général, et, le jour de la clôture, l'enthousiasme était à son comble. La ville entière, réconciliée avec Dieu, proclamait sa résurrection spirituelle par de publiques actions de grâces, et par la plantation solennelle d'une belle croix de mission.

Certes, après de si rudes labeurs un peu de repos était bien légitime; mais jamais l'abbé Dufêtre ne consentit à en goûter les douceurs. Une mission avait été promise à Genillé: il part aussitôt, et trois semaines de prédications obtiennent, comme toujours, des conversions nombreuses et éclatantes. Ce travail à peine achevé, il vole au secours de ses confrères, qui prêchaient à Montrésor, et il se charge à lui seul de la retraite particulière qui devait clore la mission. Enfin, le

9 janvier, il rentre à Tours, pour se préparer à la mission de Blois, dont l'ouverture était annoncée pour le 16 du même mois.

Mgr de Sausin, ayant entendu parler, à son arrivée à Blois, des fruits de salut opérés dans la Touraine par les missionnaires de Saint-Martin, eut l'heureuse idée de les appeler dans sa ville épiscopale, et ceux-ci se rendirent aux vœux du prélat. Pendant que M. l'abbé Donnet occupait avec MM. Villecourt et Suchet la chaire de la cathédrale, et que MM. Nivet et Eynac prêchaient à Saint-Saturnin, l'abbé Dufêtre, de concert avec MM. Marcel et Nogret, faisait entendre la parole sainte dans l'église de Saint-Nicolas.

Ce serait une triste page à écrire que de rappeler ici les honteux procédés auxquels eut recours l'esprit irréligieux pour entraver l'action des missionnaires. En dépit de tous ses efforts, et en raison même des épreuves auxquelles elle fut soumise, l'œuvre de Dieu fut admirable.

La plantation de la croix offrit un des plus saisissants spectacles. On vit le préfet de Blois, trois députés, plusieurs généraux, les membres du tribunal, courber leurs épaules sous le fardeau sacré. « Déjà, dit *l'Ami de la Religion*, une magnifique communion générale « avait largement récompensé les efforts des mission- « naires. Monseigneur voulut présider lui-même l'au- « guste cérémonie. En deux jours, 3,600 femmes et « 2,000 hommes s'approchèrent de la table sainte. Le « lendemain, le prélat donna la confirmation à en- « viron 1,200 personnes. L'élan était général dans toute

« la ville. On a vu revenir à Dieu des hommes qu'un long éloignement avait déshabitués de toute pratique de religion (t. XXXIX, p. 158). »

Après Blois, ce fut Vendôme qui devint le théâtre du zèle des missionnaires. Toutefois, comme l'ouverture de cette mission avait été fixée au 21 mars, l'abbé Dufêtre, qui ne pouvait se résigner à demeurer inactif, courut à Amboise et sut y raviver, par les exercices d'une retraite, tout le bien opéré par la mission de l'année précédente.

Le 21 mars, les prédicateurs de Saint-Martin arrivèrent à Vendôme, où ils renouvelèrent les merveilles de Blois.

L'abbé Dufêtre, dont la mâle éloquence allait toujours grandissant, remporta un véritable triomphe le jour de la clôture de cette mission. Déjà orateur obligé des grandes circonstances, il avait été désigné pour haranguer la foule à la plantation de la croix. Son allocution fit un effet prodigieux sur la multitude ; à plusieurs reprises, la voix tonnante du prédicateur fut couverte par les cris unanimes de : *Vive la croix ! Vive Jésus ! Vive la religion !*

Le reste de cette année 1824 et le commencement de l'année suivante furent employés par l'abbé Dufêtre à donner des retraites à Vienne en Dauphiné, à Monistrol, à Tarare, à Tours, à Blois, à Orléans et dans plusieurs autres villes.

Sans doute, il devait à sa vigoureuse constitution de pouvoir supporter de si grandes fatigues ; mais il faut bien dire aussi que, chez lui, la grâce secondait merveil-

leusement la nature ; disons mieux, celle-ci n'était qu'un agent docile, auquel celle-là donnait l'impulsion et la vie.

Puisque nous parlons des travaux des prédicateurs de Saint-Martin, il ne sera pas hors de propos de dire un mot de la croisade qu'ils avaient entreprise contre les mauvais livres. Ce sera l'occasion pour nous de faire connaître le zèle que l'abbé Dufêtre y déploya.

Le plus terrible fléau, qui désolait la France au moment où nos apôtres multipliaient leurs missions, était, sans contredit, la contagion des mauvaises lectures. Le nombre des volumes irréligieux et obscènes qui furent publiés à cette époque est presque incroyable¹. Dans le temps même où les ouvriers de l'Évangile jetaient le bon grain dans le champ du père de famille, l'homme ennemi venait y semer clandestinement l'ivraie. Le mal immense opéré par cette propagande des mauvais livres était, à proprement parler, l'herbe maudite qui, si on la laisse croître, ne tarde pas à étouffer le bon grain. Les prêtres de Saint-Martin le comprirent ; aussi, s'appliquèrent-ils partout à détruire les ouvrages irréligieux et obscènes, et à fonder des bibliothèques chrétiennes.

¹ « Dans des tableaux statistiques dressés avec le plus grand soin, M. l'abbé de Salinis établissait que, de février 1817 au 31 décembre 1824, il avait été publié : 1° 1,598,000 volumes de Voltaire complet, et 480,000 de Rousseau ; 2° 81,000 volumes détachés de ces deux philosophes ; 3° 207,900 volumes des principaux écrivains irréligieux du dix-huitième siècle, Helvétius, Diderot, d'Holbach... ; 4° 128,000 volumes de romans impies, immoraux, obscènes, de Pigault-Lebrun ; 5° 179,000 volumes d'ouvrages irréligieux spécialement destinés à la jeunesse ; 6° 67,000 volumes de résumés historiques. Total : 2,741,400. » (*Vie de Mgr de Salinis*, par M. l'abbé de Ladoue, p. 83.)

Leur attitude ferme et énergique sur un terrain si brûlant les exposa aussitôt aux attaques violentes et passionnées de la presse. De là ce torrent d'injures et de calomnies auxquelles ils furent en butte ; mais leur zèle, leur dévouement et leur charité furent plus forts que la méchanceté de leurs détracteurs. L'œuvre de Dieu se continua, et la campagne ouverte contre les mauvais livres eut le plus heureux succès. A la clôture d'une mission prêchée à Romorantin, deux mille volumes furent publiquement livrés aux flammes.

L'abbé Dufêtre s'était jeté dans cette expédition sainte avec toute la généreuse impétuosité de son âme. Toutefois, tacticien aussi habile que soldat valeureux, il savait maîtriser son ardeur et attendre le moment opportun pour porter le coup décisif. Au début d'une mission, il usait de ménagements et d'une sage réserve ; toujours attentif à se concilier d'abord la bienveillance de son auditoire, il s'appliquait à s'identifier, pour ainsi dire, avec lui. Quand ce travail d'exploration était achevé, quand l'orateur sentait que les esprits étaient bien disposés, que, dans toute cette multitude respectueuse et docile, il n'y avait plus qu'un cœur et qu'une âme, il faisait un appel chaleureux à la conscience et à la générosité de ses auditeurs, et chacun se rendait avec empressement à l'invitation du zélé missionnaire. Puis, afin que la réparation fût aussi éclatante que complète, tous ceux qui se dépouillaient ainsi volontairement de ces volumes dont ils avaient fait naguère leurs délices, étaient convoqués à un solennel rendez-vous. Au même jour, à la même heure, on les voyait accourir en foule

au lieu où allait être dressée bientôt la croix qui devait perpétuer le souvenir du « passage de Dieu. » Là, chacun venait déposer aux pieds du missionnaire les livres destinés aux flammes, comme autrefois on amenait au prêtre les victimes destinées au sacrifice ; à un signal donné, une torche mettait le feu à ce bûcher maudit, et bientôt un incendie immense annonçait à la multitude que la religion et la morale recevaient, en attendant le jour du jugement divin, un commencement de satisfaction sur la terre.

CHAPITRE III

Vicariat général de Tours. — Continuation des missions et retraites.
Jubilé. — Voyage à Rome.

L'abbé Dufêtre n'avait que vingt-huit ans; mais déjà ses talents et ses vertus lui avaient concilié une estime si universelle, que Mgr Du Chilleau voulut, sur le refus de M. l'abbé Donnet, le choisir pour son premier vicaire général. Voici ce que nous lisons dans les notes du jeune missionnaire, où tout respire une simplicité touchante et une rare modestie : « Dès le mois d'octobre 1824, « j'avais été pressé vivement par Mgr Du Chilleau d'ac-
« cepter le grand vicariat de Tours, en remplacement
« de M. l'abbé Danicourt, décédé. J'en écrivis à M. C.,
« et je fis toute espèce de démarches pour me délivrer
« de ce fardeau. Je tâchai d'en faire retomber le poids
« sur M. l'abbé Madinier (de Lyon). Ne sachant comment
« me décider, pressé par tous mes amis d'accepter, je
« fis dépendre mon consentement : 1° du refus de
« M. l'abbé Madinier; 2° de l'agrément du conseil archi-
« épiscopal de Lyon. M. Madinier ayant refusé, M. Re-
« corbet me répondit dans le sens de l'acceptation. Je
« me décidai. »

Toutefois, en acceptant les fonctions de vicaire général, le missionnaire avait mis pour condition expresse qu'il pourrait, tout en remplissant les devoirs de sa charge, continuer de se livrer au ministère de la prédication.

Aussi, le retrouvons-nous, dès cette année 1825, à la tête de la mission de Richelieu, dont l'*Ami de la Religion* rendit aussi compte en ces termes : « Les missionnaires de Saint-Martin ont visité dernièrement la ville de Richelieu, et y ont apporté la bénédiction et la paix. Ceux même qui ont été témoins de leurs travaux, ont peine à en comprendre le fruit. M. l'abbé Dufêtre, chef de la mission, acquit une telle influence sur son auditoire, que ses conseils obtenaient tout de suite leur exécution. A sa voix, les mauvais livres furent sur-le-champ sacrifiés : un vaste feu fut allumé sur les fondations de la croix de mission, et plus de mille volumes y furent portés, ainsi que des chansons et des gravures. Plus tard, sur l'invitation du missionnaire à se pardonner les uns les autres, on vit les ennemis se chercher, et les haines les plus invétérées disparaître dans des marques d'affection et de charité mutuelles. Les communions générales présentèrent une réunion de 1,200 hommes et de 1,500 femmes. La plantation de la croix eut lieu le 15 février, jour même du mardi gras; et ce jour, consacré trop souvent à des désordres de plus d'un genre, ne fut marqué que par une procession pompeuse et par des actes de piété. Les rues étaient plantées d'arbres et décorées d'arcs de triomphe, et les maisons

« ornées de tapisseries et de verdure. Les missionnaires quittèrent la ville le lendemain, au milieu des signes de la reconnaissance générale (t. XLIII, p. 87). »

Cependant, le nouveau grand vicaire cherchait à remplir toutes les obligations de la charge qui venait de lui être confiée. D'une part, il avait à se mettre au courant de la législation qui règle les rapports entre l'autorité ecclésiastique et l'autorité civile, à étudier les décrets et les ordonnances concernant les fabriques et les établissements religieux; de l'autre, il sentait le besoin, par l'expérience qu'il en avait faite durant le cours de ses missions, de procurer au diocèse des ordonnances plus précises et de nouveaux statuts.

Au sortir de la révolution, les évêques s'étaient vus dans l'impossibilité de faire face à tous les besoins de leurs Églises respectives; la prudence, d'ailleurs, leur avait fait un devoir d'agir avec un certain tempérament dans les réformes à opérer en matière de discipline ecclésiastique. Les pierres du sanctuaire, dispersées par la tourmente révolutionnaire, ne pouvaient pas reprendre sur-le-champ les formes précises et fortement accusées qu'elles eussent conservées dans un temps moins agité. Toutefois, s'il était impossible d'exiger de quelques-uns des vétérans du sacerdoce qu'ils dépouillassent au premier jour le laisser-aller qu'une longue habitude et l'absence de tout contrôle avaient fait passer chez eux à l'état de seconde nature, au moins fallait-il en préserver la génération nouvelle. Si donc il eût été téméraire de lutter contre des obstacles insurmontables, il était

urgent de couper par la racine tout ce qui aurait pu perpétuer, au sein du clergé, des usages contraires aux saints canons et à la discipline ecclésiastique. Prudence et fermeté, telle devait être, à cette époque de transition, la règle de conduite d'un sage administrateur.

L'abbé Dufêtre comprit la portée de cette question délicate, et employa avec énergie toutes les ressources de son intelligence à en donner la solution. Honoré de toute la confiance de Mgr de Montblanc, coadjuteur de Mgr Du Chilleau avec future succession, il se mit résolument à l'œuvre. Dans le cours de la même année, on vit paraître successivement un *Manuel des fabriques* qui aplanissait les difficultés de la matière, et une longue suite d'ordonnances et de statuts diocésains qui attaquaient les abus dans leur source et ramenaient le clergé aux règles si sages de la discipline.

On peut dire de tout homme qu'un dessein providentiel investit d'une mission réformatrice, que lui aussi, quelle que soit d'ailleurs la sphère dans laquelle son activité se déploie, « a été placé pour la ruine et pour la « résurrection de plusieurs, » et que Dieu, en le choisissant, l'a élevé comme un « étendard exposé au souffle « des contradictions (Luc, II, 34). » Les intentions les plus pures sont souvent suspectées et parfois dénaturées, les réformes les plus sages sont malicieusement critiquées par ceux-là mêmes dont les écarts les ont motivées.

Cette pénible expérience ne fut pas ménagée à l'abbé Dufêtre. Des susceptibilités ombrageuses furent éveil-

lées; et quelques mécontents trouvèrent qu'il prenait trop au sérieux ses fonctions de premier vicaire général. La petite presse d'alors se fit l'écho de passions mesquines, et essaya quelques blâmes. Mais le temps, cet équitable appréciateur des hommes et des choses, se chargea de rendre à l'administrateur la justice qu'on lui refusait d'abord, et quand, dix-sept ans plus tard, on prononçait dans la cathédrale de Tours l'éloge funèbre de Mgr de Montblanc, l'opinion publique, interprétant les intentions voilées de l'orateur, sut rendre au vicaire général sa juste part des hommages adressés à la mémoire du prélat. Nul ne pouvait ignorer que la gloire de toutes les belles œuvres qu'on exaltait à si juste titre rejaillissait en grande partie sur celui qui en avait été l'intelligent et modeste instigateur.

Aux sollicitudes laborieuses de l'administration diocésaine venaient se joindre incessamment les travaux de l'apostolat. Il prêchait dans les différentes églises, il donnait des retraites dans les communautés religieuses, comme aux beaux jours de sa vie de missionnaire. « L'époque du grand jubilé, lisons-nous dans une note « qui nous a été communiquée, vint surtout le montrer « à tous comme l'envoyé des divines miséricordes. Il n'y « eut pas une église dans la ville, pas un corps d'état « qui n'entendit sa voix. Les couvents, les militaires, les « hommes, les femmes, le collège, les pensionnats de « jeunes gens et de jeunes filles, reçurent des instructions « particulières et furent l'objet de sa sollicitude. » Tous les genres de ministère étaient d'ailleurs acceptés avec joie par l'abbé Dufêtre, pourvu qu'il s'agit du salut des

âmes. Ainsi, le 28 février 1829, il accompagnait le même jour deux condamnés à l'échafaud : un homme d'abord, puis, quelques moments après, une malheureuse fille que tout une suite de crimes avait fait condamner. Pendant deux mois il l'avait visitée tous les jours, pour l'instruire et la préparer à une mort chrétienne. Dieu bénit visiblement sa charité, car cette infortunée racheta, par le repentir et la résignation de ses derniers moments, les fautes nombreuses de sa vie. Arrivée au pied de l'instrument du supplice, elle s'agenouilla humblement devant le prêtre pour lui demander une dernière absolution, puis, fortifiée par la grâce, elle monta courageusement les degrés de l'échafaud et se livra d'elle-même aux mains de l'exécuteur.

Cependant, un des vœux les plus ardents de l'abbé Dufêtre n'avait pas encore reçu son accomplissement. Dévoué d'esprit et de cœur à la chaire de Saint-Pierre, il désirait vivement aller à Rome, et faire un pèlerinage au tombeau des saints apôtres. Visiter la ville éternelle, recevoir les bénédictions du vicaire de Jésus-Christ, réchauffer encore son âme et épurer son zèle à ce foyer divin de la foi et de l'amour, c'était là depuis longtemps l'objet de ses plus intimes pensées et de ses plus chères espérances.

L'occasion et le loisir si longtemps attendus se présentèrent enfin. Mgr de Montblanc, accompagné de M. l'abbé Donnet et de l'abbé Dufêtre, s'était mis en route pour le midi de la France, sans dessein préconçu de pousser son excursion au delà de nos frontières. Mais Rome, comme un séduisant mirage, s'offrait à l'esprit

avide des deux amis. Les voilà qui conjurent le prélat de mettre à profit l'occasion si favorable d'entreprendre le voyage si désiré. Mgr de Montblanc, bien qu'un peu effrayé, à raison de son âge, à la pensée des fatigues qui l'attendent, se laisse cependant persuader. Sans perdre de temps, l'abbé Dufêtre, chargé de tous les soins matériels de la caravane, se procure une calèche à Lyon, et on roule en poste vers Turin par Chambéry ; c'était le 25 mai 1829.

Chemin faisant, le carnet de voyage, tenu par l'abbé Dufêtre avec une grande exactitude, recueillait des notes détaillées et des observations judicieuses sur les lieux, les personnes, les monuments et les objets d'art visités par nos heureux pèlerins. Mais si le vicaire général savait être touriste à ses heures, il se retrouvait missionnaire chaque fois qu'il pouvait en saisir l'occasion ; c'est ainsi qu'en passant à Turin il annonçait la sainte parole dans l'établissement des religieuses du Sacré-Cœur.

En descendant les Apennins, nos voyageurs traversèrent des sites ravissants, que l'abbé Dufêtre décrit avec une élégance et une facilité d'autant plus remarquables, que ses notes, prises à la hâte, n'étaient pas destinées à voir le jour.

« Il est peu de panoramas, écrit-il, comparables à ce-
« lui qu'on découvre tout à coup du col de la Boc-
« chetta : le paysage si riche et si varié s'étend sur
« un parcours de six lieues, jusqu'à Gènes. La ville
« qu'on entrevoit en partie, la mer qui brille dans
« le lointain comme une glace, tout ravit et enchante.

« Ce qui nous frappait le plus, c'est la différence de
« végétation sur les flancs opposés de ces montagnes.
« Tandis qu'au nord on peut à peine cultiver le noyer,
« sur le revers méridional nous trouvions en pleine
« terre l'olivier, l'oranger et le citronnier. Après avoir
« descendu la montagne, nous suivîmes, par une
« route magnifique, la rive gauche de la Polcevera. De
« chaque côté on aperçoit de charmantes villas qui
« semblent se cacher au milieu de jardins féeriques,
« et on arrive aux portes de Gênes après avoir traversé
« les plus gracieux villages.

« Gênes *la Superbe* est en amphithéâtre sur le pen-
« chant d'une montagne taillée en forme de crois-
« sant. C'est ainsi que son port a été ébauché par la
« nature, la main des hommes l'a complété. Ce port,
« vaste et profond, n'est pas garni de navires comme
« ceux de France, et les quais qui le bordent sont
« loin de présenter le mouvement que nous sommes
« accoutumés à voir sur ceux de nos villes mari-
« times. »

Vient ensuite la description des places publiques, des palais et des objets d'art. Mais si toutes ces magnificences de la ville de marbre enthousiasment l'artiste, des émotions plus vives et plus douces agitent l'âme du prêtre, quand il visite les églises et les établissements de charité; aussi consacre-t-il une page tout entière à la description du grand hôpital des pauvres.

Après Gênes, d'où ils partirent le 2 juin, les voyageurs visitèrent successivement Lucques, Pise, Li-

vourne et Florence, où ils célébrèrent la fête de la Pentecôte ; enfin ils arrivèrent à Rome.

« C'était, nous dit l'abbé Dufêtre, le 10 juin, à six heures du soir, que nous entrions dans Rome. Nous n'éprouvions pas les vives émotions, les impressions profondes auxquelles nous nous attendions. Les campagnes que nous avons parcourues nous avaient tellement attristés, que la première vue de Rome nous trouva presque froids et indifférents. Nous faisions cependant notre entrée par la porte du Peuple, la plus belle de la ville et peut-être du monde, si on envisage la place dans son ensemble, avec l'obélisque, les églises, les statues qui la décorent, et les magnifiques rues qui y aboutissent. »

Bientôt nos voyageurs retrouvèrent tout leur cœur de fervents catholiques au sein de la ville éternelle. Nous ne les suivrons pas dans leurs courses à travers les églises, les monuments, les ruines, les sanctuaires et les catacombes. Chaque jour, chaque visite faisait naître des joies nouvelles. Mais aucune n'égala le bonheur du 15 juin ; tous les vœux de Mgr de Montblanc et de ses deux compagnons de voyage allaient être exaucés. Le souverain pontife daignait leur accorder une audience particulière.

Quand l'abbé Dufêtre se vit aux pieds de Pie VIII, son émotion fut si grande qu'il ne trouva aucune parole pour exprimer au vicaire de Jésus-Christ les sentiments d'amour et de vénération dont son cœur était plein. Le saint pontife fit avec bonté presque tous les frais de la conversation ; il dit au jeune vicaire général, sur le ton

de la plus paternelle familiarité : « Et moi aussi j'ai « été vicaire général pendant huit années ; » puis, après avoir demandé des nouvelles de plusieurs prélats français, il ajouta : « Et vous, n'avez-vous aucune faveur « particulière à me demander ? » La pensée de solliciter quelque chose de personnel ne vint pas même à l'esprit de l'abbé Dufêtre ; s'oubliant complètement lui-même, comme il le fit toujours, il ne se souvint que de l'œuvre à laquelle il travaillait depuis plus de dix ans, et à laquelle il voua toute son existence. « Très-saint Père, « répondit-il, la grâce que je vous demande, c'est de « bénir mes missions, ainsi que toutes les prédica- « tions que je serai appelé à faire pendant le reste de « ma vie. »

L'homme apostolique, avec son zèle désintéressé et son abnégation admirable, est tout entier dans ces quelques mots.

Il vit aussi plusieurs fois le cardinal Fesch, qui, vingt ans auparavant, lui avait donné à Lyon la couronne cléricale. Dès la première visite, le prince de l'Église retrouva sans peine, dans le vicaire général de Tours, le jeune lévite dans lequel son œil habitué à discerner les hommes avait entrevu autrefois une espérance pour l'Église. Il l'accueillit avec une grande bienveillance, lui adressa les paroles les plus flatteuses, et voulut le voir plusieurs fois pendant son séjour à Rome.

Il n'entre pas dans notre plan de raconter tous les détails de ce voyage ; mais nous ne pouvons omettre les impressions qu'au retour de Naples, où ils étaient allés passer quelques jours, nos voyageurs

éprouvèrent en visitant Lorette. C'est encore la relation de l'abbé Dufêtre qui va nous révéler sa tendre piété pour la glorieuse vierge Marie : « A l'approche de Lorette, nous étions en proie à un saisissement difficile à rendre. Depuis Macerata, nous avons gardé, sans aucun dessein formé, un silence profond ; nous sentions je ne sais quel trouble irréfléchi, quelle émotion involontaire que nous ne cherchions point à nous communiquer, et dont nous ne pouvions même nous rendre compte, car, il faut bien le dire, nous ne connaissions encore Lorette qu'imparfaitement, et la grande réputation de ce sanctuaire ne nous avait laissé que des idées vagues et confuses sur les merveilles que nous devions y trouver.

« Cependant, des hauteurs de Recanati nous commençâmes à saluer la Mère de Dieu, et nous ne cessâmes, jusqu'à notre arrivée à Lorette, de répéter en son honneur les cantiques que la mémoire put nous fournir. A peine arrivés, nous courûmes avec empressement à la maison sainte, et là, prosternés, nous nous laissâmes aller à toutes les effusions de la joie, de la reconnaissance et de l'amour. Je n'esayerai pas de peindre les sentiments qui opprèsaient nos cœurs ; à peine puis-je m'en rendre compte à moi-même. Comme nos âmes furent profondément émues en lisant au-dessus de la porte de la *Santa Casa* : *HIC VERBUM CARO FACTUM EST* : C'est ici que le Verbe s'est fait chair ! »

De Lorette, nos voyageurs remontèrent vers Bologne,

visitèrent Milan, Parme, Plaisance, et, quelques jours plus tard, rentraient en France par Genève. Le 22 juillet, après une absence de deux mois et demi, Mgr de Montblanc et ses deux compagnons de voyage étaient de retour dans la ville archiépiscopale.

CHAPITRE IV

Révolution de 1830. — Stations de carême.

La fin de l'année 1829 fut consacrée aux affaires diocésaines, et, cette tâche une fois accomplie, l'abbé Dufêtre songea à remonter en chaire. C'est à partir de l'année 1830, qu'à défaut de missions proprement dites, il inaugura la belle série des stations quadragésimales, que nous ne verrons s'interrompre qu'au moment où il sera promu au siège épiscopal de Nevers.

La chaire de la cathédrale d'Orléans fut le premier théâtre de cette nouvelle phase de sa vie apostolique. Chaque soir, une foule immense remplissait la vaste enceinte, et le succès dépassa toute attente. « Non-seulement, nous dit une relation de cette époque, non-seulement la vieille basilique de Sainte-Croix entendit l'éloquent orateur, mais les autres églises et toutes les maisons religieuses furent l'objet de son zèle et retentirent de sa parole. »

La station terminée, le grand vicaire était rentré à Tours, où le rappelaient les devoirs de sa charge, quand il se vit obligé d'en repartir presque aussitôt pour se rendre à Lyon, où l'appelait de nouveau la piété filiale.

L'état de son père, dont la santé était depuis longtemps ébranlée, ne laissait plus aucune espérance; et, en effet, le 14 juin 1830, M. Dufêtre rendait le dernier soupir entre les bras de son fils, et, béni par lui, entraît dans un monde meilleur. Une maladie de cœur l'avait emporté à l'âge de 64 ans. Hélas ! nous verrons Mgr Dufêtre mourir au même âge, et de la même maladie.

Dès que ses affaires de famille furent réglées, il quitta Lyon, et déjà il était rentré à Tours, quand éclata tout à coup une révolution que le mépris de toute autorité divine et humaine n'avait que trop fait pressentir. La tempête qui renversait le trône, abattait les croix et insultait les prêtres, ne devait pas épargner l'abbé Dufêtre.

Le parti antireligieux, qui avait préparé et hâté la catastrophe, ne pouvait pardonner à l'ardent apôtre la guerre incessante qu'il lui livrait depuis plusieurs années sur différents points de la France. Le zèle, les talents, les succès du missionnaire étaient autant de titres aux représailles de ces vainqueurs du jour. Toutefois, l'émeute qui éclata à Tours le 50 juillet n'osa pas encore inquiéter le vicaire général, qui passa le mois d'août tout entier auprès de son archevêque. Mais ce calme n'était que le prélude de la tempête qui grossissait dans l'ombre.

Dans ces jours mauvais, où le clergé était en butte à des tracasseries sans cesse renouvelées, une police ombrageuse accueillait avec une facilité déplorable les dénonciations les moins motivées; il n'y avait plus ni paix, ni trêve pour un grand nombre de curés. Le programme voulant que le clergé eût tort, on ne pardonna

pas au vicaire général de défendre avec énergie les prêtres injustement attaqués, et de déjouer souvent les trames les mieux ourdies. Aussi, fut-il tenu pour ennemi de la charte, de la liberté et du gouvernement. On en était là, lorsque, le 1^{er} octobre, une nouvelle émeute, occasionnée par la cherté du blé, éclata dans la ville de Tours. Le moment parut favorable pour en finir avec le vicaire général. On se met aussitôt à l'œuvre, et le gouvernement est saisi d'une accusation portant que le premier vicaire général soudoie les attroupements et conspire contre la sûreté de l'État. En même temps, on répand parmi le peuple le bruit que le même abbé Dufêtre est un accapareur, et veut affamer la ville. Hélas ! c'est de l'histoire que nous écrivons. Le ministre des cultes, M. le duc de Broglie, qui ne pouvait demander l'éloignement du vicaire général pour des motifs si futiles, eut recours à un autre moyen ; il écrivit à l'abbé Dufêtre pour exiger de lui le serment de fidélité à Louis-Philippe d'Orléans, à l'exclusion de la branche aînée. Cette démarche lui inspira la réponse suivante, dans laquelle nous le retrouvons tout entier :

« Monsieur le duc,

« J'ai reçu la lettre par laquelle vous me demandez
« de prêter serment d'obéissance et de fidélité à Louis-
« Philippe I^{er}, et de reconnaître l'exclusion du trône de
« la branche aînée des Bourbons.

« Si l'on se contentait d'un acte simple de soumission
« aux lois et aux décrets du gouvernement qui nous
« régit, je croirais pouvoir le faire sans blesser ma con-

« science, parce que je n'ai jamais eu et n'aurai jamais
 « l'intention de troubler l'ordre public. Mais je serais
 « coupable si je me soumettais à d'injustes exigences.

« J'ose espérer que le gouvernement appréciera les
 « motifs si nobles et si purs de mon refus, et qu'il n'in-
 « sistera pas pour exiger un serment qui ne lui offrirait
 « d'ailleurs aucune garantie, puisqu'il serait le fruit
 « d'une âme lâche et d'une conscience infidèle.

« Agréez, etc... »

Cependant, les meneurs étant venus à bout d'ameuter le peuple, l'abbé Dufêtre, pressé, du reste, par les autorités locales elles-mêmes, jugea prudent de s'éloigner, pour laisser passer l'orage. Il quitta donc Tours et se retira en Anjou, au château de Parpacé, où une noble et cordiale hospitalité lui était offerte. Du fond de son exil, il continuait de donner ses soins au diocèse, et de prêter à son collègue, M. l'abbé Fustier, le concours de son expérience. Cet état de choses ne tarda pas à parvenir à la connaissance de la police, et l'éloignement de M. l'abbé Fustier, accusé de n'agir que d'après l'inspiration de l'abbé Dufêtre, dont on voulait à tout prix écarter l'influence, fut aussitôt demandé par le ministre des cultes.

Cette nouvelle exigence dicta à Mgr de Montblanc la réponse que nous donnons ici en entier :

« Monsieur le duc,

« Je ne puis vous dissimuler l'extrême surprise que
 « m'a causée la lettre de Votre Excellence, en date du
 « 16 du courant. Tant que de vaines clameurs, fruits de

« l'ignorance et des préventions les plus absurdes, se
« sont élevées contre mon clergé, et en particulier contre
« ceux qui ont mérité ma confiance la plus intime, j'ai
« dû me contenter de gémir en secret sur l'injustice des
« jugements de la multitude. Mais aujourd'hui que
« Votre Excellence elle-même semble partager ces pré-
« ventions, et croit devoir me signaler deux de mes
« grands vicaires, je ne puis me dispenser d'élever la
« voix, et de prendre hautement la défense de ceux qu'on
« inculpe si légèrement.

« M. l'abbé Dufêtre est mon premier grand vicaire
« depuis six ans. C'est lui que j'avais chargé plus spé-
« cialement des affaires courantes de l'administration,
« et je n'ai jamais eu qu'à me louer, ainsi que tout mon
« clergé, de l'esprit de sagesse avec lequel il s'est acquitté
« de cette importante fonction. Tout entier à ses devoirs
« et renfermé strictement dans l'exercice de sa charge,
« je ne l'ai jamais vu se mêler dans la société politique,
« ni s'attacher à aucun parti; il professait d'ailleurs les
« opinions les plus droites et les plus modérées; mais
« plein de zèle pour les intérêts de la religion, il em-
« ployait tous ses talents et tous ses efforts à les sou-
« tenir; voilà ce qui lui a mérité l'estime des gens de
« bien et la haine des méchants.

« Comment concevoir que des autorités, dont je ne
« prétends pas d'ailleurs juger les intentions, accueillent
« les absurdes accusations d'une populace ignorante et
« grossière, et qu'elles viennent me dire sérieusement
« que mon grand vicaire est soupçonné d'avoir soudoyé
« et dirigé lui-même les attroupements qui ont troublé

« la tranquillité publique dans cette ville, et qu'il est
 « urgent qu'il cherche son salut dans la fuite? On est
 « bien pauvre de griefs quand on est obligé d'en adopter
 « de semblables.

« Quant à M. Fustier, mon troisième grand vicaire,
 « c'est un vieillard de soixante-dix ans, uniquement
 « occupé des communautés religieuses dont je l'ai nommé
 « supérieur et confesseur; il est bien étranger à tous les
 « débats politiques. Tout le monde connaît la douceur
 « de ses mœurs et l'amabilité de son caractère. Je ne
 « puis donc m'expliquer pourquoi on a aussi dirigé des
 « traits contre lui; à moins qu'on ne veuille supposer
 « qu'on ait résolu de ruiner ainsi toute l'administration
 « de mon diocèse.

« En effet, sur mes trois vicaires généraux, l'un est
 « parti pour l'Amérique à la suite des derniers événe-
 « ments; l'autre, M. l'abbé Dufêtre, s'est éloigné mo-
 « mentanément à la réquisition des autorités; on me
 « demande aujourd'hui de sacrifier le troisième. Je de-
 « meurerais donc seul, avec une santé valétudinaire, une
 « âme brisée par la douleur, chargé d'un poids et d'une
 « responsabilité qui m'accablaient alors que j'étais si
 « efficacement soulagé. Cette position serait intolérable;
 « et cependant, je chercherais vainement parmi les ecclé-
 « siastiques de mon diocèse quelqu'un qui voulût ou qui
 « pût porter avec moi cet énorme fardeau.

« Permettez-moi, monsieur le duc, de m'expliquer
 « encore plus franchement. Où en sommes-nous, si, sur
 « de vagues et ridicules accusations, des hommes de
 « bien, des ecclésiastiques ornés de toutes les vertus,

« sont obligés de sacrifier leur ministère, leur existence,
« et de s'enfuir sous le poids d'atroces inculpations,
« sans même avoir été entendus, sans avoir eu la faculté
« de se justifier? L'équité demanderait au moins qu'on
« spécifiât quelques griefs, qu'on articulât quelques chefs
« d'accusation; autrement, nous tomberions dans la loi
« des suspects, et la liberté individuelle serait anéantie.

« Votre Excellence m'assure que le gouvernement est
« dans la ferme résolution d'environner de sa protec-
« tion la religion et ses ministres. Je suis convaincu
« que c'est là son intention; mais je demande pourquoi
« les autorités locales n'empêchent pas les cris injurieux,
« les vociférations qui se font entendre dans les villes
« comme dans les campagnes; pourquoi elles font abattre
« violemment toutes les croix qui étaient sur les che-
« mins et sur les places publiques, malgré les réclama-
« tions et les larmes de la très-grande majorité des ha-
« bitants. Non, je ne puis croire que le gouvernement
« autorise de semblables désordres, et je suis persuadé
« qu'il suffira de les lui signaler, pour le déterminer à
« y apporter un remède efficace.

« J'ose espérer que vous ne condamnerez pas ma
« franchise, et que vous excuserez des plaintes que
« m'arrache la vue des maux de la religion, mais aux-
« quelles j'aurai toujours soin de ne mêler ni amertume
« ni exagération.

« Agréez, etc... »

Cette lettre nous dispense de tout commentaire sur la situation douloureuse faite alors au clergé, et en

particulier à l'archevêque de Tours et à ses vicaires généraux. Laissons là ces tristes souvenirs, et suivons l'abbé Dufêtre dans son exil.

Le château de Parpacé, vieux manoir féodal qui dominait de son fier donjon les vallons et les coteaux du voisinage, était à cette époque la résidence de madame de Galembert et de ses deux jeunes fils. Le chef de cette intéressante famille avait été enlevé par une mort prématurée dès 1825, et, depuis cette douloureuse époque, l'abbé Dufêtre était devenu comme l'un de ses membres. Pendant la mission qu'il donnait à Vendôme, il avait visité plusieurs fois M. de Galembert dans sa dernière maladie : après avoir adouci au mourant les amertumes d'une séparation toujours si cruelle pour la nature, il était resté le consolateur et l'appui des orphelins et de leur mère. Des liens formés sur le bord d'une tombe, et comme cimentés par les larmes que la main du prêtre avait essuyées au nom de la religion, devaient l'aider lui-même à traverser les répreuves qu'il allait subir à son tour.

Quand donc la brutalité des événements vint contraindre le vicaire général de Mgr de Montblanc à s'éloigner de Tours, madame de Galembert s'empressa de mettre à sa disposition la retraite de Parpacé. L'abbé Dufêtre accepta comme un bienfait de la douce Providence une offre qui révélait toute la délicatesse de la reconnaissance. Derrière les vieilles tourelles, à l'ombre des grands arbres, à ce foyer intime où il venait s'asseoir comme un ami de vieille date, il allait enfin trouver, pour la première fois peut-être, ce trésor si estimé

des grandes âmes : le calme de la solitude, le bonheur d'être ignoré. Mais ce qui devait surtout lui rendre le séjour de Parpacé plus cher, c'était d'y demeurer avec deux enfants auxquels il pourrait prodiguer les soins d'une sollicitude toute paternelle. Qui, mieux que l'ancien directeur de Saint-Just, pouvait remplir auprès des fils de madame de Galembert, dont l'aîné comptait à peine quinze ans, la délicate mission de précepteur ? Si les talents d'un maître si distingué promettaient à l'intelligence des deux élèves une culture habile, quelle riche moisson de vertus devaient préparer dans leur cœur l'expérience, le zèle et la piété d'un tel prêtre ?

Convaincu que le plus sûr moyen de rendre son action efficace était de la faire aimer, il s'appliqua tout d'abord à gagner la confiance des enfants qu'il voulait instruire et élever. Sa haute intelligence, son cœur si expansif et si riche, lui rendirent cette tâche facile, et l'âme de ses élèves s'ouvrit tout entière aux leçons du maître, comme la fleur s'épanouit aux rayons du soleil. Les jeunes de Galembert ne tardèrent pas à chérir comme un frère le mentor indulgent qui savait, dans l'occasion, descendre au niveau de leur âge et se faire enfant avec eux. Ainsi affranchies de ce caractère officiel toujours importun quand il n'est pas odieux, les relations du maître avec ses élèves formèrent comme une atmosphère vivifiante, au sein de laquelle se dilataient sans effort leurs facultés naissantes.

Rien n'égalait le charme de ces causeries familières et intimes auxquelles s'abandonnaient nos trois amis dans leurs promenades à travers les champs ou à l'ombre des

bois. Dans ces joyeuses excursions qui délassaient de la fatigue des études, tout offrait à l'esprit vif et pénétrant du précepteur le sujet d'une remarque intéressante, d'une instruction utile, d'une application morale et chrétienne. A chacune de ses paroles, ses compagnons de promenade répondaient par une saillie enfantine, par un éclair d'intelligence, par une répartie vive et spontanée; alors la conversation s'animaît : sous une parole qui devenait plus imagée et plus ardente, l'azur des cieux, la verdure des forêts, la claire transparence des eaux, faisaient entendre un merveilleux langage, et la nature entière, s'animant tout à coup à leurs regards ravis, remplissait ces jeunes âmes d'admiration, de reconnaissance et d'amour pour le Dieu puissant et bon qui créa ces magnificences.

Ce fut dans une de ces excursions que survint à l'abbé Dufêtre un accident fâcheux, dont il eut à souffrir jusqu'à la fin de ses jours. En franchissant un fossé, il tomba si malheureusement, qu'une entorse avec déchirement de l'enveloppe des tendons obligea de le ramener au château en voiture. Pendant trois mois il ne put marcher et fut en proie à de vives douleurs, et depuis lors il ne cessa jamais de souffrir quand il eut à faire une course un peu longue.

Cependant les soins prodigués à ses élèves ne l'empêchaient pas de travailler aussi pour lui-même. Habitué dès l'enfance à utiliser toutes ses journées, dont chaque heure avait son occupation particulière, il était toujours levé à quatre heures du matin et il consacrait à ses travaux favoris le temps qu'il ne donnait pas aux jeunes

de Galembert. Ce fut à Parpacé qu'il composa plusieurs de ses meilleurs sermons, et qu'il puisa, dans l'étude assidue des Épîtres de saint Paul, cette élévation de pensées, cette puissance de parole, cette énergie toute divine du langage des Écritures, qui devaient plus tard ravir d'admiration ses auditeurs. C'est ainsi que Dieu sait tirer le bien du mal, c'est ainsi que, selon la parole de l'Apôtre, « tout concourt au bien de ceux qui aiment « le Seigneur. » Notre exilé sortira de la solitude où l'ont relégué les vicissitudes humaines, plus grand, plus complet, plus éloquent qu'avant les jours de l'épreuve.

Grâce à un nom d'emprunt, il put laisser ignorer à ses ennemis le lieu de sa retraite. On ne le connaissait dans le pays que sous le pseudonyme de l'abbé Domingue; même pour le curé de la paroisse de Bocé, sur laquelle était situé le château de Parpacé, il n'était qu'un confrère tourangeau, chargé de l'éducation des enfants de madame de Galembert. Racontons à ce propos une petite anecdote qui pourra égayer un instant nos lecteurs.

Aux approches de la Toussaint, le bon curé de Bocé vint trouver l'abbé Domingue. « Mon cher abbé, lui « dit-il, seriez-vous assez bon pour adresser quelques « paroles d'édification à mes paroissiens? — Ah! mon- « sieur le curé, répondit l'abbé Dufêtre, que me de- « mandez-vous là? Un pauvre précepteur n'a guère l'ha- « bitude de la chaire. Encore si vous m'eussiez averti « quinze jours à l'avance, j'aurais pu peut-être essayer « de me préparer... mais maintenant, en si peu de « temps! de grâce n'insistez pas. — Allons, mon bon

« abbé Domingue, répliqua le curé, du courage, du
« courage ; l'auditoire de Bocé n'est pas si terrible que
« vous vous l'imaginez ; puis, il faut bien se former un
« peu ; croyez-moi, essayez, et vous vous en tirerez
« tout de même. » L'abbé Domingue accepta, et, le
jour de la Toussaint, on vit paraître en chaire le pré-
cepteur de Parpacé. Qui fut le plus étonné dans l'audi-
toire ? le bon curé sans aucun doute. Il s'extasia sur les
début du jeune prédicateur, et il se félicita grande-
ment de l'avoir engagé dans une carrière qui devait
sous peu, disait-il avec assurance, le conduire loin.

Vers la fin de novembre, le vicaire général reçut dans
sa solitude une visite qui le combla de joie. Désireux
de lui donner une nouvelle preuve de son attachement
et de son estime, Mgr de Montblanc, que n'avaient arrêté
ni les rigueurs de la saison, ni les fatigues du voyage,
arriva au château de Parpacé en compagnie de M. l'abbé
Bruchet, son second vicaire général. Pendant les deux
jours qu'il y passa, le vénérable prélat s'entretint lon-
guement avec l'abbé Dufêtre des affaires de son diocèse,
et lui annonça que les passions révolutionnaires com-
mençant à se calmer, il espérait bientôt le voir revenir à
son poste.

La présence de l'archevêque de Tours au château de
madame de Galembert ne dissipa point les illusions du
pasteur de Bocé. Ce ne fut que pendant la station du ca-
rême prêché en 1831 à Angers par le prétendu abbé
Domingue, que le respectable curé eut enfin la clef du
mystère. Il apprit alors, à son grand étonnement, que le
jeune débutant dans la chaire de sa paroisse n'était autre

que l'abbé Dufêtre, dont le nom véritable arrivait à lui au milieu des acclamations de la ville d'Angers tout entière.

L'abbé Dufêtre, qui n'avait point oublié son ancien ami, M. l'abbé Donnet, devenu curé de Villefranche, résolut de profiter des loisirs de son exil pour aller le visiter dans sa nouvelle paroisse. Il y arriva assez à temps pour y prêcher, le 21 juin, la fête de Saint-Louis de Gonzague. Le 23 du même mois, il faillit être encore victime d'un grave accident : le vin qu'on lui servit pour la messe avait été versé dans des burettes imprégnées de vert-de-gris. Toutefois, grâce aux moyens énergiques qu'on mit en œuvre, l'empoisonnement n'eut pas de suites sérieuses, et, trois jours après, l'infatigable prédicateur donnait une retraite à Vienne, en Dauphiné.

De retour à Lyon vers la fin du mois, il conçut le projet de visiter la Suisse. L'occasion était on ne peut plus favorable ; mais encore fallait-il un passe-port, et ce n'était pas alors chose facile à obtenir. Le préfet et le maire, écrit-il à cette occasion, l'accusaient « d'être « un violent ennemi du gouvernement, d'entrer dans les « complots carlistes, d'avoir prédit les événements de « juillet, etc... » Le passe-port de rigueur arriva pourtant, et notre voyageur se mit aussitôt en route. Ce voyage, comme celui d'Italie, fut de sa part l'objet d'une relation complète. Le 23 août il rentra à Lyon, et là il couronnait, par une retraite donnée à Notre-Dame de Saint-Louis, les jours qu'il avait dû passer loin de Tours.

Après un an d'absence, il reparut enfin dans la ca-

thédrale de Tours le 19 septembre 1831. Il serait impossible de dépeindre la joie que fit éclater, au milieu des fidèles et dans les communautés religieuses, ce retour si impatiemment attendu. L'effervescence s'était calmée; la faiblesse et la peur n'étaient plus soumises à cette pression qu'elles subissent dans les temps troublés, et désormais les vicaires généraux pouvaient vivre en paix et remplir toutes les fonctions de leur ministère.

L'abbé Dufêtre reprit aussitôt le maniement des affaires; mais, convaincu qu'il devait, dans l'intérêt de l'administration, ralentir, pour quelque temps au moins, les élans de son zèle pour la prédication, il consacra toute son activité aux besoins du diocèse, et il resta à Tours jusqu'au 5 février de l'année suivante.

Cet impérieux devoir une fois accompli, il préluda à la reprise de ses travaux apostoliques par une retraite donnée au petit séminaire de Combrée, en Anjou, puis il commença à Nantes, le 7 mars, la station du carême de 1852. Dans le cours de cette prédication, dont l'effet fut immense, il écrivait à un de ses amis : « Je n'ose
« pas vous dire ce que je fais ici; mais la vérité est que
« j'éprouve plus de consolation encore que je n'en ai
« goûté à Angers. »

Rien n'égala, toutefois, l'enthousiasme de Bordeaux, en 1853. Appelé dans cette ville par M. l'abbé Duburg, curé de Saint-Michel, il y opéra des merveilles. « Ayez
« pitié de moi, écrivait-il encore, et ne me demandez
« pas une réponse que je n'ai pas le temps de vous faire.
« Les prédications et les confessions m'accablent; bientôt

« je ne pourrai plus respirer ; en échange, je suis inondé
« de consolations. Bordeaux surpasse Nantes et An-
« gers. »

A son départ, il emporta les regrets de la population tout entière, et l'expression de la reconnaissance générale lui fut adressée par Mgr de Cheverus, qui lui écrivit :

« Monsieur le vicaire général,

« Obligé de partir aujourd'hui pour aller donner la
« confirmation dans une paroisse de campagne, je m'em-
« presse de vous témoigner mon estime, ma reconnais-
« sance et mon profond respect. Que Dieu vous récom-
« pense du bien que vous avez fait à Bordeaux, qu'il
« vous y ramène de temps en temps, et qu'il vous
« accorde toujours une santé d'accord avec votre zèle
« apostolique !

« Agréez ces vœux et ces sentiments, avec lesquels
« j'ai l'honneur d'être, etc. »

Le vénérable prélat, devenu plus tard cardinal, ne cessa de porter à l'abbé Dufêtre la tendre affection dont la lettre précédente fut le premier témoignage.

L'année suivante, l'abbé Dufêtre prêchait le carême à Paris, dans l'église Saint-Roch. Bien qu'il n'y rencontrât pas le même enthousiasme qu'à Bordeaux, il put cependant écrire : « Je suis content de Paris, et je
« ne m'attendais pas à y trouver un auditoire aussi nom-
« breux. »

Les grandes villes de France se disputaient dès lors

l'honneur de lui confier leurs stations de carême. Toulouse l'entendit en 1835. « Toulouse, écrivait-il alors, « est la ville par excellence pour l'esprit et la piété. « Les prêtres y travaillent comme des nègres, mais ils y « sont heureux comme des anges. Je prêche tous les « jours et je confesse sans relâche. De dimanche en huit « j'ouvrirai une retraite générale pour les hommes et « pour les femmes ; j'aurai trois sermons par jour. »

Suspendons un instant notre course à travers les stations quadragésimales, pour reproduire textuellement une simple note que nous trouvons inscrite par ordre de date dans le petit journal du missionnaire.

« Le 31 mai 1835, sacre de mon ami le coadjuteur de « Nancy. »

Pour ceux qui, comme nous, ont intimement connu Mgr Dufêtre, ces quelques mots n'ont pas besoin de commentaire : ils sont tout une révélation de son cœur si aimant et si dévoué. Sa nature riche et exubérante, dont la vivacité allait parfois jusqu'à la rudesse, recélait des trésors de sensibilité exquise, qui n'attendaient que l'occasion pour se manifester avec la plus touchante expansion. La nomination de M. l'abbé Donnet, devenant coadjuteur de Nancy, lui apporta une joie intime et douce : le jour du sacre de son ami est dans sa vie un événement heureux, qui réjouit son cœur et que sa plume note avec complaisance.

Parmi les travaux qui signalèrent cette année 1835, nous n'avons guère à mentionner qu'une retraite prêchée à Lyon, dans l'église Saint-Polycarpe.

L'année suivante, il reprenait, à Clermont-Ferrand,

la série de ses stations. Sa réputation y était déjà établie depuis 1852. En donnant, à cette époque, une retraite au clergé du diocèse, il s'était fait entendre dans plusieurs églises. Le terrain était donc bien préparé; aussi, quand, en 1856, les habitants de Clermont-Ferrand apprirent qu'il allait reparaitre au milieu d'eux, ce fut une explosion universelle de joie. Malgré la rigueur de la saison, malgré les neiges qui interceptaient les chemins, l'intrépide apôtre voulut être à son poste au jour fixé. « Rassurez-vous, écrivait-il le 27 février à ses amis de Tours, je suis arrivé tout vivant à Clermont, sans avoir même ni rhume, ni indisposition quelconque. J'ai cru mille fois demeurer enseveli dans la neige; mais enfin j'en suis sorti, et je n'ai eu à souffrir que de l'inquiétude causée par la crainte de ne pouvoir franchir les montagnes de neige qui obstruaient le passage. Aujourd'hui, tout est oublié; je ne songe qu'à ma station, qui va à merveille. Hier, j'avais une foule telle qu'on ne se rappelle pas ici avoir vu autant de monde dans l'église. Dieu veuille achever son ouvrage!... »

Le Seigneur, en effet, bénissait visiblement le zèle de son apôtre, qui écrivait encore dans le cours de cette station : « Je suis plongé tout entier dans mon ministère; je me ferais grand scrupule de ne pas m'y livrer sans réserve; la pêche est miraculeuse, mes beaux jours de mission ne m'ont jamais donné autant de consolation. »

Pendant les deux dernières semaines de ce carême, il prêchait trois fois par jour, afin de se mettre à la portée de tous et de remédier ainsi à l'insuffisance des églises,

qui ne pouvaient plus contenir la foule pressée autour de la chaire. A cinq heures du matin, il faisait une instruction pour les ouvriers ; à dix heures, une seconde instruction pour les dames ; enfin, à sept heures du soir, plus de trois mille hommes accouraient pour l'entendre.

On disait parmi le peuple que le prédicateur devrait parler du sommet du Puy-de-Dôme, s'il voulait avoir un emplacement suffisant pour contenir tout son auditoire.

Le nombre des communions à la cathédrale et dans les autres paroisses fut immense. Les habitants de Clermont, qui n'ont pas oublié le bien que l'abbé Dufêtre opéra au milieu d'eux, en parlent encore avec admiration et reconnaissance.

C'est à Marseille que nous le retrouvons au carême de 1837. Le 7 mars, il écrivait de cette ville à un de ses amis : « Je vous tiens rigueur, mais si vous connais-
« siez ma vie de mission ! Elle ne me laisse pas même
« le temps de songer que j'existe. Ici, j'ai été obligé de
« renchérir encore sur mes autres stations, et je ne
« quitte plus la chaire. En ce moment, je donne une re-
« traite à trois mille enfants... Adieu, jusqu'au samedi
« de Pâques. » Le samedi de Pâques, en effet, avec une exactitude qui ne se démentit jamais, il rentrait à Tours.

Les affaires de l'administration réglées, il voulut mettre à profit le temps qui lui restait jusqu'à la reprise de ses retraites ecclésiastiques, pour entreprendre dans le Nord, avec Mgr Donnet, un voyage depuis longtemps prémédité. Les deux amis, partis de Nancy dans

le courant de mai, visitèrent ensemble Bade, Carlsruhe, Darmstadt, Aix-la-Chapelle, Liège, Anvers, Bruxelles, Gand, et plusieurs autres villes.

Quand vint le carême de 1858, l'abbé Dufêtre, pour répondre aux sollicitations pressantes qui le réclamaient simultanément à Troyes et à Metz, se détermina à faire deux parts de la station, et à donner successivement dans chacune de ces villes une retraite de trois semaines. Laissons-le confier à l'intimité le récit de ses travaux et de ses succès.

« Mille remerciements de votre lettre : c'est une des
 « plus agréables distractions que je puisse avoir au mi-
 « lieu de mes plus accablantes occupations. Ici, depuis
 « dimanche, tout va à ravir. A cinq heures du matin,
 « l'immense cathédrale de Troyes se remplit d'hommes
 « et de femmes, et à deux heures du soir, les hommes
 « y affluent avec un zèle vraiment prodigieux. Les con-
 « fessions absorbent tous mes instants ; je n'ose espé-
 « rer la même consolation à Metz. »

A cette lettre, datée du 14 mars, en succéda une autre le 26 du même mois, adressée à la même personne et conçue en ces termes. « Je traverse Châlons
 « pour me rendre à Metz ; hier, j'ai terminé à Troyes au
 « milieu des larmes de mon immense auditoire. Nous
 « avons eu le matin une communion générale de trois
 « mille personnes ; c'était un spectacle admirable. Une
 « foule innombrable couvrait la place à l'heure de mon
 « départ ; j'ai vu le moment où l'on m'enchaînerait à
 « Troyes. » Cependant, bien que ses travaux se multi-
 pliassent, ses forces physiques n'en ressentaient au-

cune atteinte ; elles semblaient même s'accroître. On ne peut s'expliquer, néanmoins, comment sa santé, si vigoureuse qu'elle fût, put résister aux fatigues du carême de 1839, prêché à la fois à Rouen et à Louviers. Pendant toute la sainte quarantaine, on le vit, pour mener de front cette double station, descendre de la chaire pour monter en voiture, et quitter la voiture pour reparaitre en chaire. « Mes deux missions mar-
 « chent, écrivait-il ; hier j'ai fait mes quatre sermons
 « et mes quatorze lieues. Je puis lire à loisir vos intéres-
 « sants détails dans mes voyages de Rouen à Louviers.
 « Ces deux villes me donnent de la consolation, mais je
 « souffre d'avoir le cœur ainsi partagé. Pour tout cou-
 « ronner, je vais donner une retraite à Elbeuf pendant
 « la semaine sainte. »

Sens voulut avoir à son tour l'éloquent prédicateur, mais il ne put lui accorder la station de carême, qui, déjà, était retenue pour Paris. Néanmoins, une mission fut acceptée pour le mois de janvier, et, en descendant de la chaire de Saint-Roch, où il avait prêché une retraite, il partait pour Sens le jour même de la clôture. « Vous ne voulez qu'un mot de moi, écrivait-il au fort
 « de ces derniers travaux, c'est assez pour un pauvre
 « missionnaire qui ne quitte la chaire que pour le con-
 « fessionnal et le confessionnal pour la chaire. Je vous
 « dirai donc en courant que je travaille comme quatre
 « et que je me porte comme dix. Je suis ravi de l'ardeur
 « des Sénonais : l'affluence est prodigieuse tous les
 « jours. »

Cette mission, durant laquelle il prêcha constamment

quatre fois par jour, fut terminée par une communion générale des plus nombreuses.

La station du carême de 1840 devait être plus laborieuse encore que celles des années précédentes. Il s'était engagé à prêcher simultanément dans deux paroisses de Paris, à Saint-Thomas d'Aquin et à Bonne-Nouvelle. Dès le premier dimanche, on vit ce prédicateur intrépide, en descendant de la chaire de Saint-Thomas d'Aquin se jeter dans une voiture qui l'attendait à la porte de l'église, et se transporter à Bonne-Nouvelle ; puis, comme s'il eût voulu fatiguer la fatigue elle-même, à partir du quatrième dimanche ajouter à ses sermons journaliers les exercices d'une retraite générale donnée à Saint-Roch, avec instructions et conférences particulières pour les hommes et pour les femmes, ce qui l'obligea à porter la parole jusqu'à six fois par jour.

La semaine de la Passion fut consacrée à une semblable retraite prêchée dans l'église Saint-Thomas d'Aquin, et cela sans préjudice des prédications de Bonne-Nouvelle, qui se poursuivirent régulièrement jusqu'à Pâques. On a calculé que, dans le cours de ce carême, il donna près de deux cents sermons.

La prédication du Mois de Marie à Notre-Dame de Lorette, une retraite au collège Henri IV et un sermon de charité à Versailles remplirent tout le courant de mai.

Remarquons en passant qu'il s'était fait une obligation de ne prendre jamais aucun engagement définitif sans l'avoir préalablement soumis à son vénérable

archevêque. Cet acte de déférence, dont il ne s'était pas dispensé à l'occasion du Mois de Marie dont nous venons de parler, lui valut de la part de Mgr de Montblanc la réponse suivante, datée du 10 avril :

« Votre lettre, mon très-cher monsieur, me fait déjà
 « trop comprendre que vos projets me priveront encore
 « de votre présence et rendront peut-être notre sépara-
 « tion plus longue ; j'en suis vraiment affligé, surtout
 « dans un temps où mon état d'extrême faiblesse me
 « rend votre concours plus indispensable. Vous con-
 « naissez le tendre, le vif attachement que je vous ai
 « toujours porté ; vous savez aussi combien j'aime à
 « me reposer sur vous, et je n'ai pas besoin de vous
 « dire que je m'impose un véritable sacrifice toutes les
 « fois que vous vous éloignez de moi. Cependant, vous
 « faites un si saint usage de vos admirables talents, que
 « je ne voudrais pas m'opposer aux desseins de la Pro-
 « vidence sur vous, et, s'il faut que vous distribuiez
 « plus abondamment le pain de la parole de Dieu pour
 « procurer sa gloire et le bien de son Église, je me
 « résignerai à ce nouveau et pénible sacrifice ; mais j'ai
 « toujours la confiance que vous ne m'abandonnerez
 « pas tout à fait.

« Agréez, je vous prie, etc. »

Après une rapide excursion en Angleterre, les travaux apostoliques de 1840 se terminèrent par une retraite générale prêchée dans la cathédrale du Mans, du 25 au 30 octobre. Du Mans il rentra à Tours, pour vaquer jusqu'à la fin de l'année à ses fonctions de vicaire général.

1841 commençait à peine, que déjà il l'inaugurait par une retraite générale ouverte à Amiens le 25 janvier. Mais ce n'était là, comme on le pense bien, qu'une sorte de préparation à la station du carême, qu'il avait promis de donner à Lyon, dans l'église Saint-Nizier.

Le premier jour de mars, il arrivait dans sa ville natale, après un court séjour à Bordeaux, où il avait visité son ami, Mgr Donnet, déjà depuis quatre ans archevêque de ce vaste diocèse, et ouvert la station à défaut du P. Lacordaire, auquel un voyage inopiné à Rome n'avait pas permis de remplir ses engagements.

Le 5 mars, il écrivait : « Je suis arrivé depuis samedi
« soir, après un long, ennuyeux et pénible voyage à
« travers les neiges et les glaces : pour me dédomma-
« ger, j'ai trouvé à Lyon de la pluie, de la boue, des
« brouillards à faire peur. Mes travaux seront nom-
« breux pendant le carême, mais ma santé va à mer-
« veille.

« J'ai reçu toutes vos lettres, disait-il encore le 13 du
« même mois, et je les ai lues avec le plus grand plai-
« sir; mais je ne puis entreprendre d'y répondre. J'ai
« terminé hier deux grandes retraites, l'une pour les
« hommes, l'autre pour les dames de toutes les œuvres
« de la ville. J'en commence une demain pour les en-
« fants. Depuis huit jours l'affluence est immense; le
« temps est fort beau. Je ne quitte plus la chaire et le
« confessionnal... Pendant la semaine sainte j'aurai
« encore trois sermons par jour; hier j'en avais cinq...
« Jeudi aura lieu notre seconde communion générale de
« femmes, dimanche celle des hommes. »

Durant le cours de cette station, il donna jusqu'à cent cinquante grands sermons, sans compter les instructions dans les communautés religieuses. Il ne quitta Lyon que pour rentrer à Tours, où, tout en se livrant avec activité aux travaux de l'administration diocésaine, il prêcha le Mois de Marie à la cathédrale et dans une autre paroisse de la ville.

La fin de cette année fut marquée par un événement dont les conséquences devaient modifier complètement l'existence de l'abbé Dufêtre. La mort de Mgr de Montblanc, arrivée le 21 décembre 1841, eût, en effet, pour contre-coup la promotion à l'épiscopat de son premier vicaire général. Mais avant de nous engager dans cette seconde partie de la vie du missionnaire-évêque, continuons à le suivre au milieu de ses travaux apostoliques.

Retenu à Tours pendant quelques mois par les soins à donner aux questions soulevées par les dispositions testamentaires de Mgr de Montblanc, il fut remplacé à Nîmes, pendant les premières semaines de la station quadragésimale de 1842, par Mgr l'évêque de Montpellier; mais dès qu'il eut réglé tout ce qui concernait l'administration du diocèse, il se hâta de s'y rendre. Il trouva les esprits bien disposés; et il prêcha d'abord tous les soirs. Le mercredi et le vendredi, les hommes seuls étaient admis, et ces jours-là un discours pour les femmes seules avait lieu à deux heures. Bientôt il monta, en outre, en chaire tous les matins; il donna une retraite pour les pensionnats, et enfin une grande retraite d'hommes et une de femmes. Il ne pou-

vait confesser que les hommes, tant l'affluence était grande.

Mgr Giraud, récemment promu à l'archevêché de Cambrai, avait conçu le projet de faire donner par l'abbé Dufêtre, à sa ville métropolitaine, une retraite à l'occasion du jubilé pour l'Église d'Espagne. Les saints exercices devaient avoir pour Cambrai tout l'intérêt de la nouveauté, car Mgr Belmas, prédécesseur de Mgr Giraud, avait constamment refusé d'admettre dans son diocèse des prédicateurs étrangers, le clergé paroissial, pensait-il, devant suffire à tout. Les missions, les retraites et les stations de carême étaient donc tout à fait inconnues dans ce vaste diocèse.

Il serait difficile de dire l'effet que produisit l'abbé Dufêtre en paraissant au milieu de ces populations ainsi sevrées du bienfait de ces précieux exercices. Sa présence dans la chaire de la cathédrale fut tout un événement pour Cambrai, et la mission qu'il donna fut, pour le diocèse tout entier, comme l'inauguration d'une ère nouvelle.

En convertissant les fidèles, il révélait aux pasteurs un des moyens les plus sûrs et les plus efficaces pour réveiller la foi dans les cœurs, et ramener dans les voies du salut les brebis égarées. Comme l'intrépide missionnaire avait très-peu de temps à passer à Cambrai, on le voyait monter en chaire cinq fois par jour, et la foule, entraînée par son éloquence, se pressait toujours plus nombreuse autour de lui.

L'ébranlement, toutefois, n'eut point dès le début ce caractère d'universalité qui signala les derniers jours ;

l'attaque était vigoureuse, il est vrai, mais la résistance était presque opiniâtre. Bon nombre de personnes, par respect, sans doute, pour la mémoire de Mgr Belmas, n'avaient pas vu sans crainte ce déploiement insolite de moyens extraordinaires, dont la nouveauté rompait si brusquement avec les traditions du précédent épiscopat. L'apparition d'un prédicateur étranger paraissait à beaucoup d'esprits timides, sinon dangereuse, du moins inopportune ; on se plaignait, on réclamait, on criait à la nouveauté, on allait jusqu'au murmure... Le prédicateur, peu soucieux de ces récriminations inintelligentes, n'en continua pas moins l'œuvre commencée, et le bon sens populaire ne tarda pas à faire justice d'une opposition qui se vit bientôt contrainte de se rendre elle-même à l'évidence. Cette minorité qui s'était tenue rigidement à l'écart se départit insensiblement de sa réserve, finit par céder au torrent, et bientôt le missionnaire n'eut pas de plus chauds partisans que ces auditeurs attardés. L'élan fut tel que les confessionnaux furent envahis comme l'étaient les abords de la chaire ; rien ne manqua au triomphe de la grâce. Des fidèles l'enthousiasme se communiqua aux pasteurs ; de tous les points du diocèse, les prêtres accouraient pour entendre ce maître de la parole et profiter de ses leçons. Les exercices durèrent quinze jours, jours de grâces et de bénédictions, à dater desquels Cambrai redevint la ville dévote¹.

Cette mission fut la dernière de celles que prêcha

¹ On disait autrefois : Douai la savante, Arras la marchande, Cambrai la dévote.

l'abbé Dufêtre avant son élévation à l'épiscopat. Quelques jours après la clôture, on lisait dans le journal de Cambrai.

« Dimanche dernier les exercices du jubilé pour
« l'Église d'Espagne ont été terminés dans la métropole
« de Cambrai; durant quinze jours, les églises et les
« chapelles des hospices et des communautés de notre
« ville avaient presque incessamment retenti de la pa-
« role entraînant et consolatrice du prédicateur si jus-
« tement nommé le Bridaine du dix-neuvième siècle par
« Mgr l'archevêque de Cambrai. Jamais le zèle évangé-
« lique ne fut uni à des forces plus infatigables; jamais
« succès plus consolant ne vint récompenser ses aposto-
« liques travaux. M. l'abbé Dufêtre a prêché cinquante-
« sept fois en quinze jours, sans compter les médita-
« tions qu'il faisait à haute voix le matin dans la
« métropole, et les instructions particulières qu'il a
« données aux enfants durant la première semaine.

« En descendant de la chaire, M. l'abbé Dufêtre allait
« se renfermer au confessionnal, où, jusqu'à une heure
« très-avancée de la nuit, il écoutait les pénitents qu'a-
« vait touchés pendant le jour son irrésistible parole.
« Oh! qui pourrait dire les ineffables douleurs qu'il a
« consolées, les plaies qu'il a guéries, les cœurs qu'il a
« rendus à la paix, qu'il a rouverts à l'espérance!

« La foule se pressait autour de la chaire sacrée et des
« confessionnaux, elle augmentait chaque jour dans
« une proportion qui aurait été effrayante pour tous
« autres que pour les ouvriers de l'Évangile.

« Mais c'est dimanche dernier, à la messe du matin,

« à six heures, que la plus douce récompense comme
« la plus abondante moisson était réservée au zèle de
« l'apôtre qui était venu nous évangéliser. Qu'on se
« figure la métropole exactement remplie comme elle ne
« l'a jamais été même au jour de Pâques, à savoir, tout
« le chœur pour les hommes, et la grande nef jusque
« sous le grand portail pour les femmes; et tous les
« membres qui composaient cette foule immense sont
« venus, tour à tour, s'agenouiller à la table sainte,
« hommes et femmes, jeunes gens et vieillards, pauvres
« et riches, pour recevoir le pain de la vie éternelle.

« Mgr l'archevêque célébra lui-même la première
« messe, qui fut précédée d'une touchante allocution
« par M. l'abbé Dufêtre. Le prélat, transporté d'une
« sainte allégresse, distribua ensuite de sa main la
« sainte communion durant une heure et demie à tout
« ce peuple fidèle.

« La communion achevée, M. l'abbé Dufêtre, après avoir
« adressé de nouveau quelques paroles attendrissantes
« à son pieux auditoire, appliqua du haut de la chaire
« les divines indulgences dont il avait été institué l'un
« des dispensateurs.

« La cérémonie terminée, les hommes allèrent en cor-
« tége offrir leurs remerciements à celui qui venait de
« remplir leurs cœurs d'émotions si profondes et si
« saintes; aucune parole ne saurait traduire l'accent pé-
« nétrant et vraiment inspiré avec lequel M. l'abbé Du-
« fêtre répondit à cette démarche. Il y eut des larmes
« dans tous les yeux. Le soir, après les vêpres, pour la
« dernière fois, il monta en chaire, et dans une chaleu-

« reuse improvisation, il révéla à ses auditeurs toutes
« les saintes joies dont débordait son âme; il les exhorta
« à la persévérance, en les engageant à ramener leurs
« frères moins heureux au joug du Seigneur, auquel ils
« préféreraient encore le joug accablant de leurs passions.

« Mgr l'archevêque, qui avait donné à tous l'exemple
« de l'exactitude et de la piété, durant les exercices du
« jubilé et le cours des conférences, se leva alors, et
« adressa à peu près ces paroles à M. l'abbé Dufêtre :

« Avant que vous descendiez de cette chaire, permet-
« tez-nous, monsieur le prédicateur, de vous payer un
« juste tribut de reconnaissance pour le zèle infa-
« tigable dont vous avez fait preuve dans cette quin-
« zaine, et pour toutes les consolations dont vous avez
« inondé notre âme. Ces sentiments que je vous exprime
« ici sont ceux de tous les fidèles qui ont eu le bonheur
« de vous entendre; n'est-il pas vrai, nos vénérables
« frères, et vous nos enfants bien-aimés, que les paroles
« qui s'échappent de mon cœur sont le premier des sen-
« timents dont les vôtres surabondent? Allez, vénérable
« apôtre de la France, vous que j'aime à nommer le Bri-
« daine du dix-neuvième siècle, allez porter ailleurs
« votre parole si puissante; continuez votre glorieux
« ministère; mais, avant de nous quitter, laissez-nous,
« du moins, l'espoir que nous vous reverrons, que nous
« aurons encore la consolation de vous entendre.»

« Le prédicateur, dont l'émotion était au comble,
« laissa dans ses adieux l'espoir de revenir un jour nous
« faire entendre cette parole qui portait déjà des fruits
« si abondants; puis après avoir promis de se souvenir

« toujours des fidèles de Cambrai, soit sur la terre, soit
 « dans le ciel, il se recommanda lui-même à leurs
 « prières, et, au milieu des sanglots à demi étouffés de
 « son auditoire, il donna à tous une bénédiction vrai-
 « ment paternelle. Le chant du *Te Deum*, dont les fidèles
 « répétaient en chœur les versets, termina cette journée
 « si consolante, si pleine de magnifiques espérances
 « pour tous les cœurs catholiques. »

Frappé des consolants résultats de cette mission, Mgr Giraud établit immédiatement des prêtres diocésains, qui devaient commencer à Tourcoing, sous la direction de l'abbé Dufêtre, leurs travaux apostoliques. Le vicaire général de Tours avait, en effet, promis de prêcher, vers la mi-octobre, le jubilé dans cette importante ville du diocèse de Cambrai; mais sa nomination à l'évêché de Nevers ne lui permit pas de réaliser ce projet. Nous dirons bientôt, quand nous rendrons compte de la retraite donnée par lui au clergé du même diocèse, la pensée qu'il avait eue de s'offrir à Mgr Giraud pour faire partie de la maison de missionnaires fondée par le prélat, sans doute à son instigation.

De Cambrai, l'abbé Dufêtre partit pour Bordeaux, où il devait prêcher la retraite pastorale, et voici le programme qu'il avait dès lors arrêté pour le reste de l'année et les premiers jours de l'année suivante. Nos lecteurs partageront sans doute notre étonnement bien légitime, quand ils verront s'ouvrir, devant cet incomparable ouvrier de la sainte parole, sept mois de travaux non interrompus.

Du 15 au 22 septembre, retraite pastorale au Mans.

Du 26 septembre au 5 octobre, retraite pastorale à Bourg ;

Du 5 au 16 octobre, retraite pastorale à Saint-Claude ;

Du 23 octobre au 6 novembre, jubilé de Tourcoing ;

Du 6 au 20 novembre, jubilé de Douai ;

Du 26 novembre au 31 décembre, retraite au refuge de Marseille ;

Du 4 janvier 1843 au 22 du même mois, mission à Carcassonne ;

Du 26 janvier au 12 février, mission à Bergerac ;

Du 15 au 19 février, retraite pastorale à Agen ;

Du 20 février à Pâques, station de carême à Bordeaux.

Déjà il était à l'œuvre, quand Dieu voulut donner à l'activité de son apôtre une direction plus haute, et le préposer au gouvernement d'une partie de son Église.

CHAPITRE V

Caractères de l'éloquence de Mgr Dufêtre. — Ses fondations charitables.

En 1841, un écrivain qui abritait sa responsabilité derrière le titre de *Solitaire*, avait commencé à publier les biographies de quelques membres du clergé contemporain. L'abbé Dufêtre trouvait tout naturellement sa place dans cette galerie ecclésiastique. Inutile de dire qu'en le citant nous sommes loin d'adopter toutes les appréciations du critique.

« M. Dufêtre, dit-il, est ce qu'on appelle généralement
« un bel homme, à la taille élevée, aux proportions vigou-
« reuses ; sa démarche et ses mouvements ont quelque
« chose de fier et qui sent l'empire... Disons plus :
« lorsqu'il paraît en face de son auditoire, le sentiment
« qui règne au-dessous de lui n'est pas cette hésitation
« ou cette froide terreur qui fait prévoir chez le pré-
« dicateur de fâcheux accidents de mémoire ou une
« immense capacité d'ennuyer ; on se consolide, en quel-
« que sorte, sur soi-même, pour tenir contre la tem-
« pête ; on se prépare à mille coups violents et à d'infinis
« bouleversements de l'âme ; on est tranquille sur celui
« qui vient, on n'a pas trop de prévoyance pour soi ; et ceci

« est bien plus vrai encore lorsque s'élève lentement
 « cette magnifique voix, large, sonore, limpide, facile,
 « impérieuse, mordante et tonnante, douce et terrible
 « tour à tour, pleine de conviction, tout imprégnée de
 « douleur, de saintes joies, de prière et d'amour... M. Du-
 « fêtre connaît parfaitement les hommes sous un cer-
 « tain rapport, et parfaitement l'Écriture sainte. Il sait
 « que nous sommes des enfants gâtés, ayant tous les
 « défauts de cette mauvaise espèce d'êtres : rebelles,
 « indéliçats, égoïstes, sensibles pour le fouet qui dé-
 « chire, non pour la mansuétude qui calme et dont nous
 « abusons ; plus hypocrites qu'habiles dans nos détours,
 « plus lâches par nos cris et nos bravades qu'on ne l'est
 « par le silence et la retraite. Il nous attaque tels que
 « nous sommes, et en agit avec nous sans façon. Fondé
 « de pouvoir de la vérité, il se fait elle, qu'on me passe
 « l'expression ; il prend son parti, se passionne et se bat
 « contre nous ; le genre de guerre que nous faisons, il
 « le fait : régulier, irrégulier, avec telle ou telle arme,
 « n'importe, pourvu que la partie soit loyale ; et je vous
 « laisse à penser s'il s'occupe alors de *repasser vingt fois*
 « *sur le métier son ouvrage*. Les règles d'Aristote sont
 « aux calendes. J'ajoute que son grand moyen de vic-
 « toire est l'Écriture sainte, et c'est merveille de voir
 « comme il en use. »

Nous ne nous arrêterons pas aux défauts signalés par
 le *Solitaire* : ses éloges sont d'autant moins suspects que
 sa critique est plus sévère, et même outrée. Que de lé-
 gères et rares incorrections de style échappent dans le
 feu d'une improvisation brûlante ; que l'orateur, qui

parle sur de simples notes à peine relues avant de monter en chaire, se permette une expression qu'un froid calcul de grammaire pourrait peut-être remplacer avantageusement par une autre, cela importe peu à la gloire et à la beauté de sa mâle éloquence. Il nous semble, au contraire, que la simplicité toute chrétienne de ce débit chaleureux emprunte une force plus grande, un entraînement plus irrésistible, et même un nouveau charme à ces phrases non travaillées, à ces périodes quelquefois sans art. Elles étaient pour l'auditoire de l'abbé Dufêtre la preuve que le vertueux prédicateur savait s'oublier lui-même pour ne penser qu'à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Quand il montait en chaire avec un plan arrêté, des divisions bien établies, un sujet soigneusement préparé, c'était le fleuve majestueux, coulant à pleins bords et portant au loin sur ses rives la fraîcheur et l'abondance; mais si des masses compactes dont il n'avait pas prévu la présence s'offraient à ses regards, tout à coup il cédait comme à une inspiration, comme à une sorte d'intuition des besoins de cet auditoire; le fleuve alors, quittant son cours régulier et paisible, s'élançait, bondissait comme un torrent, se creusait au loin un nouveau lit, et portait à des terres auparavant déshéritées le bienfait inespéré de ses eaux. Dans ces circonstances, il est vrai, « les règles d'Aristote étaient « aux calendes; » mais, pour tout observateur judicieux, l'orateur n'en était que plus admirable. Un général d'armée, à la vue d'un ennemi inattendu, ne substitue-t-il pas à un plan de bataille longuement élaboré, une attaque audacieuse et soudaine qui décide de la victoire ?

Combien de fois, en apercevant un auditoire nombreux sur lequel il n'avait pas compté, l'abbé Dufêtre abandonnait-il le sermon préparé d'avance, pour jeter à la multitude une de ces harangues impétueuses et brûlantes qui, puisées dans son cœur d'apôtre, lui assuraient toujours le plus complet triomphe ! « Paris, ajoute *le Solitaire*, a écouté M. Dufêtre avec M. de Ravignan. Certes, « peu de gens se donnent autant de mouvement pour les « intérêts de la terre, et ce n'est pas peu dire. Quelle « profondeur de foi ne suppose pas un dévouement « pareil ! Que l'esprit du christianisme est admirable : « *Omnium divinorum divinissimum est*, dit saint Denis, « *cooperari cum Christo in salutem animarum*.

« Il n'en fallait pas moins ; non, il n'en fallait pas « moins ; et vous qui disiez tout à l'heure : *Le Solitaire* « n'aime pas M. Dufêtre, vous êtes coupable d'erreur ; « j'aime beaucoup M. Dufêtre ; je suis des admirateurs « de sa parole, de son ardente piété, des talents qu'il « a et des conversions qu'il opère¹. »

Écoutons maintenant le rédacteur de *la Galerie contemporaine*, dans la seconde livraison de ce recueil :

« M. l'abbé Dufêtre n'est pas orateur dans l'acception « profane de ce mot : il est prédicateur ; non-seulement « il persuade, mais il émeut, il convertit. Le retentisse- « ment d'une voix forte et douce tout ensemble sert « admirablement ses intentions et fait arriver sa parole « jusqu'aux extrémités les plus reculées de son audi- « toire... Son attitude en chaire est toujours noble et

¹ *Biographie du clergé contemporain, par un Solitaire, t. III.*

« digne, son élocution facile, élégante et pure, sans
 « affectation et sans prétention. On voit qu'il ne se
 « recherche pas lui-même, mais qu'il veut, avant tout,
 « persuader, convaincre et toucher.

« La Providence, qui a donné à M. l'abbé Dufêtre une
 « taille imposante, des traits nobles et tout ce qui con-
 « stitue l'homme de la chaire, l'a aussi doué d'une
 « santé qui résiste aux plus grandes fatigues, à douze ou
 « quinze retraites ecclésiastiques, par exemple, prê-
 « chées cette année (1840) en moins de quatre mois,
 « dans les diocèses du centre et des quatre points car-
 « dinaux de la France. »

Un autre recueil, *la Chaire chrétienne*, appréciait ainsi
 l'illustre orateur en 1843, au moment même où il
 venait d'être placé sur le siège de Nevers :

« Mgr Dufêtre pose bien, très-bien, dans une chaire ;
 « on sent qu'il est à sa place. Sa taille avantageuse re-
 « hausse la dignité de son maintien ; la pensée et la mé-
 « ditation paraissent à l'aise sur son large front ; la
 « promptitude de son intelligence scintille dans son re-
 « gard. L'ensemble de sa physionomie respire le calme
 « et la douceur, et vous saisit d'un profond respect. Il
 « dirige avec assez de facilité sa voix, qui a quelque
 « chose pourtant de très-éclatant, peut-être de trop éclat-
 « tant ; c'est bien, si l'on veut, quelquefois la harpe
 « funèbre qui laisse tomber des chants de mort sur
 « le bord d'un sépulcre, ou la lyre dont les sons s'étei-
 « gnent sous les voûtes du temple ; mais le plus sou-
 « vent ce sont les éclats du tonnerre, et c'est surtout
 « lorsqu'il lance l'anathème contre l'impiété. Oh ! alors

« on se croirait sous le coup de la foudre. Sa voix est
« donc vigoureuse et puissante; elle est belle, magnifi-
« quement belle; souvent, et avec une habileté et un
« tact tout à fait admirables, il la maîtrise à sa guise, il
« la rend faible quand il le veut, et cède quand il le
« faut aux émotions de l'âme.

« Mgr Dufêtre se place moins haut que l'abbé Cœur,
« son remarquable compatriote. Cette différence tient
« tout à fait à la nature du talent; mais elle dépend
« aussi, à coup sûr, de la diversité des rôles qu'ils ont
« choisis. L'abbé Cœur est orateur, et orateur supé-
« rieur; Mgr Dufêtre est prédicateur, et avant tout pré-
« dicateur. L'un applique la philosophie à la religion,
« c'est l'apôtre des mystères chrétiens: il démontre,
« agrandit leur magnifique influence sur les sociétés
« d'ici-bas; l'autre est l'apôtre de la morale: c'est sur-
« tout à son enseignement qu'il s'attache ordinairement
« et de préférence. L'abbé Cœur est plus spéculatif, son
« action s'exerce surtout sur la croyance; Mgr Dufêtre
« est plus pratique, il agit sur la vie chrétienne. Le pre-
« mier, avec ses pensées hautes et profondes, s'adresse
« surtout aux intelligences cultivées, aux hommes de
« méditation, aux philosophes; le second, avec des idées
« nobles et très-souvent brillantes, remplit son devoir
« de prédicateur; il évite les hauteurs où il sait qu'il
« ne pourrait être aperçu; il parle à tous et pour tous.
« Il faut aller aux discours de l'abbé Cœur pour être ravi
« d'admiration à la vue des grandeurs et des magnifi-
« cences du catholicisme; mais on doit venir surtout se
« presser autour de Mgr Dufêtre pour étudier en détail

« ses devoirs, pour puiser abondamment à cette source
 « féconde les vérités et les vertus évangéliques, que
 « l'on avait embrassées seulement du regard dans le
 « magnifique discours de l'abbé Cœur.

« Mgr Dufêtre présente la parole divine avec une va-
 « riété admirable, avec une manière de dire qui n'est
 « donnée qu'à un talent d'un ordre supérieur. Chacun
 « peut faire profit de ses instructions faciles, abon-
 « dantes ; il n'est pas un esprit, si médiocre ou si élevé,
 « qui ne puisse suivre avec un vif intérêt cette logique
 « où la force et la solidité brillent très-souvent ; ces
 « gloses, ces instructions familières ou ces conférences
 « qui ne perdent rien, qui gagnent, au contraire, à la
 « charmante familiarité du langage.

« Mgr Dufêtre, c'est l'apôtre répandant la lumière sur
 « le savant comme sur l'homme ignorant et grossier,
 « car il rencontre bien souvent dans le secret des cœurs,
 « et il a cela de commun avec ses zélés confrères,
 « plus d'un autel où il est écrit, comme sur le temple
 « d'Athènes : *Ignoto Deo* : Au Dieu inconnu.

« La marche de Mgr Dufêtre dans ses discours est fière
 « et décidée, quelquefois incisive ; son enseignement
 « est solide : c'est une raison forte et puissante, com-
 « mentant les beautés de l'Évangile : sa logique est sou-
 « vent serrée, vive, pressante, soit qu'il descende en
 « armes sur le terrain où l'incrédule l'appelle, soit
 « qu'il lutte avec l'imposture et lui arrache son masque ;
 « quelquefois il pousse ses ennemis jusque dans leurs
 « derniers retranchements, et il laisse à son auditoire
 « le soin de tirer les conclusions.

« En entendant Mgr Dufêtre, il semble qu'on pour-
« rait se flatter de dire aussi bien que lui; mais à la
« netteté de ses aperçus, à la physionomie noble et digne
« de sa pensée, à l'harmonie de sa parole, à l'éclat de
« son coloris, on s'aperçoit bientôt qu'il y a là le tra-
« vail d'une intelligence élevée, on devine aussitôt un
« coup d'œil qui dépasse l'horizon vulgaire.

« Une qualité bien remarquable dans Mgr Dufêtre
« (et nous sommes assuré que beaucoup l'ont appréciée
« comme nous), c'est l'abondance, c'est la prodigieuse
« facilité de son élocution; il pense et conçoit vite, il écrit
« de même, et ce qu'il écrit est bien écrit, malgré ce
« luxe d'idées, malgré cette puissance de parole qui
« déborde; sa diction, sans être très-brillante, reste
« toujours pure; c'est le fleuve dont les eaux ne sont
« pas moins limpides parce qu'il coule à pleins bords. »

Nous avons voulu faire passer sous les yeux de nos lecteurs ces traits épars d'une physionomie qui, pour être rendue dans sa réalité, aurait demandé une toile plus large, un pinceau plus attentif et des couleurs plus vives. Toutefois, ces pâles esquisses témoignent que ceux qui les ont tracées ont été unanimes à reconnaître dans l'abbé Dufêtre un esprit supérieur, un prédicateur hors ligne, et, ce qui vaut mieux sans doute, un homme éminemment apostolique.

Que l'éloquence soit tout entière dans l'action, comme le veut Démosthène, qu'elle ait sa source unique dans les sentiments du cœur, selon l'enseignement de Quintilien, ou bien que celui-là seul, comme le disent Cicéron et saint Augustin, soit véritablement orateur qui a

la puissance de faire connaître et embrasser la vérité, n'est-il pas évident que l'abbé Dufêtre justifie ce noble titre d'orateur, à quelque point de vue qu'on envisage l'éloquence ? Il possédait à un haut degré et le prestige de l'action, et la chaleur du sentiment, et le don si précieux d'éclairer et de persuader tout ensemble. Aussi sa parole, toujours vive, lumineuse, entraînant, jetée avec une sainte profusion à tous les vents du ciel, lui valut-elle les titres d'*Apôtre de la France*, d'*Apôtre du clergé*, et, dans une autre circonstance où sa voix puissante avait remué profondément un auditoire immense, comme nous l'avons raconté, était-il appelé par un éminent prélat le *Bridaine du dix-neuvième siècle*.

Pour bien comprendre le caractère particulier de cette mâle et vigoureuse éloquence, qui n'a pas été suffisamment signalé par les pâles biographes de l'abbé Dufêtre, il faudrait le placer sur le vrai théâtre de son action et de ses incomparables triomphes ; il faudrait se le représenter debout sur une estrade improvisée, au milieu d'une usine, dans une gare de chemin de fer, dans le forum d'une cité populeuse, ou sur un tertre élevé, en plein air, haranguant, ébranlant, faisant mouvoir à son gré des populations entières, comme le vent soulève au loin et pousse vers le même rivage les vagues frémissantes, mais dociles, d'une mer agitée. C'est alors, comme nous le verrons dans les grandes manifestations religieuses de Cambrai, de Lille, de Douai, de Boulogne, etc., que son éloquence éclatait dans toute sa puissance ; c'est alors que l'auditoire, subjugué, électrisé, répondait aux élans de son

âme, aux accents de sa voix tonnante, par un enthousiasme indescriptible et par des explosions qu'il était impossible de contenir. A ces qualités brillantes qui font l'orateur, Mgr Dufêtre joignait une habileté remarquable comme missionnaire.

Cette œuvre si importante des missions était pour lui un art proprement dit, ayant sa théorie et sa méthode. « Dans une mission, nous a-t-il souvent répété, il ne « s'agit de rien moins que d'une véritable stratégie. De « même qu'un général habile peut, d'après des calculs « précis, désigner par avance le jour et l'heure où il « sera maître de la ville qu'il assiège, le missionnaire, « par l'étude attentive de son auditoire, par les moyens « d'action dont il dispose, peut annoncer à coup sûr le « moment où Dieu entrera dans la place, le moment où « il sera le maître des cœurs. »

Sans doute, ces résultats ne peuvent pas être obtenus par tous les prédicateurs indistinctement : de pareils succès ne sont ordinairement réservés qu'aux tacticiens hors ligne, dont la science est consommée et l'arsenal richement approvisionné. Ce mot d'arsenal ne tombe pas indifféremment de notre plume : il nous est fourni par Mgr Dufêtre lui-même, qui nous a laissé dans ses nombreux papiers un gros registre intitulé : *mon Arsenal*. C'est dans ce recueil, ainsi que dans un magasin d'armes, qu'il entassait, comme autant d'engins de guerre, pensées, réflexions, notes et plans de discours.

Mais s'il savait préparer et assurer sa victoire, il était plus habile encore à la mettre à profit. Le conquérant se transformait soudain en fondateur expérimenté :

semblable au prophète, après avoir détruit il édifiait avec un rare bonheur; aux mauvais livres impitoyablement brûlés, il substituait des bibliothèques morales et chrétiennes; sous son souffle créateur, on voyait surgir comme par enchantement les orphelinats, les refuges et les autres institutions de la charité chrétienne. Nulle misère morale qui échappât à sa sollicitude; nulle plaie que son cœur de prêtre ne tentât de guérir. Mais ce qui excitait surtout sa compassion, c'était la triste condition des jeunes filles auxquelles la mort avait enlevé leurs parents, et la position plus triste encore de celles qui se trouvaient éloignées de leur famille, en punition de l'une de ces fautes que la loi est obligée d'atteindre. Soustraire l'orpheline aux périls des occasions; sauvegarder son innocence en la mettant à l'abri du besoin; prévenir, dans les malheureuses victimes de la pauvreté, de l'ignorance ou des mauvais instincts, les conséquences d'une première faute souvent plus digne de pitié que de châtiment, tel ne cessa d'être l'objet de son zèle et de ses efforts. Sa charité active et compatissante s'étendait également à ces infortunées qui, touchées par la grâce, comme Madeleine, au milieu de leurs désordres, venaient se jeter à ses pieds pour implorer la miséricorde du Seigneur. Puissant en œuvres comme en paroles, non-seulement il rendait à ces filles du repentir le vêtement de l'innocence reconquise, mais il travaillait efficacement à assurer leur persévérance, en leur ouvrant un abri contre la misère et les séductions.

L'Œuvre des refuges, fondée dans ce but si chrétien et

si éminemment social, a trouvé en lui un de ses propagateurs les plus actifs et les plus dévoués. Dans toutes les grandes villes où il donnait des missions, il ne croyait pouvoir mieux terminer ses travaux qu'en s'occupant activement à fonder ou à consolider des maisons de refuge. C'est le privilège exclusif des hommes apostoliques, de panser et de guérir ces plaies profondes et délicates, que tous nos progrès modernes ne font qu'étendre et envenimer; eux seuls, en effet, possèdent l'esprit de Celui qui réhabilitait Marie-Madeleine et la femme adultère.

Une autre question, le paupérisme, n'avait pas manqué non plus de fixer son attention. Persuadé que l'indigence, à son point de vue général, est une des conséquences de la dégradation originelle, quelles que soient d'ailleurs les causes qui la produisent dans les individus, et que, selon la parole de l'Évangile, il y aura toujours des pauvres parmi nous (Matth., xxvi, 11), il ne connaissait de solution à ce problème, qui devient de jour en jour plus menaçant, que dans l'exercice actif et le dévouement sans bornes de la charité chrétienne. Pour lui, la véritable charité, la seule digne de ce nom divin, celle dont le grand apôtre nous'a le premier révélé le mystère, est celle qui, loin de se solder comme un impôt officiel, et le plus souvent pour mettre fin à des sollicitations importunes, s'accomplit par le cœur, et réunit dans une fraternelle étreinte et la main qui donne et la main qui reçoit; celle surtout qui, à l'aide des secours prodigués aux nécessités physiques, se fraye un chemin jusqu'aux douleurs morales, et sait

ainsi mêler à l'aumône matérielle qui soulage le corps, l'aumône spirituelle qui va jusqu'à l'âme pour l'améliorer et la guérir au besoin.

Ce fut cette sublime intelligence des besoins du pauvre qui le détermina à établir et à multiplier partout sur son passage les associations de dames de charité chargées de porter des secours à domicile. Rien ne lui paraissait plus propre à exciter le dévouement des classes aisées et à provoquer leurs largesses, que le contact immédiat du riche avec les misères du pauvre; il voyait aussi, dans les visites désintéressées du riche, un moyen facile et ordinairement efficace de réconcilier avec ceux qui possèdent cette pauvreté haineuse et défiante, qui a été si souvent exploitée au profit du désordre et des révolutions. Le libre épanouissement de la charité ainsi entendue est le secret qui rapproche sans les confondre les conditions extrêmes de la société. Or, ce secret divin, l'Église de Jésus-Christ a seule la mission de le révéler au monde et de le mettre en pratique. Ministre dévoué de la sainte Église, il ne croyait pas pouvoir mieux remplir la haute mission dont il était investi, qu'en se faisant avant tout l'apôtre de la charité. Et certes, il put bien, en inaugurant ce sublime ministère, s'écrier avec le prophète : « L'esprit du Sei-
« gneur est descendu sur moi ; il m'a marqué de son
« onction sainte, et voilà qu'il m'a envoyé pour évan-
« géliser les pauvres et guérir les cœurs brisés (Isaïe,
« LXI, 1). »

Pour atteindre ce résultat, des ressources abondantes étaient indispensables ; mais le zèle industriel du pré-

dicateur se chargeait de les trouver. L'influence qu'il obtenait par le prestige de sa parole tournait tout entière au profit de ces œuvres. A la fin des retraites, des missions, des stations quadragésimales, il montait en chaire pour plaider la cause de l'indigence, et des quêtes abondantes étaient versées dans le sein des pauvres, ou servaient à poser et fonder un orphelinat ou un refuge. Quand, à l'époque d'un premier passage, il n'avait pu que jeter les fondements d'une œuvre de charité, ouvrier aussi persévérant qu'habile, on le voyait, dans une seconde mission, mettre à profit l'opportunité des circonstances, et élever jusqu'à son couronnement l'édifice auparavant commencé. Cette particularité, dont nous constatons ici d'une manière générale les fructueux résultats, se produisit mainte et mainte fois dans sa carrière apostolique. Sans entrer dans une nomenclature détaillée de toutes les villes qui en furent le théâtre, bornons-nous à citer ce qui arriva à Clermont-Ferrand en 1836. L'immense effet produit par ses prédications, quatre ans auparavant, lui permit de tout entreprendre à la seconde visite. Une bibliothèque de bons livres se trouva fondée comme par enchantement; un orphelinat fut créé avec le concours des dames de la ville; le rosaire vivant fut établi dans toutes les classes de la société; et ces œuvres, qui datent déjà de trente ans, sont encore aujourd'hui florissantes.

Les fondations, du reste, variaient selon les besoins des localités. A Marseille, où l'urgence d'un refuge se faisait impérieusement sentir, il profita de sa station quadragésimale de 1837 pour doter cette ville d'un établisse-

ment, hélas ! si désirable. Dieu récompensa ses efforts, car avant la fin de l'année, le local destiné à recueillir les pauvres pénitentes était préparé, il avait la consolation d'y installer les religieuses de Notre-Dame de Charité de Tours, et l'on sait tout le bien qu'elles y font.

CHAPITRE VI

Retraites pastorales.

Dès l'année 1824 — il n'avait encore que vingt-huit ans, — l'abbé Dufêtre avait conçu le projet de se consacrer aux retraites ecclésiastiques, sans abandonner toutefois les autres labeurs de la vie apostolique. Le zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes qui le dévorait, lui avait fait concevoir la noble ambition de raviver le feu sacré dans le cœur des prêtres, et de faire de chaque pasteur des âmes un apôtre disposé à s'immoler pour son troupeau. Nous trouvons dans ses notes un projet de retraite ecclésiastique daté de cette époque. Ce sont les matières qui doivent composer ce genre d'exercices, renfermées en autant de cadres qu'il y a de sujets, avec des divisions à remplir et de nombreux textes de l'Écriture sainte en rapport avec chacun des sujets indiqués. Quatre ans plus tard, au mois de septembre 1828, il débutait à Bourges dans ce nouveau ministère. C'était vraiment chose merveilleuse, de voir ce prêtre de trente-deux ans paraître avec honneur au milieu des vétérans

du sacerdoce, les étonner par la maturité de son jugement, les charmer par sa parole, leur inspirer à tous une confiance entière par l'ascendant de ses vertus sacerdotales.

Les événements de 1830, en l'exilant, l'obligèrent de suspendre ces retraites; mais dès 1832 il en reprit le cours, et à Clermont-Ferrand, plus encore qu'à Bourges, il obtint auprès du clergé le succès le plus complet. Toutefois, ces deux premières retraites ne doivent être considérées que comme de simples essais. Ce ne fut qu'en 1834 que son talent si précoce, mûri d'ailleurs par les travaux de l'administration d'un vaste diocèse, sembla prendre un nouvel essor. La méditation sérieuse et détaillée de tous les devoirs du prêtre, jointe à son expérience personnelle, le plaça dès lors au premier rang des prédicateurs qui se livraient au ministère si délicat des retraites ecclésiastiques. « Pour bien connaître l'abbé Dufêtre, dit *la Galerie contemporaine*, il faut assister à une retraite pastorale prêchée par lui. Là seulement, dans les exercices multipliés où sa parole se fait entendre six ou huit fois par jour, son talent se montre sous tous ses divers aspects; tour à tour grave, touchant, sévère, onctueux dans les sermons, sagement varié dans les conférences, il est toujours l'homme d'oraison, l'homme d'excellent conseil. »

Ce fut donc en 1834, après avoir longuement élaboré les sujets qu'il avait à traiter en présence de ceux qui doivent être « la lumière du monde et le sel de la terre, » après avoir pesé, au poids du sanctuaire et

sous le regard de Dieu, la grandeur du ministère sacerdotal et les périls qui l'entourent, qu'il parut en chaire au grand séminaire de Reims, au milieu de deux cent quarante prêtres réunis pour l'entendre.

De Reims il se rendit à Châlons, de Châlons à Bordeaux, et partout il justifia le titre d'*Apôtre du clergé* qui devait lui être décerné plus tard, et dont il se montra toujours digne.

L'année 1855 fut sans doute marquée par de nouvelles prédications et de nouveaux succès, mais nous n'avons trouvé d'autre document sur les retraites ecclésiastiques de cette année qu'une lettre de Mgr Gallard, alors évêque de Meaux, qui lui écrivait :

« Les importants services que vous rendez à l'Église
 « sont la seule récompense qui soit digne des talents
 « que la divine Providence vous a donnés, et de l'utile et
 « saint usage que vous en faites. Vous emportez la re-
 « connaissance d'un clergé qui se souviendra, et, avec
 « la grâce de Dieu, se ressentira longtemps aussi de vos
 « sages et éloquents prédications. A ma reconnaissance
 « personnelle, souffrez que je joigne ici l'assurance du
 « sincère et respectueux attachement que vous m'avez
 « inspiré, et avec lequel je serai toujours, etc. »

En 1856, nous le retrouvons à Bordeaux, à Limoges, à Rodez, à Gap, etc.

« Je veux vous souhaiter un petit bonjour, écrivait-il
 « à un ami, uniquement pour calmer vos inquiétudes.
 « A Limoges comme à Bordeaux, comme à Tours, Dieu a
 « soin de son enfant gâté, et jamais je ne me suis trouvé
 « mieux, malgré les chaleurs excessives. En revenant

« de Bordeaux, une des roues de notre voiture a manqué,
 « et nous sommes tombés assez lourdement sur notre
 « côté droit, mais nous n'avons pas été blessés. Après
 « avoir passé quelques heures sur la route, au soleil du
 « Midi, nous avons pu reprendre bravement la direction
 « de Limoges. Lundi soir je partirai pour Rodez, et,
 « Dieu aidant, je serai à Tours le 31 au matin. »

Dans une autre lettre, datée de Gap le 15 septembre de la même année, il disait : « Je continue mes courses
 « apostoliques avec un admirable bonheur, et je re-
 « cueille partout des consolations qui m'humilient,
 « parce que je suis loin de les mériter, et qui m'ef-
 « frayent, parce que j'aurai un compte sévère à rendre
 « un jour. Ma santé est toujours inaltérable quoique sou-
 « mise aux plus rudes épreuves. Je suis arrivé hier à
 « Grenoble, jeudi je serai à Aix, samedi à Montpellier
 « et lundi 26 à Albi. »

Nous nous plaisons à transcrire ces fragments de correspondance, parce que c'est surtout dans ces écrits intimes que l'homme se révèle tout entier ; c'est dans ces lettres, qui n'étaient pas destinées à voir le jour, que nous retrouvons l'âme si éminemment sacerdotale de l'abbé Dufêtre. Son cœur reste toujours modeste et sans enflure au milieu des triomphes pourtant si dangereux de l'éloquence : au lieu de s'enorgueillir du succès de sa parole, il s'humilie, il s'effraye en pensant au compte sévère qu'il rendra un jour.

La lettre suivante est plus touchante encore : elle est comme arrosée de ces larmes pures que saint Augustin appelle le « sang du cœur. » Ces lignes sont

écrites avec le sang d'un cœur profondément humble, reconnaissant et désintéressé, avec le cœur d'un saint :

« ... Je ne vous parle pas des consolations que je recueille dans toutes les villes où j'exerce mon ministère. J'en ai le cœur si vivement attendri, que je ne sais comment en exprimer ma reconnaissance au bon Dieu, et que je me surprends quelquefois à verser des larmes de joie. Oh ! que les pensées d'ambition me font mal, et que je souffre quand j'entends parler d'une autre position que celle qui m'a été accordée par une miséricordieuse providence ! Je suis le plus heureux des prêtres, je pourrais être le plus saint si je voulais : qu'ai-je donc à désirer ? »

Dans le cours de cette année, il devient en quelque sorte insaisissable. Il va, il court, il sillonne la France dans toutes ses directions, si bien qu'il nous serait difficile d'indiquer tous les diocèses qui eurent le bonheur de l'entendre. Après la retraite pastorale de Rodez, il reçut de Mgr Giraud, alors évêque de cette ville, et depuis mort cardinal, archevêque de Cambrai, la lettre suivante, datée du 31 août, qui montre une fois de plus les succès merveilleux de notre prédicateur dans ce genre de ministère.

Monsieur l'abbé,

« C'est vous remercier bien tard de tout le bien que vous nous avez fait ; mais je voulais attendre, pour remplir ce devoir, votre rentrée à Tours, où je suppose que vous vous arrêterez quelques jours après votre retraite d'Angers. Celle que vous avez donnée à

« Rodez ne sera pas, je l'espère, la moins abondante
 « en fruits de sainteté; vous trouverez partout des con-
 « solations; mais nulle part un clergé qui vous aime
 « davantage, qui se montre plus sensible à l'autorité
 « de votre parole et de vos exemples. C'est l'impression
 « que j'ai remarquée dans tous vos retraits, soit
 « pendant les exercices, soit après votre départ, qui
 « nous a laissés dans les regrets. Ces regrets ne peu-
 « vent être adoucis que par l'espoir de vous entendre
 « encore une fois; c'est le vœu unanime de tout le
 « clergé du diocèse que je vous apporte. Je me suis
 « assuré que nous étions à la retraite près de cinq
 « cents. Vous en aurez l'an prochain un nombre égal,
 « et vous ne voudrez pas faire de distinction entre des
 « frères, faire des jaloux après avoir fait des heureux.
 « Veuillez m'autoriser, monsieur l'abbé, à répondre à
 « tous ces prêtres qui m'assiègent de leurs instances
 « que vous vous rendrez à leurs vœux. Je n'ai pas fait
 « pour vous ce que j'aurais voulu faire; votre arrivée
 « tardive, votre départ précipité ne m'ont pas laissé la
 « consolation que je m'étais promise de vous recevoir
 « chez moi, de profiter avec quelque loisir de vos
 « entretiens; mais j'ai grande envie de réparer ma
 « faute, et vous m'aidez, je l'espère, par une distri-
 « bution plus généreuse de vos précieux moments.
 « Veuillez agréer, etc. »

Cette lettre exprime un sentiment qu'on éprouvait toujours quand on avait entendu l'abbé Dufêtre, nous voulons dire le désir bien vif de le revoir et de l'en-

tendre encore. Et quand il reparaisait dans la même chaire, bien loin de perdre dans l'estime de ses auditeurs en se répétant, comme l'aurait fait un prédicateur ordinaire, son talent semblait avoir encore grandi pendant son absence. On le retrouvait avec un enseignement neuf et abondant, qui empruntait une splendeur nouvelle autant à la variété des matières, qu'à la façon toujours large et élevée avec laquelle il les traitait. C'est l'impression qu'il produisit à Rodez, où la retraite de 1837 fut plus goûtée encore et plus admirée que celle de l'année précédente. Aussi, tous les diocèses de France se disputaient-ils à l'envi le bonheur de le posséder, et, dans son zèle infatigable, servi d'ailleurs par une santé admirable, il ne refusait aucune des demandes qui lui étaient adressées. C'est ainsi que, dans le cours de cette année 1837, du 20 juillet au 29 septembre, il prêcha successivement et sans interruption les retraites pastorales de Montauban, de Rodez, de Versailles, de Rouen, de Luçon, de Chartres et de Verdun. Nous transcrivons les noms des différents diocèses où furent donnés ces exercices dans l'ordre où nous les trouvons indiqués, avec les jours d'ouverture et de clôture, de la main même de notre missionnaire. En descendant de chaire il montait en voiture, il voyageait le jour et la nuit, et il arrivait, avec une exactitude qui ne s'est jamais trouvée en défaut, au jour et à l'heure indiqués. Une fois, cependant, il ne trouva de place dans aucune diligence ; à toutes ses instances on répondait par ce mot fatal : « Complet. — Mais vous avez bien encore de « la place pour une malle sous la bâche ? » reprit l'abbé

Dufêtre; et, sur la réponse affirmative du conducteur, grimpant lestement sur l'impériale, il alla se blottir au milieu des bagages, et il arriva à temps pour ouvrir la retraite promise.

C'est ainsi qu'il partit cette année même de Verdun dans les conditions les plus pénibles : jamais il ne calculait la fatigue. « Une courte nuit de sommeil, écrivait-il « de Gap, m'a remis de quatre nuits blanches qui « l'avaient précédée ; je compte pour rien les peines du « voyage, pourvu que j'aie le bonheur d'être exact. »

Non-seulement la Providence lui accorda jusqu'à la fin de sa carrière cette jouissance d'une exactitude toujours ponctuelle, mais elle récompensa son zèle et son dévouement apostoliques en répandant partout sur ses travaux les bénédictions les plus abondantes.

Nous ne citerons en témoignage des fruits de sanctification opérés dans les retraites de l'année 1837, que la lettre si expansive de Mgr l'évêque de Verdun.

« Monsieur le vicaire général,

« Bien que j'éprouve un vrai bonheur à vous redire
 « tout le bien que vous avez fait ici, et à vous en re-
 « mercier de nouveau, je n'aurais pas osé interrompre
 « les occupations au milieu desquelles vous trouvera
 « cette lettre, si je n'avais besoin d'apprendre que
 « votre malencontreux départ de Verdun ne vous a pas
 « trop fatigué. Je puis maintenant apprécier l'étendue,
 « je pourrais dire l'excès du travail auquel vous vous
 « livrez dans les retraites, et je comprends combien
 « une nuit de repos vous était nécessaire.

« J'aurais de grand cœur donné, pour vous la procu-
« rer, dix des miennes ; car qui est autant redevable
« que moi à votre charité ? Tous les prêtres, sans excep-
« tion, sont partis touchés, ébranlés, disposés au bien,
« tous m'ont adressé ou fait parvenir l'expression de
« leur soumission, de leur reconnaissance, de leurs
« bons désirs. Que Dieu en soit mille fois béni ! Que
« notre divine mère, pour qui vous avez réveillé la
« piété dans tous les cœurs, vous obtienne, monsieur,
« tous les dons, toutes les grâces qui peuvent rendre
« votre saint ministère abondant en fruits et en béné-
« dictions de toute espèce, à moins que la divine Pro-
« vidence ne vous élève où vous serez, sans doute,
« plus utile encore à la religion. Vous me pardonnerez
« cet épanchement d'un cœur sincèrement ami. J'aime
« à croire qu'ayant vu de près mon insuffisance et mes
« misères, vous ne me refuserez pas le secours de vos
« prières, et me donnerez quelque part au bien que
« Dieu se plaît à opérer par vous dans l'Église. Vous
« n'aurez jamais mieux employé votre générosité. La
« réciprocité de nos vœux et de nos suffrages est une
« dette que nous ne cesserons de payer, quoique jamais
« nous ne puissions nous acquitter.

« Agrérez-en l'hommage, ainsi que l'expression des
« sentiments respectueux que vous a voués, etc. »

Dans le courant du mois d'octobre de la même année, l'abbé Dufêtre était à Nevers, au milieu de ce clergé dont il devait devenir bientôt le pontife. Qu'il nous soit permis de dire l'impression profonde qu'il produisit

en paraissant au milieu de nous. Nous le faisons d'autant plus volontiers, que nous sommes assurés de reproduire les sentiments de tous les prêtres qui ont eu le bonheur de l'entendre dans les différents diocèses de France.

Son maintien noble et modeste, son regard expressif, sa parole abondante et facile, sa diction toujours belle, sa voix large, sonore et parfois éclatante, tout en lui, jusqu'à cette exactitude à laquelle il nous astreignait par son exemple, commandait dès le début une admiration universelle. Puis, ses sermons pleins d'une simplicité majestueuse, où l'élévation des pensées et l'ampleur correcte du style semblaient rivaliser avec la grandeur des sujets qu'il développait devant nous ; ses conférences, où l'à-propos délicat le disputait à des saillies fines et spirituelles, dans lesquelles il faisait passer sous nos yeux les détails les plus saisissants de la vie intime du prêtre ; ses examens particuliers, qui étaient autant de chefs-d'œuvre au point de vue de la connaissance la plus approfondie du cœur humain, tout cet ensemble d'enseignement lumineux et solide sur la grandeur, la sainteté et les devoirs du sacerdoce, charmait, éclairait, pénétrait nos âmes. Son cœur d'apôtre, tout brûlant à travers son langage vif et animé, nous échauffait et nous entraînait à sa suite ; nous sentions que nous avions devant nous l'orateur véritable, celui qui ne sait dire que de grandes choses, *dictor rerum magnarum*, comme l'appelle saint Augustin, l'homme de Dieu qui a médité sur les devoirs, sur les besoins de ses frères, et qui ne se laisse pas aller à des

déclamations vaines, mais qui fait un appel énergique et chaleureux à la conscience éclairée du prêtre et aux sentiments les plus généreux de son cœur.

Mgr Naudo, alors évêque de Nevers, résumait les sentiments de son clergé dans une lettre dont nous citons un fragment :

« Monsieur le grand vicaire,

« Il n'y a qu'une voix (et il était facile de le prévoir)
« sur la manière dont la retraite a été prêchée. Nous
« avons tous été émerveillés, et je crois que la précieuse
« semence que vous avez jetée portera des fruits dura-
« bles. Recevez donc l'hommage de mes remerciements
« les plus sincères et les plus empressés, ainsi que
« l'assurance du respectueux dévouement avec lequel
« j'ai l'honneur d'être, etc. »

Ne semble-t-il pas que la Providence eût amené l'abbé Dufêtre au milieu de nous pour le mettre en rapport avec le clergé dont il devait être bientôt l'évêque et le père, et pour nous faire apprécier d'avance le bonheur qui nous était réservé?

Cependant, les consolations que goûtait l'abbé Dufêtre dans son laborieux ministère furent mélangées de quelques peines à l'époque dont nous parlons. La première pensée de Mgr Donnet, quand il fut placé sur le siège de Nancy en qualité de coadjuteur, avait été d'appeler auprès de lui son ami d'enfance, son collaborateur dans les nombreuses missions qu'ils avaient données après avoir quitté les chartreux. Nommé archevêque de Bordeaux

dix-huit mois après, et arrivé dans sa ville métropolitaine le 1^{er} juillet 1837, sa première pensée fut encore de se décharger sur lui d'une partie du fardeau qui lui était imposé, et, dès le 4 du même mois, il adressa à Mgr l'archevêque de Tours une lettre que nous avons eu le bonheur de retrouver, et qu'on ne lira pas sans édification et sans intérêt. « ... Il est bien vrai, Monseigneur, « écrivit-il à Mgr de Montblanc, que le rêve de toute notre « vie, tant du côté de M. Dufêtre que du mien, a été de « nous réunir, et même, s'il était possible, de ne nous « séparer qu'à la mort. Je sais ce que nous vous devons « l'un et l'autre, et, si je n'avais craint d'affliger votre « cœur, il y a déjà deux ans que je vous aurais prié, con- « juré de consentir à cette réunion. M. Dufêtre aime par- « dessus tout la vie apostolique ; ses retraites, ses carê- « mes, l'éloignent de Tours une grande partie de l'année, « et cela peut n'être pas sans inconvénient. A Bordeaux « il n'en serait pas de même... D'un autre côté, j'aurais « un si grand besoin d'un ami sûr ! Votre Grandeur con- « naît mes défauts : M. Dufêtre serait pour moi un con- « seiller quelquefois sévère, et j'en ai besoin. Votre « diocèse est un des diocèses de France les mieux orga- « nisés ; tout y va à merveille ; M. Dufêtre y a fait, pour « sa part, tout ce qu'il était appelé à y faire sous votre « direction et à l'aide de vos conseils. Bordeaux serait « pour lui une terre nouvelle, où il trouverait un nouvel « aliment à son infatigable ardeur. Vous ne le perdriez « pas ; il serait à vous quand vous le voudriez : lui et « moi nous sommes et serons éternellement à vous. O « Monseigneur, accordez cette grâce à vos deux enfants !

« que je vous doive encore ce bienfait ! Je suis décou-
« ragé à la vue du fardeau qu'on m'impose. L'héritage
« de pontifes comme mes deux prédécesseurs est trop
« difficile à recueillir. Si M. Dufêtre eût été appelé à
« l'épiscopat, vous l'eussiez également perdu. Eh bien,
« pensez qu'en m'aidant à gouverner une Église, et en
« continuant son ministère apostolique qui est si fort
« dans ses goûts, il servira d'une manière bien plus
« utile l'Église de Dieu. On ne dira pas qu'il quitte Tours
« pour Bordeaux, mais tout le monde saura que Mgr
« l'archevêque de Tours a donné une nouvelle preuve
« de son attachement à M. Donnet, en permettant à
« M. Dufêtre d'aller aider son ami de son expérience et
« de son zèle. Vous devenez par là archevêque des deux
« métropoles de Tours et Bordeaux. Veuillez, Monsei-
« gneur, agréer, avec l'espoir d'être exaucé, l'assurance
« des sentiments respectueux, etc. »

Ému sans doute par cette lettre touchante, Mgr de Montblanc consentit d'abord à céder pour trois mois chaque année son premier vicaire général au nouvel archevêque de Bordeaux ; puis, effrayé du vide qu'allait laisser dans son administration l'éloignement de celui sur lequel il aimait à se reposer avec confiance, il revint sur sa décision et opposa à de nouvelles instances un refus absolu. L'abbé Dufêtre, contristé de ces incidents où deux prélats se disputaient, pour ainsi dire, ses éminents services, reprit avec un nouveau zèle la série de ses retraites ecclésiastiques. Le clergé de onze diocèses fut tour à tour et presque sans interruption évangélisé par lui pendant l'année 1838 : ce furent les diocèses de

Besançon, Bayeux, Rouen, Troyes, Saint-Claude, Lyon, Marseille, Viviers, Nîmes, Cahors et Bayonne.

Pendant la succession non interrompue de ces retraites pastorales, l'esprit de ténèbres souffla au cœur gâté d'un pamphlétaire anonyme un pauvre et méchant écrit contre le prédicateur. Ses amis s'en émurent; pour lui, plein de cette pensée si chrétienne que Dieu ordonne ou permet tout ce qui arrive, il accepta cette épreuve avec une résignation admirable, et, fort de sa conscience, il conserva le calme et la paix. « J'ai reçu
 « tous vos envois, écrivait-il à un de ses amis, et je ne
 « puis vous dire combien je suis sensible à votre dévoue-
 « ment. Je voudrais bien que vous pussiez vous épargner
 « à vous-même vos inquiétudes à mon sujet, et que vous
 « possédassiez votre âme dans la paix. Si vous saviez
 « comme je suis calme et heureux! Tout n'arrive-t-il
 « pas par la permission de Dieu? et pourquoi nous
 « tourmenter de misérables événements qui font quelque
 « bruit aujourd'hui, et qui demain déjà seront oubliés?
 « Un ignoble pamphlét empêchera-t-il un prêtre de
 « dormir? Oh! que le corps sommeille en paix quand le
 « cœur est sans remords!... » Ces quelques lignes nous donnent une juste idée de l'empire que la grâce exerçait sur la nature, purlant si impressionnable, de l'abbé Dufêtre. Tout d'abord il ressentait vivement les peines qui lui arrivaient; mais la foi dominait bien vite l'émotion du premier moment, et alors, jetant toutes ses épreuves dans le sein de Dieu, il s'efforçait d'oublier la malice des hommes, par l'exercice d'une charité toujours plus ardente.

En 1839, nous le retrouvons multipliant encore les œuvres de son zèle et prêchant jusqu'à quinze retraites ecclésiastiques sans prendre un instant de repos. Perpignan, Toulouse, Coutances, Lisieux, Elbeuf, Châlons-sur-Marne, Reims, Sens, Chambéry, Cherbourg, Lyon, Saint-Flour, Pamiers, Toulouse et Tarbes l'entendirent tour à tour. Cela nous paraîtrait incroyable, si nous n'avions des preuves écrites à l'appui de cette longue énumération ; et pourtant, à ces travaux déjà si extraordinaires il savait encore trouver le courage et la force d'en ajouter d'autres..

Écoutons ce qu'il écrivait de Lisieux à un ami qui lui avait envoyé un courrier très-chargé. « Ici, comme à
« Coutances, je ne puis faire aucune réponse : je donne
« une retraite à la cathédrale en même temps qu'au
« séminaire, et je prêche à l'hôpital, à la prison, au col-
« lége et dans les communautés. Ma santé ne se dément
« point.... Ne soyez point inquiet sur mon compte,
« ajoutait-il quelques jours après cette lettre, le bon
« Dieu augmente mes forces à mesure que j'augmente
« mes travaux. »

Les mois d'août, de septembre et d'octobre étaient pleinement consacrés aux retraites pastorales, et encore ce laps de temps ne lui suffira plus désormais pour répondre aux demandes de l'épiscopat.

Aussi, dès le mois de juillet de 1840, il était au milieu du clergé de Versailles. Pendant cette retraite, il se fit entendre à la cathédrale et à Grandchamps. On le vit en outre réunir à l'évêché les dames de la ville, pour les entretenir de l'orphelinat et du refuge. L'allocution

qu'il leur adressa, sur l'influence de la femme chrétienne au sein de la société, opéra une de ces commotions profondes qui, franchissant les limites de l'auditoire, s'en vont remuer une population tout entière. Toutes les classes de la société rivalisèrent de zèle, et une souscription, propagée jusque dans les magasins, reçut partout un accueil si favorable, qu'elle réalisa les sommes nécessaires au maintien et au développement de ces œuvres.

Le 12 du même mois, il ouvrait à Tulle la retraite ecclésiastique, en même temps qu'il commençait une série de sermons à la cathédrale. Il donna, en outre, deux retraites au pensionnat des ursulines, l'une pour les élèves, l'autre pour les religieuses, de sorte qu'il prêchait régulièrement huit fois par jour.

A la retraite de Tulle succéda celle du Puy, du 19 au 25 juillet; plus de deux cents prêtres accoururent pour l'entendre; la clôture se fit à la cathédrale, où l'orateur couronna ces saints exercices par un magnifique discours sur le sacerdoce. Immédiatement après la cérémonie, il montait en voiture, et, le dimanche 26, il s'arrêtait à Clermont pour offrir le saint sacrifice et porter aux enfants de la Providence (maison dont il était le fondateur) quelques bonnes et paternelles paroles. Il se remettait aussitôt en route pour Tours, où il arrivait au bout de trois jours et de quatre nuits passés en voiture. Au lieu de prendre au moins quelques heures de repos, ouvrier vraiment incomparable, il s'enfermait au confessionnal, puis, après avoir célébré la messe et adressé une instruction aux dames de l'Association de

la Providence, il se rendait au Bon-Pasteur pour une profession religieuse, il consacrait sa soirée aux affaires de diocèse, et, dès le lendemain, il ouvrait la retraite ecclésiastique à Orléans.

Rien ne saurait mieux exprimer le ravissement dans lequel le prédicateur laissa le clergé de ce diocèse, que la lettre de Mgr Morlot, alors évêque d'Orléans, à l'archevêque de Tours :

« Nous venons d'avoir une retraite pastorale qui a été
« des plus nombreuses et des plus édifiantes. M. l'abbé
« Dufêtre a été, comme à l'ordinaire, admirable de zèle,
« de talent et d'éloquence. J'ai cherché à lui exprimer
« combien je suis touché de ce qu'il a fait pour nous en
« cette circonstance; mais je ne saurais oublier, Mon-
« seigneur, que je vous suis aussi redevable de ce bien-
« fait, et que, grâce à votre bonté et à votre obligeance,
« le diocèse d'Orléans a pu, comme beaucoup d'autres,
« avoir sa part des bénédictions attachées aux travaux
« de votre infatigable grand vicaire. »

Après avoir prêché la retraite de Chartres, du 5 au 12 du mois d'août, l'abbé Dufêtre partit pour Quimper, où il devait se trouver le 15. Chemin faisant, la voiture qui le conduisait à Angers subit un retard de deux heures, et de là grand péril de ne pas arriver à temps pour prendre le bateau qui faisait le service jusqu'à Nantes. Sans se déconcerter, il se mit tantôt à gourmander le conducteur, tantôt à faire briller à ses yeux l'espérance d'une gratification séduisante; on finit par regagner le temps perdu, et déjà il voguait en paix sur la Loire, lorsqu'un nouvel accident, aussi grave

qu'imprévu, vint l'exposer de nouveau au malheur de n'être pas exact. Voici comment il dépeint sa position critique : « Notre bateau à vapeur a été sur le point « d'être coupé en deux par un énorme bateau qui a brisé « nos roues et notre machine. La sainte Vierge nous « a sauvés; mais, hélas ! je crains de ne pouvoir arriver « pour prendre la diligence de Quimper. » Le bateau, en effet, touchait à Nantes avec six heures de retard; la diligence était partie, et la malle-poste s'ébranlait déjà, lorsque des cris répétés l'arrêtèrent. La Providence ne voulait pas manquer pour la première fois à son enfant gâté, comme il s'appelait lui-même; le lendemain, l'heureux missionnaire arrivait à Quimper juste un quart d'heure avant de monter en chaire pour l'ouverture de la retraite. Ces exercices à peine terminés, il les recommença à Lesneven, dans le même diocèse, pour les prêtres qui, n'ayant pu assister aux premiers, voulaient cependant l'entendre à leur tour. En allant à Lesneven, il passa le dimanche à Brest, où il se fit entendre quatre fois dans la même journée, et il se rendit ensuite directement à Soissons, où il arriva après avoir passé cinq nuits en voiture.

A cette retraite de Soissons, ouverte le 1^{er} septembre, succédèrent immédiatement celles de Saint-Dié et de Digne; et comme, en gagnant cette dernière ville, il traversait Lyon et y passait le dimanche, il y prêcha trois fois.

Après Digne, nous le retrouvons à Marseille, donnant simultanément deux retraites, l'une aux religieuses, l'autre aux pénitentes du refuge qu'il avait fondé. Son

cœur conservait aux établissements fondés par son zèle un dévouement tout paternel, et une de ses plus douces jouissances était de ranimer, au sein de ses familles adoptives, le goût des choses de Dieu, et cette régularité constante qui fait le bonheur des communautés.

En se rendant au petit séminaire de Polignan, où il devait évangéliser le clergé de Toulouse, il disposa son itinéraire de manière à passer trois jours à Bordeaux. Mgr Donnet ne crut pouvoir mieux mettre à profit les instants que lui consacrait son ami, qu'en le priant de prêcher à la métropole. Comme toujours, il se rendit à ce désir, et, pendant ces trois jours, l'affluence des fidèles fut si grande, que la vaste basilique avait peine à les contenir. Quoiqu'il eût déjà fait, quelques années auparavant, l'éloge funèbre du cardinal de Cheverus dans cette même église, il crut devoir rendre encore un solennel hommage de vénération et de reconnaissance au prélat qui l'avait toujours honoré de son affection. Puis, voyant son auditoire tout en larmes et comme abîmé dans la douleur et les regrets, il le rappela à l'espérance, il essuya ses pleurs en lui parlant, avec une délicatesse exquise, du nouvel archevêque, qui serait, lui aussi, non-seulement l'honneur du siège de Bordeaux, mais l'une des gloires de l'Église de France.

Non content d'évangéliser les fidèles, il prêcha dans toutes les communautés religieuses dont il était, de longue date, le conseiller, le protecteur et l'ami; et, cette fois encore, il passa à Bordeaux « en faisant le bien. »

Il fit une seconde station à Montauban, pour aviser aux moyens d'établir sur des bases plus solides le refuge

de cette ville, dirigé par des religieuses qu'il y avait envoyées de la maison de Tours. Le lendemain, 14 octobre, il arrivait à Toulouse, où, après avoir longuement conféré avec le vénérable archevêque, Mgr d'Astros, auquel son état de santé ne permettait pas de présider la retraite pastorale, il visita les filles de Saint-Vincent de Paul, il prêcha aux religieuses du refuge, et, le soir même, il ouvrait la retraite à Polignan. On lisait à cette occasion dans la *Gazette de Toulouse* : « La retraite de
 « Polignan, où s'était réuni le vénérable clergé du diocèse
 « de Toulouse, vient de se terminer ; c'est M. l'abbé
 « Dufêtre, dont le zèle ardent et le rare talent oratoire
 « sont depuis longtemps connus sous notre ciel du Midi,
 « qui a été le prédicateur de ces saints exercices. Cet
 « homme apostolique s'est rendu tous les soirs dans la
 « ville de Montréjeau pour y annoncer la parole de Dieu,
 « et, avec un dévouement qui franchit tous les obstacles,
 « il a trouvé moyen de donner deux discours à Saint-
 « Gaudens, à l'occasion d'une cérémonie religieuse qui
 « avait attiré un immense concours de pèlerins. Les au-
 « diteurs ont montré le plus religieux enthousiasme, et
 « ont recueilli la divine parole avec une sainte avidité. »

Deux jours après la clôture des exercices de Polignan, il était rendu au Mans pour une retraite générale. Là se terminèrent les travaux apostoliques de l'année.

Après avoir suivi notre zélé missionnaire dans ses courses, après l'avoir accompagné en chaire, au confessionnal, sur les bateaux à vapeur, dans les diligences où il passa tant de nuits ; après avoir assisté à la création de tant d'œuvres de charité, il nous semble qu'on

éprouve le besoin de s'arrêter un instant pour respirer et se demander s'il est bien vrai qu'un homme ait eu le courage et la force de supporter tant de fatigues et de suffire à tant de travaux. Quand on en fait la somme totale, quand on additionne seulement les sermons prêchés dans le cours de cette année 1840, on est effrayé en arrivant au chiffre à peine croyable de huit cents, sans compter les prédications de moindre importance, qu'il désignait sous le nom d'*instructionnettes*.

Et après tant de fatigues, le verrons-nous du moins prendre quelques instants de repos ? Non, jamais ; et un jour qu'un de ses amis le pressait de suspendre pour quelque temps ses prédications laborieuses, le vaillant athlète répondait : « Laissez-moi travailler pendant que je suis sur la terre ; n'aurai-je pas le temps de me reposer dans la tombe ? » mot qu'il variait et répétait plus tard, quand la maladie le cloua pendant des mois entiers sur le fauteuil qu'il ne devait plus quitter que pour entrer dans le repos éternel : « Quand il ne peut plus travailler, un évêque n'a plus qu'à mourir ! »

A peine rentré à Tours, il apprend les désastres de l'inondation de Lyon. On se rappelle qu'à la suite de pluies torrentielles, la Saône et le Rhône débordés portèrent partout sur leurs rives la dévastation et la misère. Il met aussitôt sa parole au service des victimes du fléau, puis il prend la plume, et des articles émouvants, publiés dans différents journaux, vont provoquer la charité publique dans les lieux où sa voix ne peut se faire entendre. Grâce à son zèle, des quêtes et des souscriptions sont aussitôt organisées, et des secours

abondants portent, avec le nom béni de l'abbé Dufêtre, un peu de soulagement et de consolation à tant de malheureux.

Du reste, comme nous l'avons déjà remarqué et comme nous le verrons encore souvent, la chaire n'était pas le seul théâtre où il déployât sa charité active et entreprenante. Il était attentif à profiter de toutes les circonstances qui s'offraient à lui pour faire du bien et gagner des âmes à Jésus-Christ. Mis en rapport, par un hasard providentiel, avec mademoiselle Oward, jeune Anglaise dans laquelle il avait, du premier coup d'œil, reconnu un esprit droit, une intelligence supérieure et un cœur capable de répondre aux appels de la grâce, il ne balança pas à entreprendre sa conversion, et le 8 décembre, jour de l'Immaculée-Conception, il eut la consolation de recevoir son abjuration. Le père de cette jeune personne assistait à la cérémonie, et, bien qu'il demeurât protestant, il vint, les larmes aux yeux, le remercier du bonheur qu'il avait procuré à sa fille. Déjà trois mois auparavant il avait fait rentrer dans le giron de l'Église une autre Anglaise âgée de vingt-trois ans.

Nous ne parlerons pas des retraites ecclésiastiques de 1841 : nous craindrions de fatiguer nos lecteurs en nous répétant. Il nous suffira de dire qu'il continua à recueillir partout les consolations les plus abondantes.

Voici, du reste, en quels termes une publication que nous avons déjà citée, *la Chaire chrétienne*, appréciait les succès de notre prédicateur dans ce genre de ministère :

« Où M. Dufêtre triomphe surtout, c'est dans les retraites ecclésiastiques : là, son talent est tout à fait à

« l'aise ; sa pensée solide acquiert plus de profondeur.
« C'est le fleuve qui resserre et creuse son lit entre deux
« rives moins éloignées. Mais le trait saillant du prédi-
« cateur de retraites, c'est sa connaissance du cœur
« humain. M. Dufêtre dissèque impitoyablement ce
« cœur, pour en montrer à nu jusqu'à la dernière fibre ;
« les autres couleurs appartiennent à l'orateur tout en-
« tier, celles que nous avons choisies regardent surtout
« l'apôtre des prêtres. Comme il descend d'un pas sûr
« dans le labyrinthe à mille détours qu'on appelle le cœur
« humain ! Ne craignez pas qu'il perde le fil qui le di-
« rige. Comme il étale à tous les yeux la plaie sanglante,
« effroyable, de notre misère ! Le prêtre, pour être mi-
« nistre de Jésus-Christ, n'en est pas moins un homme.
« Il continue toujours à porter dans son sein toute une
« mer de passions ; le monde l'entoure de ses séduc-
« tions, de ses prestiges, la chair fait sentir ses attaques,
« et c'est ce que ne perd jamais de vue M. Dufêtre dans
« ces retraites où le prêtre va se recueillir, se retrem-
« per dans la foi, reposer son âme fatiguée par le con-
« tact impur de l'air qui l'entoure dans le monde. Si
« vous avez suivi M. Dufêtre dans ses retraites,
« vous avez dû voir comme il analyse aux yeux de tous
« la physionomie de la conscience, comme il sonde les
« mystères de l'âme, comme, à côté du mal, il indique e
« remède à toutes les maladies spirituelles, comme il
« s'en fait le médecin. Nous regrettons de ne pouvoir
« tracer ici le vaste ensemble, l'admirable unité des
« retraites de cet apôtre des prêtres, le plan large, étendu,
« dans lequel il encadre les vertus et les vices : vous ver-

« riez comme il imprime sur ces derniers les stigmates
 « de l'ignominie, comme il marque surtout d'un fer
 « chaud celui dont saint Paul défend de parler dans l'as-
 « semblée des fidèles, comme il agrandit aux yeux de
 « ses auditeurs la sphère de leur ministère, comme il en
 « fait éclater la sublimité, comme il déroule à leurs
 « pieds un immense horizon, comme il leur donne la paix
 « et les renvoie dans le monde pleins de ferveur et de
 « zèle. — M. Dufêtre est en chaire : il annonce la re-
 « traite, il en expose l'importance et en trace le plan ;
 « bientôt on le connaît, on l'apprécie, on l'estime, on
 « l'aime. Ce n'est ni un docteur ou un orateur, c'est un
 « ami, c'est un apôtre ; son début est ce qu'il doit être,
 « simple mais noble... La retraite est déjà à moitié faite,
 « car tout dépend d'une première impression ; or, la pre-
 « mière impression a été heureuse : la retraite sera donc
 « bonne.

« Le caractère essentiel d'une retraite prêchée par
 « M. Dufêtre, c'est la gravité. Depuis le commencement
 « jusqu'à la fin, le prédicateur ne se démentira pas : il
 « ne perdra rien de cette gravité apostolique et douce
 « qui concilie à son ministère le respect et le succès. Il
 « y aura, dans la retraite de M. Dufêtre, des discours,
 « des conférences, des méditations : chaque exercice
 « aura le ton, la mesure et la portée qui lui convien-
 « nent : en ce bel ensemble, aucune des parties n'en
 « altère ni n'en détruit une autre. »

Oui, dirons-nous à notre tour, les retraites ecclésiastiques ont été le grand triomphe de l'abbé Dufêtre. C'est sans contredit le côté le plus glorieux, le plus important

et le plus fécond en fruits de salut de sa carrière si bien remplie.

Le succès d'une retraite pastorale, n'est-ce pas, en effet, la régénération religieuse et morale de tout un diocèse, par l'impulsion de zèle sacerdotal imprimée à tout le clergé? Nous ne pouvons donner qu'une idée bien faible de ces saints exercices tels qu'ils étaient prêchés par l'abbé Dufêtre; toutefois, nous allons essayer d'en esquisser les principaux traits, pour ceux de nos lecteurs qui n'ont pas eu le bonheur de l'entendre dans ces circonstances solennelles.

Dès le matin il est en chaire pour l'oraison. Il se parle à lui-même pour parler plus efficacement à ses frères dans le sacerdoce, et, à mesure qu'il déroule à ses propres yeux les obligations, les exemples et les leçons du Prince des pasteurs, son âme s'échauffe et le feu qui s'allume dans son cœur jaillit en paroles brûlantes et en résolutions énergiques; ses auditeurs, identifiés avec lui, semblent n'avoir plus d'autres pensées, d'autres aspirations, d'autres désirs que les siens; tous l'ont suivi sur les hauteurs mystérieuses de la méditation où il les a précédés. Là, les intelligences s'éclairent, les volontés s'ébranlent, et, au sortir de ce saint exercice, ces âmes de prêtres ne connaissent plus que Jésus, et Jésus crucifié; elles ne veulent plus qu'une chose, aimer Dieu et servir le prochain.

L'oraison est immédiatement suivie de la célébration du saint sacrifice, auquel assistent tous les retraitants. La messe du missionnaire est à elle seule une prédication rappelant la ferveur, l'attention, le respect qu'on

doit porter à l'autel, et la scrupuleuse fidélité avec laquelle on doit observer jusqu'aux moindres rubriques.

Après l'action de grâces et un déjeuner rapide, le prédicateur se met à la disposition de ses bien-aimés confrères, il entend les confessions, il converse avec ceux qui le consultent, il leur donne, dans l'expansion d'une charité toute fraternelle, son temps, ses conseils, et les lumières de sa longue expérience.

A neuf heures et demie, il se rend à la chapelle pour le sermon du matin. Là, il expose, dans un langage élevé, la grandeur, la sainteté, la fin sublime du sacerdoce. Il suit le prêtre partout, à l'autel, en chaire, au confessionnal, au catéchisme, et jusqu'au chevet des malades; toutes ses fonctions si multipliées et si graves de docteur, de médecin, de juge, sont successivement examinées dans leurs détails les plus circonstanciés. Aussi, après avoir entendu cet enseignement lumineux et substantiel, chacun des auditeurs, en se retirant, sait ce qu'il doit faire, sait ce qu'il doit éviter dans l'exercice du saint ministère.

Au temps libre qui suit le sermon succède l'examen particulier. Pendant les vingt-cinq minutes qui précèdent le diner, fidèle à la mission qu'il a reçue d'arracher et de détruire afin d'édifier et de planter ensuite, il fait une guerre énergique aux péchés dont, hélas ! nous portons tous en nous les germes funestes. Il fouille impitoyablement les replis les plus intimes du cœur, il pénètre « jusqu'aux divisions de l'âme, » et il arrive aux racines si profondément enfouies de ces dé-

fauts d'autant moins combattus qu'ils semblent inhérents à la nature humaine et aux habitudes les plus ordinaires de la vie. On dirait un cultivateur habile, qui, d'une main vigoureuse, enfonce le soc de la charrue dans le sein de la terre, et fait monter à la surface les mauvaises herbes qu'il veut détruire.

Au diner a succédé la récréation, et la cloche qui vient de se faire entendre annonce la conférence. La conférence !... c'est, au milieu des âpres sentiers de la retraite, une aimable oasis ; c'est à la conférence que le grave prédicateur, sans se départir de l'esprit de recueillement qui l'accompagne partout, devient causeur charmant et récréé, pendant près d'une heure, son pieux et docile auditoire. La conférence de l'abbé Dufêtre, c'est, si nous pouvons parler ainsi, la dissection, l'anatomie morale du cœur du prêtre. C'est merveille de voir comme l'habile praticien, qui ne manque jamais de trouver l'âme sous son scalpel, la montre à tous les yeux et en fouille les replis les plus cachés ; pas un défaut, pas un travers que sa main délicate et sûre ne découvre pour en montrer le côté imparfait ou ridicule ; l'auditeur, peint au vif, se reconnaît ; étonné de s'être si longtemps ignoré lui-même, il se promet de se corriger. Le plus souvent, c'est la vie extérieure du prêtre qui fournit le thème de cette causerie piquante, incisive et enjouée. Rapports du curé avec ses paroissiens, avec ses supérieurs, avec ses confrères, avec les autorités locales : autant de chapitres tracés de main de maître, et auxquels nous devons ajouter l'étude, la bibliothèque, les visites, les conversations, les repas,

les récréations, si nous voulons avoir une idée complète des sujets traités dans ces conférences. En résumé, aucune des démarches du prêtre, aucune de ses actions, aucune de ses paroles n'échappe au réquisitoire de ce juge dont nul ne saurait nier la compétence ni rejeter les conclusions, tant elles s'imposent d'elles-mêmes par la force de l'évidence, tant elles sont rendues acceptables par une forme attrayante. Qui donc ne se remettrait de bonne grâce entre les mains de cet aimable moraliste qui dit si bien la vérité en riant ? Oh ! que de bonnes résolutions, que de réformes salutaires, que de conversions sérieuses ont été dues aux conférences de l'abbé Dufêtre !...

Mais voici que le jour touche à sa fin : la nuit tombe ; nous allons entendre le sermon du soir. Avant de commencer ce discours dont rien n'interrompra la majesté sévère, l'orateur adresse aux prêtres quelques paroles moins solennelles, dans une allocution préliminaire que nous désignerons sous le nom de glose. Dans ce préambule discret et simple, il a surtout en vue de communiquer à l'auditoire deux dispositions essentielles au succès d'une retraite : le silence et le recueillement, silence et recueillement que l'exemple du prédicateur prêche plus éloquemment encore que sa parole. Recueillons-nous profondément, le sermon va commencer : c'est l'heure providentielle des grands bouleversements de l'âme. Le prédicateur est là, le glaive de la parole à la main, semblable à l'ange que le Seigneur avait armé de l'épée flamboyante. Sa voix, d'abord grave et solennelle, monte, éclate et tonne ; on di-

rait la voix « des grandes eaux » dont parle l'Écriture. Son regard s'anime, son geste grandit, il promène sur son auditoire « le glaive à deux tranchants » qui, à droite et à gauche, frappe, ensanglante et transperce. Coups salutaires ! heureuses blessures ! qui sont le salut et la vie de ceux qui les reçoivent !

Dans notre impuissance à décrire les effets étonnants que produisait l'abbé Dufêtre dans l'âme de ses auditeurs, nous nous contenterons de dire à tous ceux qui ont eu le bonheur de l'entendre : vous rappelez-vous la beauté de sa physionomie ? voyez-vous son visage comme tout éclairé par les splendeurs de la vérité qu'il annonçait ? entendez-vous encore cette voix puissante qui semblait emprunter et communiquer tour à tour une majesté plus grande aux enseignements de l'Évangile ? Non, vous n'avez pas oublié la retraite donnée par l'abbé Dufêtre, et le souvenir des grandes choses que vous avez vues et entendues est toujours vivant dans vos cœurs.

Enfin, après la prière du soir il expose brièvement le sujet d'oraison, et les derniers accents de cette voix pénétrante sont comme un saint rendez-vous pour le jour qui va suivre.

Certes, s'il est des journées qu'on puisse appeler pleines, ce sont bien celles dont nous venons de donner un aperçu. Et cependant nous n'avons rien dit des autres travaux auxquels l'abbé Dufêtre se livrait pendant les quelques instants de liberté que lui laissaient ces exercices. Il profitait de son séjour dans la ville épiscopale, où se trouvait ordinairement réuni le clergé du

diocèse, pour jeter les fondements de quelque œuvre utile ; à Nevers, c'était l'établissement d'une bibliothèque chrétienne ; à Clermont, l'institution du Rosaire vivant ; à Versailles, la création d'un orphelinat ; à Marseille, la fondation de l'œuvre si importante du Refuge. Ainsi, à l'exemple du divin Maître, cet homme vraiment apostolique enseignait et agissait tout ensemble, et, à quiconque eût refusé de lui accorder toute confiance, lui aussi aurait pu dire : « Si vous ne croyez pas à mes paroles, croyez du moins à mes œuvres, elles rendent témoignage de moi. » Vivant et durable témoignage, en effet. La mort, sans doute, a pu éteindre sa voix ; les derniers échos de cette parole aimée ne retentissent plus qu'au fond des cœurs ; mais ses œuvres perpétuent parmi nous sa mémoire, et elles rediront longtemps aux générations futures son talent, son zèle et ses vertus.

CHAPITRE VII

Nomination à l'évêché de Nevers. — Voyage en Afrique. — Sacre. —
Installation.

Tant de qualités brillantes et solides désignaient naturellement l'abbé Dufêtre pour l'épiscopat. Aussi, à chaque vacance d'un siège, son nom était-il mis en avant, et ses nombreux amis de la Touraine, redoutant pour le diocèse et pour eux-mêmes le moment qui devait l'appeler ailleurs, ne lui dissimulaient-ils pas leurs douloureuses appréhensions.

En 1839, il avait été question de lui pour l'évêché d'Angers, vacant, le 29 juillet, par la mort de Mgr de Montault, et il répondait de Châlons-sur-Marne, le 20 août, aux communications qui lui étaient faites à ce sujet : « J'espère beaucoup que Dieu m'épargnera ce fardeau. » Quelques jours plus tard, il écrivait à un ami qui redoutait cette nomination : « Pourquoi donc être si ingénieux à vous tourmenter ? Ne vous ai-je pas dit de demeurer tranquille et de vous reposer sur ma parole ? Je vous répète que rien n'est fait, et que, très-probablement, rien ne se fera... Du reste, je vous pro-

« mets de ne rien vous déguiser si Dieu me forçait à courber ma volonté et à étouffer mes répugnances. » En passant à Lyon vers cette époque, il voulut, pour mettre son âme dans la paix, l'ouvrir tout entière à un prêtre modeste, dont la sainteté lui inspirait une grande confiance : « Je ne cherche que la gloire de Dieu, lui dit-il avec simplicité, et je suis intimement convaincu que je ne ferai jamais, comme évêque, le bien qu'il m'est donné d'opérer comme missionnaire. — Eh bien ! répondit l'homme de Dieu, continuez vos missions, et tâchez de décliner le fardeau de l'épiscopat. » L'abbé Dufêtre, heureux de cette réponse, eut bientôt l'occasion d'y conformer sa conduite.

Au commencement de l'année suivante, Mgr de Poulpiquet de Brescanvel, évêque de Quimper, âgé de quarante-un ans, pria le roi Louis-Philippe de lui donner l'abbé Dufêtre pour coadjuteur et futur successeur. Des négociations s'établirent dans ce but, et le 13 mars, pendant qu'il prêchait le carême tout à la fois à Saint-Thomas d'Aquin et à Bonne-Nouvelle, à Paris, notre prédicateur écrivait : « Dans ce moment, je suis à lutter avec le gouvernement, qui veut, à tout prix, me placer sur un siège. J'espère encore remporter la victoire. » Il crut, en effet, avoir triomphé, quand, le 1^{er} mai, la mort de Mgr de Poulpiquet sembla devoir mettre obstacle à de nouvelles instances ; mais le ministre des cultes désira alors proposer l'abbé Dufêtre au roi, non plus comme coadjuteur, mais comme évêque titulaire de Quimper. Après avoir encore prié, réfléchi et consulté, il répondit le 13 mai :

« Monsieur le ministre,

« Je suis vicaire général depuis seize ans, et mon
« plus grand bonheur sera de n'avoir jamais d'autre
« titre. J'ai bien dit à Votre Excellence que je me sou-
« mettrai aux dispositions de la Providence à mon
« égard ; mais je dois ajouter, pour l'acquit de ma
« conscience, que je bénirai du fond du cœur le Sei-
« gneur, si Sa Majesté juge à propos de m'écarter de la
« voie quelquefois si triste, et toujours si périlleuse, des
« dignités ecclésiastiques. »

En 1841, on parla encore de lui pour le siège de Viviers, puis pour celui de Cambrai avant la nomination de Mgr Giraud, et enfin, dans les derniers mois de la vie de Mgr de Montblanc, on le désignait comme coadjuteur et futur successeur de ce vénérable prélat. Cette dernière pensée, qui tendait à fixer irrévocablement sur ce siège celui qui en était depuis seize ans le plus ferme appui, était l'œuvre de ses nombreux amis. A l'un d'entre eux qui lui en faisait part il répondait, avec toute l'énergie que nous lui connaissons : « De grâce, ne me
« parlez pas de votre projet ; je le condamne formelle-
« ment et je vous défends d'y songer. J'ai besoin de
« chercher l'obscurité ; on a trop pensé à moi, on a
« trop parlé de moi. » Cependant, cette combinaison ne manquait pas de prévoyance : la mort de Mgr de Montblanc ne tarda pas à le montrer. On craignit alors pour l'abbé Dufêtre, à l'arrivée d'un nouvel archevêque, une de ces retraits forcées qui sont quelquefois la conséquence d'un changement d'administration. Pour

lui, sans s'inquiéter des événements à venir, et, comme toujours, décidé à ne faire en tout que la volonté de Dieu, il consacra son activité à la direction des affaires administratives dont il venait d'être de nouveau chargé, en qualité de vicaire général capitulaire. « Soyez en paix, » répondait-il en ce moment, à une personne qui lui faisait part de ses craintes, « soyez en paix ; je suis et je serai longtemps sans doute grand vicaire de Tours. Ma douleur est vive, mais calme et résignée ; notre saint prélat est mort comme un prédestiné. » Grâce aux soins des vicaires généraux capitulaires, les obsèques de Mgr de Montblanc furent un véritable triomphe. Mgr Donnet, archevêque de Bordeaux, assisté de Mgr l'archevêque de Chalcédoine et de Mgr l'évêque du Mans, présida la cérémonie funèbre. A près d'un quart de siècle de distance, le même archevêque de Bordeaux devait, dans la cathédrale de Nevers, remplir, hélas ! le même office pour Mgr Dufêtre, et mêler aux larmes de tout un peuple les larmes d'un ami, nous osons dire d'un frère.

Au fardeau de l'administration se joignit bientôt pour l'abbé Dufêtre l'embarras des affaires contentieuses. Mgr de Montblanc avait fait un certain nombre de legs en faveur de ses séminaires et d'autres établissements religieux du diocèse. Après la mort du prélat, quelques-uns de ses parents voulurent mettre opposition à l'exécution du testament, bien qu'il fût certain que la fortune laissée par l'archevêque ne venait pas de sa famille. L'abbé Dufêtre pensa qu'il devait en conscience prendre la défense des établissements religieux. Une

longue pratique des affaires et la connaissance des lois lui permirent de composer un mémoire assez étendu, qu'il signa de concert avec les deux autres vicaires généraux capitulaires. Ce mémoire avait pour but d'exposer les raisons qui avaient guidé Mgr de Montblanc dans ses dispositions testamentaires, et de faire ressortir les motifs principaux qui avaient dû l'engager à donner à une partie de sa fortune une destination toute de charité et de bienfaisance : 1° les besoins des établissements diocésains, ainsi que l'importance des œuvres qu'il voulait fonder et entretenir; 2° la nature de sa fortune; 3° son intérêt spirituel. L'abbé Dufêtre développa avec une rare habileté ces trois motifs dans la suite du mémoire, puis il se rendit à Nîmes pour y prêcher la station du carême, comme nous l'avons vu précédemment, et il reprit ainsi sa vie de missionnaire.

Au mois de septembre, il évangélisait le clergé du Mans, quand il reçut du ministre des cultes l'invitation de venir à Paris. Comme il ne pouvait penser à laisser incomplète, pour quelque cause que ce fût, une retraite commencée, il répondit que, retenu au Mans par ces exercices, il se rendrait à Paris après leur clôture, et il continua ses prédications avec le calme parfait d'une âme qui vit en dehors et au-dessus des préoccupations de l'ambition humaine. Quelques jours plus tard, il écrivait de Paris à un ami de Tours : « Priez pour moi, mon sacrifice est consommé... J'ai l'âme en paix ! C'est la Providence qui dirige les événements, et elle est toujours admirable pour les cœurs qui ne veulent suivre que ses voies. Je suis content du diocèse qui m'est échu. »

Peu après, *l'Ami de la religion*, en annonçant sa nomination à l'évêché de Nevers, ajoutait : « M. l'abbé Dufêtre, « premier vicaire général de Tours depuis 1825, a une « longue expérience de l'administration. On sait le zèle « apostolique qui, le transportant tour à tour dans la « plupart des diocèses de France, les lui a fait évangéli- « ser plusieurs fois. Esprit élevé, caractère ferme, parole « éloquente, ardeur qui ne connaît point la fatigue, il « réunit toutes les conditions du succès le plus conso- « lant... M. l'abbé Dufêtre est l'un des ecclésiastiques « qui, par ses prédications et par les publications dont « il a été le mobile, ont le mieux mérité de l'Église de « France en ces derniers temps ; il devait prendre rang « parmi ses pontifes. » (T. CXIV, p. 584.)

En rendant ainsi hommage aux qualités et aux vertus éminentes du vicaire général de Tours, en applaudissant à sa promotion, *l'Ami de la religion* se faisait l'écho de l'épiscopat et du clergé de France tout entier. Beaucoup d'évêques, en effet, s'empressèrent d'écrire à l'abbé Dufêtre pour le féliciter, lui faire part de leur joie, et lui offrir en même temps le tribut de leur reconnaissance.

« Monseigneur, lui mandait l'évêque d'Aire, les jour-
 « naux m'ont appris, dans mes courses pastorales, l'heu-
 « reuse nouvelle de votre promotion à l'épiscopat ; au-
 « tant que personne, je m'en suis réjoui, j'ai béni la
 « Providence qui a donné à l'Église de Nevers un si il-
 « lustre pontife, et je n'aurais pas tant tardé à vous of-
 « frir l'expression de ma joie, si j'avais su où vous faire
 « parvenir ma lettre. *L'Ami de la religion* m'annonce que
 « vous devez être à Paris vers la fin du mois ; je vous y

« adresse mes sentiments de conjouissance ; pour arri-
 « ver un peu tard, ils ne sont ni moins vifs ni moins
 « sincères. Cependant, vous le dirai-je ? mon clergé.
 « n'a pas accueilli avec les mêmes dispositions cette
 « nouvelle, d'ailleurs si heureuse pour l'Église de
 « France : j'ai trouvé bon nombre de prêtres qu'elle a
 « affligés, parce qu'elle les privera de la satisfaction
 « d'assister à vos prédications l'année prochaine, d'en-
 « tendre vos salutaires avis et de recueillir le fruit de
 « vos instructions si utiles au sacerdoce. Je partage leurs
 « regrets ; mais la pensée du bien immense qu'opérera
 « votre vie épiscopale me rend moins amer le sacrifice
 « auquel il faut que je me résigne. » L'abbé Dufêtre
 avait promis, en effet, de prêcher la retraite pastorale
 d'Aire en 1843.

« Bien cher Seigneur, lui écrivait le pieux évêque de
 « Nîmes, Mgr Cart, je ne sais où cette lettre vous rencon-
 « trera ; mais j'ai besoin de vous dire avec quelle joie nous
 « avons appris votre nomination à l'évêché de Nevers.
 « Quand viendra le moment de votre sacre, très-cher
 « Seigneur, l'évêque et les habitants de Nîmes n'oublie-
 « ront pas tout ce qu'ils vous doivent, et ils essayeront
 « de payer quelques-unes de leurs dettes en priant Dieu
 « pour celui qui leur a fait tant de bien... »

« Monseigneur, lui disait en même temps Mgr Giraud,
 « archevêque de Cambrai, je ne veux pas être des der-
 « niers à féliciter l'Église de Nevers de l'heureux choix
 « qui lui donne un pasteur digne des temps apostoliques.
 « Un regret se mêlerait à ma joie, si un événement si
 « désiré privait Tourcoing et Douai des fruits de votre

« parole. Laissez-moi, Monseigneur, espérer que mon
 « attente ne sera pas déçue, et que j'aurai le bonheur de
 « vous revoir évangéliser mon peuple, je voudrais pou-
 « voir ajouter : mon clergé. Le saint évêque d'Annecy
 « n'a obtenu que plus de succès dans ses retraites ecclé-
 « siastiques, lorsqu'il a pu joindre à l'autorité de sa doc-
 « trine et de sa vertu celle de son caractère épiscopal. »

Écoutons maintenant Mgr Blanquart de Bailleul, évê-
 que de Versailles : « Je ne sais où cette lettre vous par-
 « viendra ; mais si tard qu'elle vous arrive, je tiens à ce
 « qu'elle vous porte mes félicitations sincères, et vous
 « assure du respectueux attachement avec lequel j'ai-
 « merai, comme collègue et comme frère, celui qui,
 « comme prêtre, s'est acquis tant de droits à ma recon-
 « naissance et à celle de mes ouailles.

« Dieu bénisse à jamais votre nouveau ministère,
 « Monseigneur ! Puisse-t-il, pour la joie de son Église,
 « attacher à votre épiscopat les mêmes grâces dont il a
 « si abondamment pourvu votre sacerdoce !... »

Nous ne voulons pas ici reproduire toutes les autres
 lettres, dictées par les mêmes sentiments, que reçut
 de tous les points de la France l'évêque nommé de
 Nevers ; il en est une, cependant, que nous ne pouvons
 passer sous silence. Mgr Donnet écrivait à cet ami intime,
 le 28 septembre 1842 :

« Plus j'examine, plus j'approfondis ce qui vient de
 « se passer par rapport à vous, mon cher ami, plus j'en
 « bénis la Providence. Nevers avait besoin de vous. Cette
 « congrégation des sœurs vous fournira de l'ouvrage ;
 « vos rapports précédents avec tous les évêques vous

« donneront une facilité plus grande pour leur direction,
 « et vous permettront de faire ce que n'aurait pu tenter
 « un autre prélat ; puis, un grand séminaire à rebâtir,
 « et que de choses d'un autre ordre à entreprendre
 « ou à reconstituer!... Je suis tout à fait d'avis que vous
 « terminiez vos courses apostoliques par la retraite
 « de Brou, et que vous preniez vos quartiers de repos
 « et de préparation à Lyon, Tours et Bordeaux, vos trois
 « patries du moment. »

En même temps qu'arrivaient à Mgr Dufêtre tous ces témoignages de sympathie et de félicitations, d'autres lettres, pleines de tristesse et de regrets, lui étaient adressées par ses nombreux amis de la Touraine. « J'ai bien aussi, moi, le cœur déchiré, répondait-il ; mais cette parole : *Dieu le veut !* est pour moi un véritable talisman. Je trouve dans cette soumission à la volonté de Dieu un calme, une force qui m'élève bien vite au-dessus des répugnances et des cris de la nature. Formez donc dans votre cœur les mêmes sentiments. »

Docile à l'avis de Mgr l'archevêque de Bordeaux, il se rendit à Bourg pour y prêcher la retraite ecclésiastique du diocèse de Belley. Déjà sa nomination était connue des retraitants, et l'un d'eux, M. l'abbé Huet, curé de Bourg, son ancien condisciple et son ami, fut chargé de le complimenter au nom de ses confrères. « Monseigneur, lui dit-il en terminant, et d'une voix souvent interrompue par son émotion, si nous n'étions de Belley, tous nous voudrions être de Nevers ; » et Mgr Devie, reprenant les paroles de M. l'abbé Huet, les développa

avec une grande effusion de cœur, en remerciant et félicitant à plusieurs reprises le prédicateur.

La retraite du collège de Juilly, promise depuis longtemps, et celle des dames patronesses du refuge de Marseille, terminèrent ses travaux apostoliques jusqu'au moment de son sacre. Ces exercices, donnés au milieu de préoccupations si graves, laissaient pressentir que le nouvel évêque saurait encore se retrouver missionnaire. Le vœu exprimé par l'archevêque de Cambrai pouvait donc se réaliser, et déjà *l'Ami de la religion* se croyait autorisé à écrire : « Espérons que Mgr Dufêtre
« ne renoncera pas à la carrière qui lui a procuré tant
« de consolations et qui lui a valu le salut de tant d'âmes;
« espérons qu'après avoir évangélisé son diocèse, il con-
« tinuera quelquefois à porter encore à d'autres ouailles
« la parole divine, et que chaque année quelques-uns de
« ses vénérés collègues dans l'épiscopat obtiendront de
« lui qu'il se rende au milieu de leurs prêtres pour y
« faire entendre, au sein de la retraite, une voix que le
« clergé de France est depuis longtemps habitué à aimer
« et à désirer. »

Au moment où Mgr Dufêtre donnait au refuge de Marseille la retraite dont nous avons déjà parlé, la pieuse caravane organisée par Mgr Dupuch pour la translation, de Pavie à Hippone, des reliques de saint Augustin, allait quitter le port de Toulon et faire voile vers l'Afrique. L'évêque nommé de Nevers profita avec bonheur du temps qui devait s'écouler jusqu'à l'arrivée de ses bulles, pour faire cortège aux restes vénérés de l'illustre docteur. Un épiscopat qui devait avoir plus d'un trait de

ressemblance avec celui d'un des plus saints et des plus éloquents pontifes dont s'honore l'Église, ne pouvait pas être placé sous de plus heureux auspices. Mgr Dufêtre, arrivé à Toulon le 22 octobre, assista le même soir à la réception triomphale de l'insigne relique de saint Augustin.

Rappelons à nos lecteurs que les précieux restes du prélat africain, heureusement dérobés aux profanations des Vandales, n'avaient été transportées d'Ilipone à Cagliari, vers le milieu du sixième siècle, que pour tomber, deux cent vingt-trois ans plus tard, entre les mains des Sarrasins, vainqueurs de l'Afrique et de la Sardaigne. Mais Dieu, qui « garde les ossements de ses saints, » avait veillé sur ceux de son docteur. Luitprand, roi des Lombards, put racheter à des infidèles, moyennant soixante mille écus d'or, le corps de saint Augustin, et le transporter à Pavie, sa capitale. Par ses soins, la crypte au ciel d'or de Saint-Pierre de Pavie reçut le glorieux dépôt, autour duquel des religieux de différents ordres vinrent faire une pieuse garde, en même temps que la piété des fidèles suspendait près de la Confession un grand nombre de lampes destinées à éclairer nuit et jour le sanctuaire vénéré.

Pour assurer la conservation de ces saintes reliques, les souverains pontifes avaient défendu de la manière la plus expresse, non seulement d'en distraire la moindre parcelle, mais de les découvrir même, à l'occasion des réparations faites, en 1695, dans l'intérieur de la crypte. Plus tard, une commission nommée par le pape Be-

noît XIII constata, dans un acte confirmé par une bulle, l'authenticité des restes du saint docteur; ils furent, à partir de ce moment, transportés dans la cathédrale de Pavie, où on les vénère encore aujourd'hui. Ajoutons que le même Benoît XIII avait menacé d'excommunication toute personne qui tenterait d'en détourner la plus petite partie.

Lors donc que Mgr Dupuch pria Mgr l'évêque de Pavie de lui donner un os du bras droit de saint Augustin, il lui fallut d'abord solliciter du souverain pontife une autorisation spéciale. Le pape Grégoire XVI accueillit avec bonté cette demande, et un bref en date du 8 juillet 1842 permit d'accorder la relique si ardemment désirée. Chargé de son précieux trésor, l'heureux prélat, en revenant d'Italie, mouilla au port de Toulon, où l'attendaient, pour l'accompagner jusqu'à Hippone, sept évêques français, au nombre desquels nous pouvons compter dès lors Mgr Dufêtre.

La cérémonie de la réception eut lieu, ainsi que nous l'avons dit, le 22 octobre. Le lendemain, c'était un dimanche, Mgr l'évêque de Fréjus, en qualité d'évêque du diocèse, officia pontificalement; le soir, les vêpres furent présidées par Mgr l'archevêque de Bordeaux. Après le *Magnificat*, l'évêque d'Alger monta en chaire, et donna un libre cours à l'enthousiasme qui remplissait son âme. Après avoir raconté en peu de mots son voyage qui, de Pavie à Toulon, n'avait été qu'une marche triomphale, il exprima l'espoir que le retour des ossements d'Augustin sur cette terre d'Afrique jadis éclairée et échauffée par la science et les vertus du grand docteur, inau-

gurerait pour elle des jours de miséricorde et de salut. Puis, après avoir conjuré les fidèles de demander pour lui à Dieu, par l'intercession de son illustre prédécesseur, les vertus qui caractérisaient chacun des évêques présents à la cérémonie, NN. SS. : Michel, évêque de Fréjus, Donnet, archevêque de Bordeaux, de Mâzenod, évêque de Marseille, Sibour, évêque de Digne, de Prilly, évêque de Châlons, et Chatrousse, évêque de Valence, il s'écria en faisant allusion à Mgr Dufêtre : « Priez tous, « mes frères, priez Augustin d'obtenir pour moi, son « indigne successeur, quelque chose de la mâle et vigoureuse éloquence de ce nouvel athlète qui n'a « pas encore reçu l'onction sainte, mais qui a déjà « combattu avec tant de gloire les combats du Seigneur. « Cet homme apostolique, semblable aux anciens capitaines qui allaient avant la bataille aiguïser leur « épée sur le tombeau des héros, va, sur les ruines « d'Hippone, se remplir de la foi, de l'ardeur et du zèle « d'Augustin. »

Ce discours terminé, la procession se mit en marche. La châsse contenant le bras du saint docteur était portée au milieu d'un immense concours de peuple, et ce fut seulement à la nuit qu'elle rentra à l'église, à la clarté des flambeaux et des illuminations.

Le lendemain, Mgr Dufêtre écrivait à un de ses amis : « Ne soyez ni affligé, ni alarmé; je pars pour l'Afrique. « La Providence a tout ménagé pour que je puisse aller « prier sur le tombeau de saint Augustin, et puiser là « un peu de cet amour brûlant qui consumait le saint « évêque ! Nous serons jeudi à Cagliari et vendredi à

« Bône, où réside M. l'abbé Suchet. Alger n'est qu'à
« 100 lieues de là : nous espérons y célébrer la fête de
« la Toussaint, puis nous repartirons pour la France
« le 6 novembre. »

Le 25 octobre, à dix heures du matin, une procession solennelle s'organisa pour accompagner les évêques jusqu'aux canots qui devaient les conduire en pleine mer. Le préfet maritime et les autres autorités locales faisaient partie du cortège. A deux heures on leva l'ancre, et *le Gassendi* se trouva tout à coup, selon l'expression d'un des heureux pèlerins, transformé en une nef de cathédrale.

Le 27, on était en vue des côtes de Sardaigne, mais il fallut renoncer à toucher Cagliari, car aucun instant ne devait être perdu pour qu'on pût arriver à Bône le 28 et y célébrer l'anniversaire du sacré de Mgr Dupuch. Cependant, quand on fut en face de la ville qui avait eu l'insigne honneur de posséder le corps du grand évêque, les prélats eurent la pensée de chanter solennellement les vêpres des pontifes. A cet effet, un autel fut improvisé à l'arrière du navire, on y déposa l'insigne relique, autour de laquelle vinrent se placer les évêques revêtus de leurs ornements. La cérémonie, présidée par Mgr l'évêque de Châlons, fut terminée par une chaleureuse allocution adressée à l'équipage par Mgr l'archevêque de Bordeaux.

Le 28, à sept heures du matin, le débarquement s'effectuait à Bône, en présence du clergé, des autorités et des troupes rangées sur le rivage, où tout se trouvait déjà disposé pour le saint sacrifice. Mgr Dupuch officia

pontificalement, et adressa de l'autel, à un immense auditoire, des paroles dont l'accent inspiré trouva de l'écho dans tous les cœurs. Les reliques furent ensuite transportées en grande pompe dans la modeste église de Bône.

Le lendemain, le cortège prenait la route d'Illipone. Laissons ici la parole à Mgr l'archevêque de Bordeaux, qui, dans une lettre pastorale, a si élégamment décrit cette partie de la fête.

« La procession s'est mise en marche à huit heures, « précédée de la musique, escortée par les troupes de « la garnison, suivie d'un nombreux état-major, des « deux généraux commandant la province, des autorités « administratives et judiciaires, parmi lesquelles figu- « raient plusieurs scheiks arabes. Différentes stations « avaient été ménagées sous des arcs de triomphe dres- « sés de distance en distance ; l'un au passage de la « Boudgemma, sur le pont romain qu'avait dû traver- « ser si souvent le pasteur infatigable, l'autre aux ruines « désolées de l'antique basilique de la Paix.

« Arrivée à mi-coteau, la procession s'est rangée en « amphithéâtre sur la colline, autour du monument qui « a été solennellement inauguré, et sur lequel a été « placée en triomphe la statue du saint docteur. Rien ne « saurait peindre le spectacle magique offert par cette « multitude aux costumes variés, apparaissant au mi- « lieu des myrtes, des lauriers roses, des cactus, des « oliviers, des aloès. Un des prélats, assisté de tous les « autres évêques en chape et en mitre, a célébré les « saints mystères dans ce temple immense, qui avait

« pour voûte un ciel étincelant, et pour colonnes les
« arbres toujours verts de la montagne. »

Le saint sacrifice terminé, Mgr l'archevêque de Bordeaux adressa la parole à la foule échelonnée sur le mamelon d'Hippone. Le prélat n'oublia ni les généraux, ni les soldats. Sa voix sympathique électrisa ces braves militaires, dont la Providence s'était servie pour rendre à cette côte d'Afrique un rayon de son ancienne splendeur. On les entendit mêler leurs voix à celle des pontifes et des prêtres, et les montagnes voisines, et les bords de la Seybouse, muets depuis quinze siècles, tressaillirent en répétant les chants sacrés de l'Église catholique.

Après le discours de Mgr Donnet, chacun des prélats bénit successivement le peuple avec la relique de saint Augustin. Quand vint le tour de l'évêque nommé de Nevers, il appliqua l'ossement sacré sur son cœur, puis, ne pouvant contenir les transports de son âme, il jeta aux collines d'Ilippone, de cette voix qui avait naguère ébranlé nos vieilles basiliques, des paroles pleines d'amour et d'admiration pour le grand Augustin. *Il termina en suppliant le saint docteur de lui obtenir la grâce de se montrer toujours digne de l'onction sainte qu'il allait bientôt recevoir.* Ce fut sous la protection de l'illustre pontife qu'il plaça les futurs travaux de son épiscopat, et dès ce moment, au nom de Dominique qu'il avait reçu sur les fonts sacrés du baptême, il ajouta celui d'Augustin.

Nommé évêque de Nevers par ordonnance royale en date du 12 septembre 1842, Mgr Dufêtre fut préconisé

à Rome le 27 janvier 1843. Nous avons pu nous procurer le rapport en forme de procès-verbal présenté au saint-père avant le consistoire :

« Celui qui doit être élevé sur le siège épiscopal de
« Nevers, y est-il dit, le révérend Dominique Dufêtre,
« est né à Lyon, d'un légitime mariage de parents catho-
« liques et honnêtes. Il a complété sa quarante-septième
« année. Depuis le moment où il reçut l'onction sacer-
« dotale, on l'a vu s'acquitter avec gloire des fonctions
« ecclésiastiques qui lui furent confiées : il se fit remar-
« quer par ses étonnants et consolants succès dans la
« prédication de la parole sainte, et par son zèle à en-
« tendre les confessions des fidèles. Appelé comme
« missionnaire pour évangéliser l'archidiocèse de
« Tours, il a soutenu avec honneur la charge de vicaire
« général. Dans ces importantes fonctions, il s'est telle-
« ment distingué par sa prudence, par sa gravité, par
« sa science et par l'intégrité de ses mœurs, qu'il peut
« être jugé digne d'occuper le siège épiscopal de l'Église
« de Nevers. »

L'expédition des bulles n'ayant pas tardé à suivre la préconisation, la cérémonie du sacre fut fixée au 12 mars 1843. Toutefois, avant de recevoir l'onction épiscopale, Mgr Dufêtre sentit le besoin de se retremper dans la solitude. La maison des chartreux, berceau de sa vie apostolique, lui offrit un pieux asile : il alla s'y enfermer. Là, seul avec Dieu, il se prépara, dans le recueillement et la prière, au fardeau de l'épiscopat. Nous possédons, écrites de sa main, les résolutions qu'il prit pendant sa retraite et le règlement de vie qu'il se traça sous le regard

de Dieu. En parcourant ces lignes où il se peint avec tout l'abandon d'une âme qui se parle à elle-même, on ne sait ce qu'on doit le plus admirer, de la vivacité de sa foi, de la générosité de son dévouement, ou de la sévérité avec laquelle il se juge lui-même.

« Mon zèle, se demande-t-il, ne serait-il pas un zèle
« de tempérament et d'humeur, au lieu d'être un zèle
« surnaturel et divin ? J'ai beaucoup travaillé, mais
« pourrais-je ajouter avec l'apôtre : *Non ego, sed gratia*
« *Dei mecum ?*

« Désormais, je promets à Dieu de ne vivre que pour
« lui, d'agir toujours sous l'influence de son esprit, et de
« me proposer uniquement sa gloire en toute circon-
« stance. Je continuerai à travailler avec ardeur ; mais je
« m'appliquerai à la vie cachée autant que mes fonc-
« tions épiscopales pourront me le permettre.

« Je serai désintéressé, et je tâcherai de pratiquer la
« pauvreté sans affectation ; j'aurai une table modeste, où
« je ne ferai servir que les mets les plus simples. Je serai
« actif et zélé, non pas seulement pour les devoirs exté-
« rieurs, mais pour tout l'ensemble de mes obligations,
« ne cédant jamais à la paresse.

« Je me défierai des louanges, et j'éviterai avec soin
« tout ce qui pourrait les provoquer. Je chercherai en
« toute occasion à dire du bien des autres. »

Ces réflexions et ces résolutions sont suivies d'articles détaillés, indiquant l'emploi de chacun des moments de la journée, de chacune des pratiques de la semaine, par exemple le jeûne du vendredi de chaque semaine pour ses diocésains. Le lever est fixé à cinq heures du matin ;

à neuf heures du soir devait avoir lieu, pour toute la maison, la prière suivie d'une lecture spirituelle.

Sans insister davantage sur les différents points de ce règlement de vie, nous nous contenterons d'affirmer, pour l'édification de nos lecteurs, que ces résolutions et ces pratiques, même les plus minutieuses, devinrent pour le nouvel évêque une règle de conduite dont il ne se départit jamais. Lui-même, trois ans après sa consécration, faisant une autre retraite à l'abbaye de Septfonds, pouvait écrire dans la simplicité de son âme :

« J'ai reconnu pendant cette retraite que j'ai été ordinairement fidèle aux exercices que je m'étais prescrits, sauf les heures qui ont été modifiées. »

Mgr Dufêtre ne sortit de la solitude des chartreux que pour entrer dans la basilique de Saint-Jean, entouré des prélats consécrateurs. C'était le 12 mars 1843.

Nous empruntons au correspondant de *l'Écho de la Nièvre* le récit de la cérémonie :

« Le sacre de Mgr l'évêque de Nevers a eu lieu dimanche dans la basilique de Saint-Jean. Parmi les cérémonies de l'Église, toutes nobles et majestueuses, il n'en est point de plus imposante que le sacre d'un évêque, soit en raison de son objet, soit en raison de la pompe dont on l'entourne. Celle-ci est donc assez grande par elle-même pour exciter un vif intérêt, tout à la fois de religion et de légitime curiosité; mais elle acquiert un nouvel élément d'importance, et elle appelle à un plus haut point l'empressement des fidèles, quand elle réunit encore toutes les conditions qui se rencontrent dans la solennité de ce jour. L'évêque

« élu était un prêtre du diocèse, un enfant de Lyon, qui
 « s'est élevé de degré en degré, par son talent d'orateur,
 « par sa capacité d'administrateur et par l'éclat de toutes
 « les vertus qui honorent le sacerdoce. Le prélat consé-
 « crateur est un prince de l'Église et le premier pasteur
 « de notre diocèse ¹.

« A ses côtés on voyait avec bonheur un autre prélat
 « illustre, prêtre aussi de notre diocèse, ami particulier
 « du nouvel évêque, et qui, dans le haut rang où son
 « mérite l'a porté, a su conserver l'amabilité et la bonté
 « du simple prêtre ². Enfin, la présence de trois évê-
 « ques vénérables et connus par la dignité de leurs ca-
 « ractères personnels, NN. SS. les évêques de Grenoble,
 « de Valence et d'Agen ³, achevait d'imprimer à la cé-
 « rémonie le cachet le plus auguste.

« Aussi, les nefs de la vaste basilique ne suffisaient
 « pas à contenir la foule qui se pressait par toutes les
 « portes, et l'enceinte réservée a été loin de fournir des
 « places à toutes les personnes pourvues de lettres pour
 « les occuper. Dans le chœur, dans les tribunes, dans
 « les chapelles, l'affluence était partout, et partout ré-
 « gnaient l'ordre, le calme et le recueillement.

« A neuf heures et demie, l'orgue a entonné une mar-
 « che religieuse, et l'on a vu les prélats et le nombreux
 « clergé qui les accompagnait traverser processionnel-
 « lement la grande nef. L'émotion a été générale. Aus-
 « sitôt les chants sacrés ont annoncé le commencement

¹ Son Éminence le cardinal de Bonald.

² Mgr Donnet, archevêque de Bordeaux.

³ NN SS. de Breuillard, Chatrousse et de Vesins.

« de la cérémonie, qui s'est accomplie selon toutes les
« formes prescrites par le Pontifical.

« Nous ne surprendrons personne en disant que
« Mgr le cardinal s'est montré plein de dignité et de
« grâce, et qu'il a recueilli sur ses pas les témoignages
« de la profonde vénération des fidèles. Quant au prélat
« élu, sa modestie et sa ferveur ont vivement excité la
« respectueuse sympathie de tous les assistants.» (N° du
16 mars 1843.)

L'émotion qui agitait l'âme du nouveau pontife était, en effet, bien profonde. A l'impression produite en lui par l'auguste cérémonie dont il se voyait l'objet, venaient se joindre à flots pressés ses souvenirs d'enfance et de jeunesse. C'était dans cette basilique de Saint-Jean qu'il avait reçu les premiers enseignements de la religion ; c'était là que son âme d'enfant avait goûté les joies si douces de la première communion ; c'était dans ce sanctuaire, où les mains des prélats consécrateurs lui conféraient la plénitude du sacerdoce, qu'il avait été, dès ses plus tendres années, initié aux cérémonies saintes, et que, nouveau Samuel, il avait servi à l'autel les prêtres du Seigneur.

Le lendemain, il écrivait à un ami : « Quel jour ! quelle
« solennité ! Mon cœur surabonde encore d'émotion.
« La cérémonie a été admirablement belle : six évêques,
« six cents prêtres, une foule immense, un ordre
« parfait, un temps magnifique, rien n'y a manqué.
« Le soir, j'ai prêché dans cette église cathédrale
« dont chaque pierre parle à mon cœur. Dans un in-
« stant, je vais dire la messe et prêcher à Notre-Dame

« de Fourvière ; je lui dois les prémices de mon épiscopat.

« Tous mes vieux et mes nouveaux amis sont accourus à cette solennité. Bordeaux, Agen, Marseille ont fourni leur contingent. Le clergé de Nevers y était en grand nombre. »

En effet, le clergé du diocèse de Nevers, qui avait toujours présents à la mémoire du cœur les souvenirs de la retraite prêchée par Mgr Dufêtre en 1837, non content de saluer sa nomination avec bonheur et reconnaissance, et d'attendre avec une vive impatience le pontife que le ciel lui envoyait, avait tenu à honneur de se faire représenter dignement à la cérémonie du sacre.

Déjà, du reste, bon nombre de lettres, soit collectives, soit particulières, avaient porté au nouvel évêque les témoignages multipliés de l'affection et de la vénération dont il était l'objet ; et, malgré les occupations que la gravité des circonstances lui imposait, il répondit avec une bonté paternelle à toutes ces expansions de la piété filiale. Au milieu de tant de réponses dictées par un cœur que nous retrouverons toujours plus aimant et plus dévoué, contentons-nous de citer celle qu'il adressa aux élèves du grand séminaire : « Avec quelle joie, mes
« bons amis, j'ai reçu l'expression de vos sentiments à
« l'égard de celui que vous appelez votre pasteur et vo-
« tre père ! Je savais déjà quelles étaient vos disposi-
« tions, et je me félicitais par avance d'avoir une fa-
« mille si bien composée, qui serait plus tard la conso-
« lation, le soutien et la gloire de mon épiscopat. Votre

« lettre si bonne, si touchante, est venue confirmer toutes mes espérances.

« Mon cœur vous est acquis, mes chers enfants ; je me sens déjà pour vous des entrailles de père, et j'attends maintenant avec impatience le moment qui doit m'unir à vous et à tout le clergé de Nevers, que je chéris cordialement.

« Priez, en attendant, priez avec ferveur pour que le Seigneur fasse reposer son esprit sur moi, et qu'il m'accorde la grâce d'être un pontife selon son cœur. »

Le moment qui devait combler les vœux du pasteur et du troupeau approchait. Mgr Dufêtre, qui, dès la fin de février, avait pris possession du siège de Nevers par un des vicaires généraux capitulaires, avait fixé au 21 mars son entrée solennelle dans sa ville épiscopale.

Nous n'entreprendrons pas de dépeindre la joie, l'enthousiasme, les transports que fit éclater la vieille cité nivernaise à l'arrivée de son premier pasteur. Qu'il nous suffise de le dire : toutes les classes de la société semblèrent rivaliser de zèle pour donner à sa réception l'éclat et la pompe d'une grande fête. Son arrivée n'avait été annoncée que pour trois heures ; mais dès midi la foule couvrait le pont de la Loire, et formait une haie double et compacte sur toute la longueur des rues que le cortège devait parcourir.

Accueilli au bruit du canon et acclamé par les vivats de tout son peuple, le premier pasteur du diocèse fut complimenté à la porte de la cathédrale par le doyen du chapitre, M. l'abbé Rouchauce, qui salua le pontife si ardemment désiré. « comme l'ange que la Providence

« envoyait pour guérir bien des plaies et consoler bien des douleurs. » Mgr Dufêtre répondit avec cet à-propos remarquable qui commandait l'admiration et lui conciliait tous les cœurs. Il annonça qu'il n'avait d'autre ambition que celle d'aimer beaucoup ses prêtres, de les voir tous unis dans la charité de Jésus-Christ, afin de pouvoir se dévouer plus efficacement avec eux au salut des âmes confiées à sa sollicitude.

Il nous sera doux désormais, en suivant Mgr Dufêtre sur le nouveau théâtre de son zèle, de le retrouver toujours, comme il l'avait annoncé sur le seuil de sa cathédrale, aimant, dévoué, généreux, en un mot l'homme puissant en œuvres de charité et en paroles de salut : *Potens in opere et sermone.*

CHAPITRE VIII

État du diocèse de Nevers. — Premières fondations. — Visites pastorales.

Si la vie tout entière d'un évêque s'écoule au milieu de travaux incessants et de sollicitudes quotidiennes, les débuts surtout sont ordinairement laborieux et difficiles. A peine arrivé dans son diocèse, le nouvel évêque est emporté dans un mouvement de réceptions, de visites et d'affaires ; et, à moins d'être doué d'une intelligence supérieure, il lui est impossible d'embrasser d'un premier coup d'œil et sa sphère d'action et les difficultés qu'elle présente.

La Providence, qui s'était montrée si prodigue de ses dons envers Mgr Dufêtre, lui avait donné cette vue prompte et pénétrante qui saisit à la fois l'ensemble et les détails d'une situation. Aussi, dès le premier regard jeté sur le champ offert à ses labeurs, éprouva-t-il un sentiment d'appréhension et de vive inquiétude.

Si l'amour de la vérité nous fait un devoir d'en redire la cause, il nous oblige à protester en même temps contre toute interprétation qui se croirait autorisée à voir dans nos paroles une critique ou un blâme à l'adresse des vé-

néralles prédécesseurs de Mgr Dufêtre. Un telle pensée serait, de notre part, aussi indélicate qu'injuste. Ceux d'entre nous qui ont eu le bonheur de les avoir pour pères savent que ces vénérés pontifes ont opéré le bien chacun dans la mesure de ses forces, et qu'il n'a pas dépendu d'eux que ce bien ne se généralisât davantage.

Le malheur des temps paralysait alors tant de saints et généreux désirs ! Dieu, aux yeux duquel vouloir c'est faire, a donné sans aucun doute aux intentions de ces pieux prélats la récompense des œuvres pleines.

A l'arrivée de Mgr Dufêtre, vingt ans à peine s'étaient écoulés depuis le rétablissement du siège épiscopal de Nevers, et, dans ce court espace de temps, quatre évêques déjà s'étaient succédés,

Les institutions religieuses, emportées par la tourmente révolutionnaire, n'avaient point été rétablies dans ce diocèse si longtemps veuf de ses pasteurs. La hache des démolisseurs avait abattu bien des églises, et les sanctuaires qui étaient encore debout pleuraient, avec leur solitude, l'abomination de la désolation qui s'était assise dans leur enceinte. Mais qu'étaient ces ruines matérielles, à côté des ruines morales qui en étaient la conséquence obligée ? Le nombre des prêtres appelés à desservir les paroisses désolées était insuffisant. En vain le zèle s'efforçait de suppléer au nombre, les fatigues et la mort, plus fortes que le zèle, continuaient à multiplier les vides dans les rangs du sacerdoce.

Au sortir de la révolution, M. l'abbé Groult, vicaire administrateur du diocèse au nom de Mgr l'évêque d'Autun, n'avait rien négligé pour pourvoir aux besoins

les plus urgents; aussi lorsque, en 1823, Mgr Millaux vint s'asseoir sur le siège de saint Eulade qu'on venait de relever, il trouva, sur un terrain en partie déblayé, les matériaux précieux que l'administrateur habile y avait réunis malgré la difficulté des circonstances.

La première pensée du prélat fut de combler les vides que la révolution et la mort avaient faits dans le sanctuaire; il rétablit donc bien vite le grand séminaire, il lui donna des professeurs habiles, et il s'appliqua avec ardeur à favoriser le développement des vocations ecclésiastiques. Mais hélas! la santé du prévoyant pontife ne lui laissa pas le temps de faire davantage, et, après quelques années de travaux et de fatigues, il fut enlevé à son troupeau.

Son successeur, Mgr d'Auzers, qui n'occupa le siège de Nevers que quatre ans et quelques mois, continua, avec le zèle que donne une foi vive, les œuvres commencées sous l'administration précédente: doué d'un caractère ferme et élevé, d'une piété éminente, il fonda plusieurs établissements religieux, il obtint du gouvernement que l'ancien palais épiscopal fût rendu à sa destination primitive, et il travaillait à fortifier les liens de la discipline ecclésiastique, lorsque la mort vint l'arrêter dans sa course.

L'épiscopat de Mgr Naudo fut marqué par l'établissement des conférences ecclésiastiques et par la construction de plusieurs églises. Ces œuvres furent les seules que les difficultés de la situation lui avaient permis de mener à bonne fin, quand il fut nommé archevêque d'Avignon.

Tel était l'état du diocèse de Nevers au moment où Mgr Dufêtre en prit possession. On comprend dès lors que son âme, ardente et généreuse, eut un moment d'affaissement moral en n'y trouvant aucune des œuvres qu'il voyait établies partout sur son passage. « En arrivant à Nevers, écrivait-il confidentiellement à un ami, j'ai été presque découragé : point d'établissements, point d'œuvres ! » Point d'œuvres ! c'était là surtout ce qui affligeait son cœur si grand, si expansif. Aussi, dix jours à peine s'étaient écoulés depuis son installation, que déjà, ne doutant pas de trouver dans sa ville épiscopale les éléments nécessaires et les ressources suffisantes, il avait conçu le projet de fonder une conférence de Saint-Vincent de Paul. Dès le 31 mars, une réunion préparatoire avait lieu sous sa présidence. La réputation bien connue du grand prédicateur avait attiré à cette réunion un nombre considérable de personnes avides de l'entendre. Mgr Dufêtre, en effet, ne manqua pas de prendre la parole : il exposa avec netteté et simplicité la fin de l'œuvre ; il s'appliqua à faire comprendre son double but, la gloire de Dieu et l'amour du prochain, et il développa ce thème avec cet à-propos, cette facilité si pleine de charmes qui lui étaient ordinaires.

Le succès de cette réunion fut tel, qu'on eut dès lors la certitude que l'œuvre serait bientôt fondée. On fixa au mercredi suivant, 5 avril, une seconde assemblée, dans laquelle le prélat donnerait de nouvelles explications avant de constituer définitivement le bureau. Cette réunion fut plus nombreuse encore que la pre-

mière : douze personnes y donnèrent spontanément leurs noms comme membres actifs de la conférence ; dix-huit s'inscrivirent comme membres honoraires, et quatre comme souscripteurs libres.

La conférence de Saint-Vincent de Paul n'était alors que le petit grain de sénevè dont parle l'Évangile ; mais, sous la douce influence de la grâce de Dieu et de la parole féconde de son représentant, cette œuvre devint bientôt un grand arbre, qui abrite encore aujourd'hui sous son ombre bien des âmes qui, sans elle, seraient brûlées par l'ardeur des passions ! La bibliothèque des bons livres, les écoles d'adultes, l'association de Saint-François-Xavier, les réunions du soir pour les œuvres de la Sainte-Famille et de Saint-Joseph, vinrent s'enter successivement sur ce tronc vigoureux. Ces rameaux bénis n'ont fait que s'étendre, et ils portent, au moment où nous écrivons ces lignes, les fruits les plus abondants.

En même temps que le nouvel évêque fondait la conférence de Saint-Vincent de Paul, il réorganisait l'association des dames de charité et lui donnait une nouvelle vie.

Cette association, établie à Nevers depuis 1827, avait pour but le soutien des écoles gratuites de filles dirigées par les sœurs de la Sainte-Famille. Tout en rendant hommage aux importants services rendus par cette œuvre, Mgr Dufêtre résolut d'étendre le cercle de son action bienfaisante, et de donner aux personnes qui en faisaient partie un rôle plus en rapport avec leur nom. Il voulut que chacune d'elles fût un ange de charité,

qui fit entrer, avec l'aumône matérielle, le salut et la vie au sein des familles qu'elle irait visiter, et, avec son esprit si éminemment organisateur, il se chargea de rédiger lui-même le règlement de l'association, reconstituée sur des bases plus larges. Deux points surtout avaient fixé son attention : alimenter d'abord dans chacun de ses membres une pitié franche et sincère, et développer, par les exercices d'une vie solidement chrétienne, les ressources de la charité ; puis, leur procurer des secours abondants, qui, en leur ouvrant la demeure du pauvre pour y répandre l'aumône, leur permettent d'arriver jusqu'à son cœur. Ce dernier but devait être atteint par des cotisations annuelles, par des quêtes faites à chaque réunion, par des dons particuliers, qui étaient comme la part de l'œuvre laissée à la sollicitude de la Providence. Quant à l'esprit de ferveur, il devait s'alimenter dans les réunions pieuses qui avaient lieu le premier lundi de chaque mois, dans la grande chapelle de l'évêché. Là, l'orateur de la charité prenait toujours la parole, et ses instructions, aussi solides que variées, entretenaient dans les cœurs la chaleur de la piété. Enfin, un moyen puissant de renouvellement spirituel et de sanctification était encore ménagé dans la retraite annuelle, donnée vers la fin du carême, à l'association des dames de charité et à celle des jeunes économes, dont nous allons maintenant parler.

Ce n'était pas assez pour le prélat de se constituer le père des pauvres. Il aurait cru ne remplir que bien imparfaitement les devoirs de cette paternité touchante, si son cœur ne se fût incliné vers les enfants auxquels la

mort avait enlevé leurs parents. Une longue expérience lui avait appris à quels périls se trouvent exposées les jeunes orphelines. Pouvait-il, avec cette conviction et au début d'un épiscopat inauguré sous les auspices de la charité, ne pas s'occuper attentivement de leur préparer un asile? A côté de la conférence de Saint-Vincent de Paul et de l'association des dames de charité, la ville de Nevers vit donc bientôt surgir une troisième œuvre, qui était le complément des deux autres.

A cette œuvre si intéressante des orphelines, il fallait aussi un personnel, des ressources et une organisation spéciale. Le génie du fondateur pourvut bientôt à tout. Ce n'est plus aux dames chargées déjà du soin des pauvres qu'il s'adressa, c'est aux jeunes personnes de la ville qu'il confia ces enfants malheureuses, qui n'ont plus leur père pour les nourrir, leur mère pour les vêtir et les aimer.

Les jeunes économes (c'est le nom des nouvelles associées) acceptèrent avec joie la mission qu'on leur proposait, et répondirent au premier appel de Mgr Dufêtre, en offrant généreusement et leur cœur et leur bourse. Une somme de douze francs devait être prise chaque année sur leurs menus plaisirs; puis, par un dévouement plein d'activité, par des rapports sagement réglés, elles devenaient non-seulement les protectrices, mais les amies, disons mieux, les petites mères des pauvres orphelines. Oh! qui dira les liens forts et doux que nous avons vus s'établir souvent entre les enfants de conditions si différentes! qui dira le bonheur des unes et des autres, dans ces réunions touchantes qui semblaient

effacer les distances qui séparent habituellement la fortune de la pauvreté, pour rapprocher ces jeunes cœurs dans l'expansion franche et naïve de l'affection et de la reconnaissance !

Aux jeunes économes, qui devaient avoir au moins huit ans, le fondateur adjoignit, sous le nom d'agrégées, des enfants de tout âge. Une simple demande faite par les parents conférait un titre d'agrégation. Dès la première année, le nombre des jeunes économes et des agrégées s'éleva à 243. 82 personnes s'inscrivirent comme bienfaitrices, et 3 autres, prenant l'engagement de verser annuellement 150 francs, ou un capital de 3,000 francs, voulurent obtenir, par cet acte de générosité, le titre de fondatrices de l'œuvre. Grâce à ces ressources, l'établissement put recevoir dès la première année 40 orphelines.

Un spectacle touchant s'offrit dès lors à tous ceux qu'une pieuse curiosité conduisait à l'asile de la Providence. Ils voyaient réunies et se formant ensemble au travail et à la vertu, sous la direction des pieuses sœurs de la Charité et sous le patronage de leurs petites mères, ces pauvres orphelines, qui naguère encore se trouvaient sans abri, sans protecteur, exposées à tous les dangers et à toutes les douleurs du délaissement et du besoin. Dans la personne de Mgr Dufêtre elles avaient retrouvé au centuple tout ce qu'elles avaient perdu, et chacune d'elles pouvait dire en toute vérité : « Si mon
« père et ma mère m'ont, hélas ! forcément abandonnée,
« le Seigneur lui-même m'a recueillie ; désormais rien
« ne me manquera. »

Que manquait-il, en effet, à ces enfants vraiment privilégiées ? n'avaient-elles pas des mères adoptives dans la personne des jeunes économes, et en Mgr Dufêtre un père tendre et dévoué ? Que de fois, assis à sa table si gracieusement hospitalière, ne l'avons-nous pas entendu nous dire : « Je demande grâce pour ce plat » (c'était ordinairement le meilleur), et, appelant un de ses serviteurs, ajouter : « Portez vite à mes orphelins ; il faut bien qu'elles aient leur part. »

Tout ce qui les concernait avait été prévu et réglé avec une sagesse qui est comme le cachet particulier des œuvres fondées par ce prélat éminent. Les jeunes économes payaient la pension de leurs pupilles jusqu'à ce que celles-ci eussent atteint leur dix-huitième année ; à cet âge, leur travail représentait suffisamment le prix de leur entretien et de leur nourriture ; enfin, à vingt et un ans, lorsqu'elles devaient quitter l'asile qui avait abrité et formé leur jeunesse, elles recevaient, d'après le règlement, une somme de deux cents francs, destinée à faire face aux besoins imprévus de leur nouvelle situation.

Du reste, la vigilance affectueuse qui les avait protégées depuis leur enfance ne les abandonnait pas au sortir de la Providence, et c'était grâce à cette vigilance qu'elles étaient placées dans des familles honorables, et le plus souvent chez leurs protectrices elles-mêmes.

Il n'entre pas dans notre plan de reproduire tous les articles qui composent le règlement des jeunes économes : mais nous ne résistons pas au désir d'en relater ici le préambule :

« Notre première pensée, en arrivant dans notre ville
 « épiscopale, a été d'arracher au péril de l'oisiveté, de
 « la misère et de l'abandon, les pauvres orphelines de
 « notre diocèse, et de leur ouvrir un asile où elles pus-
 « sent recevoir une éducation chrétienne, se former à
 « l'amour du travail et à la pratique de toutes les
 « vertus.

« C'est dans ce but que nous avons fait un appel à
 « toutes les personnes charitables, en faveur de ces en-
 « fants délaissées. Notre appel a été entendu, et nous
 « pouvons annoncer maintenant, comme tout à fait in-
 « stituée, l'œuvre de la Providence des orphelines. »

Oui, cette œuvre était tout à fait et solidement insti-
 tuée, et les soixante-dix orphelines qui peuplent aujour-
 d'hui l'asile de la Providence en sont la preuve vivante.

Cependant, Mgr Dufêtre, n'écoutant que les inspira-
 tions de sa charité et de son zèle, avait conçu un projet
 plus vaste encore. Ses regards s'étaient naturellement
 portés, des enfants recueillies à la Providence, vers une
 autre catégorie d'orphelines, auxquelles un âge plus
 avancé faisait courir des dangers plus grands encore.
 Voici en quels termes il nous fait connaître ses pensées
 à ce sujet :

« L'œuvre des jeunes économes a dû se restreindre
 « dans certaines limites. La prudence n'a pas permis de
 « recevoir les enfants au-dessus de dix ans, et les règles
 « demeureront invariables à cet égard. Cependant, un
 « grand nombre d'enfants d'un âge plus avancé se trou-
 « vent également sans famille, sans guide et sans sou-
 « tien. Nées sous les haillons de la pauvreté, et saisies,

« pour ainsi dire, par le malheur dès le berceau, ces in-
« fortunées créatures sont exposées à devenir les tristes
« victimes de l'indigence et du besoin. Il n'est pas rare
« de les voir, dans nos villes et dans nos campagnes,
« étaler publiquement leur misère, faire entendre leurs
« cris plaintifs, et présenter l'affligeant spectacle du plus
« déplorable abandon.

« Il devient indispensable de compléter cette œuvre
« si intéressante des orphelines, en ouvrant un asile aux
« jeunes filles de dix à vingt ans qui se trouveraient pri-
« vées de leurs parents et dépourvues de moyens d'exis-
« tence. C'est là le premier but que l'on s'est proposé en
« fondant la maison du Bon-Pasteur.

« Ce premier but n'est cependant pas le seul que la
« maison doit atteindre. On rencontre quelquefois des
« jeunes filles qui font la désolation de leurs familles
« par leur excessive légèreté, ou par leur caractère vio-
« lent, emporté, ou même par des penchants dangereux,
« qu'il est important d'étouffer de bonne heure. La
« maison du Bon-Pasteur, en recevant ces enfants sur la
« demande de leurs parents, leur offrira des moyens
« efficaces pour redresser leurs inclinations et les dis-
« poser, par l'isolement du monde et l'habitude du tra-
« vail, à devenir l'honneur et la joie de leur famille. »

Cependant, la destination du Bon-Pasteur sera plus complète encore. C'est beaucoup sans doute, d'abriter l'innocence, d'étayer la faiblesse ; mais il est une autre pensée que le prélat veut réaliser : ouvrir sous le toit hospitalier du bercail un refuge au repentir.

« On voit trop souvent, poursuit-il, de jeunes per-

« sonnes exposées à mille dangers, environnées de mille
« pièges tendus à leur inexpérience, poussées au mal
« par des sollicitations perverses ou par de scandaleux
« exemples. Quelques-unes semblent avoir abandonné
« tout à fait le chemin de la vertu. Ne trouvant plus en
« elles-mêmes que de cruels remords, et dans le monde
« que des rebuts accablants, elles ne tarderaient pas à
« périr sans ressource, si on ne les mettait à l'abri de
« la séduction, en leur offrant un asile assuré contre
« les périls sans nombre dont elles sont entourées.

« La maison du Bon-Pasteur sera pour ces infortu-
« nées un port de salut où elles retrouveront l'inno-
« cence qu'elles avaient perdue, et où elles console-
« ront la religion par leur repentir, autant qu'elles
« l'avaient affligée par leurs égarements. Dirigées et
« soutenues par les soins charitables de ces vierges
« chrétiennes que le plus noble dévouement consacre à
« toutes les œuvres de zèle et de charité, elles appren-
« dront à reconquérir leur propre estime et celle de la
« société ; elles goûteront de nouveau les joies pures
« de la vertu, et elles reporteront l'édification dans ce
« monde où elles avaient souvent porté le scandale. »

L'essentiel était de trouver une maison avec des dépendances assez vastes pour abriter ces trois classes de jeunes filles, qui devaient être complètement séparées pour le logement, le travail, les repas et les récréations.

Plein de cette pensée, le prélat attendait avec impatience l'occasion d'acquérir un local qui pût convenir au projet qu'il méditait. L'attente ne fut pas longue.

Une maison assise dans le délicieux vallon de Varennes-les-Nevers, au pied des coteaux que Mgr Dufêtre couronnera bientôt par la construction d'un petit séminaire, et semblant réunir toutes les conditions de solitude et de salubrité nécessaires à la nouvelle fondation, est mise en vente en 1844. L'heureuse disposition des bâtiments, la fertilité des dépendances, la riante et tranquille position du site, tout, jusqu'à la proximité de la ville épiscopale, paraît providentiel au prélat, qui, sans se préoccuper des moyens d'acquitter la dette qu'il va contracter¹, entre immédiatement en pourparlers avec le propriétaire. Le 15 juillet l'acte de vente est consenti, et le lendemain les ouvriers se mettent à l'œuvre. Après les premières appropriations du local, la maison put recevoir quinze jeunes filles; mais le nombre des orphelines n'ayant pas tardé à s'accroître, il fallut songer à de nouvelles constructions. Elles ne se firent pas attendre, car la foi agissante et l'ardeur presque impétueuse de Mgr Dufêtre ne connaissaient ni les hésitations ni les retards, quand il s'agissait du salut des âmes. De vastes bâtiments s'élevèrent aussitôt comme par enchantement, et, peu de temps après sa fondation, le magnifique établissement du Bon-Pasteur abritait près de deux cents jeunes filles, divisées, comme nous l'avons dit plus haut, en trois catégories distinctes: les orphelines, les préservées et les repenties ou pénitentes.

¹ La congrégation des sœurs de la Charité et instruction chrétienne de Nevers a payé depuis lors le prix de cette maison, dont elle est devenue propriétaire. Ce fut avec les ressources de cette congrégation et les offrandes des fidèles que les nouvelles constructions furent élevées.

Pour faire naître, entretenir ou raviver dans ces pauvres âmes les sentiments que la religion seule peut inspirer, Mgr Dufêtre avait compris, dans l'organisation forte et intelligente de cette œuvre, l'érection d'une chapelle qui fit l'admiration du congrès archéologique réuni à Nevers en 1851. Ce sanctuaire, du style roman le plus pur, réunit la délicatesse et le fini du travail aux proportions les plus gracieuses. C'était sous cette voûte harmonieuse, au milieu des cérémonies, des chants, de l'encens et des fleurs, que la voix aimée du pontife venait souvent faire entendre les enseignements de l'Évangile ; c'était là qu'image vivante du bon Pasteur, il venait fortifier et instruire les brebis nombreuses que sa charité avait placées dans le bercail. C'est là qu'on peut voir aujourd'hui encore, réunis sous le regard de Dieu, l'innocence, la préservation et le repentir.

Nous avons déjà parlé du zèle de Mgr Dufêtre en faveur de l'Œuvre des bons livres, lorsqu'il n'était que missionnaire. Nous l'avons vu attaquant avec énergie, dès le début de sa vie apostolique, les productions irreligieuses et immorales qui inondaient la France. Dès ce moment, une mission qui n'eût point expurgé les bibliothèques, et mis à la place des volumes détruits des ouvrages propres à fortifier la foi et à purifier les mœurs, lui eût semblé très-incomplète dans ses résultats. Un mauvais livre était à ses yeux l'ennemi le plus dangereux qu'il eût à combattre. Rien de plus juste que cette manière d'envisager les choses. Le prédicateur, en effet, quelque grands que soient

son zèle et son éloquence, ne paraît sur la brèche que quand il est dans la chaire de vérité; le mauvais livre, au contraire, opère tous les jours et à toute heure du jour. Par une parodie infernale des labeurs de l'homme apostolique, ce sinistre ouvrier du mal se fera tout à tous pour exercer sur tous sa pernicieuse influence. Mille fois plus ingénieux, mille fois plus perfide que le Protée de la fable, il saura revêtir toutes les formes, emprunter tous les dehors pour piquer toutes les curiosités et forcer toutes les entrées. Splendide volume, il entre au salon; feuille périodique, il pénètre dans la boutique et l'atelier; brochure mystérieuse, il arrivera jusqu'à la timide jeune fille, que cet impur démon suivra dans sa chambre solitaire. Le mauvais livre, voilà le serpent infernal que le pied de l'homme de Dieu veut écraser sans merci; voilà le monstre dont il veut abattre la tête; voilà l'ennemi que la voix puissante et la plume éloquente de l'évêque missionnaire poursuivent avec un saint acharnement. Toutefois, ce n'est pas assez de détruire, il faut édifier, il faut qu'il ramène la vie là où il avait trouvé la mort. Aux lectures mauvaises énergiquement supprimées, il doit en substituer de bonnes: tâche complexe, que l'abbé Dufêtre avait bien comprise, et qui s'était traduite dans la fondation des bibliothèques de bons livres.

Tours possédait en 1833 une imprimerie modeste, d'où sortaient, outre le journal du département, quelques livres de prières et quelques ouvrages classiques, et dont deux jeunes gens pleins d'intelligence et d'acti-

tivité, MM. Ernest et Alfred Mame, venaient de prendre la direction. Frappé de la pénurie des livres d'éducation, comme de la pauvreté de la plupart des nouveaux ouvrages religieux, l'abbé Dufêtre conçut le projet de donner à cette branche si négligée de la librairie une impulsion toute à l'avantage des bonnes doctrines, et s'en ouvrit à MM. Mame, leur demandant de seconder ses vues, leur promettant son concours le plus actif, s'engageant même à leur procurer les ouvrages qui leur manqueraient, et à recommander partout leurs publications, s'ils consentaient à détruire un certain nombre de livres édités par leurs prédécesseurs, qu'on aurait vus avec peine figurer sur leurs catalogues, et à ne publier à l'avenir que des volumes examinés et approuvés par Mgr l'archevêque de Tours. Ces propositions furent acceptées avec un généreux empressement. Dès ce jour, une librairie morale et religieuse se trouva fondée, et l'on sait à quel degré de prospérité elle s'est élevée. Depuis trente-cinq ans, en ne publiant que de bons et de beaux livres, elle est devenue le premier établissement typographique non-seulement de la France, mais du monde. L'évêque de Nevers ne pouvait retirer son patronage à l'œuvre dont il avait été l'inspirateur; il le lui conserva, affectueux et dévoué, jusqu'à son dernier jour, et cela d'une manière si complète, qu'un certain nombre de personnes supposèrent qu'il y avait un intérêt matériel. Pour les détromper, et mettre dans tout son jour l'abnégation du prélat, nous demandons à M. Alfred Mame, chef actuel de cette honorable maison qu'il continue à diriger avec son fils, la permission de

citer une lettre adressée par lui à un des amis les plus intimes du prélat, qui l'avait prié de rappeler ses souvenirs à cet égard : « ... M. Dufêtre, lui écrivait-il le 18 « décembre 1865, voulut bien nous diriger dans la publi- « cation de nos livres d'éducation ; il nous rendit alors « un très-grand service en organisant lui-même notre « *Bibliothèque de la jeunesse*, en nous cherchant des au- « teurs, en examinant les manuscrits, et en les faisant « approuver par Mgr de Montblanc. Enfin, il nous lança « dans cette voie si excellente de la publication des bons « livres. Il prit, à partir de cette époque, un tel intérêt « à notre maison, que, dans ses retraites, il recom- « mandait nos livres, répandait nos catalogues avec « tant de zèle que bien des gens s'imaginaient, en « effet, qu'il était intéressé dans nos affaires. Dieu sait « cependant avec quel désintéressement il s'occupa de « nous ! Il n'a jamais été payé que par notre reconnais- « sance pour les services immenses qu'il nous a rendus, « et pour les sages conseils qu'il n'a cessé de nous don- « ner. »

Cependant, la vente des mauvais livres dans les magasins de librairie n'était pas, aux yeux de l'abbé Dufêtre, le seul danger qu'eussent à redouter la foi et les bonnes mœurs. L'épidémie du colportage lui paraissait, à bon droit, un agent plus actif encore de dissolution religieuse et morale. Les modestes artisans, les habitants des campagnes, à qui suffisaient un livre de prières et l'almanach inoffensif, ne sont point exposés à la tentation qu'offre aux oisifs lecteurs des villes l'étalage séduisant d'un libraire ; mais s'ils se trouvent à l'abri

des doctrines perverses renfermées dans des volumes que leur bourse ne peut atteindre, ils se voient assaillis par cette nuée de colporteurs dont la triste mission semble consister à faire pénétrer jusque dans les derniers villages toutes les brochures à vil prix, dans lesquelles le vice et l'irréligion s'étalent sans pudeur.

S'attaquer corps à corps à un ennemi de cette nature, c'eût été entreprendre l'impossible. Par une tactique plus habile, l'abbé Dufêtre conçut le projet de transformer cette troupe nomade, et de mettre au service de la religion, de l'ordre et de la vérité, tous ces soldats de l'erreur, de l'immoralité et de l'anarchie. Il s'agissait de trouver un chef et de changer leurs munitions. Ce chef ne tarda pas à se présenter. Un jour, le prélat rencontre un jeune homme qui, loin de suivre la voie des autres colporteurs, le dos chargé mais la conscience légère, cheminait pédestrement de village en village, offrant et débitant partout de bons livres. Sa physionomie calme et pleine d'intelligence, le récit qu'il fit de ses succès modestes, mais déjà gros d'espérances, ravissent l'abbé Dufêtre. Pensant que la Providence lui mettait sous la main la cheville ouvrière de l'œuvre de prosélytisme qu'il méditait, il félicita le bon jeune homme, lui promit sa protection, et le détermina sans peine à aller se mettre, à Saint-Gaudens, à la tête de cette corporation de colporteurs qui s'y recrutent continuellement. Le colportage des mauvais livres se trouvait dès lors sinon sapé par la base, du moins puissamment combattu par une propagande opposée. Faut-il ajouter que l'un des instruments dociles de cette propagande est aujourd'hui à

la tête d'une des plus grandes librairies religieuses?

Nous avons déjà dit qu'en 1837 le vicaire général de Tours, en prêchant la retraite ecclésiastique à Nevers, y avait jeté les premiers fondements de la Bibliothèque des bons livres, au moyen d'une souscription à laquelle la plupart des prêtres du diocèse s'étaient associés. Son initiative n'avait cependant point préservé cette fondation d'une dissolution presque complète. A son arrivée, l'œuvre n'existait déjà plus que de nom. Il la reprit, et bientôt l'œuvre des bons livres, assise sur de nouvelles bases et confiée à la Société de Saint-Vincent-de-Paul, fut pourvue d'un bon règlement et consacrée par une ordonnance épiscopale en date du 24 juin 1843.

Dans la séance où Mgr Dufêtre promulgua cette ordonnance, le rapporteur de la commission, après avoir indiqué sommairement le danger des mauvaises lectures, ajoutait : « Les premiers pasteurs ont résolu d'agir
« par la presse contre la presse, de combattre la propa-
« gation de l'erreur par la propagation de la vérité ;
« d'opposer à la funeste influence des livres corrupteurs
« les effets salutaires des lectures saines, édifiantes et
« instructives. Tel a été le but de l'Œuvre des bons
« livres.

« Fonder cette œuvre dans le diocèse de Nevers a été
« l'une des premières pensées de l'apôtre zélé, du pieux
« et savant prélat que le Seigneur, dans sa miséricorde,
« a envoyé au milieu de nous. Fidèle à sa céleste devise,
« il n'a qu'un seul désir, celui d'allumer dans tous les
« cœurs le feu de la charité. Or, il sait qu'en propageant
« les bons livres, il propagera ce feu sacré, il étendra le

« règne de Jésus-Christ, il travaillera au bonheur de son
 « peuple. Il sait que, quoique les discours aient, ordi-
 « nairement parlant, plus de force que les livres, la lec-
 « ture a néanmoins d'autres avantages dont la parole est
 « dépourvue.

« En effet, un bon livre est un ami sincère et désin-
 « téressé, qui nous avertit de nos défauts sans nous
 « offenser. C'est, dans une famille, comme un prédica-
 « teur éloquent, qu'on peut entendre à toute heure, qui
 « réforme doucement les penchants du cœur, qui sou-
 « tient et console dans les peines, et qui imprime dans
 « la mémoire de belles et salutaires leçons. Que d'héré-
 « tiques les bons livres n'ont-ils pas arrachés à l'erreur
 « et ramenés dans le sein de l'unité catholique ! Com-
 « bien de chrétiens, longtemps esclaves de leurs pas-
 « sions et des vanités du monde, ont été touchés par
 « de bonnes lectures, sont revenus franchement à Dieu
 « et ont persévéré jusqu'à la fin dans la pratique de la
 « vertu ! »

Depuis cette époque, l'Œuvre des bons livres n'a cessé de prospérer à Nevers, et de produire d'heureux résultats.

Un autre genre de colportage, celui des gravures obscènes, tout aussi dangereux et peut-être plus dangereux que celui des mauvais livres, ne devait pas non plus manquer d'exciter le zèle du missionnaire et de l'évêque. Après avoir lutté, dans ses prédications, contre les mauvais livres, après avoir opposé aux mauvaises lectures la diffusion des bons livres, il dirigea ses efforts contre cet autre fléau que l'apôtre saint Jean appelle « la con-

« cupiscence des yeux. » Sans parler, en effet, de la déplorable facilité avec laquelle des familles honnêtes, même chrétiennes, tolèrent, sous les yeux de leurs enfants, des tableaux alarmants pour la pudeur, que dire de la prodigieuse licence de tant de gravures où s'affichent l'impiété ou l'immoralité, et souvent l'une et l'autre ?

Dieu sait tout ce que Mgr Dufêtre, dans le cours de ses travaux, montra d'énergie pour prémunir les âmes contre des productions qui s'attaquent aux yeux pour pervertir les cœurs. Non content de réagir contre le colportage des images obscènes, il voulut être l'apôtre de l'imagerie religieuse. En cela, du reste, il ne se fit que l'interprète et le continuateur d'une des plus anciennes traditions de l'Église catholique. De temps immémorial, l'Église a considéré les peintures et les images pieuses comme un des moyens les plus faciles et les plus sûrs de faire passer dans les habitudes de la vie la sainteté de la morale chrétienne.

« Nous couvrons de peintures l'intérieur de nos temples, disait saint Paulin, disciple de saint Ambroise, afin que ceux qui ne savent pas lire, fixant leurs regards sur ces représentations, se sentent portés à admirer et à imiter les faits qui frappent leurs yeux » (Poem. 24, *de sancto Felice*). La peinture, dit saint Grégoire le Grand, est le livre des ignorants, et le moyen le plus efficace peut-être pour les amener à la connaissance de la vérité (*Epist.*, lib. IX, c. 1x). »

C'est pour offrir comme une lecture accessible à tous, que les imagiers du moyen âge se sont plu à dérouler

les grandes vérités de la foi, l'histoire de l'Homme-Dieu, les légendes des saints, sur le portail, sur les chapiteaux, sur les murs et les vitraux de nos vieilles basiliques. La même pensée détermina Mgr Dufêtre à répandre à pleines mains dans les familles les images et les médailles. Les distributions générales se faisaient surtout à la clôture des retraites et des missions, les jours de confirmation et dans les visites des écoles. Rien ne contribue à graver au fond des cœurs le souvenir des grâces reçues dans ces circonstances solennelles, comme ces pieux souvenirs que chacun emporte et conserve : c'est un gage assuré de persévérance.

Ces œuvres du zèle et de la charité n'empêchaient pas le pontife de penser aux devoirs immédiats de sa charge. Déjà sa voix s'était fait entendre à Nevers, dans les paroisses de la banlieue et dans les principales villes du diocèse. A la Charité-sur-Loire, il annonçait aux habitants de la vieille cité monastique qu'il reviendrait bientôt au milieu d'eux pour leur faire un cours de prédications suivies. Toutefois, avant d'entreprendre la première tournée pastorale, il voulut, dans une circulaire datée du 7 avril, en tracer en peu de mots le programme.

« Nous regrettons, disait-il, de ne pouvoir visiter cette
 « année qu'une faible partie de notre diocèse, à cause de
 « la saison avancée et des affaires multipliées dont nous
 « avons à nous occuper. Mais nous reprendrons, dès les
 « premiers mois de l'année prochaine, le cours de nos
 « visites, et nous ferons nos dispositions pour que toutes
 « les paroisses du diocèse soient visitées régulièrement,

« au moins tous les cinq ans. L'isolement, la pauvreté,
« ou la difficulté des chemins, ne nous arrêteront jamais.
« Point de collines qui ne s'abaissent, point de vallées
« qui ne se comblent (Luc, III, 5) lorsqu'il s'agira d'al-
« ler porter la bénédiction aux brebis de notre troupeau,
« et de répandre sur elles les grâces attachées à notre
« ministère. Envoyé d'un Dieu pauvre lui-même, qui
« n'avait pas où reposer sa tête, nous nous contente-
« rons, pour abriter la nôtre, du plus humble pres-
« bytère; et il n'y aura ni privations, ni peines, ni
« fatigues devant lesquelles nous reculions, toutes les
« fois que, dans l'intérêt des âmes, il nous faudra tra-
« verser vos forêts et vos montagnes pour arriver jus-
« qu'à vous. »

Il partait, en effet, quelques jours après, et il visitait successivement, sans prendre un seul jour de repos, les nombreuses paroisses de quatre doyennés. Nous allons esquisser la physionomie ordinaire d'une visite pastorale, telle qu'il la comprenait.

Dans sa pensée, l'arrivée du premier pasteur dans une paroisse devait être une époque de renouvellement pour les âmes. Or, comme rien ne lui paraissait plus propre qu'une retraite ou une mission à porter des fruits de régénération et de vie, il avait résolu de consacrer à ses visites pastorales le temps où les habitants des campagnes peuvent se rendre plus facilement à l'église et aux exercices qui les y appellent.

Dans le cours de ces visites, le prélat, toujours si économe de son temps, en devenait encore plus avare. C'était à laisser croire qu'il avait fait vœu de n'en

perdre aucune parcelle. Non content de se lever de très-grand matin, afin de pouvoir vaquer à ses exercices de piété et expédier sa correspondance, il travaillait pendant tous ses moments libres, et si la nuit le surprenait en voiture, son livre ouvert d'une main, une bougie de l'autre, il continuait ses lectures jusqu'à son arrivée au presbytère où il était attendu.

Dans chaque paroisse, la journée pastorale proprement dite commençait invariablement à huit heures. Après la visite de l'église et de la sacristie, l'évêque montait toujours en chaire pour distribuer lui-même à la portion du troupeau qu'il visitait le pain de la sainte parole. C'était merveille de voir l'orateur éloquent de nos grandes cathédrales devenir tout à coup le prédicateur modeste, mais toujours digne, de l'église de village. Il conversait avec la mère chrétienne pour lui rappeler ses devoirs, avec le père de famille pour le ramener aux pratiques religieuses, avec l'enfant pour lui enseigner l'obéissance et les autres vertus de son âge ; il se faisait tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ. En descendant de chaire, il montait à l'autel, où il offrait toujours le saint sacrifice pour la paroisse qu'il visitait.

Après la messe, il faisait souvent lui-même l'examen des enfants qui étaient présentés à la confirmation, puis il devenait leur catéchiste et il leur expliquait avec bonté les effets du sacrement et les dispositions qu'il fallait y apporter. Après la confirmation, il annonçait toujours lui-même les exercices du soir ; il ne manquait jamais d'exhorter à ce moment les personnes qui venaient

d'être confirmées à persévérer dans la grâce de Dieu et dans leurs bonnes dispositions.

Les moments qu'il fallait passer à table lui paraissaient toujours trop longs, et bien rarement il se résignait à y rester plus d'une demi-heure. « Nous prions
« MM. les Curés, écrivait-il dans les notes qui accom-
« gnaient l'itinéraire de ses visites, de nous traiter
« avec la plus grande simplicité, et nous exigeons
« rigoureusement qu'il n'y ait jamais qu'un seul ser-
« vice dans les repas qui nous seront offerts. Le soin,
« ajoutait-il, que nos prêtres mettront à se conformer
« en cela à nos intentions, sera une preuve du bon
« esprit qui les anime, et en même temps un témoi-
« gnage pour nous de leur déférence et de leur affec-
« tion. »

Un point auquel il attachait une sérieuse importance, c'était l'examen du registre des paroisses. Dès le principe, il avait enjoint à tous les curés de tenir un registre sur lequel devait être consigné tout ce qui intéressait la localité. « Nous désirons, avait-il écrit dans une de
« ses premières circulaires, que MM. les curés fassent sur
« le registre l'histoire de leur paroisse, en remontant
« aussi haut qu'ils le pourront. Ils y mentionneront sa
« fondation, s'ils la connaissent, la construction, les
« réparations considérables de l'église, du presbytère,
« du cimetière; les noms des curés leurs prédécesseurs,
« l'époque de leur entrée en possession, celle de leur
« déplacement ou de leur mort; ce qu'ils ont fait de plus
« important : un établissement de sœurs, un hôpital,
« une école chrétienne de garçons ou de filles, les noms

« des bienfaiteurs, la qualité et la nature de leurs bien-
 « faits; les événements notables qui arrivent dans leurs
 « paroisses ou dans les environs, soit sous le rapport
 « religieux, soit même dans l'ordre temporel, la vi-
 « site épiscopale, la confirmation, une retraite, les
 « fruits qui en ont résulté, la consécration d'une église,
 « la bénédiction d'un cimetière, d'une cloche, l'érec-
 « tion d'un chemin de croix, d'une confrérie, d'une
 « pieuse association; une maladie contagieuse, une
 « longue sécheresse, une inondation calamiteuse, un
 « froid ou une chaleur extraordinaires, une disette, une
 « abondance remarquable, un incendie, etc. »

C'est à cet usage, suivi dans tous les monastères du moyen âge, que nous sommes redevables de beaucoup de détails historiques qui seraient sans cela complètement ignorés. C'est ainsi que nous possédons encore le journal si intéressant du monastère de la Charité-sur-Loire, depuis l'époque de sa fondation jusqu'à la grande révolution française.

Ces registres de paroisse, tenus avec soin, sont destinés à rendre de très-grands services, en préparant pour l'avenir l'histoire de chaque localité, et en réunissant de précieux documents, à l'aide desquels on pourra écrire l'histoire générale d'une manière aussi sûre que complète.

Dans l'après-midi, le prélat visitait les malades, puis les écoles. Il s'enquérail avec une sollicitude paternelle de l'état moral et religieux des élèves, notait avec soin ce qui, dans la disposition du local, pouvait nuire à leur santé ou au bon ordre de la mai-

son, et, à son retour, il s'efforçait, de concert avec l'autorité administrative, d'améliorer la situation. Il adressait ensuite des félicitations aux maîtres et aux maîtresses que leur zèle, leur piété et la bonne tenue de leurs classes rendaient recommandables, et il ne manquait jamais de clore la séance par une abondante distribution d'images, de livres, de médailles et de chapelets, faite à ceux des écoliers qui lui étaient désignés comme les plus dignes.

Cette visite terminée, il se rendait de nouveau à l'église pour la cérémonie du soir. Elle commençait par la bénédiction de tous les petits enfants de la paroisse. C'était encore pour lui une occasion qu'il saisissait toujours, de faire une solide instruction sur la manière d'élever chrétiennement les enfants. Après la bénédiction générale, qu'il leur donnait du haut de la chaire, il les consacrait tous à la glorieuse Vierge Marie, dont il parlait alors avec une tendre piété; puis il passait au milieu de ces enfants rangés sur deux lignes, et il bénissait chacun d'eux, pendant que le chœur chantait le *Magnificat*. Que de larmes nous avons vues dans les yeux des mères, que de sourires sur les lèvres des enfants, lorsque le prélat, image vivante du divin Maître, laissait ses bénédictions tomber sur ces fronts parés d'innocence!

Mais le zèle de Mgr Dufêtre n'était point encore satisfait. Après la bénédiction des enfants, il appliquait les indulgences aux croix, aux médailles et aux chapelets de toute l'assistance. C'est alors qu'il exposait avec une clarté pleine de précision les conditions requises

pour gagner ces trésors si précieux des indulgences, ouverts par l'Église mère en faveur des vivants et des morts. Il profitait de cette circonstance, et il n'y manquait jamais, pour parler encore de la dévotion à la très-sainte Vierge, et exhorter tous les fidèles à réciter au moins une dizaine de chapelet chaque jour. Il recommandait tout spécialement la prière en commun, la sanctification du dimanche par l'assistance aux offices, enfin l'œuvre de la Propagation de la foi. Tous ces points étaient touchés avec une onction qui allait au cœur, exposés avec une simplicité lumineuse qui les mettait dans tout leur jour, même aux yeux des personnes les plus simples et les moins instruites. Aussi, quand il retournait à l'autel pour donner la bénédiction du Saint Sacrement, pouvait-on lire sur toutes les physionomies si calmes, si heureuses et en même temps si recueillies, que la visite pastorale, semblable au passage du Seigneur dont parlent nos saints livres, avait produit des fruits abondants de sanctification, de vie et de salut.

On conçoit que, pour faire tant de choses dans l'espace d'une journée, le prélat dût en mettre à profit tous les instants; aussi était-il, en voyage plus que partout ailleurs, d'une exactitude parfois désespérante. C'est grâce à ce scrupuleux emploi du temps qu'il pouvait, après avoir donné toute la journée à une paroisse, revenir dans une des localités les plus importantes du voisinage pour y prêcher le sermon du soir.

Nous ne saurons qu'au ciel tout le bien que Mgr Du-

fêtre opéra durant le cours d'une vie si active et si saintement occupée. C'est là que les pécheurs convertis, les tièdes réchauffés, les justes affermis diront dans la vérité de Dieu même qu'il fut vraiment puissant en œuvres et en paroles, devant Dieu et devant tout le peuple : *Potens in opere et sermone, coram Deo et omni populo.*

CHAPITRE IX

La congrégation des sœurs de la Charité et instruction chrétienne.

Dans ce grand héritage qui venait de lui échoir, il était une portion choisie que Mgr Dufêtre allait cultiver avec une prédilection marquée. Le moment est venu pour nous d'entretenir nos lecteurs de cette congrégation des sœurs de la Charité et instruction chrétienne de Nevers, à laquelle il allait communiquer une immense impulsion. A l'homme de foi qui s'habitue à voir l'action providentielle dans les événements en apparence même les plus indifférents, il paraîtra certain que ce n'a point été sans un dessein spécial de Dieu, que le missionnaire dont la vie apostolique s'était inaugurée par la fondation de deux communautés religieuses, fut placé à la tête d'un diocèse qui possède une des plus florissantes congrégations qui aient jamais existé. Qui donc, à moins qu'il ne veuille obstinément fermer les yeux à l'évidence, refusera d'admettre un rapport étroit entre le caractère, la physionomie, la mission d'une congrégation qui n'exclut de son ressort aucun bien à accomplir, et le caractère, la physionomie et la mission

de l'apôtre dont le désir suprême était d'embraser l'univers entier des ardeurs de son zèle ? De part et d'autre, c'est le même but à atteindre : le salut des âmes ; de part et d'autre, les mêmes moyens : la parole et les œuvres. Les sœurs de Nevers enseignent et agissent. Le double ministère qui est l'essence de leur institut se trouve formellement indiqué dans le nom même qu'elles portent. Et, de fait, pensionnats, orphelinats, ouvroirs, salles d'asile, hospices, maisons de vieillards, de sourds-muets, d'aveugles et d'aliénés, prisons, pénitenciers et refuges, elles embrassent toutes les œuvres ; elles aussi se font toutes à tous, pour tout gagner à Jésus-Christ.

On concevra maintenant sans peine l'ardeur avec laquelle Mgr Dufêtre, au retour de sa première visite pastorale, se porta vers le bercail d'élite confié à sa houlette. C'était, dans la grande famille diocésaine, toute une nouvelle famille à élever, à diriger et à conduire. Toutefois, avant de parler du dévouement avec lequel il s'acquitta de cette étroite obligation, rappelons en peu de mots l'origine et l'histoire de la congrégation des sœurs de la Charité et instruction chrétienne de Nevers.

Vers le déclin de ce dix-septième siècle, dont la vigoureuse jeunesse avait vu, sur notre sol de France, reflourir le Carmel, s'épanouir la Visitation, germer et s'étendre la congrégation formée par saint Vincent de Paul, vivait à Saint-Saulge, en bon pays de Nivernais, un religieux bénédictin, dont la vie, ignorée du monde, s'écoulait sous l'œil de Dieu dans l'exercice des œuvres de charité. L'amour qu'il avait pour ses frères, les pauvres, était si grand, que, peu satisfait de leur procurer en

temps ordinaire la nourriture et le vêtement, il les assistait dans leurs maladies, se faisant à la fois le médecin et l'infirmier de ceux qui n'en avaient point d'autres.

Cependant, jaloux d'étendre à tous les membres souffrants de Jésus-Christ le dévouement qu'il prodiguait lui-même à quelques-uns d'entre eux, il conçut le projet de confier à quelques pieuses servantes de Dieu, façonnées par ses mains, le soin des pauvres femmes malades et l'éducation des jeunes filles abandonnées. La Providence, qui met au cœur de ses saints les pensées héroïques, sait aussi leur fournir les moyens de les rendre efficaces. Les saints, suscités d'en haut pour fonder une œuvre féconde, ne sont jamais solitaires dans le champ de l'Église ; autour de ces astres bénis dont les rayons vivifient et échauffent les enfants de Dieu, de dociles satellites viennent se grouper à l'heure marquée, pour les suivre dans leurs évolutions. Deux jeunes personnes de Saint-Saulge, Anne Legeai et Marie Marchangy, n'eurent pas plutôt connaissance de l'héroïque dessein de dom de Laveyne (c'était le nom du pieux bénédictin), qu'elles se remirent entre ses mains, lui jurant obéissance avec grande allégresse de cœur. En 1682, les deux auxiliaires de l'homme de Dieu étaient par lui envoyées à la maison des sœurs de Montoire, au diocèse de Blois, pour s'y former aux œuvres de leur futur ministère. Elles en revinrent bientôt en compagnie de sœur Marie-Anne de Guillet, à laquelle avait été confié le soin de diriger provisoirement la modeste communauté. En 1683, Mgr Vallot, évêque de Nevers, donna l'habit religieux aux deux filles spirituelles de dom de Laveyne,

dont la famille s'accrut d'un certain nombre de pieuses personnes initiées aux œuvres de charité, dans la ville épiscopale, par M. Bolacre, vicaire général du prélat¹. En 1685, une supérieure générale ayant été jugée nécessaire à la congrégation naissante, le choix tomba sur mademoiselle Marchangy, qui avait pris en religion le nom de sœur Scholastique. La bénédiction d'en haut descendit visiblement sur l'humble semence jetée par l'enfant de saint Benoît dans le champ de l'Église de Nevers. Semblable au grain de l'Évangile, la communauté de dom de Laveyne était devenue, au commencement du dix-huitième siècle, un arbre puissant et fort, dont les rameaux hospitaliers abritaient, en 1720, soixante-quinze maisons dépendant de l'institut. En 1789, la congrégation des sœurs de Nevers possédait, en France, cent quarante succursales.

Quand vinrent les mauvais jours de la terreur, les filles de dom de Laveyne se montrèrent inviolablement fidèles à leurs saints engagements; mais, dans l'impossibilité de se recruter et de combler les vides que la mort faisait chaque jour, la congrégation subit le triste sort des autres instituts religieux.

L'orage était à peine passé, que déjà les membres épars se trouvaient réunis comme par enchantement. Bientôt même le nombre s'en accrut tellement, qu'il fallut songer à chercher un local plus vaste. Le 13 avril 1806, sur la demande de Sa Majesté l'impératrice mère,

¹ M. Bolacre avait fondé à Nevers une œuvre analogue à celle que dom de Laveyne avait établie à Saint-Saulge. Ces deux œuvres se réunirent en une seule en 1683.

qui portait un intérêt tout particulier aux sœurs de Nevers et une affection très-vive à la mère Albouys, alors supérieure générale, le ministre de la guerre concéda à la communauté l'ancien monastère de la Visitation, occupé par la manutention des vivres. Le 3 février 1808, un décret impérial confirmait cette cession, et allouait à la congrégation un secours annuel de 10,000 francs. Plus tard, le 19 novembre 1817, une ordonnance royale renouvela l'abandon dudit monastère aux sœurs de Nevers. D'un autre côté, l'institut avait reçu une existence légale par un décret impérial du 19 janvier 1811 ; tout avait donc concouru à lui procurer un développement régulier. Aussi, quand, en 1843, Mgr Dufêtre prit possession de son siège, les sœurs de la Charité et instruction chrétienne comptaient cent soixante-dix établissements répandus sur tous les points de la France.

On ne pouvait douter de tout l'intérêt que le nouveau pontife allait porter à cette congrégation, spécialement confiée à sa haute sollicitude par les constitutions des sœurs, qui reconnaissent l'évêque de Nevers comme supérieur général de l'institut. La lettre pastorale qu'il leur adressa dès son arrivée leur fit connaître la tendresse et le dévouement du père que le ciel leur envoyait.

« Nous étions à peine assis sur le siège de Nevers, « leur écrivait-il, que nous nous sommes senti pressé « de répandre notre âme dans la vôtre, et de vous manifester les sentiments que Dieu nous a inspirés pour « vous. Nous désirions vous assurer du vif intérêt, du « dévouement sincère, de l'affection paternelle que nous

« vous portons, et vous demander en échange d'appeler
« sur nous les divines miséricordes par la ferveur de
« vos prières.

« Depuis longtemps, vous le savez, nos très-chères
« filles, nous connaissions votre congrégation, et nous
« avons pu apprécier le zèle tout apostolique avec le-
« quel vous remplissez les fonctions de votre ministère.
« Nous vous avons vues tour à tour servantes des
« pauvres et des malades, mères des orphelines, guides
« de l'enfance, sages et habiles institutrices, distri-
« buant l'instruction et la lumière, assistant toutes
« les misères, consolant toutes les douleurs et sou-
« lageant tous les besoins. Nous nous étions ré-
« joui en voyant cet arbre mystérieux propager au
« loin ses racines, étendre ses rejetons et couvrir de
« ses rameaux bienfaisants une partie de la France.

« Il nous tardait de vous dire combien nous sommes
« heureux que votre œuvre devienne notre œuvre,
« et que le Seigneur nous admette au partage de
« vos travaux et de vos mérites.

« Mais au milieu des sollicitudes et des préoccupa-
« tions inséparables des premiers temps de notre épis-
« copat, nous n'avons pas pu vous faire entendre notre
« voix, et vous exprimer avec quelle effusion de charité
« nous voulons nous consacrer à vos intérêts spiri-
« tuels. Cependant, vous n'avez pas cessé un seul in-
« stant d'être présentes à notre esprit, et nous nous
« sommes appliqué avec un soin tout particulier à étu-
« dier la face de ce *troupeau choisi* dont nous avons
« été établi *le pasteur*.

« Votre maison mère a été le principal objet de notre
« sollicitude paternelle, et nous y avons commencé,
« avec de bien douces consolations, un ministère que
« nous nous ferons un bonheur de continuer autant que
« nous le permettront les devoirs multipliés de notre
« charge.

« Le noviciat surtout réclamera nos soins assidus, et
« nous les lui prodiguerons avec un zèle aussi persévé-
« rant que dévoué, parce que nous sommes profondément
« convaincu que toutes les espérances de votre institut
« reposent sur la régularité et la ferveur des novices. Il
« ne tiendra pas à nous qu'elles ne passent dans la soli-
« tude, et loin de tous les emplois qui pourraient les
« distraire, le temps d'épreuve que vos saintes constitu-
« tions leur accordent pour se préparer à l'acte solennel
« de leur profession.

« Nous désirons étendre notre vigilance à la congré-
« gation tout entière, et voilà pourquoi nous prendrons
« des mesures pour assurer, chaque année, aux diffé-
« rents établissements qui la composent, le bienfait d'une
« retraite. Nous désirons présider toujours celle qui
« sera donnée à Nevers, et à laquelle nous convoquerons
« toutes les sœurs que la distance des lieux ou des
« raisons trop graves n'empêcheraient pas de s'y
« rendre.

« Il nous sera doux, dans ces réunions, de travailler
« efficacement à votre sanctification, de vous communi-
« quer les grâces dont Dieu nous a rendu le dispensa-
« teur, de vous entourer des consolations dont notre
« ministère est la source, et de vous montrer que vous

« êtes la portion la plus chère du troupeau qui nous a
« été confié.

« Nous voudrons aussi nous ménager la consolation
« d'aller de temps en temps visiter les maisons princi-
« pales de la congrégation, afin de nous édifier du spec-
« tacle de votre zèle et de votre ferveur, et aussi de re-
« cevoir les différentes communications que vous auriez
« à nous faire dans l'intérêt général, ou pour votre bien
« particulier.

« Nous irons à vous, nos très-chères filles, avec un
« *esprit de charité et de mansuétude*, pour vous exhorter,
« par la douceur et la modestie de Notre-Seigneur Jésus-
« Christ, à vous conduire d'une manière digne de votre
« sainte vocation, et pour vous rappeler qu'ayant reçu
« plus de gages de la prédilection de votre divin époux,
« vous êtes obligées de lui rendre plus de gloire.

« Priez le Seigneur que, dans la première visite que
« nous allons bientôt commencer, il remplisse nos mains
« de bénédictions; qu'il vous accorde de les rendre
« aussi fructueuses qu'abondantes; que toutes les ver-
« tus religieuses germent sur notre passage; que nous
« portions au milieu de vous la charité, l'union, la paix,
« et que tous nos pas soient marqués par des bienfaits.

« De notre côté, nous prierons pour que notre visite
« soit à vos âmes ce qu'est la rosée du ciel à la terre
« cultivée, et nous intéresserons en votre faveur la glo-
« rieuse vierge Marie, sous la protection de laquelle
« nous voulons aller à vous, en exaltant son saint nom
« et en invoquant sa miséricordieuse bonté. »

La vive sollicitude dont Mgr Dufêtre prenait l'enga-

gement d'entourer les sœurs de Nevers, ne s'est éteinte qu'avec sa vie. Un père ne saurait témoigner plus de tendresse à ses enfants, que le prélat n'en montra aux pieuses filles de la Charité et instruction chrétienne.

Pendant le temps qu'il passait dans la ville épiscopale, il faisait lui-même aux novices le cours d'instruction religieuse, auquel les professes étaient heureuses d'assister. Tous les soirs, à cinq heures, pendant dix-sept ans, on le vit se diriger vers la communauté, et distribuer à ses filles spirituelles le pain de la divine parole.

Mgr Dufêtre a laissé aux sœurs de Nevers une collection de manuels, où se révèlent à chaque page sa haute intelligence, sa tendre piété, et une connaissance profonde de la théologie mystique. Après avoir réédité la règle, afin que toutes en eussent un exemplaire entre les mains, il fit paraître successivement : le *Directoire des sœurs chargées du soin des malades, des enfants et des autres œuvres de charité*, — le *Manuel de piété des sœurs*, — le *Directoire des sœurs chargées de l'enseignement*, — le *Directoire des supérieures*, — le *Trésor spirituel des sœurs de la Charité*.

Dans le but de faire bénéficier leurs jeunes élèves des traités d'éducation qu'il composait pour les sœurs institutrices, il fit paraître en même temps le *Guide des jeunes pensionnaires*, excellent petit ouvrage, qui entre dans les détails les plus propres à assurer la bonne direction des enfants et leurs progrès dans la science et dans la vertu.

« Nous désirons, écrivait-il aux maîtresses, vous « présenter un corps de règles et d'instructions sur la

« tenue des établissements d'éducation, l'ordre des
« études, le choix des livres, etc.; ce travail important
« appelle notre attention la plus sérieuse; nous nous en
« occupons avec un vif intérêt; mais nous ne pourrons
« le terminer que l'année prochaine. Cependant, dès
« cette année, nous vous indiquerons, d'après l'avis du
« conseil de la communauté, quelques points principaux
« sur lesquels nous désirons établir une parfaite unité.

« Nous vous engageons à ne pas trop multiplier les
« prières et les exercices de piété. L'expérience prouve
« que la dévotion est loin de s'accroître en proportion
« des pratiques extérieures, et c'est surtout lorsqu'il
« s'agit des enfants qu'il est nécessaire de se rappeler
« ce que dit l'Apôtre: Qu'il faut de la sobriété jusque
« dans la sagesse. »

Pour assurer à la congrégation l'unité de direction si nécessaire à tout institut religieux, le prélat ne s'en tenait pas à des circulaires et à des communications écrites; il avait à cœur de se mettre lui-même en rapport avec ses principales maisons, aussi consacrait-il habituellement à les visiter une partie du mois de septembre et tout le mois d'octobre de chaque année. Du 17 septembre au 30 octobre de la première année, il visita les établissements de Moulins-Engilbert, Château-Chinon, Autun, Châlon, Mâcon, Bagnols, Nîmes, Beaucaire, Montpellier, Lodève, Florensac, Bessan, Villeneuve, Castelnaudary, Montréal, Limoux, Foix, Saint-Girons, Saint-Lizier, Saint-Gaudens, Beaumont, Rabastens, Lisle d'Albi, Gaillac, Montauban, Cahors, Figeac, Cajare, Lectoure, Bordeaux, Périgueux,

Brives, Tulle, Clermont, Aigueperse, Gannat, Moulins-sur-Allier et Saint-Pierre-le-Moutier. Que nos lecteurs nous pardonnent cette nomenclature, bien sèche sans doute, mais qui devient bien édifiante quand on sait tout ce l'auguste visiteur accomplissait dans chaque maison. Dès le matin, il faisait la méditation à haute voix ; ensuite il célébrait la sainte messe, pendant laquelle il prêchait tous les jours ; il visitait en détail chacun des emplois ; il faisait l'examen particulier, recevait chacune des sœurs pour l'encourager, la consoler, la redresser au besoin ; enfin il ne quittait jamais un établissement sans avoir adressé la parole aux enfants, aux malades ou aux vieillards qui l'habitaient.

Toutefois, les retraites générales étant le moyen le plus facile et le plus complet de se mettre en rapport avec la congrégation tout entière, il en profitait toujours. Après celle de Nevers, qu'il présidait chaque année quand il ne la prêchait pas lui-même, il faisait donner une ou deux retraites sur quelque point central, où il réunissait les sœurs des maisons les plus rapprochées. Dans ces circonstances, il se réservait au moins les conférences, dans lesquelles il travaillait avec ardeur à raviver dans les retraitantes et à développer toujours davantage l'esprit de leur sainte vocation.

Nous donnerons de plus amples détails sur l'action imprimée par Mgr Dufêtre à la congrégation des sœurs de la Charité et instruction chrétienne de Nevers, quand le moment sera venu pour nous de parler de la translation de la maison mère dans les magnifiques constructions de Saint-Gildard.

CHAPITRE X

Inondations de la Loire. — Charité industrielle. — Révolution de 1848.

Si Mgr Dufêtre pourvoyait avec un zèle infatigable aux besoins spirituels de ses diocésains, il était aussi le premier à leur venir en aide dans leurs besoins matériels. Le même apôtre de la charité qui, en 1840, avait fait retentir et la chaire et la presse de son ardent appel en faveur des inondés de Lyon; le prélat dont le premier mandement, après sa prise de possession, avait été un cri de sympathique compassion jeté à une colonie lointaine, la Guadeloupe, ébranlée jusque dans ses bases par un terrible tremblement de terre, pouvait-il être insensible aux douleurs de ses enfants, et comprimer l'essor de sa charité, quand il s'agissait de leurs propres besoins? Les deux années 1845 et 1846 avaient laissé beaucoup à désirer sous le rapport des récoltes, et, pour comble de malheur, le fléau de l'inondation vint s'y joindre à une misère déjà bien grande. Qui de nous n'a présent encore à la mémoire le navrant spectacle qu'offrait, aux 18 et 19 octobre 1846, la vallée de la Loire, tout

à coup transformée en un lac immense? Qui de nous ne voit encore les flots déchainés trainant avec eux la dévastation et la mort? Qui put compter alors, dans le seul département de la Nièvre, le nombre de familles ruinées par ce nouveau déluge?

La situation était des plus critiques : il fallait non-seulement faire face aux besoins les plus pressants, mais encore penser à l'hiver qui approchait à grands pas. Le prélat ne perdit pas un instant. Il écrivit immédiatement à ceux de ses collègues dont les diocèses n'avaient point eu à souffrir, et les aumônes qui lui arrivèrent satisfirent aux nécessités les plus urgentes. Cette première question résolue, il s'agissait d'aborder la seconde. Pour assurer aux plus nécessiteux les aliments indispensables pendant l'hiver, le prélat conçut le projet de distribuer des soupes économiques, et le réalisa avec le plus heureux succès. Par ses ordres, d'immenses fourneaux furent construits dans des pièces dépendantes du palais épiscopal, et il se mit en rapport avec des commissionnaires de différents ports, afin d'obtenir à des prix modérés du riz, des pâtes et des légumes pour toute la saison d'hiver. Grâce à cette précaution, et à d'habiles combinaisons alimentaires opérées sous ses yeux, il parvint à procurer aux familles indigentes une nourriture saine, abondante, et même assez agréable pour qu'il la fit servir parfois à ses convives.

Trois fois par semaine, plus de cinq cents pauvres venaient, munis d'une carte, à l'évêché, recevoir et y manger, s'ils le désiraient, leur soupe économique. Ces

cartes, que les sœurs étaient chargées de distribuer aux pauvres, offrirent à la pieuse industrie du prélat une nouvelle ressource pour son œuvre. Proposées moyennant 10 centimes aux personnes charitables et aisées de la ville, et données par elles en aumône, elles avaient le double avantage de procurer de la nourriture à ceux qui les recevaient, et de rentrer en numéraire dans la caisse des indigents.

On vit alors les personnes les plus notables de la cité, en tête desquelles tenait à honneur de figurer M. le préfet de la Nièvre, faire prendre pour leur déjeuner et payer à la bourse des pauvres des portions de leur soupe économique. Il est difficile de se faire une juste idée du nombre de malheureux qui furent ainsi soulagés pendant l'hiver de 1846 et le printemps de 1847.

Avec le concours intelligent des sœurs, cette œuvre fonctionna dans un ordre parfait. Souvent, du reste, c'était le charitable prélat qui présidait lui-même aux distributions, qui servait les pauvres de ses propres mains, et il profitait de leur réunion pour leur adresser quelques paroles d'édification.

Dans un moment où la misère assiégeait tant de portes et pouvait créer à chaque instant des besoins imprévus, il ne crut pas pouvoir quitter sa ville épiscopale et reprendre dans son diocèse la visite qu'il avait coutume de faire chaque année pendant l'hiver. Retardant ses tournées pastorales jusqu'à Pâques, il voulut, pour utiliser son séjour à Nevers, se charger de la station de carême dans sa cathédrale. Ce soin qui, du reste, revenait au premier pasteur, lui était d'autant plus cher qu'il

avait à cœur de dispenser la grâce du jubilé accordé au monde catholique par le souverain pontife Pie IX à l'occasion de son élection.

Trois fois par semaine, le dimanche, le mardi et le jeudi, l'évêque redevenu missionnaire donna des conférences dogmatiques, qui servirent de base à une série d'instructions sur la morale, lesquelles eurent lieu tous les jours jusqu'à Pâques, à partir du quatrième dimanche de carême. Ces instructions ne l'empêchèrent pas de prêcher une retraite complète aux dames de la ville. Puis, comme s'il n'eût ressenti aucune fatigue d'un si pénible ministère, il se mit en route immédiatement après Pâques, pour continuer la visite du diocèse, toujours suivant le programme que nous avons donné précédemment.

Il était naturel que le prédicateur si connu des retraites ecclésiastiques ne privât pas son clergé du bonheur de l'entendre. Aussi, prêcha-t-il celle de 1843, à la suite de laquelle il tint son premier synode diocésain. A cette occasion, on peut faire un rapprochement digne de remarque. Le premier synode connu en France est celui que présida saint Aunaire, évêque d'Auxerre, vers l'an 580, époque où près de la moitié du diocèse actuel de Nevers faisait partie du diocèse d'Auxerre; et le premier synode qui ait eu lieu en France depuis la tourmente révolutionnaire, et qui ait été célébré d'après tous les rites prescrits par l'Église, est celui de Nevers, présidé par Mgr Dufêtre en 1843. Ce premier synode fut suivi de plusieurs autres, tenus avec la même solennité, à la fin des retraites pastorales. Le dernier que le prélat ait convoqué eut lieu

en 1859, quand déjà il ressentait les atteintes de la maladie qui l'enleva bientôt à l'affection de son diocèse.

Outre la question liturgique, dont nous aurons à nous occuper bientôt, on traita, dans le premier synode, de la discipline, de la partie du catéchisme qui devait être retouchée, puis du tarif, abandonné complètement à l'arbitraire, et à l'égard duquel il n'y avait pas plus d'uniformité qu'à l'égard de la liturgie. A la suite du synode, un tarif définitif fut préparé pour tout le diocèse, et une ordonnance royale le sanctionna le 2 décembre 1846.

La retraite ecclésiastique, prêchée à Nevers par Mgr Dufêtre, annonçait au clergé de France qu'il pouvait encore compter sur son apôtre; et, de fait, autant que ses devoirs d'évêque le lui permirent, il continua d'exercer ce premier ministère. Les honneurs rendus au pontife ne pouvaient faire oublier au prédicateur les consolations de l'apostolat. Au souvenir du passé, l'âme de l'évêque s'attendrissait et s'exhalait parfois en de touchants regrets. « Ah ! nous disait-il en quittant Valence, après la fructueuse retraite de 1856, « on regrette d'être évêque quand on pense au bien immense qu'on peut opérer par ces retraites. »

Déjà en 1844, il avait prêché la retraite pastorale de Cambrai et de Soissons; en 1845, celle de Montpellier; en 1847, malgré tous les travaux dont nous venons de parler, il donna celle d'Angers, puis celle de Fréjus, et enfin il s'embarqua de nouveau, au commencement du mois d'octobre, pour Alger, où il procura la même

faveur au clergé de ce diocèse et où il donna en même temps à la cathédrale les exercices du jubilé.

Les évêques étrangers enviaient à la France son éloquent apôtre. « *Pulsate et aperietur*, lui écrivait, au « mois de mars 1850, Mgr l'évêque d'Annecy. Fort « de cette parole du Sauveur, je viens encore de- « mander à Votre Grandeur la charité d'une retraite « ecclésiastique pour le diocèse de saint François de « Sales. J'ai l'espoir que vous viendrez, Monseigneur, « nous donner au moins les miettes de ces festins aux- « quels vous invitez les prêtres et les fidèles de l'heu- « reux diocèse de Nevers. Ce serait pour cette année « 1850, vers la fin de juillet. Votre Grandeur ferait ici « du bien plus que partout ailleurs. Veuillez me répon- « dre selon mon désir et celui d'un clergé qui vous « aurait une éternelle reconnaissance. »

Ne pouvant résister à une demande qui lui était faite au nom de saint François de Sales, Mgr Dufêtre donna la retraite à Annecy au mois de juillet. L'année suivante, il évangélisait le clergé de Troyes, et, en 1852, celui de Nancy.

Et qu'on ne pense pas que, pendant ces absences assez fréquentes, rien souffrit dans l'administration du diocèse. D'une part, le prélat ne s'éloignait jamais sans avoir tout prévu, pourvu à tout, et acquis la certitude qu'il pouvait s'absenter momentanément sans crainte, d'autre part, ses voyages, tout en ayant pour but immédiat le bien spirituel d'un autre diocèse, n'étaient pas inutiles à son propre troupeau. Les magnifiques constructions qui sont sous nos yeux, les fondations

dues à son initiative, les œuvres qu'il a soutenues et développées, en un mot, cette générosité inépuisable dont le secret nous échappe, trouvaient leur principal aliment dans ses prédications. Le noble salaire dont saint Paul a consacré l'honneur, acquis par les sueurs de l'évêque-missionnaire, n'était accepté par lui qu'à titre d'aumône au bénéfice de ses œuvres. Grâce à ces pieuses ressources, qu'un zèle infatigable d'un côté, et une délicate et intelligente charité de l'autre, multipliaient sans cesse, on voyait orphelinats, refuges, maisons de sœurs, séminaires, chapelles, églises, s'élever comme par enchantement. Le diocèse et la ville de Nevers n'avaient donc qu'à gagner à ces courses apostoliques, dont chacune devenait la source d'un nouveau bienfait.

Parmi les œuvres dues à la charité du prélat, une des premières fut l'association des ouvriers. Dès son arrivée, il s'était préoccupé des jeunes artisans de sa ville épiscopale. Abandonnés à eux-mêmes le dimanche, ils étaient exposés au danger des mauvaises compagnies et des réunions licencieuses. Pour les en préserver, il conçut le projet de leur procurer un local où ils pussent se réunir. Cette œuvre, modeste à son début, fut confiée aux frères de Saint-Viateur. « C'était, disait-il, un commencement de l'œuvre de Saint-François-Xavier, qui fait tant de bien à Paris et dans plusieurs villes de province. » Bientôt une vaste salle, surmontée d'un premier étage destiné à la bibliothèque des bons livres, offrit aux ouvriers de tout âge un charmant asile, où, le dimanche, ils pouvaient terminer leur

journée dans une réunion aussi attrayante qu'instructive.

Cette œuvre, comme toutes celles qu'entreprenait Mgr Dufêtre, fut bientôt assise sur des bases solides. Dès le mois de mai 1848, elle fonctionna régulièrement sous le nom de société de Saint-François-Xavier, et plus tard, cette association charitable reçut une existence légale par un décret impérial en date du 2 mai 1854. Ce n'est pas le lieu de dire ici tout le bien matériel et moral qu'elle opère parmi les ouvriers de la ville de Nevers. Ce bien se continue sur une large échelle. Pour en parler en détail, il faudrait citer des noms propres, et blesser la modestie de ceux qui les portent, et qui ne veulent être connus que de Dieu.

Par la date que nous venons de citer tout à l'heure (mois de mai 1848), nos lecteurs ont pu remarquer que les bouleversements sociaux, loin d'arrêter le prélat, ne faisaient pour ainsi dire que le stimuler davantage. Le jour même où la révolution de 1848 éclata, il quittait Paris, où il se rendait régulièrement tous les ans vers la fin de janvier, pour traiter avec le gouvernement des intérêts de son diocèse. Il ne se laissa pas effrayer par cette catastrophe imprévue, il rassura son clergé, et lui donna l'exemple d'une confiance pleine et entière en Celui qui est le maître des événements. Il continua à s'occuper de ses œuvres ; il travailla à compléter sa chère maison de Varennes, si bien que, le 5 août 1848, il écrivait : « J'ai ouvert hier « mon refuge, et je suis bien décidé, malgré les évé-
« nements, à continuer courageusement cette œuvre, sous

« la protection de la sainte Vierge et de saint Dominique. »

Cependant, il méditait un projet plus important encore. Il ne pensait à rien moins qu'à rapprocher le petit séminaire, qui était à 60 kilomètres de la ville épiscopale. Cet établissement occupait à Nevers, en 1855, un local tellement exigü, que, faute de ressources pour entreprendre des constructions nouvelles, on l'avait transféré à Corbigny, dans une ancienne abbaye de bénédictins. Quand Mgr Dufêtre arriva à Nevers, force lui fut de subir l'engagement qu'avait pris l'administration précédente, par un bail de trente ans ; mais, tout en rendant justice à la valeur des motifs qui avaient déterminé cette mesure, il gémissait sur les inconvénients qu'entraînait, pour le petit séminaire, cette distance considérable, qu'on ne pouvait d'ailleurs franchir qu'en voiture. Puis son cœur si aimant et si dévoué souffrait de n'avoir pas plus près de lui ses enfants de prédilection.

Cependant, de grandes difficultés s'opposaient à la réalisation d'un désir si naturel et si légitime. Il fallait d'abord trouver un emplacement ou un vaste local, puis se procurer les fonds nécessaires pour bâtir ou pour approprier à leur nouvelle destination les bâtiments achetés. Puis, l'établissement de Corbigny était grevé d'une dette qu'il fallait éteindre avant tout. Quelque graves que fussent ces obstacles, se confiant d'autant plus à la Providence que les moyens humains semblaient lui manquer davantage, le prélat se mit résolument à l'œuvre.

Pour éteindre la dette, il s'adressa à son clergé, sur le dévouement duquel, malgré la gêne où l'avait mis la révolution de février, il n'hésita pas à compter. Il n'est pas de sacrifice, pensait-il avec raison, qu'un évêque ne puisse demander à des prêtres dont les cœurs lui appartiennent. Son attente ne fut pas trompée; en peu de temps la dette fut diminuée, et enfin complètement éteinte. Quant au local, n'en trouvant pas de convenable, il se décida à bâtir sur le plateau de Pignelin, qui était alors la propriété du grand séminaire. Ce lieu, que sa position exceptionnelle recommandait déjà au choix du pontife, avait aussi à ses yeux l'avantage d'être assez rapproché du Bon-Pasteur de Varennes pour lui donner la facilité de visiter à la fois les deux établissements.

N'oublions pas qu'on était en 1848. Des amis trop prudents essayaient de ralentir l'ardeur du prélat, lui disant que la situation était trop tendue et l'horizon politique trop sombre pour entreprendre une œuvre aussi importante que la construction d'un petit séminaire; et, de fait, nos lecteurs se rappellent avoir souvent entendu répéter alors, même par les esprits les moins timides, ce mot dit déjà avec une variante en 1830 : « Nous
« marchons sur un volcan. — C'est vrai, répondait-il,
« mais Dieu est assez puissant pour empêcher le vol-
« can d'éclater. Tenez, ajoutait-il avec un esprit de
« foi admirable, je vais faire une convention avec la
« sainte Vierge, dont la protection ne m'a jamais man-
« qué. J'attendrai jusqu'au 2 juillet, jour de la fête de
« la Visitation, et si jusque-là la situation ne devient
« pas plus critique, je bénis et je pose, à la garde de

« Dieu et sous les auspices de Marie, la première pierre
« de mon petit séminaire. »

Le 2 juillet n'ayant pas amené de nuages plus menaçants à l'horizon politique, le prélat, fidèle à sa promesse, posa la première pierre des constructions magnifiques qui couronnent aujourd'hui le coteau de Pignelin. Sa fortune personnelle fut consacrée à cet édifice, qui est dû à son inépuisable charité¹. Un trait touchant suffira pour donner à nos lecteurs une idée de ce cœur d'évêque.

Pendant que l'on construisait la chapelle, le supérieur de la maison, pressé inopinément par l'entrepreneur de verser entre ses mains une somme assez élevée, va frapper à la porte du prélat. Il ne lui a pas plutôt exposé l'objet de sa visite, que celui-ci lui remet la somme demandée, puis, avec un sourire d'ineffable bonté, secouant sa bourse à peu près vide, il lui dit : « Ne revenez pas demain m'en demander autant : voilà « toute ma fortune ; » et trois pièces d'un franc tombèrent sur la table.

La maison de Corbigny restait libre par le transfert du petit séminaire à Pignelin. Mgr Dufêtre, toujours avide de bonnes œuvres, y fonda un pensionnat primaire, dont la direction fut confiée aux frères de l'Instruction chrétienne de Nancy.

Corbigny et Pignelin furent ouverts simultanément

¹ Il souscrivit d'abord pour 50,000 fr. ; puis il prêta au bureau d'administration des séminaires une autre somme de 50,000 fr. remboursable en vingt ans, par annuités de 2,500 fr. Par son testament, il a légué aux séminaires ce qui pouvait lui être encore dû.

en 1850. A cette occasion, répondant à l'objection qu'on lui faisait en face d'entreprises si multipliées et si onéreuses, l'ingénieux prélat fit une application merveilleuse d'un passage de l'Évangile. « Dieu ne nous a-t-il
« pas envoyé au milieu de vous pour que son œuvre se
« fasse ? et vous nous demandez pourquoi tant d'œuvres
« nouvelles, pourquoi tant d'entreprises incessantes.
« Nous vous répondrons avec le Sauveur : *Pater meus*
« *usque modo operatur, et ego operor* : Mon Père opère
« sans cesse, et moi je dois opérer avec lui. »

Aussi, dès cette époque, un autre projet le préoccupait, et il ne tarda pas à le réaliser. Tout en fondant Pignelin, il ne s'était pas dissimulé que si le site agréable de ce ravissant plateau et l'air pur qu'on y respire devaient avoir de l'attrait pour les parents et pour les enfants, le trajet de six kilomètres à parcourir, pour s'y rendre de Nevers, devrait être, aux yeux de bien des mères, une difficulté sérieuse. Il fallait donc fonder à Nevers même une succursale de Pignelin, un second petit séminaire, dans lequel les enfants seraient admis dès l'âge le plus tendre, et recevraient tout à la fois des principes religieux, l'instruction proportionnée à leur âge et les soins particuliers qui doivent entourer de si jeunes écoliers. Les anciens bâtiments occupés par le petit séminaire, avant son transfert à Corbigny, furent appropriés à cette nouvelle destination, et, dès 1855, l'institution Saint-Cyr offrait aux familles de Nevers un établissement que beaucoup de villes plus importantes envieraient. Le nombre toujours croissant des membres de cette intéressante famille montre chaque jour que le

prévoyant prélat a pourvu à un des plus sérieux besoins de cette ville.

Cependant, s'il aimait Pignelin, s'il aimait Saint-Cyr, comme il se plaisait tant à le dire, cette affection n'était pas exclusive, et une bonne part de sa tendresse épiscopale se déversait sur son grand séminaire. Le vendredi de chaque semaine, il se rendait au milieu de ses lévites, pour leur faire une paternelle instruction à l'heure de la lecture spirituelle.

Au rétablissement du siège de Nevers, le gouvernement avait abandonné, pour être affectés au grand séminaire, les anciens bâtiments du monastère de Saint-Sauveur, qui, assis comme à l'ombre de la cathédrale et du palais épiscopal, auraient offert tous les avantages désirables, si le peu de solidité des vieilles constructions n'eût inspiré des craintes qui furent bientôt confirmées par l'éroulement subit de la tour et de l'église du prieuré.

Au lieu de présenter un projet de restauration qui eût entraîné bien des longueurs et exigé des sommes considérables, Mgr Naudo obtint de l'État, pour y transférer le grand séminaire, l'ancien couvent des ursulines, occupé alors par le directeur de l'administration de la fonderie de canons. Malheureusement, ce nouveau séminaire était à plus d'un kilomètre de distance de la cathédrale.

À son arrivée dans le diocèse, Mgr Dufêtre, frappé de cet inconvénient si grave pour les élèves, désirait vivement qu'on revînt sur ce fait regrettable. Il fit même des démarches dans le but d'obtenir une étude sérieuse de consolidation et de restauration de l'ancien sémi-

naire ; mais le gouvernement, qui venait de réparer le couvent des ursulines, n'était pas disposé à de nouvelles dépenses : il fallut se résigner.

La direction du grand séminaire était depuis longtemps confiée à des prêtres du diocèse ; mais connaissant tous les avantages qu'offrirait une congrégation religieuse, Mgr Dufêtre n'attendait que le moment où il pourrait les lui procurer. Il y parvint en 1852, et il écrivit alors à son clergé : « Nous nous empressons de vous annoncer que
« nous avons pu réaliser un des vœux les plus ardents
« de notre cœur, en appelant à la tête de notre sémi-
« naire des prêtres de la Société des maristes... Nous
« sommes heureux de confier l'avenir de notre diocèse
« à un institut si pieux, si zélé, si visiblement béni de
« Dieu. Nous nous proposons de solliciter plus tard de
« cette société une colonie d'ouvriers apostoliques, qui
« seront toujours prêts à vous porter secours dans
« l'exercice de votre ministère. »

Ce nouveau désir ne tarda pas à être accompli, et la colonie attendue vint à peu de temps de là s'installer à Nevers.

Ce fut encore en cette année 1852 que fut fondée la caisse diocésaine. Depuis longtemps, comme il le disait dans une de ses circulaires, son cœur souffrait à la vue
« de ces prêtres vénérables chargés de mérites et d'an-
« nées, qui, *après avoir combattu, comme de généreux sol-*
« *dats, les combats du Seigneur*, se voient forcés par l'âge
« ou les infirmités de quitter les rangs de la milice sainte
« sans savoir où reposer leur tête, où trouver pour eux-
« mêmes ce pain de chaque jour que, dans des temps

« plus heureux, ils partageaient avec les pauvres. » Bénie de Dieu comme toutes les œuvres fondées par Mgr Dufêtre, la caisse diocésaine pour les prêtres âgés et infirmes continue à rendre d'importants services.

Il est une autre œuvre à la fondation de laquelle Mgr Dufêtre avait contribué de tout son pouvoir pendant qu'il était vicaire à Saint-Polycarpe, à Lyon, une œuvre bénie entre toutes, et qu'il ne cessa jamais de recommander, nous voulons parler de l'œuvre de la Propagation de la foi. Dans ses missions, dans ses retraites, partout il en faisait sentir les avantages, et personne, peut-être, n'a plus contribué que lui à la répandre. Devenu évêque, il ne cessait d'appeler sur elle l'intérêt de ses diocésains, soit dans ses mandements, soit dans ses visites pastorales, fidèle, sur ce point comme sur tant d'autres, à l'ordre de l'Apôtre : *Insta opportune, importune*. Il lui consacra spécialement le mandement du carême de 1848, où il la présenta comme la gloire et la consolation de l'Église, en faisant ressortir toute son importance non-seulement religieuse, mais sociale. Après avoir exposé l'état d'abjection dans lequel croupissent les peuples sauvages, il se demandait ce que nous serions sans la foi, et il engageait les fidèles à ne pas oublier que nous aussi nous avons été infidèles et barbares, et que nous le serions peut-être encore, si la charité des Églises d'Orient, si le zèle des premiers pontifes de Rome ne nous avaient envoyé ces généreux apôtres de Jésus-Christ, qui, en plantant son étendard au sein de nos antiques forêts, ont détruit sans retour le culte insensé des druides. « Ils ont paru dans notre chère patrie, conti-

« nuait-il, ces généreux missionnaires de la paix, et, dès
 « les temps les plus reculés, Lyon a entendu la voix des
 « Pothin et des Irénée; Paris se convertit aux accents
 « des Denis, des Rustique et des Éleuthère; Tours se
 « glorifie des Gatien et des Martin; Amiens, de son
 « grand saint Firmin; Nantes, de ses intrépides Donatien
 « et Rogatien; Toulouse s'est fondée sur le sang des
 « Saturnin; et nos pères, qu'avait pu vaincre, mais que
 « n'avait pu dompter la puissance des Césars, dont la
 « civilisation romaine n'avait pu adoucir le rude langage
 « ni polir les mœurs farouches, nos pères, changés en
 « d'autres hommes, nous ont transmis, avec le précieux
 « héritage de leur foi, le plus riche trésor de lumières
 « et de vertus.

« Et vous, nos très-chers frères, esclaves affranchis,
 « frères de tant d'autres qui ne le sont pas encore, est-
 « ce que vous leur refuseriez le secours qui peut seul les
 « affranchir à leur tour de l'horrible servitude où ils
 « sont enchaînés? Est-ce que vous hésiteriez à rompre
 « leurs fers, en leur envoyant ces anges de paix, ces
 « libérateurs célestes qui les rendraient, comme vous,
 « à la douce liberté des enfants de Dieu? »

Il exposait ensuite les objections ordinaires des gens du monde, et y répondait avec une force et une logique entraînant.

Cette œuvre admirable, qui, depuis quarante-cinq ans, n'a fait que croître et se développer, avait été, dès son origine, l'objet de toute son affection; s'il n'a pas été un de ses fondateurs, il a été bien certainement un de ses propagateurs les plus constants et les plus zélés.

CHAPITRE XI

Études archéologiques.

Dans le cours de ses retraites ecclésiastiques, Mgr Dufêtre, en parlant de la science du prêtre et des études auxquelles il doit se livrer, avait souvent résumé toutes ses instructions sur ce point dans ces paroles du grand apôtre aux Philippiens. « Tout ce qui est vrai, tout ce qui est juste, tout ce qui est saint, tout ce qui est aimable, tout ce qui contribue à une bonne réputation, tout ce qui porte à la vertu et à l'amour de la discipline, tout cela doit être le sujet de vos méditations. »

Son plus grand désir était que le prêtre ne demeurât étranger à aucune des études qui se rattachent, même indirectement, à la gloire de Dieu et au salut des âmes, et qu'il se rappelât toujours qu'il est le ministre du Dieu des sciences.

L'archéologie chrétienne, qui a présidé de nos jours à la restauration intelligente de tant d'églises, avait fixé depuis longtemps déjà son attention.

Dès le principe, il avait applaudi aux efforts du savant M. de Caumont pour le rétablissement des études archéologiques en France, et lorsque, en 1830, le directeur de

la *Société française pour la conservation des monuments historiques* ressuscitait cette science trop oubliée, l'abbé Dufêtre entrevoyait déjà quels pourraient être un jour les heureux résultats de ce mouvement providentiel.

Dans les voyages qu'il fit en Italie en 1829, et en Suisse en 1850, il recueillit les notes les plus détaillées sur les différentes églises qu'il visitait. Pendant qu'il était à Tours, il pressa M. l'abbé Bourassé d'entrer dans la voie ouverte par M. de Caumont, et d'utiliser sa plume facile en procurant au clergé un traité clair et précis d'*Archéologie chrétienne*. On sait quel succès a obtenu cet ouvrage. Il contribua puissamment à développer dans le clergé des connaissances qui mirent nos monuments religieux à l'abri des restaurations déplorables qui leur enlevaient peu à peu leur caractère et leur beauté primitive. C'est également sous son inspiration que M. l'abbé Bourassé entreprit de décrire les cathédrales de France.

Ce dernier volume parut l'année même où Mgr Dufêtre monta sur le siège de Nevers, et l'auteur se fit un devoir de le dédier au nouveau prélat, qui lui en avait inspiré la première idée et l'avait encouragé dans son travail. « Quel nom, disait-il dans sa dédicace, pouvait mieux protéger cet ouvrage, que « celui d'un évêque
« dont la voix éloquente a successivement retenti dans
« toutes nos cathédrales de France, et dont la haute in-
« fluence a si bien contribué à faire entrer le clergé
« dans ce mouvement de renaissance des arts chré-
« tiens, qui sera, dans l'avenir, une des plus grandes
« gloires de notre époque? »

A son arrivée dans le diocèse, Mgr Dufêtre put se convaincre que les monuments religieux ne le cédaient en rien à ceux des autres contrées. Ainsi, Nevers peut montrer avec un légitime orgueil et sa vieille cathédrale et sa belle église romane de Saint-Étienne. L'influence bénédictine se fait remarquer dans un grand nombre d'églises de la contrée des Amognes, et la partie de l'ancien Auxerrois maintenant réunie au diocèse de Nevers est couverte des plus gracieux monuments. Mais hélas ! sur plus d'un point le regard était attristé, quand il tombait sur des constructions modernes, élevées sans art et sans goût. L'église de Donzy, alors en construction, était la première à laquelle on appliquait avec intelligence les principes de l'architecture ogivale. Aussi, voulut-il la consacrer avec la plus grande solennité, afin d'encourager le retour à l'art chrétien. A quelque temps de là, il adressait à son clergé la circulaire suivante :

« Les études archéologiques prennent de jour en jour
« de plus grands développements. Dans toutes les par-
« ties de la France, des hommes, jaloux de conserver
« intacts nos monuments antiques de tout genre, se sont
« voués avec ardeur à des travaux immenses, qui tendent
« à la réhabilitation entière de siècles heureusement in-
« spirés, mais trop longtemps méconnus. Après tant d'an-
« nées de destruction, on a senti enfin le haut intérêt qui
« s'attache à nos édifices du moyen âge, d'une architec-
« ture si splendide, d'une grandeur si majestueuse ; on
« les a justement regardés comme une de nos plus pré-
« cieuses gloires nationales.

« Au milieu du mouvement général, l'attention du

« clergé n'a pas tardé à être sollicitée par un genre d'é-
 « tude qui lui convient à des titres nombreux. Les mo-
 « numents qui excitent partout un si vif enthousiasme
 « appartiennent surtout à la religion. A une époque où
 « la société était profondément empreinte du principe
 « catholique, où la pensée religieuse dominait toutes
 « les intelligences, ces édifices furent élevés sous l'in-
 « fluence des plus sublimes idées. S'ils sont admirables
 « au point de vue des arts, ils ne le sont pas moins sous
 « le rapport de l'expression chrétienne.

« Les architectes de nos cathédrales et de nos plus
 « somptueuses églises furent des évêques et des clercs.
 « Les interprètes de ces chefs-d'œuvre doivent être des
 « prêtres ; c'est un patrimoine qui nous appartient et
 « nous ne devons le céder à personne. Nos prédéces-
 « seurs nous ont montré le chemin ; mieux inspirés que
 « nous, secondés par les populations qui s'empressaient
 « de marcher à leur voix, ils ont pu réaliser les plus
 « hardies conceptions, les plus gigantesques entreprises.
 « Cherchons du moins, par tous les moyens qui sont en
 « notre pouvoir, à conserver les monuments qu'il nous
 « ont laissés, à les comprendre et à les expliquer. Notre
 « impuissance nous condamne à renoncer même à l'es-
 « pérance de renouveler jamais de semblables construc-
 « tions ; veillons donc, avec la plus inquiète sollicitude,
 « à la conservation des merveilles que nous possédons.

« Le prêtre est le gardien naturel des monuments re-
 « ligieux ; l'église est la maison du prêtre, c'est là qu'il
 « exerce la plupart de ses augustes fonctions ; c'est là
 « qu'il prie, qu'il pleure, qu'il instruit, qu'il console,

« qu'il offre l'adorable sacrifice, qu'il réconcilie les
 « pécheurs avec Dieu. Qui donc, plus que le prêtre, est
 « intéressé à conserver nos édifices sacrés dans toute la
 « pureté de leur architecture primitive ? et qui, plus que
 « lui, peut exercer, sur les travaux réparateurs, cette in-
 « fluence qui les sauvera des dégradations ou des altéra-
 « tions qui font trop souvent gémir les hommes de
 « l'art ?

« Nous nous appliquerons, nos chers coopérateurs, à
 « répandre toujours de plus en plus, dans le clergé de ce
 « diocèse, l'amour des antiquités chrétiennes. Nous
 « chercherons à étendre la connaissance des principes
 « qui peuvent en donner l'intelligence, et qui doivent
 « présider constamment à leur conservation et à leur
 « restauration. Nous nous élèverons avec force contre
 « toute mutilation ou restauration maladroite des beaux
 « édifices que renferme notre diocèse.

« Grâce à Dieu, le clergé commence à comprendre le
 « mérite inappréciable de cette architecture vulgairement
 « appelée gothique, que l'on avait regardée longtemps
 « comme le produit d'une imagination désordonnée et
 « d'une fantaisie capricieuse. Un mouvement général
 « s'est prononcé en faveur de nos monuments religieux
 « du moyen âge, et les prêtres se sont mis partout à la
 « tête de ce mouvement. Seulement, ils n'agissent pas
 « comme ces hommes imbus de théories stériles, qui se
 « passionnent uniquement pour de vaines formes, pour
 « un travail matériel où le ciseau, dirigé par une main
 « habile, a su créer des chefs-d'œuvre. Ils pénètrent
 « jusqu'au sens intime de ces nobles édifices ; ils

« étudient le symbolisme qui anime toutes les parties
« de la construction ; ils voient la vie divine qui palpite
« dans tous les membres du monument sacré.

« Beaucoup d'antiquaires ne savent observer dans
« nos églises qu'un travail d'une surprenante perfection,
« que des pierres liées ensemble par les lois d'une sage
« et heureuse symétrie, que des sculptures et des or-
« nements artistement ciselés ; en contemplant l'œuvre
« de l'homme, ils ne savent pas discerner la part de son
« intelligence, de l'inspiration et du sentiment religieux.
« Sans négliger l'importance historique et artistique de
« nos immortels monuments, nous verrons dans leur
« construction l'image éclatante de la transformation
« morale que le monde a subie sous l'influence de la
« religion de Jésus-Christ, et nous nous réjouirons en
« reconnaissant que non-seulement la doctrine évan-
« gélique surpasse toute doctrine venant des hommes,
« mais que les monuments élevés par le christianisme
« sont bien au-dessus des autres monuments construits
« pour des destinations diverses.

« Le diocèse de Nevers, nos très-chers coopérateurs,
« est un des plus riches en édifices religieux de toute
« espèce ; malgré les pertes cruelles et nombreuses qu'il
« a faites, il possède encore des monuments qui peuvent
« le disputer en magnificence à tout ce que l'architec-
« ture a créé de plus noble et de plus parfait. Notre belle
« cathédrale de Saint-Cyr, notre grande église de la
« Charité, etc., sont des édifices dont le nom glorieux
« est répété dans toute la France. Nos monuments du
« Nivernais ont même un caractère particulier qui les

« rend encore plus intéressants aux yeux des archéolo-
« gues. Des dispositions originales, des formes modifiées,
« des détails particuliers d'ornementation, prouvent que
« nos pères, tout en suivant la marche générale des arts,
« ont su imprimer à leurs œuvres un cachet qui les
« distingue.

« Veillons donc à la garde de ces édifices, qui attes-
« teront à jamais la vivacité de la foi de nos ancêtres,
« et qui passeront à la postérité la plus reculée comme
« une preuve de la vivifiante action du catholicisme dans
« les beaux-arts. Les prêtres sont les héritiers de toutes
« les grandes œuvres de leurs devanciers, œuvres théo-
« logiques, historiques, littéraires ou architecturales.
« C'est un bien de famille qu'il n'est pas permis d'aban-
« donner sans crime. Lorsque la nécessité vous obligera
« d'entreprendre des travaux de restauration, n'oubliez
« jamais les préceptes de la science ni les instructions
« de l'expérience. Il est des restaurations aussi tristes
« que des démolitions : l'œil est souvent affligé de voir
« les mutilations qu'on fait éprouver à des parties fort
« intéressantes et fort curieuses. Ne détruisons rien ;
« cherchons plutôt à rendre à nos églises leur pureté
« primitive, en restituant les ornements qu'elles ont
« perdus. Si les besoins du culte exigent quelques addi-
« tions, cherchons à les mettre en harmonie avec le
« corps de la construction, sans nous laisser entraîner
« par de fausses idées sur la décoration des églises. »

Dès ce moment, le diocèse eut une place d'honneur parmi les autres diocèses de France, sous le rapport des constructions et des restaurations religieuses. A l'ouver-

ture du congrès archéologique de Nevers, en 1851, l'illustre fondateur des congrès, en priant Mgr Dufêtre d'accepter la présidence de l'assemblée, lui disait avec raison : « Nous sommes heureux et flattés, monseigneur, « de vous voir présider nos séances dans votre ville « épiscopale. Un des premiers vous nous avez encouragé dans la voie que nous avons suivie, et vous avez, « par votre influence, puissamment contribué à propager « les études archéologiques. Vous avez, à bien des titres, « le droit de nous présider. »

Le secrétaire général du congrès parla à son tour, et rappela que le prélat avait été l'intelligent promoteur de tout ce qui avait été fait depuis sept ans dans le diocèse, pour l'entretien et la restauration des monuments religieux.

Mgr Dufêtre prit alors la parole, et, après avoir repoussé avec modestie les éloges qui lui avaient été adressés, il ajouta : « Depuis longtemps je me sentais un « goût prononcé pour les merveilles de l'art chrétien, « et je puis dire, avec M. le secrétaire général du congrès, que c'était pour moi un sentiment instinctif. Ce « goût ne tarda pas à se développer par la lecture des savants ouvrages de celui que vous aimez à proclamer « votre guide et votre maître. Dès lors j'ai travaillé à « faire croître autour de moi ce sentiment du beau. Je « désirais vivement voir l'architecture religieuse reconquérir ses droits et vivre de la vie qui lui était propre. « Le succès a couronné mes efforts, et je me félicite « d'avoir contribué à développer ce goût soit à Tours, « soit à Nevers. Ces deux villes comptent maintenant des

« archéologues zélés et instruits. Là s'arrête tout mon
« mérite.

« Je regrette que mes nombreuses occupations
« m'aient toujours empêché de me livrer moi-même,
« comme je l'aurais désiré, à cette étude intéressante,
« qui fait partie de notre science catholique; car
« l'archéologie est aussi, dans un sens, la parole abré-
« gée de Jésus-Christ, *verbum breviatum*; elle est l'ex-
« pression la plus haute de la pensée chrétienne et
« de toutes nos traditions catholiques. Nos vieilles ba-
« siliques, soit dans leurs plans, soit dans leurs dispo-
« sitions, soit dans leur ornementation, nous présentent
« le résumé fidèle du dogme et de la morale évangéli-
« ques. Toutes les sciences étaient déjà venues s'incliner
« devant la science incréée pour restaurer tout en Jé-
« sus-Christ, comme dit encore l'Apôtre : *Instaurare om-
« nia in Christo*. L'architecture seule restait sous l'in-
« fluence païenne. Depuis trois siècles, on élevait en
« l'honneur du Dieu de vérité des temples semblables à
« ceux qu'on eût élevés pour les faux dieux de Rome et
« d'Athènes, quand quelques hommes d'une haute intel-
« ligence sont venus nous révéler tout ce qu'il y avait de
« beau et de noble dans l'architecture du moyen âge, où
« tout est représenté par de gracieux symboles, où tout
« revêt la forme d'une ravissante poésie. L'impiété
« elle-même a été forcée de rendre justice à ces chefs-
« d'œuvre de l'art chrétien qu'elle avait si longtemps
« dédaignés; elle a fini par s'incliner devant leur su-
« blime majesté. Au moment où elle ouvrait la bouche
« pour prononcer des anathèmes et des malédictions,

« frappée tout à coup d'admiration, comme autrefois le
 « faux prophète Balaam à la vue du camp d'Israël, elle
 « n'a pu s'empêcher de s'écrier avec lui : « Que vos pa-
 « villons sont beaux, ô Jacob ! que vos tentes sont ma-
 « gnifiques, ô Israël ! *Quam pulchra tabernacula tua,*
 « *Jacob, et tentoria tua, Israël !* »

Cette brillante improvisation fut accueillie par des applaudissements unanimes, qui se renouvelèrent chaque fois que, pendant la durée du congrès, l'éminent prélat voulut bien se faire entendre.

Pour engager son clergé à entrer dans cette voie réparatrice, Mgr Dufêtre désira que l'étude de l'archéologie fût comprise, acceptée par lui comme une partie intégrante de ses études, et il ordonna, en conséquence, que cette branche de la science entrât dans le programme des conférences ecclésiastiques.

Bientôt il eut la consolation de voir les prêtres du diocèse comprendre tout ce qu'il y a de ravissant dans les conceptions architecturales que la foi a inspirées à nos pères. Ils environnèrent de leurs respects les œuvres du moyen âge, et, au lieu d'imiter le mauvais goût de leurs devanciers dans les restaurations des sanctuaires confiés à leur garde, ils s'identifièrent avec la pensée des maîtres de l'art, et ils dirigèrent les travaux d'après les vrais principes de l'archéologie. Sur tous les points du diocèse de sérieuses et importantes restaurations furent entreprises : Saint-Étienne de Nevers, Saint-Pierre-le-Moulier, Saint-Parize-le-Châtel, Mars-sur-Allier, Décize, Cercy-la-Tour, Montenoison, Prémery, Neuville-les-Décize, Menou, Varzy, Brassay, Saint-Martin-du-Puy, Ser-

mage, Isenay, Jailly, Rouy, Colmery, Cessy, Montigny-aux-Amognes, Beaumont-sur-Sardolles, Imphy, Varennes-les-Nevers, Challement, Germenay, Grenois Beaulieu, Pouilly-sur-Loire, Saint-Jacques de Cosne, Cervon, Héry, Moraches, Brinon, Coulanges-les-Nevers, Marzy, Garchizy, Perroy, la Celle-sur-Loire, Anlezy, Ciez, Clamecy, Pousseaux, etc., virent leurs églises reconquérir leur ancienne splendeur, et se revêtir des joyeuses parures dont le temps, la révolution et l'ignorance les avaient si malheureusement dépouillées.

Tandis que les monuments anciens reparaissaient avec une jeunesse nouvelle, d'autres églises, belles, harmonieuses comme leurs aînées, qui, d'ailleurs, leur servaient de modèle, s'élevaient en grand nombre et reproduisaient la forme gracieuse et la riche ornementation de l'architecture des douzième et treizième siècles. Les églises de Saint-Léger-du-Fougeret, de Saint-Léger-des-Vignes, de Chasnay, d'Arbourse, de la Celle-sur-Nièvre, d'Arquian, de Chalaux, de Marigny-sur-Yonne, de Saint-Martin-du-Tronsec, de Trois-Vèvres, de Dun-les-Places, de Vandenesse, de Sainte-Marie, les chapelles de Notre-Dame-du-Peuple-Nivernais, du Bon-Pasteur de Varennes, du petit séminaire de Pignelin, sont autant de monuments du goût le plus pur, qui font aujourd'hui l'admiration de tous les visiteurs.

Tous ces édifices, construits ou réparés, doivent en grande partie leur existence et leur beauté à Mgr Dufêtre, qui, par ses largesses personnelles, entraînait à sa suite les administrations et les individus dans cette voie de restauration intelligente de nos monuments diocésains.

Que n'a-t-il pas fait, surtout, pour déterminer les fabriques à orner de vitraux peints au moins les absides des sanctuaires ? Tantôt il proposait de partager la dépense, tantôt il offrait un vitrail tout entier. Quand, dans une église, il trouvait les fenêtres du chœur obstruées, « Rendez, disait-il, rendez les yeux à cette église, et qu'ils soient bien beaux. J'en payerai un, ajoutait-il avec un bon sourire ; courage et confiance, la Providence vous aidera à faire le reste. » C'est ainsi qu'un grand nombre d'églises ont leurs fenêtres, surtout celles du chœur, garnies de gracieuses peintures qui représentent aux yeux des populations les mystères et les enseignements du christianisme. D'autres fois c'était une statue, un autel, des fonts baptismaux qu'il se chargeait de procurer à une église pauvre. On peut bien dire qu'il n'y avait d'égal à son zèle pour la maison du Seigneur que l'ardeur dont il était dévoré pour le salut des âmes.

Plus tard, quand la mort nous l'enleva, il venait de faire entrer l'art religieux du moyen âge dans une phase nouvelle, en introduisant les peintures murales dans les églises romanes. La chapelle de Notre-Dame-du-Peuple-Nivernais, et celle du petit séminaire, peintes en partie aux frais du généreux prélat, sont des modèles admirables du genre.

CHAPITRE XII

Événements de 1851. — Saint-Gildard. — La Visitation.

Entraîné à la suite des œuvres de charité et de zèle qui naissaient, pour ainsi dire, sous les pas de Mgr Dufêtre, nous allions passer sous silence le récit des événements qui agitaient le département de la Nièvre pendant les années 1851 et 1852. Ces faits douloureux mettent dans un tel relief le caractère et le cœur du prélat, que nous demanderons à nos lecteurs la permission de nous y arrêter un instant.

On sait quels progrès le socialisme avait faits dans le centre de la France, et en particulier dans le département de la Nièvre, au sein de la population ouvrière. Le coup d'État de 1851, tout en rassurant les bons citoyens, avait surexcité les mauvaises passions de ces hommes pervers qui ne rêvaient rien moins que la ruine de la société.

La nouvelle des événements du 2 décembre, arrivée à Clamecy pendant la nuit qui les suivit, trouva les chefs des socialistes à leur poste, réunis et si bien préparés pour l'action, que l'insurrection fut décidée pour la nuit du 4 au 5.

Il n'entre pas dans notre plan, et encore moins dans notre pensée, de juger ici les personnes et les choses. Toutefois, nous sommes loin d'admettre les appréciations sévères de l'auteur d'un ouvrage intitulé *Révolution de Clamecy*. Combien de fois n'avons-nous pas entendu Mgr Dufêtre, qui avait vu les choses de près, dire : « Les habitants de Clamecy sont loin d'être aussi coupables qu'on le dit communément et qu'on le croit en France. Là, comme dans toute ville qui devient le théâtre d'une émeute, il faut bien distinguer entre les gens pervers qu'on appelle émeutiers (et ceux-là sont ordinairement en petit nombre), et une population habituellement honnête et paisible, qui cède momentanément à un mouvement irréfléchi d'effervescence révolutionnaire. »

Clamecy en était là, nous l'affirmons sans crainte. Mais le sang ne coulait pas moins dans la cité égarée, et, par suite, tout le département de la Nièvre était mis en état de siège.

Le général Pellion, qui le commandait, partit à la tête d'un nombreux détachement, avec de l'artillerie, pour attaquer vigoureusement les insurgés et s'emparer de la ville. Ceux-ci, effrayés par les forces dont il disposait, et surtout par l'artillerie qui, placée sur un point élevé, plongeait sur toute la ville, se dispersèrent, pendant la nuit du 7 décembre, sans avoir fait aucune résistance, et le 8 au matin le préfet et le général entraient dans Clamecy.

Cependant, à la pensée des malheurs qui étaient venus fondre sur cette ville, et persuadé que les victimes

allaient devenir plus nombreuses encore si les insurgés luttaienent contre la force armée, Mgr Dufêtre, qui connaissait la parole du divin Maître : « Le bon pasteur « donne sa vie pour ses brebis, » partit en poste de Nevers, pour tenter de pénétrer dans la ville afin d'y arrêter l'effusion du sang, fût-ce au péril de sa vie. En arrivant à Tannay, petite ville située à treize kilomètres de Clamecy, il apprend que le général Pellion vient d'y entrer. Aussitôt, pressé par la tendresse de son cœur, il implore le général en faveur de ses malheureux habitants. « J'arrive à Tannay, lui écrit-il à la « hâte, et je frémis en pensant aux maux qui menacent « cette malheureuse population de Clamecy. Je viens la « recommander à votre clémence. Il y a de grands cou- « pables, sans doute, mais il y a aussi beaucoup d'hom- « mes égarés ; ayez pitié d'eux, je vous en supplie. Ne « suivez pas les lois rigoureuses de la guerre ; songez « aux femmes que vous rendriez veuves, aux enfants « que vous rendriez orphelins.

« Il me tarde de pouvoir entrer à Clamecy, et d'aller « vous conjurer de vive voix d'épargner mes infortunés « diocésains. »

Puis il ajoute en *post-scriptum* : « Si quelque exécution devait avoir lieu, j'ose vous demander de laisser « aux coupables le temps d'appeler un prêtre et de se ré- « concilier avec Dieu. »

Le prélat suivit de près cette lettre, qu'il avait envoyée par un courrier. Il voulait interposer ses supplications entre la rigueur de la justice militaire et les malheureux que les passions avaient égarés.

Ange de paix et de réconciliation, intercesseur puissant, même auprès de la justice des hommes, le pontife arrive à Clamecy, et, environné d'une foule immense, qui salue en lui un père et un sauveur, il se rend à l'église et il monte en chaire. Jamais peut-être il n'avait déployé autant d'éloquence, jamais sa physionomie n'avait été plus expressive, sa voix plus pénétrante, sa pensée plus grande et plus belle. Trois jours d'émeute, l'état de siège, l'appréhension des rigueurs de la justice militaire, avaient jeté la terreur dans toutes les âmes. Saisissant avec un à-propos merveilleux cette situation douloureuse de l'auditoire, il supposa avec raison, dans la bouche de tous ceux qui étaient venus pour l'entendre, les paroles que les anciens de Bethléem adressaient à Samuel : « Venez-vous au milieu de nous « avec l'olivier de la paix ? *Pacificus-ne est ingressus « tuus ?* » Et, s'appropriant la réponse du prophète à cette question, il s'écria avec une émotion qu'il dominait à peine : « Oui, oui, je vous apporte la paix, *paci-*
ficus ! Trop de sang déjà a été répandu, trop de vic-
 times ont été immolées. Venez, mes frères bien-aimés,
 venez avec moi à l'autel du Dieu qui, après avoir
 pacifié le ciel avec la terre, nous a légué la seule
 vraie fraternité, celle que la religion inspire. Venez à
 l'autel de Celui qui est le prince de la paix, et,
 tous réunis dans la charité de Jésus-Christ, oubliant
 les luttes fratricides, soyons là comme une seule et
 même famille autour de la table d'un père. Venez,
 immolons ensemble au Seigneur le sacrifice de la
 douleur et du repentir : *Venite mecum ut immolem.*

« Venez, et que les anges, témoins des dispositions de
« vos cœurs, entonnent ici, à cette heure même, l'hymne
« sacré de la paix. Venez, et que la terre elle-même,
« devenue l'écho fidèle de la parole des anges, re-
« dise à son tour : la paix ! la paix ! » Nous renon-
çons à décrire l'effet produit par cette éloquence du
cœur.

Clamecy avait vu un abîme entr'ouvert et avait pu
en sonder la profondeur ; comme les matelots au
fort de la tempête, des hommes jusqu'alors indiffé-
rents avaient élevé leurs regards vers le ciel et im-
ploré le secours d'en haut ; les esprits et les cœurs
s'étaient inclinés vers la religion, seule capable de raf-
fermir l'édifice social ébranlé jusque dans ses fonde-
ments. Puis, que de larmes à sécher ! que d'aveux à
recueillir au tribunal de la pénitence ! que d'esprits à
éclairer ! combien de coupables qu'il fallait réconcilier
avec Dieu et avec leurs frères !

Par un hasard providentiel, au moment même où l'in-
surrection éclata, une mission était donnée à l'occasion du
jubilé. La prudence humaine conseillait d'ajourner à un
autre temps la reprise de ces saints exercices, suspendus
pendant l'émeute ; mais le prélat, s'inspirant de pensées
plus hautes, crut l'occasion plus favorable que jamais
à leur succès. Voyant son auditoire vivement ému, il
annonça que les prédications allaient reprendre leur
cours, et subjuguée par sa parole entraînant, la popu-
lation presque tout entière, après avoir suivi avec em-
pressement les exercices de la mission, profita de la
grâce du jubilé.

Nous avons dit déjà que, s'il y avait de grands coupables, le plus grand nombre de ceux qui avaient pris part aux sanglants événements de Clamecy étaient des gens égarés. Le cœur du charitable pontife était brisé en pensant que les infortunés, presque tous pères de famille, pouvaient tomber sous les coups de la justice et être enlevés à leur famille et à leurs enfants. Son vœu le plus ardent eût été de les retirer de l'abîme des sociétés secrètes, et, après les avoir éclairés, de les rendre à leurs travaux, à leur famille et à la société, à cette société qui, en tolérant la propagation des plus funestes doctrines, pouvait être regardée comme la complice des maux dont elle était maintenant la victime.

Dans le mandement qu'il fit à la suite de ces tristes événements, il s'écriait : « Laissez-nous vous le dire
« avec toute la franchise de notre ministère, nous crai-
« gnons que vous n'ayez de trop graves reproches à vous
« faire, car, il n'est plus possible de l'ignorer, les
« idées et les doctrines portent toujours leurs fruits, et
« on chercherait en vain à en détourner les consé-
« quences.

« Hommes d'ordre et de conservation, quand donc
« comprendrez-vous que le seul chemin qui conduise à
« la vertu est celui de la vérité, et que la société ne
« peut être sauvée que par un retour sincère et complet
« à la religion que vous avez abandonnée? Est-ce donc
« que l'on verra toujours l'éclair briller sans éclairer,
« le tonnerre gronder sans éveiller, la foudre éclater
« sans désabuser et sans convertir? »

Cependant, la société alarmée sévissait avec rigueur contre tous ceux qui avaient pris part à l'émeute. De son côté, Mgr Dufêtre ne cessait de faire des démarches en faveur des malheureux internés. Quand le succès ne répondait pas assez complètement à son attente, il se rendait à Paris et il arrivait directement au chef de l'État.

Nous trouvons dans son portefeuille une note écrite dans une de ces circonstances : « Le prince-président « paraît aussi étonné qu'affligé de ce que je lui ra- « conte de la sévérité déployée contre les socialistes de « la Nièvre. Il me promet que les jugements des com- « missions militaires seront modifiés. Il va donner des « ordres. »

Plus tard, après avoir visité tout l'arrondissement de Clamecy, consolé les épouses, essuyé les larmes des enfants, il adressa à l'Empereur la supplique suivante, que nous voudrions voir écrite en lettres d'or sur un des principaux monuments de la ville :

« Je viens de faire une visite pastorale dans l'arron- « dissement de Clamecy ; j'ai recueilli sur mes pas bien « des gémissements et des larmes ; près de cent cin- « quante familles ont encore leurs chefs dans l'exil, et « se trouvent plongées dans une affreuse misère.

« Ces malheureux, séduits et entraînés par de per- « fides suggestions, déplorent aujourd'hui leur criminel « égarement, et supplient Votre Majesté de leur faire « grâce.

« Ils voient un grand nombre de leurs frères ren- « trés dans leurs familles, où ils vivent aujourd'hui

« paisiblement ; ils sollicitent instamment la même
« faveur.

« J'ose, Sire, me rendre caution pour eux, et, à part
« quelques chefs incorrigibles qui ne méritent aucune
« indulgence, je conjure Votre Majesté d'arrêter sur les
« autres un regard de compassion et de miséricorde. Ces
« populations, complètement revenues aujourd'hui, se
« montrent aussi attachées à la religion qu'à votre gou-
« vernement, et tout annonce qu'elles persévéreront
« dans ces heureuses dispositions. »

La clémence de l'Empereur ne put résister à des sollicitations si pressantes, et l'évêque de Nevers eut le bonheur de voir un bon nombre d'exilés rendus à leurs familles.

Le calme s'étant rétabli insensiblement dans le diocèse comme dans le reste de la France, Mgr Dufêtre voulut profiter de ces moments de tranquillité pour mettre à exécution deux projets qu'il méditait depuis longtemps. Il voyait avec peine les filles de saint François de Sales, à la Charité-sur-Loire, logées dans des bâtiments incommodes et malsains, et, à Nevers, les sœurs de la Charité trop resserrées dans un local qui n'était plus en proportion avec les développements de la congrégation.

Ouvrier des grandes œuvres, il entreprit de procurer à ces deux familles religieuses des établissements plus appropriés à leurs besoins. Par ses ordres, les plans des deux maisons furent dressés, et, quand il les eut étudiés jusque dans leurs détails les plus minutieux, il fit commencer simultanément et il conduisit rapide-

ment à bonne fin ces constructions magnifiques, dont les dépenses dépassèrent un million.

C'était chose ravissante de voir ce digne évêque au milieu des entrepreneurs et des ouvriers, veillant à tout, activant les travaux, en surveillant l'exécution avec la tendre sollicitude du père de famille qui s'occupe des intérêts de ses enfants. Nos lecteurs, du reste, connaissent déjà l'affection paternelle qu'il portait à la congrégation des sœurs de la Charité et instruction chrétienne. Une longue expérience lui avait donné l'idée d'étendre l'action de cette congrégation, d'ailleurs si florissante, à toutes les œuvres qui pouvaient intéresser la gloire de Dieu, le salut des âmes et le bien de la société.

Ce n'était plus assez des soins prodigués aux orphelins, aux pauvres, aux malades, soit à domicile, soit dans les hôpitaux ; ce n'était plus assez de l'éducation chrétienne donnée aux jeunes filles dans les pensionnats et dans les externats ; les sœurs durent se dévouer à deux œuvres non moins importantes : dans les salles d'asile, servir de mères aux petits enfants ; et, dans les refuges, ramener à Dieu et réhabiliter par le repentir les pauvres filles qui avaient abandonné le chemin de la vertu. Les deux œuvres nouvelles étaient à peine créées que, de tous côtés, on s'adressait aux sœurs de Nevers pour confier à leur dévouement les salles d'asile et les refuges.

Dieu bénissait d'ailleurs visiblement le zèle de Mgr Dufêtre, et la Providence multipliait les vocations en proportion de l'épanouissement des œuvres. Le personnel du noviciat était devenu si nombreux, que l'ancien mo-

nastère qu'il occupait ne suffisait plus. Ce fut alors que le prélat songea aux constructions dont nous venons de parler. Il lui semblait entendre ces paroles d'Isaïe : « Pourquoi laissez-vous cette famille, dont vous êtes le « guide, resserrée dans un étroit espace? Choisissez « donc un lieu plus vaste pour y dresser vos tentes; « étendez vos pavillons, allongez vos cordages, et affer- « missez les pieux qui doivent les retenir, car vos nom- « breux enfants vont se répandre à droite et à gauche « (IV, 2 et 3). »

Tout rempli de ces pensées, il avait aperçu au milieu des vignes qui couvraient le gracieux plateau de Saint-Gildard, les restes d'une ancienne église prieuriale dont les religieux étaient jadis unis au chapitre de la cathédrale. La beauté du site, l'étendue du terrain environnant, le parti qu'on pouvait tirer des ruines de l'église assez bien conservées, la pureté de l'air, en un mot tous les avantages de l'emplacement, joints aux souvenirs historiques qui s'y rattachaient, le déterminèrent à choisir ce lieu de préférence à tout autre.

Nous avons fait ailleurs la description détaillée de ce superbe établissement ¹. Au milieu de tant d'autres qui sont la gloire de l'épiscopat de Mgr Dufêtre, il suffirait seul pour rendre sa mémoire impérissable. Les voyageurs arrivant de Paris à Nevers par la ligne du chemin de fer du Bourbonnais, ne manquent pas d'admirer les vastes bâtiments qui couronnent, à gauche, la colline dominant la gare : c'est le couvent de Saint-Gildard.

¹ *Saint-Gildard et les sœurs de la Charité*, in-8° de 96 pages (1854), chez Fay, à Nevers.

Le jeudi 19 juin 1853, avait lieu la bénédiction de la première pierre, et, trois ans plus tard, le 15 juillet 1856, Mgr l'archevêque de Sens, et NN. SS. les évêques de Nevers et de Moulins, entourés de tout le clergé du diocèse qui venait de terminer la retraite pastorale, bénissaient la nouvelle maison des sœurs de la Charité. Le lendemain, les trois pontifes consacraient l'église, qui fut dédiée au sacré Cœur de Jésus.

Cependant, l'infatigable prélat avait aussi entrepris, comme nous l'avons dit plus haut, la construction du monastère de la Visitation. En 1818, grâce au zèle intelligent de M. l'abbé Groult, vicaire général d'Autun, alors chargé spécialement d'administrer l'ancien diocèse de Nevers, les sœurs de la Visitation, dispersées par la révolution, avaient pu se réunir à la Charité-sur-Loire, dans un ancien monastère dont elles avaient fait l'acquisition. Ce local provisoire était loin de répondre aux besoins de la communauté, et déjà la pensée de se loger ailleurs, même dans un autre diocèse, n'avait pas été rejetée. Mais Mgr Dufêtre avait à cœur de conserver dans le sien les pieuses filles de saint François de Sales. Toujours confiant en la Providence, il acheta, aux portes de Nevers, un terrain assez vaste, au milieu duquel il assit le nouveau monastère de la Visitation. Les travaux, commencés au mois de mars 1853, furent poussés avec une telle activité, que dès le printemps de 1855 les sœurs habitaient la maison. Mais, hélas ! elles n'avaient qu'une chapelle provisoire, qui ne répondait guère à leurs désirs et nullement à la piété des fidèles. Nous verrons plus tard comment le zélé prélat ne tarda pas à

bénir la première pierre de Notre-Dame-du-Peuple-Nivernais, et consacra bientôt après ce temple si gracieux, dédié à Marie immaculée.

L'ordre des faits nous amène à dire un mot des visites honorables que recevait souvent l'évêque de Nevers. Le ministère apostolique qu'il avait exercé dans tous les diocèses de France l'avait mis en rapport avec la plupart des membres de l'épiscopat. Bien des prélats venaient donc visiter leur collègue, les uns appelés par une vieille amitié, les autres par la reconnaissance pour les services rendus à leurs diocèses. Parfois encore la réputation de l'éminent orateur et du grand évêque lui valait la présence d'hôtes augustes, qui tenaient à honneur de lui témoigner leur admiration et leur estime. C'est ainsi que l'illustre cardinal Wiseman voulut bien honorer de sa présence l'évêché de Nevers. Ces visites étaient un vrai bonheur pour Mgr Dufêtre, qui se livrait tout entier à ses hôtes, les conduisait dans ses établissements, et s'efforçait de rendre son hospitalité aussi gracieuse qu'elle était cordiale.

Voici en quels termes son vieil ami le cardinal Donnet le remercia un jour en vers charmants des moments qu'il avait passés sous le toit de l'amitié. Que Son Éminence veuille bien nous pardonner cette légère indiscretion, et nous permettre de lui rappeler à elle-même qu'en partant elle avait laissé sur la cheminée de sa chambre les vers que voici :

Je songeais cette nuit qu'une douce harmonie
 Dont les esprits de l'air auraient été jaloux
 Enchantait mon sommeil, bannissait l'insomnie.

Et moi je me disais : Dieu ! que ce rêve est doux !
Un rêve ? Ah ! pardonnez : mon erreur est finie.
De la vieille amitié c'était le bon génie :
Je n'avais pas rêvé, j'avais dormi chez vous.

Un autre prélat, ami de longue date, venait aussi quelquefois à Nevers. C'était S. Ém. le cardinal Du Pont, archevêque de Bourges. Personne plus que lui n'appréciait les œuvres de Mgr Dufêtre. Jamais il ne quittait notre ville sans avoir éprouvé une sorte de ravissement qu'il ne pouvait dissimuler. Après une de ces visites, il lui écrivait : « Je suis encore tout rempli du souvenir
« des précieux moments que j'ai passés auprès de vous ;
« mon cœur éprouve le besoin de vous le dire. Mais à
« une gratitude bien sentie pour un accueil si cordial,
« cher et vénéré Seigneur, se joint le sentiment non
« moins vif de mon admiration pour toutes les belles et
« grandes choses que vous m'avez fait voir. Sous ce
« rapport, comme sous beaucoup d'autres, je sens toute
« mon infériorité. Je n'en serai pas moins heureux de
« vous voir lorsque vous pourrez réaliser les espérances
« que vous avez bien voulu me donner à cet égard, etc. »

L'impression que produisait chez S. Ém. le cardinal Du Pont l'aspect des magnifiques établissements fondés par Mgr Dufêtre, était partagée par les nombreux visiteurs qui venaient admirer les prodiges que peut enfanter le zèle animé par la foi.

CHAPITRE XIII

Dévouement au saint-siège. — Liturgie. — Second voyage à Rome.

L'événement le plus important de l'année 1852 pour Mgr Dufêtre fut, sans contredit, le voyage *ad limina apostolorum* ; mais avant de raconter ce pieux pèlerinage, entrons dans quelques détails propres à éclairer nos lecteurs sur son but et ses conséquences.

En toute circonstance, Mgr Dufêtre avait manifesté pour le saint-siège le respect le plus profond et l'attachement le plus inviolable. Sa soumission aux simples désirs du souverain pontife allait jusqu'au scrupule. Pour bien comprendre toute sa conduite dans la question qui va nous occuper, il est important de préciser la position du diocèse de Nevers au moment où il en devint le premier pasteur.

Depuis le rétablissement du siège, il avait été impossible de constituer l'uniformité liturgique. Les divergences qui existaient sous ce rapport étaient on ne peut plus marquées. Les paroisses placées sur la rive droite de l'Yonne, et qui faisaient autrefois partie du diocèse d'Autun, avaient conservé le chant, les cérémonies et les

livres de leur ancien diocèse. Il en était de même de la contrée appartenant jadis à l'Auxerrois, pour le rit propre à Auxerre. Nevers, de son côté, avait son rit et ses usages particuliers. De plus, les prêtres ordonnés à Autun, dont Nevers avait longtemps dépendu, avaient été dans la nécessité d'adopter le bréviaire parisien suivi dans ce diocèse. Cette déplorable variété se faisait remarquer même dans des églises voisines l'une de l'autre : le chant, les prières, les cérémonies, tout différait d'une paroisse à l'autre.

Une des premières préoccupations de Mgr Dufêtre en arrivant à Nevers, au mois de mars 1843, fut de mettre un terme à cette espèce d'anarchie. Il convoqua, pour le 25 juillet suivant, le premier synode dont nous avons déjà dit quelques mots, et il indiqua la question liturgique parmi celles qui devaient faire l'objet de ses délibérations. Elle fut, en effet, vivement discutée dans une congrégation spéciale, puis en congrégation générale ; et, après avoir proclamé la nécessité de l'unité liturgique, le synode, à la majorité d'une seule voix, vota pour l'adoption de la liturgie parisienne dans tout le diocèse. On ne sera pas surpris de cette décision, si l'on se reporte à vingt-cinq ans en arrière, et si l'on se rappelle qu'à cette époque on commençait à peine à se préoccuper du retour à la liturgie romaine.

Le synode ayant exprimé le désir d'avoir un grand rituel, et un autre abrégé pour l'administration des sacrements, le prélat les publia en 1845, et, à cette occasion, il adressa à son clergé un mandement qui témoigne, non-seulement du respect dont il était animé

pour le saint-siège, mais du sentiment intime qui le portait dès lors vers la liturgie romaine.

« Nous avons pris pour base de notre travail, disait-il, « le *Rituel romain*, et nous avons adopté, avec les prières « et les bénédictions de ce rituel, les instructions si « substantielles et si solides qui les précèdent. Nous « avons pensé qu'en nous oubliant ainsi nous-même « pour laisser parler cette Église, mère et maîtresse de « toutes les Églises, nous rendrions ce corps d'instruc- « tions plus digne de votre respect et de votre confiance. »

Pour affirmer encore davantage, aux yeux des prêtres et des fidèles, sa soumission filiale et sa déférence entière à l'égard du siège apostolique, il chargea l'un de ses vicaires généraux d'aller à Rome, et de soumettre au souverain pontife la mesure qu'il avait cru devoir prendre à l'égard de la liturgie, conformément au vœu exprimé par le synode. Grégoire XVI accueillit cette communication avec bienveillance, et répondit que, vu les circonstances, l'évêque de Nevers pouvait conserver dans son diocèse la liturgie parisienne aussi longtemps qu'il le jugerait convenable.

En 1849, la question liturgique fut encore agitée dans un synode, et le prélat répondit aux demandes qui lui furent adressées à cet égard : « Si je ne consultais « que les élans de mon âme et les désirs de mon cœur, « je proclamerais à l'instant même que le bréviaire et la « liturgie de Rome seront désormais le bréviaire et la li- « turgie du diocèse de Nevers ; mais la prudence ne me « permet pas de braver les obstacles sans nombre qui « s'opposent en ce moment à l'adoption de la liturgie

« romaine. » L'année suivante, le concile provincial de Sens ayant statué que les évêques de la province s'efforceraient d'établir au plus tôt, *quam primum fieri poterit*, la liturgie romaine dans leurs diocèses respectifs, Mgr Dufêtre s'empressa de nommer une commission chargée de préparer le propre du diocèse, puis il le soumit à la congrégation des rites, qui l'approuva le 13 mai 1852. Dans le synode tenu quelques mois après, il proclama l'adoption définitive de la liturgie romaine dans le diocèse, et fixa au 1^{er} dimanche de l'avent de 1853 l'époque où elle serait obligatoire. En conservant jusqu'à ce moment la liturgie parisienne, il avait eu soin, comme nous l'avons dit, de soumettre sa conduite au jugement du souverain pontife Grégoire XVI, qui l'avait approuvée ; plus tard, il reçut également de la bouche de Pie IX l'approbation la plus complète pour la prudence et la sagesse avec lesquelles il avait agi.

A la mort du pape Grégoire XVI, qui suivit de près le retour du vicaire général de Nevers, Mgr Dufêtre voulut de nouveau proclamer avec énergie ses sentiments envers le saint-siège. Dans le mandement qu'il publia alors, après avoir esquissé rapidement la vie du pontife défunt, il s'écriait : « Ne laissons pas échapper cette
« occasion de manifester nos sentiments de respect,
« d'obéissance et d'inviolable attachement à cette chaire
« de Pierre, centre inébranlable de l'unité catholique, à
« cette vénérable et sainte Église romaine, mère et
« maîtresse de toutes les Églises. Félicitons-nous d'être
« les enfants et les disciples de cette Église qui repose
« sur la pierre ferme, qui demeure toujours la même

« tandis que tout change autour d'elle, qui reste tou-
 « jours immobile dans sa foi, alors que la société
 « s'agite et montre partout l'instabilité dont la Provi-
 « dence a imprimé le caractère sur toutes les institu-
 « tions humaines. »

Aussitôt qu'il eut connaissance de l'exaltation de Pie IX, il s'empressa de déposer à ses pieds l'hommage de son respect, de son amour et de sa piété filiale. Il reçut de Sa Sainteté une réponse affectueuse, qu'il fut heureux de communiquer à son clergé.

Plus tard, quand le saint pontife fut obligé de prendre le chemin de l'exil, Mgr Dufêtre fut un des premiers évêques qui établirent l'œuvre du denier de Saint-Pierre.

Depuis longtemps il soupirait après le moment où il pourrait aller offrir au Père commun des fidèles les témoignages de son amour et de son dévouement. Les douleurs de Pie IX et son admirable résignation avaient rendu ce pieux désir plus vif encore. Ayant tout disposé à cet effet, il se mit en route, après avoir adressé à son clergé, à la date du 11 avril 1852, saint jour de Pâques, une lettre pastorale que nous croyons devoir citer tout entière.

« Au jour mémorable de notre consécration épisco-
 « pale, disait-il à ses chers coopérateurs, nous avons
 « promis, à la face des autels, *de visiter par nous-même*
 « *et personnellement le tombeau des apôtres, et d'y rendre*
 « *compte au saint-père de notre charge de pasteur et de*
 « *tout ce qui concerne l'état de notre Église, la discipline*
 « *du clergé et du peuple, et le salut des âmes confiées à nos*

« soins, promettant de recevoir humblement, pour les exé-
 « cuter en toute diligence, les ordres apostoliques qui
 « nous seraient donnés en retour¹.

« Nous désirions depuis longtemps remplir cet enga-
 « gement solennel ; mais les circonstances graves où
 « nous nous sommes trouvé ces dernières années, et
 « les œuvres importantes que nous avons entreprises,
 « nous en ont empêché jusqu'à présent.

« Maintenant que les jours sont devenus plus calmes,
 « et que les projets que nous avons formés pour le
 « bien de notre diocèse sont en grande partie réalisés,
 « nous allons nous diriger vers la ville éternelle ; nous
 « irons nous jeter aux pieds du père de la grande fa-
 « mille chrétienne, lui dire nos sollicitudes et nos con-
 « solations, implorer ses conseils et son appui, recevoir
 « ses bénédictions pour nous, pour vous, nos chers
 « Coopérateurs, pour le bien-aimé troupeau confié à
 « notre garde.

« Nous serons heureux de revoir cette Église ro-
 « maine, mère et maîtresse de toutes les Églises, à
 « laquelle nous offrions, il y a vingt-trois ans, l'hom-
 « mage de notre filial dévouement. Nous lui renouvel-
 « lerons de bouche et de cœur les saints engagements
 « qui, dès notre jeune âge, nous consacrèrent à Dieu, et
 « ces autres engagements plus solennels, jurés aux
 « pieds du Seigneur, lorsque, par la consécration épis-
 « copale, il daigna nous conférer la plénitude de son
 « sacerdoce. Nous aimerons à redire que, tant qu'un
 « souffle de vie animera notre cœur, tant que nos lèvres

¹ Pontificale Rom., de Consecr. Episc.

« pourront former une parole, cette sainte Église ro-
 « maine aura notre amour le plus dévoué, notre sou-
 « mission la plus filiale.

« Nous déposerons vos sentiments et les nôtres dans
 « le cœur de ce grand pontife qui occupe si glorieuse-
 « ment le trône du prince des apôtres, où il fait reluire
 « la charité, la prudence, la science et la fermeté. De
 « quelles douces émotions notre âme ne sera-t-elle pas
 « remplie, à la vue du pasteur des pasteurs, du suc-
 « cesseur de Pierre, du vénérable vicaire de Jésus-
 « Christ? Avec quel bonheur nous lui demanderons,
 « avec quel respect nous recevrons pour vous et pour
 « nous la plénitude de ses bénédictions apostoli-
 « ques?

« Nous raconterons au père commun de nos âmes
 « votre zèle, votre piété, votre régularité. Nous lui di-
 « rons comment notre clergé sait comprendre et rem-
 « plir la tâche que le Seigneur lui a confiée ; comment
 « il se montre attaché à l'Église par le fond de ses en-
 « trailles, également ferme dans les principes qu'il
 « professe et dans les devoirs qu'il accomplit.

« Ces communications filiales nous rattacheront tous,
 « pasteur et troupeau, par des liens plus étroits encore
 « au centre de l'unité catholique, et ce voyage, entrepris
 « pour satisfaire aux engagements de notre sacre, rem-
 « plira la fin de notre apostolat, en contribuant à vous
 « sanctifier vous-mêmes avec nous.

« De votre côté, vous ne négligerez rien, nous en
 « avons la douce confiance, de tout ce qui pourra con-
 « tribuer à cette fin si désirée de notre commune sanc-

« tification. Vous unirez vos prières aux nôtres pour le
« triomphe persévérant de l'Église et pour l'auguste
« personne de notre saint-père le pape Pie IX. Vous ne
« nous refuserez pas non plus à nous-même le concours
« de vos prières. Vous nous accompagnerez de vos vœux
« dans ce saint pèlerinage, vous nous suivrez en l'union
« de cœur que le divin Esprit a formée entre nous, et
« qu'il daignera perfectionner encore dans cette pré-
« cieuse circonstance.

« Et nous, nos très-chers Coopérateurs, quand nous
« aurons déposé nos joies, nos peines et toutes nos
« sollicitudes diverses au tombeau des saints apôtres ;
« quand notre âme aura été renouvelée dans la charité
« par l'invocation de leur puissance, nous reviendrons
« parmi vous pour continuer, avec une ardeur nouvelle,
« le ministère qui nous est confié ; et, le cœur plein de
« joie, nous vous apporterons avec abondance les tré-
« sors de l'Église puisés à la source même. Les béné-
« dictions paternelles du premier pontife de la terre
« seront comme une expansion sur vous de l'amour du
« pontife éternel, *Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soit*
« *la gloire durant les siècles des siècles.* »

En passant à Lyon, il assista au sacre de son ami, Mgr Lyonnet, qui venait d'être nommé évêque de Saint-Flour ; puis il alla s'embarquer à Marseille. Arrivé à Rome, il y trouva un si grand nombre d'évêques et de catholiques de distinction, qui tous avaient sollicité déjà la faveur d'être présentés au saint-père, qu'il craignit d'être obligé d'attendre longtemps avant d'être admis au Vatican ; mais il fut bien agréablement surpris

en recevant, après quelques jours, la dépêche qui lui annonçait que, le 10 mai, le saint-père lui accorderait une audience particulière.

Pendant près d'une heure, il eut le bonheur d'entretenir Pie IX des affaires de son diocèse. Il lui en exposa la situation religieuse, il mit sous ses yeux le tableau des œuvres qu'il y avait fondées ou développées, et enfin, avec la simplicité d'un enfant qui parle à un père, il lui confia ses doutes, qui allaient parfois jusqu'à des inquiétudes de conscience, quand des circonstances impérieuses ne lui permettaient pas de se conformer en tous points aux règles du droit et aux décrets des congrégations romaines. Pie IX le rassura avec bonté : « Suivez
« votre conscience d'évêque, lui dit-il; j'ai été obligé
« plus d'une fois d'en faire autant quand j'étais évêque
« d'Imola. »

Au sortir de l'audience du saint-père, toujours fidèle à l'habitude qu'il avait eue pendant toute sa vie de prendre quelques notes sur les principaux événements de chaque jour, il écrivait : « Ma visite à Pie IX a duré près
« d'une heure et m'a laissé les plus douces impressions.
« Jamais on ne vit tant de bonté et tant de simplicité
« unies à tant de majesté. Quand j'ai remis au saint-
« père le compte rendu de l'état du diocèse de Nevers,
« il m'a parlé aussitôt de mon voyage, du mandement
« que j'avais adressé à mon clergé à cette occasion et
« de mon arrivée à Rome; il connaissait tout dans les
« plus petits détails. Je suis heureux, a-t-il ajouté, de
« voir à Rome les évêques; mais je comprends que plu-
« sieurs, même de France, ne puissent entreprendre ce

« voyage. La Bretagne et la Normandie sont loin d'ici.
 « J'espère que vous ne partirez pas sans revenir me
 « voir; au reste, je vais défendre de signer vos passe-
 « ports avant que nous ayons eu ensemble une nouvelle
 « entrevue. »

Cette seconde audience eut lieu le 20 mai. Laissons encore le prélat nous faire part de ses impressions.
 « Ma seconde visite au pape a été plus douce encore et
 « plus consolante que la première. Le souverain pontife
 « m'a parlé avec une effusion de cœur que je n'ou-
 « blierai jamais, et dont le souvenir fera toujours couler
 « de mes yeux des larmes de joie. Il m'a demandé im-
 « médiatement si on avait répondu à mon compte rendu,
 « comme il en avait donné l'ordre. Il m'a rappelé toutes
 « les affaires dont je l'avais entretenu le 10, et il a
 « confirmé toutes les décisions que j'avais déjà reçues.
 « Enfin, il m'a embrassé affectueusement, en me sou-
 « haitant toutes sortes de bénédictions. »

De son côté, le cardinal Maï, dans une lettre du 15 mai de la même année, adressait ses félicitations à Mgr Dufêtre, au sujet du compte rendu qui, par les ordres de Pie IX, avait été envoyé à la S. Congrégation. Il exaltait son zèle à réunir le clergé en assemblées synodales, à procurer à ses prêtres des retraites annuelles, à construire et à réparer les églises de son diocèse; il le louait de l'exactitude qu'il avait montrée en se rendant au concile provincial. « C'est au nom de la S. Congrégation, ajoutait-il, que je vous adresse ces félicitations; elle n'a pu lire votre lettre sans éprouver un véritable plaisir mêlé d'admiration : *Hæc nomine S. Con-*

« gregationis, quæ mirifice tuis litteris delectata est. »

Pendant le reste du voyage et à son retour dans sa ville épiscopale, c'était pour Mgr Dufêtre un besoin irrésistible de parler de Rome ; il saisissait toutes les occasions d'épancher dans la conversation le trop-plein de son cœur. On aurait dit qu'il voulait communiquer à tous ceux qu'il rencontrait les sentiments de vénération, d'amour et de dévouement dont il était pénétré pour l'immortel Pie IX.

Ces sentiments ne firent que s'accroître avec les épreuves du magnanime et saint pontife. Le dernier mandement de Mgr Dufêtre, publié trois semaines avant sa mort, respire cette noble et sainte indépendance que les ennemis de la religion étaient forcés d'admirer en lui. C'était à l'occasion de la bataille de Castelfidardo et de l'allocution du souverain pontife du 28 septembre 1860. Après avoir témoigné sa reconnaissance à tous ceux qui lui avaient donné des marques d'affection et d'intérêt pendant sa maladie, il semble oublier ses pénibles épreuves pour ne s'occuper que des grandes douleurs de l'Église et des injustices dont elle était victime...

« Afin d'obéir à la voix de notre conscience, dit-il,
 « qu'il nous soit permis de protester, à notre tour,
 « contre les actes de violence odieuse et de spoliation
 « sacrilège qui viennent d'être consommés à la face de
 « l'Europe, malheureusement impassible. Qu'il nous
 « soit permis, à nous évêque, gardien du dépôt de la
 « vérité, de prévenir le jugement de l'histoire, et de
 « flétrir, avec toute l'énergie dont nous sommes capa-
 « ble, la déloyauté et l'injustice d'une agression bru-

« tale contre les possessions inoffensives de l'Église
« romaine.

« Comment pourrions-nous voir avec indifférence
« les lois de l'ordre moral renversées, la force érigée
« en droit, les principes éternels de la vérité, de l'hon-
« neur, de la justice, indignement méconnus et violés
« avec une impudence inouïe ? Comment pourrions-nous
« ne pas nous élever avec force contre cette séduction
« de langage qui donne le nom de victoire au succès
« d'une coupable ambition, que la postérité impartiale
« appellera félonie ?

« Oui, malgré les aberrations étranges et l'abaisse-
« ment moral des temps où nous vivons, la conscience
« publique saura dire encore, et nous disons avec elle,
« que la honte et l'ignominie restent au front de l'agres-
« seur injuste, alors même qu'il triomphe par la force.
« Elle dira, et nous disons avec elle, que, dans la lutte
« glorieuse soutenue par les héros de la foi catholique,
« la défaite a été une victoire, la victoire de la justice
« contre l'iniquité, la victoire de la vérité contre le
« mensonge, la victoire de l'honneur contre la dé-
« loyauté... »

Nous verrons plus tard, dans son admirable testa-
ment, ses vœux ardents pour que l'Église triomphe de
ses ennemis.

CHAPITRE XIV

Grandes manifestations religieuses au nord, au midi et au centre de la France.

Peu de temps après son retour de Rome, Mgr Dufêtre se rendit à Cambrai pour y prêcher un jubilé dont voici l'origine.

Un chanoine de Cambrai nommé Fursy de Bruille, se trouvant à Rome en 1440, avait reçu d'un cardinal une image de la très-sainte Vierge tenant son divin Fils entre ses bras. Le portrait, peint sur un panneau de bois de cèdre, passait pour être l'œuvre de saint Luc. Le prince de l'Église consentit à se dépouiller de cet inappréciable trésor parce que, si l'on en croit un manuscrit de cette époque, il avait appris par une révélation que la peinture dont il était l'heureux possesseur était destinée à la ville de Cambrai, et qu'elle devait être déposée dans le chœur de sa métropole le 15 août 1452. Le cardinal la remit donc au chanoine Fursy, qui, docile aux instructions qu'il avait reçues, exposa la sainte image dans l'église de Cambrai au jour indiqué.

Bien que les annales de cette cité ne fassent mention d'aucune fête séculaire commémorative de la réception de la sainte image, nous trouvons cependant qu'en 1752, c'est-à-dire au troisième anniversaire séculaire de la dé-

position de la madone connue sous le nom de Notre-Dame de Grâce, Benoît XIV avait accordé une indulgence plénière en forme de jubilé. Quoi qu'il en soit des fêtes commémoratives, il n'est pas moins certain que tous les habitants de la contrée ont toujours eu pour Notre-Dame de Grâce la piété la plus tendre, et qu'il n'ont cessé de lui prodiguer des témoignages multipliés de leur confiance.

Sauvée miraculeusement pendant la tourmente révolutionnaire, la sainte image fut remise à Mgr Belmas, qui en rétablit le culte le 15 août 1803. Mgr Giraud, successeur de Mgr Belmas, se trouvant à Rome en 1847 pour recevoir le chapeau de cardinal, obtint du saint-père une bulle en vertu de laquelle un jubilé était accordé à Cambrai pour l'année 1852, pendant l'octave de l'Assomption, à l'occasion du quatrième anniversaire séculaire de la réception de Notre-Dame de Grâce. Mgr Régnier, successeur du cardinal Giraud, jaloux de donner à cette solennité toute la pompe désirable, fit appel à Mgr Dufêtre.

Un jubilé à prêcher !... dans la ville de Cambrai !... à la gloire de Marie !... dans l'église même où, dix ans auparavant, Mgr Giraud l'avait surnommé le *Bridaine du XIX^e siècle* ;... quelle joie pour Mgr Dufêtre ! Aussi, avec quel empressement il se rendit à l'invitation qui lui était faite !

Les saints exercices commencèrent pour la fête de l'Assomption. Dès ce jour, et pendant toute l'octave, matin et soir, le prédicateur vit se grouper autour de la chaire sacrée une foule immense et recueillie. Dans cette série d'instructions, qui furent suivies avec un

empressement toujours soutenu, l'orateur fit revivre pour son auditoire et pour lui-même les plus beaux jours de ses prédications populaires. Il renouvela plus d'une fois les grands triomphes de l'éloquence chrétienne, et il justifia de nouveau le nom glorieux qu'il avait reçu à Cambrai, non-seulement par la vigueur de ses discours et la chaleur entraînant de sa parole, mais encore en se multipliant avec un zèle infatigable, pour annoncer les gloires de Marie dans tous les lieux où la piété des fidèles et des communautés religieuses réclamait sa présence.

Les conférences de Saint-Vincent de Paul du diocèse, réunies en assemblée générale, voulurent aussi l'entendre. Il ne savait pas refuser. Il adressa donc à cet auditoire d'élite quelques-unes de ces paroles si pleines de cœur et d'à-propos, dont nous ne pouvons, hélas ! faire entendre à nos lecteurs que des échos bien affaiblis. Citons cependant son exorde :

« L'Église, accoutumée, dans des temps plus heureux, à dispenser presque exclusivement les largesses de la charité aux pauvres, a vu l'apparition de votre société avec une sorte de défiance, je dois l'avouer. Quels sont ces hommes ? disait-elle ; viennent-ils renouveler les tentatives d'une impuissante philosophie, et essayer de prouver au monde que la religion n'a plus seule le secret de calmer les douleurs et de soulager l'infortune?... Est-ce une institution semblable à tant d'autres, que le caprice d'un jour avait fondées et que le moindre intérêt a fait évanouir?... Mais ce sentiment s'est bientôt dissipé. L'Église a compris votre

« caractère éminemment chrétien ; elle vous a reconnus,
« elle vous a proclamés ses enfants, et aujourd'hui, par
« la voix de son pontife suprême comme par celle de
« tous ses évêques, elle accepte votre concours avec
« bonheur et reconnaissance. Conservez donc, mes-
« sieurs, ce caractère qui vous distingue, ce caractère
« qui fait revivre parmi vous, aux yeux de notre siècle
« étonné, cette foi vive, agissante, généreuse, qu'on vit
« briller aux premiers âges de l'Église. Conservez-le pré-
« cieusement, car c'est lui qui fait votre force, c'est lui
« qui vous assure un long avenir. »

Il établit ensuite un parallèle remarquable entre l'association de la Propagation de la foi et la Société de Saint-Vincent de Paul. Il exalta ces deux œuvres comme les plus importantes créations que l'Église ait fait jaillir de sa pensée et de son cœur au dix-neuvième siècle. Enfin, reportant ses regards vers les jours mauvais dont on sortait à peine, et retraçant les services que plusieurs membres des conférences venaient de rendre à la cause de l'ordre et à la société, en calmant les passions populaires sur différents points de la France, il rappela, à l'éternel honneur de la Société de Saint-Vincent de Paul, que c'était un membre d'une conférence de Paris qui, dans les journées de Février, avait sauvé la croix aux Tuileries, et qui, après avoir courbé devant elle le front des envahisseurs du palais, l'avait portée à l'église Saint-Roch, au milieu des respects et des acclamations d'une foule tout à coup transformée.

Ses prédications eurent tout le succès qu'on s'en était promis, et deux communions générales, l'une

pour les femmes, l'autre pour les hommes terminèrent ces saints exercices. Vint enfin le jour de la procession de clôture. Nous ne voulons pas en décrire la pompe ; disons seulement que soixante-quatorze paroisses y avaient pris rang avec leurs ornements les plus riches, et marchaient au milieu des tentures, des arcs de triomphe et des décorations les plus variées. Neuf prélats en crosse et en mitre¹ fermaient la marche de cet imposant cortège. Au milieu de la procession, un incident aussi heureux qu'imprévu fournit à l'évêque de Nevers l'occasion d'adresser à la foule une de ces improvisations brillantes où il était vraiment admirable.

La procession était arrivée devant un reposoir magnifique, construit par les soldats de la garnison avec des armes artistement disposées. En face de ces trophées de guerre, que des mains intelligentes avaient si ingénieusement transformés en fleurs et en couronnes, un sentiment d'admiration s'empara de l'assistance : les prélats s'arrêtèrent, et Son Éminence le cardinal Wiseman, qui présidait, pria l'évêque de Nevers de prendre la parole et de rendre l'impression si vive que ce reposoir venait de faire naître. L'orateur monta aussitôt les degrés de l'autel, et là, au milieu de ces trophées dont la vue élève l'âme jusqu'au trône du Dieu des armées, il s'adresse à

¹ Son Éminence le cardinal Wiseman, archevêque de Westminster, et NN. SS. Régnier, archevêque de Cambrai, Delebecque, évêque de Gand, Angebault, évêque d'Angers, Dufêtre, évêque de Nevers, Wicart, évêque de Fréjus, aujourd'hui évêque de Laval, de Garsignies, évêque de Soissons, Malou, évêque de Bruges, Cousseau, évêque d'Angoulême. — L'Église d'Orient était représentée par le R. P. Hazard, vicaire général des Maronites du Liban.

la foule émue, de cette voix puissante qui va retentir jusqu'aux lignes les plus éloignées du cortège.

« Que tes tabernacles sont beaux, ô Jacob, s'écrie-t-il,
« et que tes tentes, ô Dieu d'Israël, sont aujourd'hui
« magnifiques ! Ces armes qui étincellent étaient des
« instruments de mort, et les voilà devenues l'ornement
« pacifique de la Reine du ciel. Regardez, mes frères ;
« est-ce qu'il ne vous semble pas voir la tour de David
« et les mille boucliers suspendus à ses murailles ?
« Et vous-mêmes qui venez de combattre les combats
« du Seigneur pendant les jours mémorables de cette
« mission, n'êtes-vous pas en ce moment revêtus de
« l'armure des forts ? Ah ! quelle ravissante harmonie !
« Le casque du salut ombrage vos fronts, la cuirasse
« de la justice ceint vos reins, vos bras soutiennent le
« bouclier de la foi, et tous, sans exception, artisans ou
« magistrats, fidèles ou pontifes, nous sommes en ce
« moment les bons soldats du Christ. Oui, tous nous
« sommes chrétiens et Français, et, à ce double titre,
« nous marchons avec une noble fierté sous la ban-
« nière de la vierge Marie, la glorieuse patronne de la
« France ; oui, tous, à ce double titre, nous sommes
« les enfants de celle qui a vaincu pour nous à Fonte-
« noy et à Lépante... »

Il prit une seconde fois la parole sur la grande place, et développa quelques-uns des motifs sur lesquels reposent la confiance et l'amour qui sont dus à la Reine du ciel. Il le fit avec ces traits de feu, ces jets d'éloquence qui lui étaient habituels dans les grandes solennités en l'honneur de la très-sainte Vierge.

Ces fêtes n'étaient que le prélude d'une longue série de manifestations religieuses en l'honneur de la glorieuse vierge Marie, qui devaient se succéder sur les différents points de la France, et d'abord dans les diocèses du Nord. Mgr Dufêtre était devenu l'orateur naturel de ces grandes solennités ; partout le clergé et les fidèles réclamaient son concours. De son côté, il ne savait pas résister à un appel qui répondait si bien aux inspirations de son cœur.

Les habitants de Lille eurent aussi leur fête séculaire. Le souverain-pontife Pie IX venait d'accorder une indulgence plénière en forme de jubilé à tous ceux qui visiteraient, pendant le cours des exercices préparatoires, l'église Sainte-Catherine, où était déposée la statue miraculeuse de Notre-Dame de la Treille.

Rien n'avait été négligé pour donner à la cérémonie de clôture un éclat et une pompe que devait rehausser la présence de douze évêques. Avant d'entrer dans le récit de cette fête mémorable, disons un mot de la statue de Notre-Dame de la Treille.

L'image miraculeuse vénérée sous ce vocable tire son nom du treillage qui protégeait la niche où elle avait été déposée. Son histoire se confond avec celle de la capitale de la Flandre. Saint Thomas de Cantorbéry, saint Bernard, saint Louis, roi de France, et d'autres personnages éminents, étaient venus la vénérer à différentes époques ; mais ce qui fit surtout sa célébrité, ce fut les nombreux miracles qui éclatèrent, en 1254, dans la chapelle où elle était exposée. Cette date devint mémorable dans les fastes du culte public qui

lui était rendu, et le jubilé de 1854 était le sixième anniversaire séculaire qui devait en perpétuer le souvenir. Sans raconter ici toutes les fêtes qui, à différentes époques, furent célébrées en l'honneur de Notre-Dame de la Treille, bornons-nous à rappeler la solennité du 30 novembre 1454. On nous pardonnera cette digression, quand on saura qu'à cette fête paraissait avec honneur un des prédécesseurs de Mgr Dufêtre, Jean Germain, évêque de Nevers, auquel était venu se joindre l'élite de la noblesse nivernaise. Philippe le Bon, duc de Bourgogne, comte de Flandre et aussi comte de Nevers¹, avait institué depuis peu l'ordre de la Toison d'or. Ce prince, qui avait une tendre dévotion pour la sainte Vierge, venait d'achever la collégiale de Saint-Pierre, où devait être déposée, dans une chapelle décorée avec une pieuse et royale munificence, l'image miraculeuse de Notre-Dame de la Treille. Au centre de cette chapelle, et aux pieds même de l'image vénérée, Philippe avait fait élever un superbe tombeau destiné à renfermer les restes de Louis de Male, son aïeul, comte de Flandre et de Nevers, de Marguerite de Brabant, sa femme, et de Marguerite de Flandre, leur fille, qui portait aussi le titre de comtesse de Nevers.

Philippe plaça le nouvel ordre sous la protection de la sainte Vierge, et ce fut devant l'image de Notre-Dame de la Treille qu'on lut les statuts appelés depuis,

¹ Il prenait le titre de comte de Nevers depuis son mariage avec Bonne d'Artois, comme tuteur de ses cousins germains Charles et Jean de Bourgogne. Il conserva ce titre jusqu'en 1435, époque de la majorité de Charles de Bourgogne.

par M. de Barante, *le plus beau code d'honneur et de vertu*. Après le serment d'y demeurer fidèles prêté sur les saints Évangiles, les chevaliers procédèrent à l'élection des quatre officiers de l'ordre. L'évêque de Nevers, Jean Germain, qui se trouva de ce nombre, fut proclamé chancelier. Il se mit aussitôt à haranguer les autres membres, et les exhorta « à persévérer dans la fidélité
« envers la sainte Église, dans l'intégrité de la foi catho-
« lique, dans la loyauté envers le souverain, dans l'amitié
« envers les chevaliers et dans l'honneur des armes. » Ces souvenirs, qui se rattachent à notre histoire locale, étaient connus de Mgr Dufêtre, et la pensée de renouer les glorieuses traditions de l'antique épiscopat nivernais lui faisait apprécier davantage l'honneur auquel il se voyait appelé. Le jubilé s'ouvrit le 24 juin. Ici, nous laissons parler l'habile ordonnateur de la fête, qui en fut aussi l'historien élégant et fidèle, M. l'abbé Capelle, alors missionnaire de Saint-Charles, à Cambrai, et mort il y a quelques mois curé de Saint-Géry, à Valenciennes ¹.

« Après l'hymne consacrée par l'Église à invoquer
« les lumières de l'Esprit-Saint, Mgr Dufêtre entonne
« les vêpres, dont le chant est exécuté en faux-bourdon
« par les lutrins réunis des six paroisses. Au *Benedica-*
« *mus Domino*, l'officiant monte en chaire et ouvre la
« station jubilaire par un discours, véritable chant d'a-
« mour à la gloire de la patronne de Lille. L'éloquence
« de Mgr Dufêtre est connue. Pendant vingt-quatre ans,
« avant que la Providence le forçât à échanger le bâton

¹ *Histoire du jubilé de Notre-Dame de la Treille.*

« de l'apôtre contre la houlette du pasteur, sa parole a
« retenti dans toutes les parties de la France. Rien qu'à
« le voir en chaire, on ne peut s'empêcher d'éprouver
« pour lui un sentiment de respect. Sa noble tête, son
« regard puissant, sa belle stature, disent d'avance
« qu'il va annoncer de grandes vérités et faire pâlir les
« ennemis de la sainte cause. Son organe, un des plus
« beaux qui aient jamais été entendus, correspond ad-
« mirablement au feu de son cœur, et, lorsqu'il a ouvert
« la bouche, on est saisi d'un étonnement qui ne fait que
« s'accroître. Comme Bridaine, dont il a adopté et con-
« servé le genre, il sait donner à sa voix tous les tons
« que son sujet demande. Il est simple dans la confé-
« rence, grand dans le discours solennel, et toujours
« entraînant bien plus par l'ardeur de la charité qui le
« consume que par la splendeur de sa voix qui séduit.
« Les milliers de cœurs qui, du nord au midi, lui doivent
« leur retour à Dieu, disent, en conservant religieuse-
« ment sa mémoire, qu'on peut l'appeler l'Apôtre de la
« France comme on l'a appelé le Bridaine du XIX^e siècle.

« Son discours a été écouté avec l'attention la plus
« soutenue, et tout fait espérer que sa prière onctueuse,
« adressée en terminant à Notre-Dame de la Treille, sera
« exaucée. »

Le lendemain dimanche, dès le grand matin, le prélat prêchait à la classe ouvrière dans l'église Saint-Maurice. Le soir, après les vêpres, il remontait dans la même chaire qui, durant huit jours, ne devait pas cesser d'être le théâtre de son zèle, tandis que le P. Souailard occupait celle de Sainte-Catherine.

A Lille comme à Cambrai, nous retrouvons Mgr Dufêtre partout où il y a une parole d'encouragement à donner, un mot d'édification à dire. Nous le retrouvons, pendant le cours du jubilé, au sein de l'assemblée générale des conférences de Saint-Vincent de Paul de Bruxelles, de Gand, de Tournai, de Saint-Quentin, d'Arras et d'Amiens.

« Il y a vingt ans, leur dit-il, on entendait retentir
 « ces sinistres paroles : « Le catholicisme s'en va, le
 « catholicisme est mort ! » Et on voyait, en effet, avec
 « une inexprimable douleur, la parole de Dieu dédaigné
 « gnée et la religion presque éteinte dans bien des cœurs.
 « Mais Dieu se leva à son heure ; il suscita ces
 « hommes de charité et de miséricorde, dont les œuvres
 « rediront la piété, et dont la louange retentira dans l'as-
 « semblée des saints : *Et laudem eorum nuntiet Ecclesia.*

« Oui, messieurs, Dieu vous a suscités au milieu des té-
 « nèbres du doute et de la négation qui enveloppent notre
 « malheureux siècle, comme il a placé au firmament
 « des astres dont la lumière répand sur la terre la vie
 « et la fécondité. Il y a quelques années, un léger cré-
 « puscule marquait à peine votre apparition au ciel des
 « grandes œuvres catholiques, mais l'éclat de vos œu-
 « vres a dissipé les ombres qui voilaient votre aurore,
 « le souffle de Dieu vous pousse, son esprit vous anime,
 « et en vous voyant aujourd'hui si pleins de grâce, de
 « lumière et de vérité, je suis heureux de publier les
 « œuvres de votre charité, et de redire vos louanges
 « dans l'assemblée des saints : *Et laudem eorum nuntiet*
 « *Ecclesia.* Ah ! messieurs, soyez toujours fidèles au noble

« drapeau de la charité ; que Notre-Dame de la Treille
 « couvre vos personnes et vos œuvres de sa douce et
 « puissante protection, et que le Seigneur garde à jamais
 « les saintes dispositions de vos cœurs : *Custodi, Domine,*
 « *in æternum hanc voluntatem cordis eorum.*

« Dans les premiers temps, c'était seulement Paris et
 « quelques grandes villes qui racontaient votre minis-
 « tère. C'est à dessein que je dis ce mot, car vous laissez
 « à d'autres les calculs, la statistique et les systèmes,
 « vous agissez, vous vous dévouez. Aujourd'hui, les
 « prêtres trouvent en vous comme de puissants auxiliai-
 « res. Restez donc toujours fidèles à votre esprit pri-
 « mitif : *Custodi, Domine, in æternum hanc voluntatem*
 « *cordis eorum...* »

Tous les évêques présents à la réunion étendirent alors les mains, et, tous ensemble, ils bénirent l'assemblée reconnaissante.

Cependant, on était à la veille de la clôture du jubilé, et les préparatifs de la procession solennelle avaient été poussés avec activité ; mais voilà que la pluie tombe par torrents, et vient jeter la tristesse dans tous les cœurs. L'évêque de Nevers paraît dans la chaire de Saint-Maurice, et à la foule inquiète et découragée il adresse ces paroles hardies et presque prophétiques : « Confiance !
 « oui, confiance ! Marie ne permettra pas que vous ayez
 « fait inutilement tant de préparatifs pour sa gloire ;
 « j'ose vous promettre, au nom de Notre-Dame de la
 « Treille que demain le temps sera beau. »

Le lendemain, rien ne semblait justifier cette promesse ; au moment indiqué pour sortir de l'église jubilaire, la

pluie tombait encore. Néanmoins, on s'apprête à se mettre en marche. Les cloches de la ville sonnent à toute volée ; le canon tonne du haut des remparts ; la procession s'ébranle, et au moment même la nuée s'entr'ouvre, et un splendide rayon de soleil, salué par d'immenses acclamations, vient couronner d'une radieuse auréole la châsse de Notre-Dame de la Treille. La prédiction de Mgr Dufêtre était réalisée.

Nous n'avons point à décrire toute la pompe de la cérémonie : nous nous transportons tout de suite au moment où la procession fit une station sur la place d'Armes. Là se dressait une immense estrade. Quand les douze évêques¹ y eurent pris place, entourés d'un nombreux clergé, des autorités civiles et militaires, trois cents voix accompagnées d'instruments entonnèrent le *Salve Regina*.

Tout à coup les chants cessent. Sur le devant de l'estrade paraît Mgr Dufêtre. Sa voix, que l'émotion ébranle, n'a rien perdu de sa puissance.

« Habitants de Lille ! s'écrie-t-il, il y a deux cent
« vingt ans que, dans un jour à jamais mémorable, la
« ville de Lille se consacra solennellement à Notre-
« Dame de la Treille.

« Plus de quatre siècles auparavant, déjà cette heu-

¹ S. Ém. le cardinal Gousset, archevêque de Reims ; NN. SS. Régnier, archevêque de Cambrai ; Labis, évêque de Tournai ; Parisis, évêque d'Arras ; Delebecque, évêque de Gand ; Dufêtre, évêque de Nevers ; Wicart, alors évêque de Fréjus, aujourd'hui évêque de Laval ; de Garsignies, évêque de Soissons ; Malou, évêque de Bruges ; Desprez, alors évêque de Saint-Denis (île de la Réunion), puis évêque de Limoges et aujourd'hui archevêque de Toulouse ; Pallu du Parc, évêque de Blois ; de Montpellier, évêque de Liège.

« reuse cité s'était vouée à Marie, au milieu des accla-
 « mations de joie et des chants de triomphe. Elle avait
 « adopté avec enthousiasme cette antique et glorieuse
 « devise : *Hæc est spes nostra*. C'est là notre espérance.

« Vraiment, il y avait justice, habitants de Lille : vos
 « ancêtres n'avaient-ils pas éprouvé mille fois les effets
 « de sa miséricordieuse et puissante protection ? N'a-
 « vaient-ils pas été les heureux témoins des prodiges
 « opérés par son entremise ? Leurs guerriers n'avaient-
 « ils pas proclamé son nom victorieux sur les champs
 « de bataille ?

« Ah ! Notre-Dame de la Treille s'était bien mon-
 « trée toujours leur espérance et leur joie : *Hæc est spes*
 « *nostra*.

« Depuis cette époque, et en traversant tous les âges
 « jusqu'à nous, Lille, la vieille et noble cité, demeure
 « toujours vassale et tributaire de Marie, et dans tous
 « les temps elle répète avec transport : Elle est notre
 « espérance : *Hæc est spes nostra*.

« Mais que vois-je ? le vent des révolutions renverse
 « l'antique basilique où l'image vénérée de Notre-Dame
 « de la Treille recevait depuis tant de siècles les hom-
 « mages des fidèles Lillois ; le marteau des démolisseurs
 « en a brisé jusqu'à la dernière pierre ; dès ce moment
 « le culte de Notre-Dame de la Treille s'affaiblit ; son
 « image a disparu, et, pendant un demi-siècle, son
 « nom sacré n'est presque plus invoqué. Il fallait une
 « réparation pour ce fatal et trop long oubli ; habitants
 « de Lille, cette réparation ne pouvait être plus magni-
 « fique ni plus complète. Elle est digne de Marie, elle

« est digne de vous. Quel spectacle ! Anges du ciel,
 « contemplez-le avec ravissement, et dites s'il en fut
 « jamais de plus beau sur la terre !

« Voyez cette population innombrable accourue de
 « tous les points de la Flandre et de la Belgique ! elle
 « est à l'étroit dans l'enceinte immense de cette place.
 « Entendez ses chants d'allégresse et d'amour ! elle
 « salue la glorieuse souveraine qui rentre dans ses
 « États, elle acclame la reine puissante qui vient re-
 « prendre possession de sa ville bien-aimée.

« O Vierge de la Treille, vous devez être contente !
 « O Marie ! votre cœur est ému, n'est-il pas vrai ? Vos
 « entrailles se dilatent en retrouvant l'amour enthousiaste
 « de vos fidèles enfants, et votre main s'étend
 « pour les bénir !

« Mais, chrétiens, j'ai une grande mission à remplir :
 « Marie m'envoie pour vous proposer de sa part une nou-
 « velle alliance, et c'est en son nom que je vous adresse
 « ces paroles solennelles de nos saints Livres : *Sit ju-
 « ramentum inter nos et ineamus fœdus.*

« Promettez de toujours servir son divin Fils, et de
 « conserver inviolable cette foi qui éclate aujourd'hui
 « si ardente et si pure : elle vous promet en échange
 « toutes les grâces, toutes les bénédictions du ciel : *Sit
 « juramentum inter nos et ineamus fœdus.*

« Promettez d'aimer, d'honorer, d'invoquer toujours
 « avec confiance cette incomparable mère ; elle vous
 « promet d'être à jamais votre avocate, votre refuge,
 « votre patronne aimante et dévouée : *Sit juramentum
 « inter nos et ineamus fœdus.*

« Ah! c'en est fait : l'alliance est conclue. Marie est
 « redevenue votre espérance et votre joie ; hâtez-vous
 « de reprendre la devise de vos pères : *Hæc est spes*
 « *nostra.* »

« Pour moi, je ne puis plus contenir les mouvements
 « de mon cœur, mon âme déborde et je m'écrie avec
 « transport : VIVE MARIE ! »

A ce mot, un enthousiasme indescriptible éclate dans
 l'assemblée, et des milliers de voix répètent : « VIVE
 MARIE ! »

« Eh quoi ! reprend l'orateur, vos cœurs répondent
 « au mien ! Oh ! alors, qu'un cri unanime s'échappe de
 « toutes les poitrines ! que tous ensemble nous ré-
 « pétions : VIVE MARIE !.... VIVE NOTRE - DAME DE LA
 « TREILLE !... »

A ces mots, dit l'historien de la fête, l'enthousiasme
 redouble, les chapeaux se lèvent, les mouchoirs s'agi-
 tent, et les acclamations s'élèvent de tous les rangs de
 cette foule frémissante, comme une explosion que rien
 ne saurait plus contenir. .

L'émotion était au comble, les larmes jaillissaient de
 tous les yeux : « Non, jamais, disait le cardinal Gous-
 « set, archevêque de Reims, jamais je n'ai rien vu de
 « semblable, même à Rome ! » Les prélats, après quel-
 ques moments d'un silence qui témoignait d'un senti-
 ment dont leur âme était inondée, entonnèrent le *Sit*
nomen Domini benedictum, auquel des milliers de voix
 répondirent, et, tous ensemble, ils donnèrent la bénédiction.

Aux fêtes de Lille succéda, à Gand, une magnifique

cérémonie, célébrée à l'occasion de la proclamation du dogme de l'immaculée conception. Le vénérable cardinal Sterckx, archevêque de Malines, la présidait, entouré du nonce apostolique de Bruxelles, de Mgr l'archevêque de Cambrai, de Mgr de Mercy-Argentau, archevêque de Tyr, de Mgr l'archevêque d'Utrecht et de NN. SS. les évêques de Tournai, de Gand, de Nevers, de Bruges et de Liège. Arrivée sur la plus grande place de la ville, la procession se réunit autour d'un autel sur les marches duquel les prélats prirent place, et Mgr l'évêque de Gand adressa à cet immense auditoire une allocution en langue flamande, puis Mgr Dufêtre trouva le secret, dans une éloquente improvisation, d'émouvoir la foule, en rappelant le souvenir de la pieuse reine dont la Belgique pleurait la mort, et d'élever les esprits et les cœurs vers la glorieuse Reine des anges et du ciel. Le lendemain, c'était à la réunion générale des conférences de Saint-Vincent de Paul qu'il adressait des paroles de félicitation et d'encouragement.

Vinrent ensuite les fêtes de Douai, qui avaient pour objet l'anniversaire séculaire d'un miracle par lequel Dieu s'était plu à confirmer la foi des fidèles au mystère de l'eucharistie.

Le 14 avril 1254, Notre-Seigneur s'était montré visiblement, dans une hostie consacrée, sous la triple forme d'un enfant, d'un rédempteur et d'un juge. Thomas de Cantimpré, coadjuteur de l'évêque de Cambrai et prélat célèbre par sa piété et par sa science, fut un des témoins oculaires et l'historien de ce fait miraculeux, dont tous les ans les habitants de Douai célèbrent

le souvenir avec une grande solennité. A l'occasion de cette fête, le pape Benoît XIV avait accordé à la ville de Douai une indulgence jubilaire, que Sa Sainteté Pie IX avait renouvelée. Ce fut à cette occasion que Mgr Dufêtre fut prié de venir évangéliser la cité privilégiée.

Le lendemain de son arrivée, 14 juillet 1855, avant de commencer le cours de ses prédications, l'infatigable prélat consacra solennellement l'église Saint-Jacques, et, dans une instruction toute de circonstance, il initia les fidèles au sens symbolique des rites sacrés qu'il venait d'accomplir.

Le soir, après avoir officié pontificalement à vêpres, il monta en chaire, et inaugura dans un magnifique discours sur les grandeurs de Jésus-Christ, la série des sermons qu'il allait donner pendant l'octave dans l'église principale de Saint-Pierre, tandis que le P. Souaillard évangélisait les nombreux auditeurs qui se pressaient autour de la chaire de Saint-Jacques.

M. l'abbé Capelle, ordonnateur de la fête du Saint-Sacrement de miracle, comme il l'avait été à Lille des solennités de Notre-Dame de la Treille, a fait un parallèle des deux orateurs ¹.

« La mission des deux apôtres, dit-il, est de chercher,
 « chacun selon sa méthode oratoire, les âmes qui accep-
 « tent les enseignements de la foi et qui comprennent
 « l'obligation d'en remplir les devoirs. Parlant à notre
 « siècle le langage dont il a besoin, ils ne s'arrêteront
 « pas aux considérations ascétiques que peut offrir le

¹ *Souvenirs du jubilé séculaire du Saint-Sacrement de miracle.*

« miracle du saint sacrement, comme firent leurs de-
 « vanciers dans les temps les plus reculés. Ceux-ci par-
 « laient à un peuple fort de croyance et de piété ; les
 « orateurs de nos jours n'ont pas le même avantage, et
 « s'il est des hommes qui regrettent de ne point les en-
 « tendre donner une série de discours sur le saint
 « sacrement de miracle, c'est à notre siècle qu'ils doi-
 « vent s'en prendre. Quoi qu'il en soit, nul ne pourra
 « s'empêcher d'admirer ces deux talents remarquables,
 « et les incroyants, s'il en est, seront forcés de recon-
 « naître, au moins dans le fond de leurs cœurs, la vérité
 « de la doctrine catholique dont l'exposition leur est
 « présentée. Quels orateurs, en effet, pouvait-on désirer
 « dans ces grandes solennités, qui, mieux que l'évêque
 « de Nevers et le P. Souillard, donneraient à ces
 « pompes religieuses leur véritable caractère et leur
 « feraient produire les fruits que la foi a droit d'en
 « attendre ? Ils sont dignes l'un et l'autre de la ville qui
 « se souvient d'avoir porté autrefois le nom d'*Athènes du*
 « *Nord* ; l'un et l'autre, quoique avec un mode différent,
 « sont éminemment capables de remplir le rôle sublime
 « d'élever les âmes vers Dieu par la parole, de les
 « émouvoir et de les provoquer à s'animer du noble
 « désir de chercher le bonheur pour lequel elles sont
 « créées.

« Mgr l'évêque de Nevers, poursuit un peu plus
 à loin le narrateur, n'était pas moins heureux à Saint-
 « Pierre que le P. Souillard à Saint-Jacques. Mieux
 « écouté des chrétiens que des hommes du monde, il
 « réveilla la foi assoupie dans les cœurs en traitant les

« principales vérités de la foi et de la morale chrétienne.
« De graves méditations sur le péché, la mort, le juge-
« ment, la conversion, le scandale, le respect humain,
« furent par le prélat présentées tour à tour à la foule
« qui remplissait la grande nef de l'église, et dans la-
« quelle tous les rangs de la société étaient confondus.
« Les ouvriers surtout aimaient à entendre sa parole
« retentissante, empreinte d'un accent de vive piété et
« du zèle le plus ardent pour le salut des âmes.

« Plein de majesté dans ses grands sermons du soir,
« Mgr Dufêtre était surtout admirable dans les confé-
« rences qu'il donnait aux dames à onze heures et
« demie. Dans ces entretiens familiers qui exposaient
« les devoirs de la femme dans ses diverses positions
« d'épouse, de mère et de maîtresse de maison, le pieux
« prélat, grâce à l'étude profonde qu'il a faite du cœur
« humain et aux leçons qu'il a puisées dans une grande
« connaissance du monde, enseignait à son auditoire les
« moyens d'user de l'influence dont la femme jouit dans
« la famille, pour établir et conserver la paix, se sanc-
« tifier et travailler à la sanctification des autres.

« Les sermons et les conférences de chaque jour ne
« suffisaient pas au zèle de l'évêque de Nevers : partout
« on pouvait réclamer son ministère apostolique, et
« toutes les maisons religieuses de la ville furent heu-
« reuses de le posséder quelques heures. Il prêcha,
« pendant le jubilé, aux élèves du collège Saint-Jean, aux
« dames de Fline et à leurs pensionnaires, aux dames
« et aux élèves de la Providence et de la Sainte-Union.
« Le jour de la fête de Saint-Vincent de Paul, après avoir

« parlé à huit heures aux membres de la conférence, il
 « allait, à dix heures, entretenir des vertus de ce saint
 « les vieillards de l'hôpital général ; et, en sortant de cet
 « établissement, il montait en chaire pour s'adresser à
 « son auditoire ordinaire. On disait en ville qu'il y avait
 « dans ce bon prélat quelque chose de plus admirable
 « que le talent avec lequel il parlait à tous et à chacun en
 « particulier, c'était le zèle qui le portait à se diviser
 « pour ainsi dire et à se donner néanmoins à tous. »

Le samedi, veille de la grande solennité, en présence de tous les évêques, eut lieu la réunion de la conférence de Saint-Vincent de Paul de Douai, à laquelle étaient venues se joindre les autres conférences du diocèse. Tous ces éminents prélats, dit un écrivain présent à la séance, parlèrent à cette occasion ; mais on admira surtout l'étonnante facilité de l'évêque de Nevers, qui avait toujours en réserve d'excellentes paroles selon les circonstances et les localités.

Au jour de la clôture, la procession qui devait terminer la fête se déroula au milieu d'un concours immense, et passa devant les évêques placés sur une estrade, au centre de laquelle était élevé un trône magnifique où le saint sacrement était soutenu par un prêtre de Cambrai et un prêtre d'Antioche, « qui représentaient l'union
 « de l'Église d'Orient et de celle d'Occident. » Quand le défilé fut terminé, les prélats¹ se mirent en marche, Mgr Samhiri portant le saint sacrement.

¹ NN. SS. Samhiri, patriarche d'Antioche; Régnier, archevêque de Cambrai; Parisis, évêque d'Arras; Delebecque, évêque de Gand; Dufêtre, évêque de Nevers; de Garsignies, évêque de Soissons; Cousseau, évêque d'Angoulême; Lyonnet, évêque de Saint-Flour.

Arrivée sur la grande place, toute la procession se massa en ordre sur les côtés : au fond avait été élevée une vaste plate-forme, et lorsque le saint sacrement eut été déposé sur l'autel, que les évêques et le clergé eurent pris place sur l'estrade, un chœur de voix soutenu par la musique de la ville exécuta le *Lauda Sion*. Après ce chant de triomphe, l'évêque de Nevers s'avança, et adressa l'allocution suivante à la foule innombrable qui se pressait à ses pieds :

« Habitants de Douai,

« Nous lisons dans les divines Écritures qu'un jour
 « l'arche d'alliance fut transportée en grande pompe de
 « la cité de David à Jérusalem. Tout Israël s'était ras-
 « semblé pour cette fête, et une multitude immense
 « suivait l'arche sainte et faisait retentir l'air de ses
 « chants d'allégresse.

« Vous renouvez aujourd'hui, M. T.-C. F., ce grand
 « et imposant spectacle, en y ajoutant toutefois plus de
 « magnificence et d'éclat. Et c'est justice ; car ce n'est
 « plus seulement l'arche du Seigneur que vous portez
 « triomphalement dans les rues de votre cité, c'est le
 « Seigneur lui-même, le Dieu d'Israël : c'est celui que
 « saint Jean a vu dans sa gloire, le front ceint d'un
 « diadème entouré d'une lumière plus brillante que le
 « soleil, salué par les anges du nom incomparable de
 « Roi des rois, de Seigneur des seigneurs : *Rex regum,*
 « *Dominus dominantium.*

« Ah ! il fut un temps où ce grand Dieu, caché
 « sous les voiles du sacrement et sous l'obscurité de

« nos tabernacles, ne recueillait de la part de ses enfants
 « que l'ingratitude et l'oubli. Mais aujourd'hui, quel
 « merveilleux changement ! Ce roi immortel des siècles,
 « cet époux radieux de l'Église, est là sur un trône
 « étincelant d'or et de lumière, et il reçoit les homma-
 « ges d'un peuple enivré d'espérance et d'amour. Il me
 « semble voir en ce moment les anges et les vieillards
 « de l'Apocalypse jetant à ses pieds leur couronne d'or,
 « et répétant avec un saint enthousiasme : « Vous êtes
 « digne, Seigneur notre Dieu, de recevoir l'honneur, la
 « bénédiction et la louange; salut, bénédiction et puis-
 « sance dans les siècles des siècles, à vous qui êtes assis
 « sur le trône, et à l'Agneau immolé dès l'origine du
 « monde !

« Il était juste, habitants de Douai, que celui qui avait
 « opéré il y a six cents ans de si étonnants prodiges
 « parmi vous, celui que vos pères avaient pu contempler
 « de leurs yeux sous la figure d'un enfant, d'un ré-
 « dempteur et d'un juge, reçût d'une manière éclatante,
 « au sein de cette ville privilégiée, les adorations d'un
 « peuple à jamais reconnaissant et fidèle.

« Il était juste que, de tous les points de ce vaste
 « diocèse, on vît accourir, pour cette fête séculaire, les
 « populations émues, heureuses de recueillir quelques-
 « unes des bénédictions qui tombent du haut de ce
 « trône de grâce et de miséricorde.

« Il était juste que tous les saints, que tous les illus-
 « tres patrons de cette religieuse contrée dont j'aper-
 « çois flotter au loin les bannières, vinsent réhausser
 « l'éclat de cette solennité et grossir le cortège de celui

« dont ils partagent maintenant le bonheur dans le
« ciel ¹ . .

« Et vous, auguste Marie, vous avez voulu aussi
« glorifier votre divin Fils, et vous avez quitté vos
« sanctuaires bénis pour venir vous associer à son
« triomphe. Ah ! comme je vous revois avec bonheur,
« avec amour, images vénérées de Notre-Dame de Grâce,
« de Notre-Dame de la Treille ², vous qui naguère avez
« fait palpiter mon cœur de si douces et de si vives émo-
« tions ! salut, glorieuse protectrice de Lille et de
« Cambrai ! salut, peut-être pour la dernière fois. Mais
« en ce grand jour, en cette solennité mémorable du
« Saint-Sacrement de miracle, à vous surtout honneur
« et gloire, adorable Jésus, maître souverain de la terre
« et des cieux ! Que tout genou fléchisse devant vous,
« que les anges et les hommes vous adorent, vous bé-
« nissent et vous aiment. Continuez de vous avancer
« comme un roi pacifique à travers les rues et les places
« de cette ville fortunée ; continuez de la protéger, de
« la bénir, d'assurer sa prospérité et son bonheur :
« *Intende prospere, procede, et regna.*

« Bénissez aussi, et de vos plus riches bénédictions,
« le prince qui nous gouverne et la France notre bien-
« aimée patrie ; bénissez son commerce, son industrie,
« bénissez ses armées si vaillantes et si fidèles, cou-
« ronnez nos soldats des lauriers de la victoire, et ac-
« cordez-nous ensuite une paix glorieuse et durable.

¹ Toutes les paroisses des environs étaient venues à Douai avec leurs bannières.

² Un grand nombre de pèlerins de Cambrai et de Lille avaient accompagné les images miraculeuses de Marie, apportées à Douai.

« Et toi, noble cité de Douai, jouis de ton bonheur,
 « fais entendre des chants d'allégresse et de jubilation.
 « Ezéchiel parle d'une cité mystérieuse dont il décrit
 « la richesse et la grandeur, et qui n'avait pas d'autre
 « nom que celui du Seigneur dont elle était le séjour.
 « *Nomen civitatis ex illa die Dominus ibidem.* Eh bien,
 « cette gloire est la tienne, tu es le séjour de la cité du
 « Seigneur ; tu es et tu seras à jamais la ville du Saint-
 « Sacrement de miracle. Puisses-tu toujours mériter ce
 « titre magnifique par ta fidélité, par ta reconnaissance,
 « par ta foi et par ton amour ! »

L'orateur avait cessé de parler qu'on l'écoutait encore, et si ces lignes tombent sous les yeux d'un habitant de Douai, il affirmera comme nous que la mâle et pieuse éloquence de Mgr Dufêtre a laissé d'impérissables souvenirs.

Transportons-nous maintenant du nord au midi de la France. On vénère, à quelques lieues de Bordeaux, un sanctuaire dédié à la sainte Vierge, dont l'origine se perd dans la nuit des temps. C'était d'abord une simple chapelle où la Reine du ciel était honorée sous le nom de Notre-Dame de Verdélais (*de Viridi Luco*).

Vers 1160, le modeste oratoire fut remplacé par une église qui abritait un monastère occupé par des religieux de Grandmont. Ruinée par les guerres qui ravagèrent le pays à la fin du treizième siècle, elle fut reconstruite en 1307, pour être, quelques années plus tard, soumise aux mêmes désastres. Laissons parler ici l'illustre cardinal qui est aussi, pour le diocèse de Bordeaux, l'homme puissant en œuvres et en paroles.

« Les religieux, pour soustraire aux profanations
« l'image qui avait rendu ce lieu si célèbre, l'enseve-
« lèrent dans une forêt où elle serait restée à jamais
« oubliée, sans un événement extraordinaire, que nous
« trouvons consigné dans les annales du temps et que
« nous voulons rapporter ici.

« Isabelle, comtesse de Foix, n'ayant pas d'enfant, fit
« vœu de bâtir un temple à la gloire de Marie et de con-
« sacrer un de ses fils au service des autels, si Dieu lui
« accordait le bonheur d'être mère. Quelques années
« après, entourée de cinq enfants encore jeunes, comme
« elle revenait de son fief de Langon à son château de
« Civrac, par la vallée de Verdélais, la mule qui la por-
« tait s'arrêta tout à coup. Surprise, la noble dame des-
« cend et fait lever la pierre qui semblait enchaîner le
« pas de sa monture. Sous cette pierre se retrouva l'an-
« tique statue objet de tant d'honneurs, et que les reli-
« gieux avaient enfoncée dans le sein de la terre avant
« leur dispersion. On bâtit une nouvelle église et un
« nouveau monastère où fut consacré à Marie un des
« fils d'Isabelle, connu dans l'histoire sous le nom de
« Pierre de Foix ou de bon Légat, et aussi illustre par
« ses talents et sa piété que par l'éclat de sa nais-
« sance¹. »

Les guerres de religion, et plus tard l'impiété révo-
lutionnaire, avaient encore dévasté ce sanctuaire. Quand
Mgr Daviau le racheta, l'église était méconnaissable : la

¹ *Instruction pastorale de S. Ém. le cardinal archevêque de Bordeaux, à l'occasion du couronnement de la statue de Notre-Dame de Verdélais.*

tempête avait tout emporté.; seule, la sainte image semblait pleurer sous des voûtes ruinées que soutenaient à peine des murs ébranlés.

Dès son arrivée dans le diocèse, Mgr Donnet entreprit de rendre à Verdclais « tous ses anciens souvenirs » et toutes ses gloires. » Non content de restaurer, d'agrandir, de compléter et d'orner son antique sanctuaire, il en confia la garde aux RR. PP. maristes, puis il s'adressa à Sa Sainteté Pie IX, et lui demanda une faveur insigne pour Notre-Dame de Verdclais. Déléguée par le souverain pontife pour couronner en son nom la statue miraculeuse, Son Éminence fixa la cérémonie au 2 juillet 1856.

Inutile de dire que Mgr Dufêtre se trouva tout naturellement au nombre des prélats invités ; sans parler d'autres titres, la vieille amitié, qui l'unissait au cardinal avait marqué d'avance sa place à cette solennité.

Cette fois pourtant on lui représenta que tant de fatigues, ajoutées à celles de l'administration de son diocèse, pourraient bien être au-dessus de ses forces. « Est-ce qu'un enfant gâté de Notre-Dame de Fourvière, » répondit-il, peut refuser quelque chose à Notre-Dame « de Verdclais ? » et il partit.

Le 2 juillet, l'église ne pouvait pas contenir les pieux pèlerins qui étaient venus en foule à Verdclais. On avait préparé devant le portail, en face de la vaste place qui y conduit, une immense estrade sur laquelle on avait dressé un autel destiné à la célébration du saint sacrifice ; et au-dessus, sous un riche pavillon, apparaissait à tous les yeux la statue miraculeuse.

Après l'office pontifical, célébré par Mgr l'archevêque de Toulouse, l'évêque de Nevers adressa aux masses compactes qui couvraient la place et, qui s'étendaient jusque sur les coteaux voisins, une allocution dont un auditeur nous a conservé le texte presque entier. Avant de le reproduire, nous nous sommes demandé si nous n'allions pas fatiguer nos lecteurs en insistant trop longuement sur ces fêtes religieuses en l'honneur de Marie, dont Mgr Dufêtre était vraiment l'apôtre. Mais nous n'avons pu résister au désir de faire entendre encore une fois, quoique bien affaiblie (car nous n'écrivons que sur des notes prises à la hâte); cette parole toujours féconde, toujours apostolique, qui, jetée avec une sainte profusion aux quatre vents du ciel, a partout remué les masses, éclairé les esprits, touché les cœurs, et brillé sur les multitudes d'un pur et inaltérable éclat. Pour en juger, il aurait fallu l'entendre quand elle sortait toute vivante de la poitrine, disons mieux, du cœur de l'infatigable apôtre, quand elle brillait dans son regard animé, dans son geste si ample, si digne, et sur toute sa physionomie pleine de grandeur et de majesté. Quoique privée de toutes ces choses, la parole de Mgr Dufêtre, reproduite, hélas ! bien imparfaitement, est encore belle et saisissante.

Reportons-nous à Verdélais, en face d'un auditoire évalué à quatre-vingt mille personnes.

« Quand, du haut de cet autel, s'écrie l'orateur, je
« contemple ce grand et magnifique spectacle, je me
« demande si c'est une réalité, ou bien si, dans une
« séraphique extase, il m'est donné de voir ce que l'œil

« de l'homme n'a jamais vu, et d'entendre ce que l'oreille de l'homme n'a jamais entendu.

« Ces chants mélodieux, le son des instruments qui les accompagnent, ces guirlandes de fleurs, ces arcs de triomphe, ces bannières flottantes, cette joie, cette allégresse qui brille sur tous les fronts, tout ici nous porterait à croire que nous avons quitté la terre d'exil et que nous entrevoyons le parvis de la céleste Jérusalem.

« Ne vous semble-t-il pas que les cieux s'entr'ouvrent, et que Marie, du haut de son trône, sourit au triomphe qu'on lui prépare sur la terre ? Ne vous semble-t-il pas qu'un rayon de son diadème de gloire descend sur cette couronne qui bientôt va ceindre son front, et qui rendra désormais son image plus vénérée et plus chère ?

« Sans doute, depuis bien de siècles, la douce Vierge mère était la reine de ces lieux ; depuis bien des siècles, les cœurs chrétiens venaient lui offrir les hommages de leur amour et de leur reconnaissance pour les bienfaits qu'ils obtenaient de sa royale tendresse ; mais il lui manquait un diadème à cette reine bien-aimée, et ce diadème, symbole de sa puissance miséricordieuse, lui est envoyé par l'auguste Pie IX, et bientôt il va briller sur sa tête.

« Ah ! nous n'avons pas besoin de vous dire avec le prophète : Applaudissez, entonnez des chants d'allégresse : *Plaudite manibus, jubilate in voce exultationis*. Il nous semble entendre les concerts de louanges qui s'élèvent de tous les cœurs : pontifes, prêtres, lé-

« vites , magistrats , soldats , mères , enfants , jeunes
 « gens , vieillards , vierges chrétiennes , tous se réunis-
 « sent en ce moment pour exalter la gloire de leur
 « reine.

« Des milliers de cœurs battent à l'unisson avec une
 « indicible harmonie , les poitrines se gonflent , les yeux
 « se mouillent de larmes , toutes les langues , si elles
 « n'étaient retenues par le respect dû à la solennité re-
 « ligieuse , répéteraient à l'envi : « Salut , gloire et pureté
 « des vierges , force et appui des mères , asile des orphe-
 « lins , santé des infirmes , consolation des affligés ! Sa-
 « lut , soutien de l'ouvrier dans ses fatigues , lumière du
 « magistrat dans ses jugements , courage et espoir du
 « soldat sur le champ de bataille ! Salut , ô reine du
 « clergé ! ô vie ! ô douceur ! ô espérance du prêtre !
 « Salut ! divine mère de Dieu , sainte mère des hommes ,
 « tendre mère de miséricorde , salut !

« *Salve, regina, mater misericordiæ !*

« O Bordeaux ! noble et antique cité plus illustre
 « par ta foi que par ta rare intelligence , ton exquise
 « urbanité et ton activité étonnante , Verdélais sera
 « pour toi la montagne sainte , du haut de laquelle une
 « source de bénédictions et de grâces se répandra dans
 « ton sein pour féconder tes travaux et faire prospérer
 « tes entreprises . Oui , cette colline , au pied de laquelle
 « coule le fleuve magnifique qui porte dans tes murs
 « la richesse et l'abondance , sera pour toi comme un
 « nouveau Liban : *Puteus aquarum viventium fluens im-
 « petu de Libano.*

« Lyon salue avec amour Notre-Dame de Fourvière ;

« toi, tu salueras avec le même amour Notre Dame de
« Verdélais.

« Qu'elle veille sur tes murs, qu'elle protège ton
« commerce, qu'elle sauve tes habitants. Et vous, pon-
« tifes vénérés, qui avez voulu procurer à Marie un nou-
« veau triomphe, elle fera de cette fête l'une des gloires
« de votre épiscopat.

« O Marie, que votre empire et celui de Jésus votre
« Fils ne connaissent point d'autres bornes que celles
« de la terre ; mais, avant tout, réglez sur la France,
« notre bien-aimée patrie : c'est votre royaume à vous,
« c'est votre apanage : *Regnum Galliarum, regnum Mariarum*.
« Protégez-la, cette France fille aînée de l'Église, et
« faites-y toujours fleurir la justice et la paix.

« Réglez sur les justes en leur obtenant la persévé-
« rance ; réglez sur les pécheurs en les ramenant à
« Dieu ; réglez sur les prêtres et sur les fidèles ; ô bonne
« et tendre mère, réglez à jamais sur tous les cœurs ! »

Quatre jours après cette solennité, nous retrouvons
Mgr Dufêtre à la bénédiction et à la pose de la première
Pierre de Notre-Dame d'Arcachon.

Nous ne pouvons résister au désir d'entrer dans quel-
ques détails relatifs à cette fête unique dans son genre.

Au milieu des pins séculaires qui couronnent les fa-
laises du bassin d'Arcachon, s'élevait, en l'honneur de
la glorieuse Marie, un antique mais trop modeste sanc-
tuaire. C'était vers ce lieu mille fois béni que se por-
taient les regards des pauvres pécheurs pendant les tem-
pêtes ; là aussi, dans ces moments d'angoisses, venaient
s'agenouiller les mères, les épouses et les filles de ceux

qui luttèrent contre les flots. Son Éminence le cardinal Donnet, qui déjà avait doté la population d'Arcachon de la belle église de Saint-Ferdinand, conçut le projet de reconstruire sur une plus grande échelle le sanctuaire de Notre-Dame, qui n'offrait même plus de place pour suspendre les ex-voto de la reconnaissance.

Les autorités civiles et militaires de Bordeaux s'empressèrent de rehausser par leur présence l'éclat de la cérémonie : ils avaient à cœur de donner aux habitants cette preuve de sympathie.

Un autel fut dressé à l'endroit même où la première pierre devait être posée, et une messe solennelle fut chantée à l'ombre des arbres qui environnaient l'autel. Toute la population était échelonnée sur les falaises. Signaler la présence de Mgr Dufêtre à une cérémonie, c'est assez dire qu'il fut engagé à prendre la parole, et qu'il la porta, comme toujours, avec un rare bonheur. Les circonstances, du reste, étaient des plus émouvantes.

Les habitants d'Arcachon venaient d'être cruellement éprouvés : trois cents matelots avaient péri dans une tempête ; un crêpe funèbre voilait la contrée tout entière, et, à chaque pas, on rencontrait des veuves et des orphelins.

La voix de l'orateur fit couler bien des larmes, mais des larmes de consolation et d'espérance. Il fut sublime de hardiesse dans la prière pleine de délicats et tendres reproches qu'il adressa à la vierge Marie : « Vous n'avez
« été, ô Étoile des mers, vous n'avez été pour les pauvres
« naufragés que le refuge des pécheurs ou la mère des

« miséricordes ; eh bien, soyez, ô vous le secours des
« chrétiens, soyez, au sein de cette population qui vous
« aime et qui espère en vous, soyez l'appui des veuves,
« la consolation des pauvres mères, la protectrice des
« orphelins. » Ces accents d'un cœur d'apôtre, qu'on
ne saurait redire sans émotion, avaient emporté les
auditeurs dans ces régions plus sereines, où l'âme prie
et espère, et tous étaient plus heureux.

Il termina en annonçant que, le soir, on se rendrait
processionnellement à un endroit désigné du bassin. Les
pêcheurs, au souvenir du dernier désastre, avaient sup-
plié les évêques de vouloir bien appeler les bénédictions
du ciel sur leurs frêles embarcations. A l'heure désignée,
le cortège défila entre deux haies de matelots en costume,
en chantant les vêpres ; de temps à autre la psalmodie
était interrompue par la musique militaire. On arriva
sur le rivage au moment du *Magnificat*. Quel ravissant
spectacle ! plus de trois cents barques se balançaient sur
les flots ; au milieu d'elles on en distinguait qui se fai-
saient remarquer par leurs décorations : des guirlandes
de verdure et de fleurs se mariaient à de brillantes
oriflammes. Les rameurs sont à leur poste. Bientôt s'or-
ganise une procession comme on n'en a peut-être ja-
mais vu : en tête, s'avance une barque portant la
croix accompagnée des acolytes avec leurs flambeaux et
de tous les enfants de chœur rangés sur deux lignes ;
viennent ensuite deux autres barques occupées par les
jeunes filles vêtues de robes blanches et le front ceint
de couronnes de fleurs ; au milieu d'elles brillent la ban-
nière de Marie et sa statue vénérée, si chère aux habi-

tants d'Arcachon. D'autres barques sont disposées pour les corps de musique des régiments de Bordeaux, pour les canons et les boîtes ; enfin, sur une barque plus vaste et plus ornée que les autres, ont été placés des sièges pour les évêques, le clergé et les autorités ; un vaste dais garantit des rayons du soleil. Quand l'embarquement est accompli, le canon gronde, et aussitôt le cardinal entonne le *Magnificat*. Qu'on se fasse, s'il est possible, une idée de ce nouveau genre d'harmonie : le bruit du canon, les fanfares militaires, les cantiques chantés par deux cents jeunes filles, les chants de l'église, le mouvement des rames, le bruit des flots, les cris enthousiastes de la population garnissant le rivage, tout venait remuer jusqu'au fond de l'âme. Autour de ce que nous appellerons le cortège officiel, voguaient et se croisaient en tous sens les trois cents barques dont nous avons parlé. La procession décrivit un vaste demi-cercle, puis se dirigea vers l'église Saint-Ferdinand, près de laquelle avait été dressé un échafaudage considérable pour certains travaux à opérer sur la plage. L'éminent cardinal, qui avait remarqué l'émotion profonde produite en Mgr Dufêtre par l'émouvant spectacle que nous venons d'esquisser faiblement, lui montra cette chaire d'un nouveau genre, du haut de laquelle il pourrait se faire entendre, et aussitôt l'intrépide apôtre se mit en devoir de gravir les degrés de cette tribune improvisée ; de là il adressa à cette vaste assemblée les paroles les plus chaleureuses ; il annonça, en terminant, qu'on allait se rendre à l'église Saint-Ferdinand, et y faire l'absoute pour les victimes de la

dernière tempête. Voilà ce que Mgr Dufêtre appelait ses bonnes journées.

L'infatigable ouvrier de la sainte parole continue ses courses apostoliques avec une telle rapidité, que nous avons de la peine à le suivre ; comme l'être mystérieux dont parle le prophète Ézéchiël, « il se meut dans « toutes les directions, il va, il revient, avec la rapidité de « l'éclair, sous l'impulsion du souffle de Dieu. » Le 7 octobre, nous le trouvons à Autun, où il assiste à la translation des reliques de saint Lazare, et là, il est l'un des panégyristes les plus éloquents de l'ami du Sauveur. Son Éminence le cardinal Donnet¹, qui présidait à cette cérémonie, prit la parole à l'office pontifical du matin, et exposa avec feu le pieux motif de cette imposante solennité. Le soir, les saintes reliques devaient être portées en procession dans les principales rues de la ville, et déjà on rencontrait partout des arcs de triomphe, des oriflammes et des guirlandes de fleurs. La grande esplanade du petit séminaire était surtout magnifiquement ornée ; c'était là qu'on devait exposer aux yeux et à la vénération des fidèles les saintes reliques, pendant que Mgr l'évêque de Nevers ferait entendre sa parole puissante ; mais une pluie torrentielle ne permettant pas à la procession de sortir, on dut annoncer au peuple qu'elle serait remise au lendemain. Comme Mgr Dufêtre devait partir pour Lyon le soir même, on le pressa de monter en chaire. Il ne fut pas difficile de l'y déter-

¹ Les prélats qui l'entouraient étaient NN. SS. Joly, archevêque de Sens ; de Marguerye, évêque d'Autun ; Dufêtre, évêque de Nevers ; Mabile, alors évêque de Saint-Claude, aujourd'hui évêque de Versailles.

miner : il n'avait pas oublié qu'un de ses prédécesseurs, Geoffroy, évêque de Nevers, avait assisté à une semblable cérémonie en 1147, lors de la translation des précieuses reliques de saint Lazare dans la nouvelle cathédrale placée sous son vocable, et il était heureux de pouvoir proclamer l'union intime qui existe entre les deux Églises de Nevers et d'Autun.

Quand il fut en présence de ces ossements sacrés que la puissance du miracle avait touchés dix-huit siècles auparavant pour les vivifier, il les contempla avec une émotion visible ; les regards de ses auditeurs s'attachaient comme les siens sur la châsse qui les renfermait ; après un moment de silence solennel, dans un de ces mouvements qui lui étaient familiers, il s'empara d'un texte de la sainte Écriture qu'il lança comme un trait soudain et imprévu à la foule attentive : « Pensez-vous « que ces ossements vivront, s'écria-t-il avec le prophète ? « *Putas-ne vivent ossa ista?* » et il répondit à cette question par la narration si touchante de la résurrection de Lazare.

Laissons parler ici celui qui a bien voulu se charger du compte rendu de cette solennité.

« Quoique tout l'ordre de ses idées fût changé par la « circonstance, et qu'il fût privé de la scène émouvante « sur laquelle il avait compté, son zèle ne lui permit « pas d'hésiter à monter en chaire. Sa mâle éloquence « sut tirer parti de ses regrets partagés par la foule, et, « après avoir montré la légitimité du culte rendu aux « ossements des saints en général, et des saints protec- « teurs de l'Église d'Autun en particulier, il adressa de « chaleureuses exhortations aux fidèles, pour les enga-

« ger à mettre à profit l'intercession de tant de grands
 « saints dont l'Église d'Autun a le bonheur de posséder
 « les restes.

« Plus d'une fois l'orateur émut vivement son nom-
 « breux auditoire, soit en adressant à ses collègues des
 « paroles pleines d'à-propos, soit en rappelant les faits
 « qui unissent l'Église de Nevers à celle d'Autun, soit en
 « décrivant les honneurs dont le corps de saint Lazare
 « fut l'objet dans la première translation, soit en parta-
 « geant sympathiquement les sentiments qui animaient
 « la foule pressée autour de la chaire, et qui cherchait
 « avidement dans ses paroles un dédommagement au
 « pieux et touchant spectacle dont elle avait été privée⁴. »

Dans ce discours aussi brillant que solide, il y eut surtout un moment où l'orateur sembla se surpasser lui-même. Il venait d'établir combien est raisonnable et légitime le culte des saintes reliques, car les ossements des saints ont été, entre les mains de Dieu, les instruments de sa puissance et de sa gloire; non-seulement l'Église les environne de sa vénération, mais Dieu lui-même veille à leur conservation et ne veut pas qu'ils périssent. Tout à coup, se tournant vers le général de Mac-Mahon, aujourd'hui maréchal de France, qu'il avait aperçu en face de la chaire, il s'écria avec émotion: « Est-il donc
 « un insensé l'illustre guerrier qui entoure d'un religieux
 « respect sa vaillante épée, instrument de son dévoue-
 « ment et de sa gloire? »

Enfant dévoué de Notre-Dame de Fourvière, le lendemain Mgr Dufêtre célébrait le saint sacrifice dans son

⁴ *Culte de saint Lazare à Autun*, par Mgr Devoucoux, p. 139.

sanctuaire, il exaltait, avec une émotion qui fit verser bien des larmes, la divine mère qui veilla sur son berceau, et il se rendait aussitôt à Valence, où il était attendu pour la retraite pastorale dont nous avons parlé.

A Amiens, il prêcha la fête de sainte Theodosie ; à Mauriac, le couronnement de Notre-Dame des Miracles, et, quelques jours plus tard, celui de Notre-Dame de Liesse ; enfin il rentra à Nevers, où rien n'avait souffert en son absence.

Cette dernière assertion pourra peut-être surprendre quelques-uns de nos lecteurs, mais il nous est bien facile de la justifier. L'itinéraire de tous les voyages du prélat était tracé à l'avance avec une grande précision. Les lieux où il allait, les heures d'arrivée et de départ, le temps du séjour, les communautés à visiter, tout était prévu ; les affaires administratives le suivaient exactement tous les jours, et tous les jours il trouvait, malgré les occupations extérieures, le temps de les expédier. Levé dès quatre heures du matin, il se mettait au travail après sa méditation, et quand, à sept heures, il quittait sa chambre pour aller offrir le saint sacrifice, ses nombreuses lettres d'affaires et d'amitié étaient habituellement terminées. Si nous ajoutons à cela qu'il ne prenait jamais un instant de récréation pendant la journée (nous en exceptons une heure le soir, quand il était à Nevers), nous aurons le secret de cette vie pleine et féconde, qui suffisait à des travaux si variés qu'ils semblaient s'exclure.

Quinze jours à peine s'étaient écoulés depuis son retour à Nevers, quand il fut invité par Mgr l'évêque

d'Arras aux magnifiques solennités qui allaient être célébrées en l'honneur de Notre-Dame de Boulogne-sur-mer¹. Comme nous avons eu déjà occasion de le faire remarquer, il ne savait pas refuser, surtout quand il s'agissait de publier les louanges de Marie et de redire sa miséricordieuse tendresse. Les circonstances, cette fois, étaient exceptionnelles, et il sut en tirer un merveilleux parti. On était sur les rives de l'Océan : les côtes d'Angleterre blanchissaient à l'horizon ; la magnifique basilique de Notre-Dame de Boulogne se dressait vers le ciel comme le piédestal grandiose de l'image de la vierge Marie.

L'orateur avait esquissé à grands traits l'histoire de l'antique sanctuaire de Notre-Dame de Boulogne et du culte de Marie en France, quand tout à coup, comme saisi par une inspiration soudaine, portant au loin ses regards vers l'Angleterre, il s'écria. « Mais quelle est
« cette terre que nos yeux aperçoivent dans les profon-
« deurs de l'horizon ? La voyez-vous, mes frères ? c'est l'île
« des saints ! O terre hospitalière ! ô nation si grande
« par ton commerce et par ton industrie, si grande sur-
« tout par ton antique foi, pourquoi faut-il qu'aujourd'hui
« d'hui morcelée par les sectes, tu aies déchiré en mille
« pièces le manteau doctrinal de l'Église du Christ ?

¹ Assistèrent à cette cérémonie : S. Ém. le cardinal Villecourt, et NN. SS. Régnier, archevêque de Cambrai ; Cullen, archevêque de Dublin, aujourd'hui cardinal ; Parisis, évêque d'Arras ; Delebecque, évêque de Gand ; Morris, ancien évêque de Port-Louis (île Maurice) ; Dufêtre, évêque de Nevers ; de Garsignies, évêque de Soissons ; Ullathorne, évêque de Birmingham ; de Montpellier, évêque de Liège ; Boudinet, évêque d'Amiens ; de Charbonnel, évêque de Toronto ; de la Tour d'Auvergne, auditeur de rote, aujourd'hui archevêque de Bourges.

« Hélas ! ce n'est pas tout : victorieux, il y a trois siècles,
« au sein même de cette cité, tes enfants profanèrent le
« sanctuaire de Marie, dans lequel tant de fois s'étaient
« prosternés tes princes et tes pontifes. Ah ! il était juste
« que tu vinsses t'associer à la France dans cette grande
« et solennelle expiation. Mais pourquoi cette union de
« foi et de prières, dans laquelle nous voyons aujour-
« d'hui se confondre avec nous tes représentants les
« plus illustres, ne se perpétuerait-elle pas en s'étendant
« à l'Angleterre tout entière ? Pourquoi n'espérerions-
« nous pas que ces deux nations si longtemps rivales,
« après avoir opéré leur réconciliation sur les champs
« de bataille et dans les gloires de la victoire, viendront la
« cimenter dans les triomphes pacifiques de l'unité re-
« ligieuse ? Quel beau jour que celui où les deux Églises
« de France et d'Angleterre, se donnant le baiser de paix,
« se trouveront réunies comme deux sœurs dans le sein
« de leur mère commune l'Église romaine ! La douce
« figure de Marie conçue sans péché est pour nous
« comme un signe d'espérance et de paix, comme l'arc-
« en-ciel après la tempête. Du haut de cette magnifique
« coupole, elle portera ses regards maternels sur cette
« terre qui lui est demeurée toujours chère ; elle obtien-
« dra, par sa pieuse médiation auprès de son divin Fils,
« le retour à l'unité d'un peuple si longtemps soumis et
« fidèle. »

Ne serait-ce pas ici le lieu de faire remarquer le caractère particulier de l'éloquence de Mgr Dufêtre ? L'orateur ordinaire roule dans un cercle de pensées restreintes, qui forcément se retrouvent sur ses lèvres chaque fois

qu'il doit traiter le même sujet ; tandis que l'éminent prélat sait puiser dans chaque circonstance, dans un souvenir du passé, dans un trait historique, cette variété attachante qui fait disparaître, même pour le lecteur, la monotonie qui semblerait inévitable. Cette observation nous encourage à suivre Mgr Dufêtre dans ce qu'il fit à Nevers en l'honneur de Marie.

CHAPITRE XV

Culte de la sainte Vierge et de saint Joseph. — Notre-Dame du Peuple nivernais et l'oratoire Saint-Joseph.

Mgr Dufêtre, on vient de le voir, pouvait être appelé le grand prédicateur de Marie. La dévotion que l'enfant de Fourvière avait puisée à l'ombre de ce sanctuaire béni n'avait fait que s'accroître avec les années.

Missionnaire, il s'était fait en tous lieux le héraut de la Reine du ciel ; il avait tour à tour redit aux fidèles et aux pasteurs le nom de celle qu'il aimait à proclamer sa mère. A peine sacré évêque dans cette vieille cité lyonnaise, si justement appelée la ville de Marie, il s'empressait, dans son premier mandement, de manifester à son troupeau les sentiments qui débordaient de son âme pour l'auguste Mère de Dieu. « Né dans la ville
« des martyrs, au pied de la montagne sainte d'où Marie
« fait éclater d'une manière si merveilleuse sa protec-
« tion puissante sur les habitants de cette antique et
« religieuse cité, nous avons été consacré bien jeune à
« cette divine mère, qui n'a cessé de nous couvrir de
« son égide tutélaire et de nous prodiguer ses mater-
« nelles faveurs. »

Après avoir initié son clergé et son peuple à ses espérances, à ses projets, aux promesses que son cœur d'évêque avait faites à Dieu, après avoir prié le Seigneur de tout confirmer par sa grâce, revenant à l'objet de sa filiale dévotion : « O Marie, s'écriait-il, ô bonne
 « et tendre mère, nous vous consacrons notre personne
 « et notre diocèse. Puissante reine de la terre et des
 « cieux, régnez sur la tribu sainte, soutenez-la dans ses
 « combats, ranimez-la dans ses découragements et at-
 « tirez les bénédictions célestes sur les efforts de son
 « zèle; régnez sur notre peuple bien-aimé, versez sans
 « mesure dans son sein les trésors de grâces dont vous
 « avez été rendue dépositaire; obtenez pour nous tous, de
 « Dieu le Père et de Jésus-Christ votre divin Fils, la grâce,
 « la miséricorde et la paix, afin qu'au jour où le Sou-
 « verain Prêtre apparaîtra¹, pasteur et brebis, nous
 « puissions tous nous présenter à lui avec confiance, et
 « recevoir de sa main la couronne immortelle de
 « gloire². »

Ces effusions d'une piété si tendre n'étaient que les prémices de sentiments mille et mille fois épanchés depuis lors dans le sein de sa famille spirituelle. C'était une immense consolation pour le nouveau pontife de se voir placé à la tête d'un diocèse où fleurissait le culte de Marie, de se trouver surtout au milieu de prêtres animés d'une solide dévotion pour la reine du clergé.

¹ Gratia, misericordia, pax a Deo Patre, et Christo Jesu Domino nostro (II Tim. I, 2).

² Et cum apparuerit princeps pastorum, percipietis immarcessibilem gloriæ coronam (I Pet. v, 4).

Ceux d'entre nous qui ont eu le bonheur d'assister au synode de 1849, se rappellent avec une émotion profonde la douce joie dont s'illumina le front de l'auguste pontife, quand un de ses prêtres, exprimant, au nom de tout le clergé, le désir d'entendre bientôt l'Église prononcer la définition dogmatique de l'universelle croyance à l'immaculée conception, terminait son rapport par cette touchante acclamation : « Gloire et amour « à Marie conçue sans péché ! »

Le 8 décembre 1854, cette définition, si impatiemment attendue par l'univers catholique, était proclamée dans la basilique de Saint-Pierre de Rome. La nouvelle en arrivait à peine à Nevers, que, sans attendre l'envoi officiel de la bulle du souverain pontife, et n'écoulant que l'élan de son cœur, les vœux du clergé et du peuple, Mgr Dufêtre, par un mandement daté du 15 décembre de la même année, acclamait Marie immaculée, et, le dimanche suivant, dans son église cathédrale brillamment illuminée, il entonnait un *Te Deum* d'actions de grâces.

Mais ce n'était pas assez pour la piété du pontife que ce solennel tribut d'hommages rendu à la définition d'un dogme si cher à son cœur. Dans son mandement du 15 décembre, il annonçait au diocèse sa résolution de traduire son adhésion publique en un monument durable. Il ne s'agissait de rien moins pour lui que d'élever, dans sa ville épiscopale, un temple en l'honneur de Marie conçue sans péché. Dans sa pensée, cette église devait témoigner de la piété du pasteur et de son troupeau ; il invita donc tous ses diocésains à fournir cha-

cun une des pierres qui devraient entrer dans la construction du monument commémoratif.

Disons-le à l'honneur de nos chers compatriotes, cet appel fut encore entendu. La pose de la première pierre, sur laquelle devait s'élever ce gage durable de la piété nivernaise, fut fixée au 3 juin 1855. C'était l'occasion ou jamais, pour l'heureux évêque, de convier les fidèles à une solennité qui devait rappeler les merveilles de Cambrai, de Lille, de Gand, de Douai et de Boulogne. La procession donna lieu à une manifestation religieuse qui rappela l'enthousiasme des plus beaux siècles de la foi. Ce fut pour la ville de Nevers un jour de fête qu'on n'oubliera pas, et pour son premier pasteur l'occasion d'un des plus magnifiques triomphes de l'éloquence. On avait choisi pour l'emplacement de la nouvelle église l'enclos du monastère de la Visitation dont nous avons parlé précédemment. Une population immense, accourue des divers points du diocèse et des diocèses voisins, put, après la bénédiction de la première pierre de l'édifice, entendre l'éloquent prélat s'écrier d'une voix émue mais éclatante :

« Habitants de Nevers,

« Quand vos enfants vous demanderont ce que signifient ces pierres, vous leur répondrez : Ces pierres ont été placées comme un monument éternel pour les enfants d'Israël.

« Oui, ces pierres que nous venons de placer et de bénir pour servir de fondement à l'édifice qui va être bientôt élevé à la gloire de Marie, seront un monu-

« ment perpétuel de votre foi, de votre confiance, de
« votre charité. Déjà cette foi à l'immaculée conception
« avait éclaté aussitôt après la proclamation de ce dogme
« sacré par le vicaire de Jésus-Christ ; déjà vous aviez
« salué Marie, vierge pure et sans tache, couronnée d'une
« auréole nouvelle brillant d'une splendeur incompa-
« rable. Mais cette première manifestation, renfermée
« dans l'enceinte de nos temples, ne suffisait pas à
« votre piété ; il vous tardait de célébrer avec plus de
« pompe le triomphe de la Reine du ciel. Le moment
« est venu : et comme vous en avez admirablement
« profité ! quelle fête ! quel grand et magnifique spec-
« tacle ! Nous avons vu les merveilleuses solennités
« de Cambrai, de Lille et de Gand ; vous les avez égalées
« par votre religieux enthousiasme, et vous en laisserez
« un monument durable aux générations futures dans
« l'édifice qui va s'élever en ce lieu béni.

« Ce sera aussi le monument de votre filiale confiance
« en Marie. Mille fois, il est vrai, vous avez éprouvé les
« effets de sa puissante intercession, et vous avez reçu
« par elle les grâces les plus abondantes, les faveurs les
« plus précieuses ; mais aujourd'hui votre cœur s'ouvre
« à de plus douces espérances encore. Marie immaculée
« vous apparaît comme l'arc radieux après la tempête,
« et vous la voyez suspendre les nuages au-dessus de
« vos têtes, pour ménager à cette solennité tout son
« éclat. Elle continuera de répondre à vos hommages
« par des bienfaits. Du haut du ciel, elle arrêtera sur
« vous des regards d'une complaisante miséricorde,
« d'un bienveillant amour.

« Ce sera enfin le monument de votre charité. Nous
 « avons laissé aux sœurs de la Visitation le soin d'éle-
 « ver leur cloître, leur monastère, qui doit demeurer
 « fermé pour vous ; mais nous vous avons demandé d'é-
 « difier par vos pieuses libéralités cette église, qui de-
 « vient par là votre propriété.

« Il nous souvient d'avoir vu à Rome une basilique qui
 « porte le nom de Sainte-Marie du Peuple, *Sancta Maria*
 « *del Popolo*, parce qu'elle a été construite aux frais de
 « tout le peuple romain. Le temple que nous allons
 « élever à Marie immaculée portera le même nom : ce
 « sera l'église de Sainte-Marie du Peuple nivernais, parce
 « qu'il sera le produit de vos généreuses offrandes.

« C'est là que vous viendrez invoquer Marie avec une
 « entière confiance : c'est de là que votre puissante
 « patronne étendra sur la ville de Nevers sa main misé-
 « ricordieuse. Entourée du glorieux cortège des saints
 « dont ce monastère possède les reliques précieuses ; du
 « haut de ce trône qu'entourent les châsses de François
 « de Sales, de Jeanne de Chantal et de tant d'autres
 « illustres serviteurs de Dieu, elle vous couvrira de son
 « égide tutélaire ; elle ne cessera de vous prodiguer les
 « témoignages de sa maternelle tendresse.

« Et comment pourrait-elle oublier une ville, une pro-
 « vince où elle fut toujours invoquée avec tant d'amour ?

« Vos pères, vos aïeux, depuis bien des siècles, ont
 « répété le nom de Marie, publié sa grandeur et sa
 « gloire. Sans parler de Notre-Dame de la Charité-sur-
 « Loire, de Notre-Dame du Pré de Donzy, et de trente-
 « deux autres sanctuaires de ce diocèse, célèbres autre-

« fois par le concours des fidèles, vous ne pouvez pas
 « ignorer que votre antique basilique de Saint-Étienne
 « fut d'abord consacrée à la sainte Vierge, et que la ville
 « de Nevers possédait, avant la révolution, une illustre
 « chapelle dédiée à Notre-Dame.

« Du reste, la France entière s'est toujours plu à
 « honorer Marie, à invoquer le puissant patronage de
 « Marie. Toujours, selon l'expression d'un grand docteur,
 « le royaume de France a été le royaume de Marie,
 « *Regnum Galliæ, Regnum Mariæ*. Plus que jamais nous
 « sommes fiers de cette glorieuse royauté, et le grand
 « prince à qui Dieu a remis les destinées de notre
 « patrie vient de palcer l'armée d'Orient sous l'auguste
 « tutelle de la reine des armées, en lui envoyant son
 « image vénérée.

« Aussi, voyez nos soldats et nos marins combattre,
 « triompher glorieusement ou mourir en héros, le nom
 « de Marie sur les lèvres et sa médaille sur la poitrine.
 « Ne doutons plus du succès de nos armes, et attendons
 « avec confiance les plus éclatantes victoires. Que ne
 « nous est-il donné de faire entendre aujourd'hui sur
 « les rivages de la Crimée nos acclamations et nos vœux,
 « et d'emprunter à l'étincelle électrique sa merveil-
 « leuse rapidité pour porter à nos frères et à nos amis,
 « avec un doux souvenir de la patrie absente, un nou-
 « veau principe de courage et de foi !

« Mais nous ne voulons pas quitter cet autel sans
 « remplir la consolante mission dont nous sommes
 « chargé. Nous avons promis d'offrir à Marie imma-
 « culée tous les enfants de cette ville.

« O tendre et divine mère, nous vous les présentons,
 « nous vous les consacrons, ces bien-aimés enfants, la
 « joie de l'Église, l'espérance de la patrie, la gloire et
 « la couronne de leurs familles. Gardez-les, protégez-
 « les, bénissez-les, sauvez-les. Du haut de ce trône que
 « notre amour vous a dressé, dites-leur comme dans
 « l'Écriture : « Me voici avec les enfants que le Sei-
 « gneur m'a donnés : *Ecce ego et pueri quos dedit mihi*
 « *Dominus.*

« Ne bornez pas là votre miséricordieuse bonté, et,
 « dans ce grand jour de votre triomphe, daignez nous
 « prendre tous sous votre puissante protection. Oui,
 « devenez, avec votre divin Fils, la souveraine de cette
 « ville, de ce diocèse tout entier : *Dominare nostri, tu et*
 « *Filius tuus.* Réglez sur cette ville de Nevers qui nous
 « est si chère : que votre providence maternelle garde
 « ses murs, protège son commerce, assure sa prospérité
 « et son bonheur ! Réglez sur les pères comme sur les
 « enfants, sur les riches comme sur les pauvres, sur les
 « prêtres comme sur les fidèles. *Dominare.....*

« Quand, autrefois, les princesses qui gouvernaient
 « cette antique province prenaient possession de leur
 « capitale, on saluait leur entrée triomphante de mille
 « acclamations ; aujourd'hui, Marie, votre souveraine,
 « prend solennellement possession de cette ville ; que
 « vos langues se délient, que de toute part retentisse ce
 « cri de nos cœurs : *Vive Marie !* »

Cette acclamation était à peine sortie de la bouche du pontife, que la foule la répétait par deux fois avec un enthousiasme indicible.

La construction de Notre-Dame du Peuple nivernais n'était plus qu'une question de temps. Or, moins de deux ans après cette première cérémonie, on voyait s'élever, sur l'emplacement béni par le prélat, une charmante église romane, qui fait aujourd'hui l'admiration de l'artiste et la consolation des âmes pieuses¹, et, le 30 avril 1857, Mgr Dufêtre, entouré d'un nombreux clergé, consacrait Notre-Dame du Peuple nivernais, et s'écriait à la fin de la cérémonie : « Notre cœur sura-
« bonde de joie, nos vœux sont accomplis. Depuis long-
« temps nous désirions élever un sanctuaire à Marie :
« déjà nous en avons consacré un à saint Gildard, en
« l'honneur du Sacré Cœur de Jésus ; combien nous
« sommes heureux d'en ériger un au Cœur immaculé
« de sa divine mère, et d'en faire en ce jour la dédicace
« solennelle !

« Il convenait d'unir ces deux cœurs dans une église
« placée sous la garde d'un institut qui a donné à l'É-
« glise cette vierge privilégiée, à qui Jésus-Christ a
« dévoilé les trésors inestimables de son cœur adorable.

« Ici, Jésus et Marie recevront les hommages de la
« piété la plus pure comme la plus fervente. Ce temple
« sera vraiment une maison de prière et de sacrifice :
« *domus orationis et domus sacrificii*. Les vierges du Sei-
« gneur lui offriront perpétuellement une hostie de
« louanges ; elles feront monter au ciel le parfum de
« leurs oraisons, l'encens de leurs prières et de leurs
« supplications. Victimes spirituelles armées du glaive

¹ Quelques années plus tard, le prélat voulut compléter son œuvre en faisant orner de peintures tout l'intérieur du gracieux édifice.

« de la pénitence, elles sacrifieront leurs affections,
 « leurs goûts, leurs volontés; elles s'immoleront sans
 « réserve et sans partage dans les flammes jalouses du
 « divin amour. »

Le soir, à deux heures, une nouvelle procession générale, moins brillante, sans doute, et moins pompeuse que celle du 3 juin 1855, mais toujours magnifique dans son genre, partant de la cathédrale pour se rendre à Notre-Dame du Peuple nivernais, déroulait à travers les rues pavoisées son féerique cortège. Nevers tout entier, et de nombreuses députations des différentes localités du diocèse, s'étaient portés à cette fête. Le prélat, à la vue de la foule immense qui se pressait autour du reposoir au sommet duquel était placée la statue de Marie, ne put ni maîtriser son émotion, ni retenir sa parole : il termina son allocution par ces accents si tendres de sa dévotion pour la sainte Vierge : « Mais
 « vous voulez surtout qu'elle soit votre mère, et nous le
 « voulons aussi, nous qui lui appartenons à tous les
 « titres, et qui lui avons été voué dès notre enfance.
 « Nous la conjurons d'être la mère de tous nos diocé-
 « sains, de les adopter tous pour ses enfants. Nous lui
 « répétons avec transport : *Monstra te esse matrem* :
 « Montrez, ô Marie, que vous êtes notre mère à tous ;
 « la mère des justes pour les affermir dans la justice ;
 « la mère des pécheurs, pour les toucher et les con-
 « vertir ; la mère du clergé, pour l'aider à gouverner les
 « âmes que votre Fils lui a confiées ; notre mère à tous
 « pour nous bénir, nous sanctifier et nous sauver. »

C'est ainsi que la dévotion de Mgr Dufêtre pour la

sainte Vierge s'épanchait de son cœur, et se traduisait en monuments durables, encore plus éloquents que les plus éloquents discours.

Un jour vint, hélas ! où cette parole qui avait porté le nom de Marie devant les multitudes manqua à l'incomparable orateur. Ne pouvant plus dès lors lui consacrer sa voix, il lui voua , jusqu'à sa dernière heure, et son cœur et sa plume, en composant en son honneur des prières qu'il fit répandre à profusion.

Nos lecteurs liront avec édification, et ils voudront réciter avec ferveur, l'une de ces prières, imprimée sous ce titre : *Ave Maria*.

« O divine Marie, vous qui êtes si tendrement aimée,
« si pieusement invoquée par tous les vrais disciples de
« votre divin Fils, nous venons avec confiance vous of-
« frir nos supplications, vous exprimer notre amour.

« *Ave Maria*. Je vous salue, Marie, avec le messenger
« céleste qui vient vous annoncer votre gloire et notre
« salut. Je voudrais avoir une bouche angélique pour
« redire ce nom béni, l'espérance de la terre et la joie
« du ciel.

« *Gratia plena*. Vous êtes pleine de grâce, vous en
« possédez la plénitude comme vierge, comme épouse
« et comme mère. Vous en avez été enrichie dans votre
« conception, pénétrée dans votre annonce, com-
« blée dans votre assomption.

« *Dominus tecum*. Le Seigneur est avec vous, parce
« qu'il vous a choisie pour être son sanctuaire et son
« tabernacle ; et vous êtes avec lui à Nazareth, au pied
« de la croix, dans les splendeurs de sa gloire.

« *Benedicta tu in mulieribus.* Vous êtes bénie entre toutes
 « les femmes. Vierge céleste, vous les avez toutes sur-
 « passées en gloire et en vertu ; vous êtes plus douce
 « qu'Esther, plus grande que Judith, plus puissante que
 « Débora ; vous êtes le modèle et la reine de l'univers,
 « et vous entendez toutes les générations célébrer votre
 « bonheur.

« *Et benedictus fructus ventris tui Jesus.* Et Jésus, le
 « fruit de vos entrailles, est béni. Nous aimons à con-
 « fondre ce nom sacré avec le vôtre, ô Marie, comme
 « nous aimons à confondre notre amour pour vous avec
 « notre amour pour lui, parce qu'il en est toujours le
 « premier principe et la dernière fin.

« *Sancta Maria, mater Dei.* Sainte Marie, mère de
 « Dieu. Ah ! ce titre fait votre grandeur, et il justifie no-
 « tre confiance. Vous êtes la mère de Dieu, mais vous
 « êtes aussi notre mère, et nous avons droit de réclamer
 « les témoignages de votre maternelle tendresse ; vous
 « êtes l'asile des pécheurs, la dispensatrice des grâces,
 « la providence de tous les malheureux.

« *Ora pro nobis.* Priez pour nous, mère toute-puis-
 « sante et toute bonne. Nous avons, en ce moment, un
 « besoin bien pressant de votre miséricordieuse pro-
 « tection ; priez pour nous, priez pour nos princes, pour
 « nos pasteurs, pour nos magistrats, pour notre patrie,
 « pour cette France qui vous est si chère ; obtenez-nous
 « le calme, la paix, l'union des esprits et des cœurs,
 « et fermez pour toujours sous nos pas l'abîme des ré-
 « volutions.

« Priez pour nous, pauvres pécheurs : *Ora pro nobis*

« *peccatoribus*. Nous ne méritons pas, il est vrai, d'être
 « exaucés, à cause de nos innombrables iniquités ; mais
 « vous êtes notre espérance et notre vie, nous crions
 « vers vous en gémissant du sein de cette vallée de
 « larmes. Daignez nous écouter, ô mère de miséricorde ;
 « redoublez vos prières pour nous auprès de votre divin
 « Fils.

« *Nunc*, maintenant, dans ces jours d'épreuve et de
 « combat, dans ces moments de tribulation et de dou-
 « leur ; maintenant, où les périls se multiplient, où
 « notre courage semble défaillir, où notre âme succombe
 « d'inquiétude et de souffrance ; priez pour nous, main-
 « tenant et à l'heure de notre mort :

« *Et in hora mortis nostræ*. Nous la voyons approcher
 « sans crainte cette mort qui doit nous délivrer des
 « misères de la vie ; mais nous redoutons le jugement
 « qui doit la suivre immédiatement, et nous avons re-
 « cours à vous, ô Marie, pour adoucir les angoisses de
 « notre dernière heure, et nous ouvrir de votre main
 « propice les portes de l'éternité.

« Heureux si nous pouvons expirer dans vos bras
 « maternels, les yeux attachés sur votre image, et votre
 « nom béni sur les lèvres ! La mort ne sera plus alors
 « pour nous qu'un doux sommeil, et nous nous réveil-
 « lerons dans les cieux.

« *Amen*. Ainsi soit-il. »

Non content de faire imprimer une première fois cet
Ave Maria à un nombre prodigieux d'exemplaires, il le
 fit reproduire en y joignant une magnifique gravure de
 la sainte Vierge, afin de le répandre encore davantage.

La propagation des prières, des images et des médailles, tel fut le genre d'apostolat auquel l'athlète qui se sentait mourir voulut consacrer les dernières ardeurs d'une âme que l'affaissement du corps semblait ne pas atteindre. Déjà, il avait fait graver pour les fidèles l'image de Notre-Dame du Peuple nivernais; par ses soins, une nouvelle édition, enrichie des prières indulgenciées qui précèdent et suivent la célébration de la sainte messe, fut tirée en faveur des prêtres. C'était un souvenir que le prédicateur du clergé voulait laisser à ceux qu'il avait autrefois évangélisés.

Cette dévotion extérieure du prélat envers Marie était alimentée par les sentiments intérieurs de la plus tendre piété. Mgr Dufêtre ne laissait pas passer un seul jour sans réciter son chapelet en entier. Dans ses grands travaux de retraite, au milieu de ses prédications multipliées, il savait ménager son temps de manière à ne négliger jamais ce point de son règlement. Dans les moments les plus pénibles de sa maladie, au milieu des plus cruelles douleurs, il n'omit jamais cet exercice de chaque jour. Vers la fin de la soirée, il réclamait son chapelet et le récitait pendant que son valet de chambre préparait son lit. Le lundi, 5 novembre, veille de sa mort, un de ses grands vicaires, avant de prendre congé de lui, lui présenta son chapelet : « Merci, » dit-il, je l'ai récité déjà. » Il avait craint sans doute de n'avoir pas la force de s'acquitter plus tard de cette tâche favorite. Quelques jours auparavant, on lui parlait d'un prêtre qui n'avait pas manqué son oraison depuis qu'il était entré dans les saints ordres : « Pour moi, répon-

« dit-il avec simplicité, je ne puis point tout à fait me
« rendre ce témoignage ; quelquefois je me suis vu
« contraint, dans mes grands travaux, d'omettre ce
« saint exercice ; mais je ne crois pas avoir manqué de
« réciter mon chapelet depuis mon sous-diaconat. »

Comme complément de sa piété envers la très-sainte Vierge, à l'exemple des plus grands serviteurs de Dieu il nourrissait pour saint Joseph une dévotion très-tendre, et il travaillait de toutes ses forces à l'inspirer aux autres. Dans le *Trésor spirituel* qu'il avait composé pour l'usage des sœurs de la Charité et Instruction chrétienne, il n'avait pas omis de retracer, avec une onction qu'on dirait empruntée à saint Bernard, les motifs qui doivent porter les filles de la Charité à honorer d'une dévotion toute spéciale le chaste époux de la mère de Dieu.

Toujours dans la pensée d'honorer saint Joseph, patron des artisans, il avait pris l'engagement d'acquitter tous les ans le prix des remèdes dont les ouvriers de Nevers, membres de la conférence de Saint-François-Xavier, auraient besoin pendant le mois de mars, consacré par la piété des fidèles au père nourricier de l'Enfant Jésus. Mais ces preuves de respect et d'amour ne suffisaient pas à son cœur : il avait donné un temple au Sacré Cœur de Jésus en élevant l'église de sa chère communauté de sœurs de la Charité ; il avait bâti en l'honneur de la sainte Vierge le gracieux sanctuaire de Notre-Dame du Peuple nivernais : son vœu suprême, avant de quitter la terre, était d'élever à saint Joseph au moins un oratoire. Dieu lui ménagea cette dernière consolation.

Lors de son séjour dans le Midi, pendant l'hiver qui précéda sa mort, il sentit sa confiance en saint Joseph s'accroître de jour en jour. Éprouvait-il quelque amélioration sensible dans sa santé? il l'attribuait aux prières qu'on adressait pour lui à saint Joseph; au contraire, des accidents plus graves que de coutume se manifestaient-ils? il se tranquillisait, comptant, pour ses derniers moments, sur la protection puissante du patron de la bonne mort.

Quand, au mois de mars 1860, après le vœu qu'il avait fait d'élever une chapelle à ce grand saint s'il recouvrait la santé, un mieux qui faisait croire à une convalescence se déclarant, il conçut l'espérance de rentrer bientôt dans son diocèse, ce fut la fête de saint Joseph qu'il choisit pour annoncer cette bonne nouvelle à son clergé; aussi, son premier soin, en arrivant à Nevers, fut-il de faire dresser sous ses yeux et d'examiner lui-même le plan du petit édifice qui devait être construit dans le style le plus pur du treizième siècle. Après avoir enrichi ce ravissant oratoire d'un bel autel en marbre incrusté, il garnit les trois baies absidales de magnifiques vitraux peints.

En même temps que ce sanctuaire s'élevait dans l'enclos de Saint-Gildard, il faisait exécuter à Paris une quantité considérable de gravures de saint Joseph, au revers desquelles se lisaient la prière et les exhortations suivantes, qui sont dues à sa tendre piété.

« O très-saint, très-glorieux, très-puissant, très-bon
 « et très-aimable JOSEPH, je viens humblement me pro-
 « sterner à vos pieds pour vous exprimer tous les senti-

« ments qui surabondent dans mon cœur. Je vous
 « révère avec amour, je vous chéris avec respect, je vous
 « honore en toute humilité.

« Incomparable saint, trône vivant du Verbe incarné,
 « je ne cesserai jamais d'exalter votre saint nom et de
 « publier la gloire qui vous est due au ciel et sur la
 « terre ; mais soyez mon protecteur et mon guide,
 « priez pour moi. Obtenez-moi un cœur fidèle à Dieu,
 « compatissant pour le prochain, profond en humilité,
 « excellent en charité, prompt à l'obéissance, ardent au
 « travail, patient dans les souffrances, soumis en tout
 « aux volontés du Seigneur ; un cœur ennemi du péché,
 « ami de la pureté, zélé pour le salut des âmes, coura-
 « geux en ses entreprises, prudent et ferme en sa con-
 « duite ; en un mot, un cœur semblable au vôtre, qui fut
 « le plus beau, le plus pur, le plus saint cœur du monde,
 « après celui de *Jésus* et celui de *Marie*.

« Protégez-moi surtout à mes derniers moments. Em-
 « pêchez la mort de me surprendre en état de péché.
 « Défendez-moi contre tous les ennemis de mon salut.
 « Obtenez-moi de Jésus mon Sauveur, avec la douleur
 « sincère de mes fautes, une foi vive, une ferme con-
 « fiance, un ardent amour, afin que la mort me soit un
 « passage de ce lieu de misère au séjour du vrai bonheur,
 « où j'aimerai à redire ce que je répète si souvent sur
 « la terre : JÉSUS, MARIE, JOSEPH.

« Allez à Joseph. Allez à celui que Dieu avait prévenu
 « des bénédictions célestes dès le sein de sa mère, qu'il
 « avait rempli de ses dons pour le préparer aux desseins
 « qu'il avait sur lui de toute éternité.

« Allez à Joseph, qui a eu l'honneur insigne d'être
« choisi pour devenir le trône auguste du Verbe sacré
« pendant les jours de son enfance sur la terre, le taber-
« nacle vivant de la Divinité, l'autel animé de l'hostie
« destinée au rachat de l'univers.

« Allez à Joseph, le père adoptif du Verbe incarné,
« le tuteur de son enfance, l'angélique époux de Marie,
« le chef auguste de la Sainte Famille, le dépositaire de
« l'autorité du Père éternel sur la personne adorable de
« son Fils unique.

« Allez à Joseph, allez à celui qui fut égal aux anges
« en chasteté, aux chérubins en science, aux séraphins
« en charité, à celui dont le cœur fut le trésor des plus
« précieuses grâces qui aient été communiquées aux
« justes depuis le commencement du monde.

« Allez à Joseph, allez à ce saint patriarche, en qui
« nous voyons réunies tant de vertus qui le rendent
« aimable aux hommes et redoutable aux démons.

« Allez à Joseph dans vos peines, dans vos besoins
« spirituels ou temporels ; c'est le père que vous devez
« vous rendre favorable ; c'est le favori du ciel que vous
« devez invoquer ; c'est le plus puissant avocat, après
« Marie, que vous ayez auprès de Jésus-Christ.

« Allez à Joseph, et ne vous laissez pas d'invoquer son
« nom béni. »

Le 24 octobre suivant, une procession devait avoir lieu à la communauté des sœurs de la Charité : c'était le jour que le prélat avait choisi pour la bénédiction de l'oratoire de Saint-Joseph. Déjà, pendant la retraite préparatoire à cette solennité religieuse, il s'était fait transporter

plusieurs fois à Saint-Gildard. Après avoir assisté à la cérémonie du matin, ou plutôt après l'avoir présidée, car il voulut donner lui-même le voile aux sœurs et recevoir leurs engagements, il se rendit vers le soir à la nouvelle chapelle. Hélas ! les nombreux invités qui virent alors le défaillant prélat ne se firent aucune illusion sur son état. Il ne put, à cause de sa faiblesse, réciter les prières liturgiques, mais, aidé de ses grands vicaires, il voulut au moins faire les aspersion. « Maintenant dit-il en se retirant et en donnant des ordres pour qu'on distribuât aux personnes présentes les gravures et les prières de saint Joseph, maintenant, *mon programme est rempli !...* »

C'était là comme la prophétique antienne de sa mort prochaine.

On lit sur le portail de l'oratoire de Saint-Joseph cette simple inscription :

HOC ORATORIVM IN HONOREM B. JOSEPH SVO ÆRE CONSTRUCTVM,
DIE XXIV OCTOBRIS, ANNO MDCCCLX, RR. IN X^o PATER DOMINICVS AV-
GVSTINVS DVFETRE, JAM MORIBVNDVS, TREMVLA MANV BENEDICEBAT.

Dans sa concision énergique, cette inscription dira aux générations futures que le révérend Seigneur et Père en Jésus-Christ Dominique-Augustin Dufêtre trouva dans sa piété, peu de jours avant sa mort, assez de force pour bénir lui-même, d'une main défaillante, le sanctuaire qu'il avait fait élever en l'honneur du glorieux saint Joseph.

CHAPITRE XVI

Premières atteintes de la maladie. — Continuation des prédications. —
L'Institut de l'Enfant-Jésus.

Jusqu'en 1858, Mgr Dufêtre avait pu se croire à l'abri de toute infirmité corporelle, tant sa constitution paraissait défier la maladie ; mais le moment approchait où la Providence devait soumettre à des épreuves jusqu'alors inconnues, et former à une patience dont on ne l'aurait point cru capable, ce pontife qu'elle avait doué d'une santé exceptionnelle. Dieu, dans ses impénétrables desseins, avait résolu de récompenser, dans un avenir prochain, cet ouvrier infatigable qui avait toujours dispensé comme il le devait la parole de vérité.

Vers les derniers jours de mars 1858, à la fin d'une pénible tournée commencée dès le mois précédent, Mgr Dufêtre était sur le point de rentrer à Nevers, quand il fut blessé à la cheville du pied gauche par une femme du peuple, qui le heurta de son sabot au moment où il traversait la foule se pressant autour de lui. Une plaie peu douloureuse et en apparence légère s'ensuivit ; on n'y fit point attention ; ce fut un mal-

heur. On n'aurait pas dû oublier alors que le prélat avait toujours souffert de ce pied depuis sa chute de Parpacé en 1830. Le mal augmenta et fit bientôt concevoir de sérieuses inquiétudes. Pendant plus de deux mois, le prélat dut se résigner à une immobilité presque complète.

Dieu, sans doute, voulait, par cette inaction forcée, préparer son serviteur à la terrible épreuve qui devait, avant de le conduire au tombeau, exercer si longtemps sa patience. Dès cette époque, à l'altération de ses traits et à la pesanteur de sa démarche, il fut facile de constater dans sa santé, jusqu'alors si florissante, un dépérissement de plus en plus marqué.

S'il s'affected de ce premier avertissement d'en Haut, ce ne fut pas par l'appréhension d'une douleur à laquelle il n'était point habitué, ou par la gravité d'une plaie probablement incurable, mais bien par la cruelle inaction à laquelle il se voyait condamné, au moment même où les religieuses populations du doyenné de Lormes, préparées à la visite pastorale par des retraites et des missions, l'attendaient avec une pieuse et avide impatience.

Ah ! comme son cœur se serra quand il se vit forcé, lui qui ne s'était jamais fait attendre, de contremander sa tournée ! Ne pouvant se rendre en personne au milieu de cette portion choisie de son troupeau, il lui envoya un de ses vicaires généraux, chargé de clore les retraites et de lui communiquer la lettre admirable où nous retrouvons tout entière l'âme si vertueuse du saint évêque.

« Nos bien-aimés frères en Jésus-Christ,

« Nous nous réjouissions d'aller vous voir et de vous
 « porter la bénédiction et la grâce dont Dieu nous a
 « rendu le dispensateur, et voilà qu'une Providence
 « bien sévère en apparence nous retient enchaîné sur
 « un lit de repos, et nous met dans l'impossibilité ab-
 « solue d'arriver jusqu'à vous.

« Nous étions presque tenté d'accuser la rigueur du
 « Seigneur à notre égard, et de nous plaindre de l'in-
 « action douloureuse à laquelle il nous condamnait;
 « mais nous ne voulons pas nous élever contre les des-
 « seins de son adorable volonté ; et malgré toutes les
 « répugnances de la nature, nous n'aurons sur les lè-
 « vres que des paroles de soumission, comme nous
 « n'avons dans le cœur que des sentiments d'obéissance
 « et d'amour.

« Nous regrettons seulement, nos très-chers frères,
 « de ne pouvoir pas vous adresser de vive voix nos bien
 « sincères félicitations sur le zèle que vous avez montré
 « à suivre les exercices religieux qui vous ont été don-
 « nés, et sur les fruits abondants que vous en avez re-
 « cueillis.

« *Nous rendons à Dieu de continuelles actions de grâ-
 « ces de ce qu'ayant entendu la parole sainte qui vous
 « était annoncée, vous l'avez reçue, non comme la parole
 « des hommes, mais comme la parole de Dieu, qui opère
 « dans les cœurs fidèles.*

« *Dieu nous est témoin que nous nous souvenons sans
 « cesse de vous, lui demandant continuellement dans nos*

« prières de nous offrir, si c'est sa volonté, quelque moyen
 « favorable pour aller vers vous : car nous désirons vous
 « voir, afin de nous consoler mutuellement par la foi qui
 « nous unit.

« Quelle est, en effet, notre espérance, notre joie et
 « notre couronne de gloire ? N'est-ce pas vous, devant
 « Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour le jour de son avé-
 « nement ?

« Mais ce projet, nous en avons la ferme confiance,
 « nos très-chers frères, nous l'exécuterons plus tard,
 « et nous serons heureux, en allant vous porter nos
 « vœux et nos regrets, de faire descendre sur vous
 « toutes les effusions de l'esprit de grâce et d'amour.

« En attendant, nous vous en conjurons par les
 « entrailles de la miséricorde de notre Dieu, veillez,
 « demeurez fermes dans la foi, soyez pleins de courage, et
 « fortifiez-vous de plus en plus. Que la paix de Dieu, qui
 « surpasse tout sentiment et tout bien, garde vos intelli-
 « gences et vos cœurs.

« Béni soit le Dieu, Père de Notre-Seigneur Jésus-
 « Christ, qui vous a comblés de toutes sortes de bénédictions
 « spirituelles, qui vous a prédestinés et sanctifiés en son
 « Fils bien-aimé ! Je fléchis les genoux devant ce Père ado-
 « rable, afin que, selon la richesse de sa gloire, il vous
 « affermisse dans l'homme intérieur par son esprit, et
 « qu'enracinés et fondés dans la charité, vous puissiez
 « connaître l'amour de Jésus-Christ envers vous, et que
 « vous en soyez remplis selon toute la plénitude de
 « Dieu. »

L'infatigable ouvrier employa ses loisirs forcés à com-

poser son *Manuel des supérieures* pour sa chère congrégation des sœurs de la Charité et Instruction chrétienne, travail qu'il compléta par sa lettre pastorale du 1^{er} juin 1858, adressée à toutes les supérieures de la congrégation. Il profita encore de ce temps pour mettre la main à un ouvrage bien important, qu'il devait offrir plus tard au même institut sous le titre de *Trésor spirituel de sœurs de la Charité*. Un autre opuscule, daté aussi de cette époque et intitulé : *Catéchisme de la vie religieuse*, est resté inédit.

Cependant, vers le milieu du mois de juin, le mal parut assez bien guéri; il ne s'agissait plus que de prendre de sérieuses précautions pour éviter une rechute.

Les travaux de la campagne ne lui permettant pas de songer alors à la reprise de ses visites pastorales forcément interrompues depuis trois mois, le prélat se mit en route pour le Midi, où il passa le mois de juillet à visiter une partie des maisons des sœurs de la Charité, et, au mois d'août, il se rendit à Arras, où Mgr Parisis l'avait engagé à prêcher une retraite aux dames de la ville. Elles se réunirent nombreuses, pendant toute une semaine, dans l'élégante chapelle des bénédictines de l'Adoration perpétuelle, où Mgr Dufêtre leur parlait trois fois par jour de leurs devoirs, avec cette éloquence du cœur, cette connaissance du monde et cet accent de piété que tant d'autres villes avaient admirés déjà. Ce fut sa dernière retraite de dames, et elle faillit se terminer par une catastrophe. La veille de la clôture, au moment où il montait dans la chaire mobile placée

à l'entrée du chœur, l'escalier qui y conduisait se détacha, et l'évêque missionnaire, tombant en arrière, aurait pu se briser la tête sur le pavé de marbre du sanctuaire, si le chanoine qui l'accompagnait, se trouvant au pied de la chaire, n'avait, par un rapide mouvement, empêché cette affreuse chute. Cependant, les marches, en se brisant, avaient déchiré profondément la jambe droite du prédicateur, et le repos devint encore nécessaire pendant quelques semaines. Nouvelle épreuve, qui ne fut pas acceptée avec moins de résignation que la précédente, et qui ne se prolongea pas assez pour l'empêcher de se rendre, au mois d'octobre, à Lectoure, où devait avoir lieu la translation solennelle des reliques de saint Clair.

La cité des tauroboles¹, un des derniers boulevards du paganisme dans la vieille Aquitaine, avait tressailli à l'espérance de posséder dans ses murs l'orateur que les populeuses villes du Nord avaient entendu si souvent. Elle l'entendit, en effet, à cette fête, quand la magnifique procession que présidait Son Éminence le cardinal Donnet, entouré de dix évêques², eut parcouru les principaux quartiers de la ville et fut arrivée à l'allée

¹ On donnait le nom de *taurobole* à un sacrifice dans lequel un taureau était immolé sur une pierre percée d'un ou de plusieurs trous; celui qui avait offert la victime se plaçait sous cet autel pour recevoir un baptême de sang. Une pierre commémorative devait perpétuer le souvenir de ce sacrifice. Nulle part nous n'avons rencontré autant de souvenirs des *tauroboles* que dans la ville de Lectoure.

² NN. SS. de Salinis, archevêque d'Auch; de Jerphanion, archevêque d'Albi; de Vesins, évêque d'Agen; Dufêtre, évêque de Nevers; Doney, évêque de Montauban; Laurence, évêque de Tarbes; Cousseau, évêque d'Angoulême; Gerbet, évêque de Perpignan; Hiraboure, évêque d'Aire; de Langalerie, évêque de Belley; Martial, évêque élu de Saint-Brieuc.

des marronniers, où une estrade avait été préparée. Le prélat, qui allait parler pour la dernière fois en plein air, partageant l'enthousiasme de ces populations dont la foi est si démonstrative et si vive, s'écria, sans autre préambule : « Quel jour ! Quels hôtes ! Quel spectacle !.. » Puis, esquissant à grands traits la physionomie de la fête, il dit les espérances qu'une telle solennité faisait naître dans tous les cœurs. Après une allusion aux fêtes d'Hippone, dont la présence de son ami, le cardinal Donnet, à côté duquel il avait jadis escorté, sur la terre africaine, les restes de saint Augustin, lui rappelait le doux souvenir, il revint au saint protecteur de Lectoure, dont il proclama les triomphes en face de la statue du maréchal Lannes. Profitant, comme toujours, avec un à propos admirable, de tout ce qui frappait ses yeux et pouvait donner à sa parole de la couleur et de la vie, il établit entre les héros du christianisme et ceux de la patrie un ingénieux parallèle, dans lequel, tout en exaltant les mérites incontestables et la gloire des héros, il concluait en faveur des saints, parce que la véritable gloire est celle dont on assure l'éternelle durée par les œuvres de la foi.

A son retour du Midi, il reprit la visite pastorale qu'il n'avait pu faire au printemps précédent. Les doyennés de Lormes, de Pouilly et de Donzy, furent tour à tour honorés de la présence de leur premier pasteur. Ainsi se termina pour Mgr Dufêtre une année qui n'avait pas été sans inquiétude pour son diocèse. Les souffrances du père avaient alarmé les enfants, et la vivacité de leurs craintes avait été pour celui qui en

était l'objet le touchant témoignage de l'universel amour dont il était environné.

Cette consolation, au reste, ne devait pas être la seule que Dieu ménageait au prélat dans la pénible épreuve à laquelle il avait été soumis. Au moment même où il souffrait le plus de son inaction forcée, une grande joie inonda son cœur : la Providence allait mettre la dernière main à une œuvre dont il avait été jadis le confident et l'instigateur.

Nos lecteurs n'ont point oublié cette excellente famille Du Sablon, au foyer de laquelle venait s'asseoir de temps à autre, comme un hôte intime, le jeune directeur de Saint-Just. Ils se rappellent ces premiers essais d'apostolat, tendant à jeter dans deux âmes d'élite les semences de la vie parfaite. Avec les années, le bon grain avait germé, et dans ce sol béni, que la parole et l'exemple avaient fécondé, on vit s'épanouir la fleur de la virginité et le désir du sacrifice.

Mademoiselle Marie Du Sablon, se sentant, plus encore que sa pieuse sœur, dévorée de la soif du renoncement et du désir de pratiquer les œuvres de la charité, n'avait pas balancé à échanger les douceurs du château paternel contre le toit rustique d'une école de campagne. Dès l'année 1850, touchée de l'abandon intellectuel et moral dans lequel végétaient les petites filles de Claveizolles, sa paroisse, elle conçut l'héroïque pensée de vouer son existence à l'éducation de ces pauvres villageoises. Formé et mûri dans la prière, le projet ne tarda pas à s'accomplir. A quelque temps de là, mademoiselle Du Sablon, transformée en maîtresse d'école, se renfer-

maît dans son modeste local pour y faire, conjointement avec une pieuse compagne, la classe aux petites filles.

Ce fut dans l'exercice de ces humbles fonctions que l'abbé Dufêtre, devenu vicaire général de Tours, retrouva, en 1834, la jeune personne qu'il avait initiée jadis à la sainte folie de la croix.

L'âme du missionnaire sourit avec bonheur à cette détermination généreuse, à laquelle il n'avait pas été étranger, et soupçonnant, dans cette initiative isolée et toute chrétienne, des vues supérieures, dont la portée échappait à nos deux naïves jeunes filles, il pressa mademoiselle Du Sablon d'élargir son œuvre, et de lui assurer, par l'association, des éléments de succès et de durée. Les besoins du diocèse de Lyon (l'ancien membre de la maison des chartreux le savait par expérience) donnaient à l'œuvre ainsi entendue une actualité tout à fait providentielle : l'éducation des enfants de la campagne était, dans bien des localités, plus ou moins négligée. Pour étendre aux plus humbles paroisses, où le besoin s'en faisait le plus sentir, le bienfait que mademoiselle Du Sablon procurait, avec un dévouement si rare, aux enfants de Claveizolles, il ne s'agissait que de former des maîtresses religieuses, capables d'aller seules, au besoin, dans les petits hameaux. La perspective d'un bien si appréciable, et déjà réalisé par une communauté de ce genre, ne pouvait manquer de séduire l'âme ardente de notre institutrice volontaire. Néanmoins, mademoiselle Du Sablon ne voulut rien précipiter, et, plusieurs années après la visite de Mgr Dufêtre à l'école de Claveizolles, elle écrivait : « Je ne compris

« pas dans le moment de quelle manière je pourrais arri-
« ver à cet important résultat, et, sans toutefois oublier
« les avis de l'excellent ami de ma famille, j'attendais,
« lorsqu'en 1837 la Providence me fit connaître la con-
« grégation des sœurs de l'Instruction, établie au Puy-
« en-Velay. Je passai quelque temps dans cette maison,
« puis, plus tard, j'y envoyai des sujets qui, pendant
« deux années, se formèrent à la vie religieuse et aux
« fonctions d'institutrices; en 1840, nous commençâmes
« à en recevoir et à en former nous-mêmes; et, en 1842,
« nous pûmes envoyer quelques religieuses dans les
« paroisses où elles avaient été demandées par MM. les
« curés. »

Qu'on juge de la joie de Mgr Dufêtre, quand il vit la petite communauté de Claveizolles grandir et se développer ! On avait compris sa pensée, et ses conseils avaient porté leur fruit. Les petites filles des campagnes, les enfants des pauvres, objet particulier de sa prédilection, allaient donc recevoir le bienfait d'une éducation solidement chrétienne !

En 1851, les sœurs de l'Enfant-Jésus, — c'est le nom qu'avaient pris les nouvelles religieuses déjà au nombre de quatre-vingts, — étaient disséminées dans le diocèse de Lyon et dans les diocèses voisins.

Madame Du Sablon, leur fondatrice, les convoqua à la maison mère pour une retraite que voulait bien leur donner Mgr Dufêtre.

Sa longue expérience des maisons religieuses, de l'esprit qui doit en animer les membres, des règles et des pratiques qui doivent y maintenir la ferveur ; sa

connaissance approfondie de notre législation en ce qui concerne les communautés, permirent au prédicateur de travailler efficacement pendant la retraite à asseoir la nouvelle congrégation sur des bases solides.

Il vint compléter son œuvre deux ans plus tard dans une seconde retraite, et cette fois il laissa les sœurs non-seulement heureuses et reconnaissantes de sa bonté paternelle, mais en voie de se faire reconnaître par le gouvernement comme communauté légalement autorisée. Un décret impérial fut rendu dans ce sens le 17 février 1855, et, deux mois plus tard, la mère Du Sablon était à Nevers, pour conférer des intérêts de sa communauté avec celui qui en avait toujours été regardé comme le fondateur et le père.

Mgr Dufêtre accorda à la supérieure générale et à son assistante de longues heures d'audience, pendant lesquelles il examina en détail et discuta avec elles chacun des points de la règle qu'il s'agissait de donner à l'institut de l'Enfant-Jésus. Toutefois, par un sentiment de délicatesse facile à comprendre, il ne voulut rien écrire de sa main, pour laisser à l'autorité diocésaine, qui devait voir et approuver ces règles, toute sa liberté d'action. L'année suivante, la mère Du Sablon revint à la source des lumières qui lui avaient été si utiles lors de sa première visite; elle fit avec sa compagne une retraite à la Visitation, sous la direction du pieux évêque, et elle partit d'autant plus heureuse, qu'elle emportait la promesse d'une troisième retraite que Mgr Dufêtre devait donner à sa congrégation.

L'infatigable apôtre ignorait, hélas ! que ses travaux

touchaient à leur terme. Le 2 septembre 1859, il écrivait à la mère Du Sablon : « Je ne reviendrai pas sur le cha-
« grin que j'ai éprouvé de ne pouvoir remplir la tâche
« dont je m'étais chargé ; c'est une des plus grandes
« contrariétés que j'aie ressenties. J'ai tâché du moins
« de rendre mon sacrifice méritoire, et je l'ai offert géné-
« reusement au bon Dieu pour vous. »

La Providence, qui voulait donner prochainement à son serviteur la récompense des œuvres pleines, lui avait permis de mener à bonne fin toutes celles qu'il avait entreprises, en lui laissant le temps de consolider l'institut de l'Enfant-Jésus par des statuts qui devaient en assurer la durée.

CHAPITRE XVII

Aggravation de la maladie. — Séjour à Montpellier.

Les inquiétudes inspirées par la blessure de Mgr Dufêtre venaient de se dissiper, et les cœurs des pieux fidèles s'étaient rouverts à l'espérance de posséder longtemps encore leur bien-aimé prélat, quand sa santé inspira de nouveau des craintes sérieuses. Depuis un certain temps déjà, les personnes qui suivaient de près Mgr Dufêtre avaient remarqué que sa respiration devenait sensiblement plus courte, et que ses phrases; quand il parlait en public, se terminaient plus brusquement. Le 1^{er} février 1859, se rendant à Paris par Sens, il éprouva, à Auxerre, un premier et violent accès d'asthme; mais il n'en tint aucun compte, et il continua sa route, bien résolu à remplir les engagements qu'il avait contractés. Une mission avec indulgence plénière en forme de jubilé allait s'ouvrir dans l'église Saint-Jean-Saint-Nicolas, au faubourg de Cologne, à Bruxelles, du 13 février au 20 du même mois inclusivement, et, tous les jours, des instructions devaient avoir lieu en flamand et en français.

Mgr Dufêtre, si connu, si aimé, dans le nord de la France et en Belgique, avait été prié de se charger des

sermons français. Comment refuser une si noble tâche? des âmes à gagner, des pauvres à soulager, des œuvres à entretenir! Quelle perspective pour le cœur de l'évêque missionnaire! Il oublia donc son infirmité naissante; on eût dit que, semblable au grand pontife d'Hippone, son glorieux patron, il ne devait suspendre le ministère de la parole que quand la maladie enchaînerait sa langue. *Nullum finem fecit prædicandi Dei verbum, nisi gravi morbo oppressus*¹. Le dimanche 13 février, la mission s'ouvrit par l'office pontifical célébré par S. Exc. Mgr Gonella, archevêque de Néocésarée et nonce apostolique à Bruxelles. A l'évangile, l'évêque de Nevers donna le sermon d'ouverture, et le soir, après le salut, il commença ses admirables conférences, qui furent continuées tous les jours pendant le cours de la mission. Les confrères de la conférence de Saint-Vincent de Paul, les dames de la Miséricorde et l'école gratuite des filles pauvres de la paroisse, les fidèles de Sainte-Gudule, ceux d'Anvers et de Louvain, l'association de la Sainte-Enfance, entendirent successivement l'infatigable prédicateur. Les membres de la conférence de Saint-Vincent de Paul de Namur, leur vénérable évêque en tête, adressèrent à l'orateur de la capitale une requête en faveur de leurs pauvres, et, le lundi 21, Mgr Dufêtre paraissait dans la chaire de la cathédrale de cette ville.

Le lendemain on lisait dans *l'Ami de l'Ordre*: « La cause
« du pauvre ne pouvait trouver un meilleur interprète
« que Mgr l'évêque de Nevers. Le langage du prélat
« missionnaire rappelle les plus beaux temps du mi-

¹ Légende de saint Augustin (Bréviaire romain).

« nistère pastoral : pendant plus d'une heure l'auditoire a été vivement ému par cette parole si suave, si éloquente et si pathétique. »

Mais tandis que la presse catholique payait à l'éminent prélat le tribut de son admiration, les journaux libres penseurs, par une tactique à eux habituelle, ne rougissaient point de dénaturer et les paroles et le caractère du prélat français.

L'Observateur, *le National* et *l'Éclaireur* attaquèrent simultanément le prédicateur qui, naguère, avait lutté avec tant de succès contre les doctrines impies dont ils étaient à cette heure les représentants les plus avoués. Pensant qu'une charge générale donnerait à leurs feuilles, habituellement bien pâles, un peu de vie et d'intérêt, ils accusèrent l'évêque de Nevers d'être venu en Belgique pour faire de la propagande napoléonienne.

Cette assertion ridicule fit pourtant un si grand bruit, que *l'Écho de Bruxelles* ne crut pouvoir calmer les inquiétudes de sa conscience libérale qu'en priant le prédicateur de vouloir bien donner quelques explications sur le sermon incriminé, sous peine de laisser considérer son silence comme un aveu des faits avancés.

Mgr Dufêtre pensa qu'il devait à la sainteté du ministère qu'il exerçait en Belgique de le dégager de tout soupçon, même injuste, et il adressa au rédacteur de *l'Écho* cette réponse calme et digne :

« Monsieur le rédacteur, je vous remercie d'avoir provoqué des explications sur les paroles qui seraient tombées de ma bouche à Namur, le 21 du mois dernier.

« Ces explications seront très-simples. Je n'ai jamais
 « dit un mot de ce que l'on m'attribue si gratuitement.
 « Je n'ai pas fait dans mon discours la moindre allusion
 « au gouvernement de la Belgique, encore moins à la
 « famille royale. Je me suis contenté de dire que la re-
 « ligion opprimée en France, à une époque de funeste
 « mémoire, se réjouissait d'avoir un chef qui ne crai-
 « gnait pas de se montrer franchement religieux.

« J'ai fait, à Namur comme à Bruxelles, le plus com-
 « plet éloge de la fidélité des Belges à la foi de leurs
 « pères, tout en gémissant des efforts incessants de
 « l'impiété pour leur enlever cet inestimable trésor. Je
 « n'ai rien dit de plus, rien de moins, et toute affir-
 « mation contraire serait une odieuse calomnie, que
 « je repousse avec indignation. »

De leur côté, les journaux catholiques, parmi les-
 quels nous citerons *le Bien public*, de Gand, et *l'Ami de
 l'Ordre*, de Namur, protestèrent avec énergie contre ces
 indignes manœuvres, dont il leur fut facile de montrer
 la déloyauté. Les personnes les plus honorables de Na-
 mur et de Bruxelles écrivirent à Mgr Dufêtre pour lui
 faire oublier, par leurs protestations de vénération, de
 dévouement et de reconnaissance, les ennuis qu'avait
 pu lui causer cet incident.

Dans la réponse qu'il fit à la lettre de MM. les curés
 des paroisses de Namur, le prélat s'exprimait avec un
 esprit de foi admirable : « Messieurs, votre témoignage
 « si honorable me dédommage amplement des attaques
 « violentes dont j'ai été l'objet. Au besoin, je me rap-
 « pellerai ces paroles de notre divin Maître : « Vous se-

« rez heureux lorsque les hommes vous maudiront et
 « diront faussement de vous toute sorte de mal à cause
 « de moi : Réjouissez-vous alors, parce qu'une grande
 « récompense vous est réservée dans les cieux. »

Le 14 mars, les membres de la conférence de Saint-Vincent de Paul de la même ville venaient à leur tour protester en ces termes :

« Monseigneur,

« A notre demande vous avez daigné venir à Namur
 « prêcher un sermon de charité pour les pauvres pa-
 « tronés par la Société de Saint-Vincent de Paul ; vous
 « l'avez fait avec l'âme d'un missionnaire, l'autorité d'un
 « prince de l'Église et le prestige d'un talent incontesté.
 « Nous sommes encore sous le charme de cette magni-
 « fique apologie du catholicisme, par laquelle vous avez
 « électrisé votre auditoire : religion divine ! qui établit
 « les doux liens d'une sainte solidarité entre toutes les
 « conditions sociales, fait fleurir au milieu d'elles les
 « plus humbles comme les plus héroïques vertus, et
 « assure, en même temps, la sécurité des États et le
 « bonheur des citoyens.

« En s'adressant au sentiment religieux si vivace
 « dans notre Belgique, votre appel à la charité devint
 « irrésistible : grâces à vous, monseigneur, que de
 « larmes seront séchées, que de souffrances soula-
 « gées!!! »

« Déjà nous avons eu l'honneur de vous en remercier
 « verbalement, au nom des malheureux ; mais en pré-
 « sence des injures inqualifiables et des calomnies per-

« sistantes dont vous êtes l'objet de la part d'une presse
« irréligieuse qui ne reflète nullement, croyez-le, l'o-
« pinion-du pays, nous tenons à vous renouveler l'ex-
« pression de notre respectueuse affection et de notre
« impérissable reconnaissance. ».

Les journaux irréligieux continuèrent pendant quel-
que temps encore leurs attaques; mais bientôt l'indi-
gnation générale en fit justice.

A son retour dans son diocèse, sans prendre de repos
après tant de fatigues, sans s'inquiéter de nouveaux
accès d'asthme, le zélé pontife se mit à parcourir les
doyennés de la Charité, de Cosne et de Saint-Amand,
confirmant et prêchant comme aux plus beaux jours de
sa vie apostolique. Le 8 avril, il rentrait à Nevers, où, le
lendemain, il devait faire une ordination. La quinzaine
de Pâques écoulée, il se remit en route le 3 mai pour
visiter les doyennés de Varzy et de Clamecy. Ce fut dans
cette tournée que se passa un fait presque insignifiant
en lui-même, mais qui prit, grâce à un zèle inconsidéré,
les proportions d'un événement. Le 5 mai, Mgr Dufêtre
avait reçu l'hospitalité dans un château de son diocèse.
Le dîner venait de finir : c'était le moment où les grou-
pes se forment d'eux-mêmes, et où, naturellement, la
conversation s'engage sur les nouvelles du jour. Une
sérieuse préoccupation dominait alors les esprits. L'ex-
pédition d'Italie venait d'être décidée, et chacun s'ex-
primait sur cette grave affaire avec une liberté d'appré-
ciation dont les journaux, les membres du sénat et du
corps législatif, les agents du gouvernement eux-mêmes,
donnaient publiquement l'exemple. Mgr Dufêtre, retiré

dans l'embrasure d'une fenêtre, confiait au maître de la maison ses appréhensions sur les conséquences probables de la guerre, et plus particulièrement ses craintes pour le gouvernement temporel du saint-père. Cet épanchement intime, que l'hospitalité couvrait de sa discrétion, offusqua néanmoins une oreille officielle, et, dans un rapport au ministre, on lui donna les apparences d'un propos anarchique. Deux mois auparavant, on l'avait accusé en Belgique, lui toujours si prudent et si mesuré dans ses paroles, d'être un ardent propagateur des idées napoléoniennes ; aujourd'hui, on l'accusait, en France, de tenir des propos hostiles au gouvernement de l'empereur. Ces contradictions sont loin de nous surprendre. L'histoire est là pour dire tout ce dont est capable le zèle aveugle, excité par une secrète ambition, et en voici un exemple. Arnaud Sorbin n'était pas encore évêque de Nevers, et cependant le crédit dont il jouissait à la cour, comme prédicateur du palais, ameutait contre lui la foule des courtisans. Voici en quels termes il le raconte dans son *Histoire de Charles IX* : « Ils
« dirent avoir remarqué certains propos mal-séants,
« sans oublier toutefois d'employer tous les moyens
« pour me rendre odieux à ceux et celles d'entre les
« princes et princesses principalement auxquels je suis
« infiniment plus serviteur, sans en faire parade, que
« tous les rapporteurs qui pourraient avoir mesdit de
« mon innocence. » Ces lignes qu'Arnaud Sorbin écrivait en 1574 résument plus d'une page contemporaine, et ne se trouveront pas déplacées à la fin de notre digression sur l'incident dont nous venons de parler. Au retour de

cette tournée, qui avait fini le 22 mai, Mgr Dufêtre partit pour Toulouse, où il avait promis de prêcher une retraite de dames en faveur de l'Œuvre des pénitentes de cette ville. Le 28, le prélat commençait la série de ses exercices dans la chapelle des sœurs du refuge, au milieu d'une affluence qui fit regretter le choix de ce local devenu insuffisant. Outre la méditation du matin, que le prédicateur faisait à haute voix, il donnait deux instructions et une conférence aux dames; le soir un sermon aux hommes, et il trouvait encore le temps, — hélas! c'est pour la première fois que nous n'osons plus dire la force, — de se faire entendre dans les autres églises de la ville. Ces travaux excessifs, auxquels il soumettait impunément autrefois son incomparable santé, ne pouvaient plus être entrepris par lui sans danger. Le 2 juin, fête de l'Ascension, après la méditation du matin, faite à haute voix comme de coutume, et deux instructions données dans la chapelle du pensionnat des sœurs de Nevers, où il avait célébré la messe, le prélat était monté en chaire dans la vaste église de Saint-Sernin. Pendant qu'il parlait, il éprouva dans la poitrine une douleur violente, qu'il crut pouvoir attribuer à un courant d'air auquel l'avait exposé pendant tout le sermon une porte entr'ouverte. Néanmoins, à deux heures, à la pose de la première pierre de la nouvelle chapelle du pensionnat, il prit encore la parole en plein air et par un soleil ardent. Cette fois, une violente quinte de toux le força de s'arrêter. Ce nouvel accident n'interrompit pas les exercices de la retraite; il les continua avec un courage qui était cette fois au-dessus de

ses forces ; mais à dater de ce jour les nuits furent mauvaises. A Rabastens, où il s'était rendu après la clôture, une forte crise se déclara, et, quarante-huit heures après cet accident, il revenait à Toulouse pâle, défait, épuisé. Un habile médecin appelé en toute hâte ordonna une saignée, prescrivit un régime et recommanda le repos le plus absolu. Mais comment déterminer une nature si ardente et si habituée au travail à une inaction complète ? Le prélat avait décidé qu'il partirait le lendemain, et le lendemain, en effet, sans tenir compte des instances de l'homme de l'art et des supplications des sœurs, il prenait la route de Cahors, puis se rendait à Bordeaux, et de là à Nevers.

Ce retour précipité marquait le terme d'une carrière apostolique vaillamment poursuivie pendant quarante-deux ans. Le bon soldat de Jésus-Christ, frappé dans l'exercice du ministère de toute sa vie, n'avait rien à envier à la gloire du guerrier tombant sur le champ de bataille. Et, de fait, pour lui, se voir réduit à l'inaction, ne plus travailler à la gloire de Dieu et au salut des âmes, c'était succomber, c'était mourir...

Ce terme, hélas ! ne devait pas se faire longtemps attendre. L'auguste malade l'entrevoyait déjà comme sa suprême ressource et comme une espérance ; depuis ce jour jusqu'à celui qui fut pour lui le dernier, combien de fois nous l'entendîmes nous dire : « Quand un évêque ne peut plus travailler, il n'a plus qu'à mourir ! » Les médecins, cependant, espéraient encore pouvoir conjurer le mal, et l'engagèrent à aller prendre les eaux de Saint-Honoré, dans son diocèse. Il y passa la plus grande partie

du mois de juillet, et il en obtint un soulagement momentané; mais de nouvelles crises d'étouffement s'étant produites quelque temps après son retour, on pensa aux eaux du Mont-Dore. Pour faire en tout la volonté de Dieu en respectant celle des médecins, il se résigna et partit. Revenu assez notablement soulagé, il voulut reprendre ses tournées pastorales; mais de nouvelles atteintes se firent bientôt sentir : les accès d'asthme se rapprochèrent, les forces diminuaient, et comment combattre efficacement un mal que la moindre fatigue, le moindre excès de zèle réveillait, et que l'hiver qui s'avancait menaçait d'aggraver? Cette double appréhension inspira aux médecins la résolution d'envoyer le malade passer l'hiver dans le Midi. Mgr Dufêtre ne se rendit qu'à regret à cette décision, et alors seulement qu'il y vit une présomption fondée de la volonté de Dieu. On balança quelque temps entre Nice et Montpellier; enfin, on se décida pour ce dernier séjour, pensant que; de là, il serait facile de pousser plus tard jusqu'à Nice, si cela devenait nécessaire. Montpellier, du reste, souriait à Mgr Dufêtre : il pouvait compter dans cette ville sur les soins intelligents et dévoués que les sœurs de Nevers allaient s'estimer trop heureuses, dans cette triste circonstance, de prodiguer à leur vénéré père. La faculté de médecine de Montpellier offrait, en outre, au prélat toutes les garanties de science spéciale pour la maladie dont il était atteint. Mais quel sacrifice que ce départ! Il fallait rompre encore une fois brusquement avec toutes les habitudes d'une vie essentiellement active, renoncer à des engagements pris, voir s'envoler une à une ses plus chères espérances!

Quelques mois auparavant, Mgr l'archevêque de Tours s'était fait une joie d'inviter, pour la neuvaine qu'il allait donner en l'honneur du grand saint Martin, son éloquent collègue de Nevers, le prédicateur si admiré et si aimé de sa ville archiépiscopale. Reparaître à Tours, dans cette patrie d'adoption, où s'étaient écoulées ses plus belles années de missionnaire! prêcher à Tours, se faire entendre à tous ces fidèles dont le cœur gardait si précieusement le souvenir de sa parole et de ses œuvres, quelle consolation pour l'ancien vicaire-général de Mgr de Montblanc! Et cependant, cette consolation, la maladie venait la lui ravir! Au lieu de voler à Tours, il fallait prendre tristement le chemin de l'exil; au lieu de porter aux multitudes la parole évangélique, il fallait se condamner aux rigueurs d'un mutisme presque absolu!... Mais avant de quitter sa ville épiscopale, il mit ordre à toutes ses affaires, et fit son testament bien en règle.

Les prêtres qui ont eu le bonheur d'assister à ses retraites, n'ont pas oublié les recommandations pressantes qu'il leur adressait sur la nécessité de faire un testament avant que l'âge ou la maladie ait affaibli l'intelligence et la volonté, et avec quelle énergie il s'élevait contre ceux qui, ne pensant qu'à leurs héritiers naturels, oublient, dans leurs dernières dispositions, leur famille spirituelle, c'est-à-dire les pauvres de leur paroisse, l'église et les séminaires. Dans les avis qu'il fit imprimer après le synode de 1857, il renouvela en ces termes à tous ses prêtres ses recommandations sur ce point :
 « Nous avons vivement pressé MM. les ecclésiastiques
 « de mettre ordre de bonne heure à leurs affaires, par

« un testament en bonne forme. Nous avons la confiance
« qu'ils n'oublieront dans ce testament ni les pauvres,
« ni les séminaires. » Il voulut donc mettre en pratique
ce qu'il avait prêché aux autres, et le 8 décembre, fête
de l'Immaculée-Conception, il rédigea son testament,
qui rappelle, par sa piété, celui de Mgr Tinseau, un de
ses prédécesseurs sur le siège de Nevers, et qui respire
un parfum de charité et de sainteté plus suave encore.
Nos lecteurs en jugeront quand nous le leur ferons con-
naître. Deux jours après, il partit pour Montpellier.

Pendant plus de quatre mois, l'auguste malade passa
successivement d'un état de cruelles souffrances à un
calme qui faisait croire à une convalescence prochaine,
jusqu'à ce qu'une nouvelle rechute amena de nouvelles
angoisses. Un jour, le bulletin signalait un mieux
consolant; le lendemain, l'annonce des moyens éner-
giques devenus nécessaires faisait évanouir toute espé-
rance.

Dans le courant du mois de février, sa vie avait paru
si sérieusement menacée, qu'il voulut faire une confes-
sion générale et se disposer à paraître devant Dieu.
Après l'avoir terminée, il fit part à l'ami dévoué qui ne
le quittait pas depuis plusieurs mois, et qui resta auprès
de lui jusqu'au dernier jour, des consolations qu'il
éprouvait d'avoir accompli cette grande tâche; il y joi-
gnit ses recommandations sur l'exécution de ses der-
nières volontés, lui demanda de faire transporter son
corps à Nevers, pour qu'il reposât dans sa cathédrale, à
côté de ceux de ses prédécesseurs, et ajouta qu'il dési-
rait que la main même de l'ami qui le soignait lui fermât

les yeux. On verra plus tard comment ce vœu touchant fut exaucé, et comment M. l'abbé Duplessy, qui en recevait l'expression à Montpellier, put le satisfaire le 6 novembre à Nevers, la Providence ayant permis qu'il fût seul auprès de ce vénéré pontife quand celui-ci rendit le dernier soupir.

Cependant, le 9 mars le prélat écrivit lui-même d'une main ferme : « Ma nuit a été excellente ; il s'est opéré
« en moi, depuis six jours, une véritable révolution,
« grâce aux sangsues, à la saignée, aux purgatifs, etc....
« On m'a laissé sans vie, et maintenant je recommence
« une nouvelle existence. Si rien ne survient, je vous
« arriverai dans la semaine de la Passion. » Quelques jours après, il annonçait son prochain retour à Nevers par un mandement qu'il était heureux de dater du 19 mars, fête de saint Joseph, du grand saint auquel il avait fait vœu d'élever l'oratoire dont nous avons parlé précédemment.

Le 3 avril, Nevers était en fête : vers neuf heures du matin les cloches de toutes les paroisses, sonnantes à joyeuses volées, annonçaient le retour du prélat dans sa ville épiscopale. A peine descendu de voiture, il se rendit à la cathédrale pour remercier Dieu de cet heureux retour. Le voyage s'était opéré dans les conditions les plus favorables, et le prélat avait joui, pendant une partie de la nuit, d'un sommeil parfait. Vers dix heures, tout le clergé de la ville et les élèves du grand séminaire, réunis dans le grand salon de l'évêché, attendaient avec impatience le moment où ils le reverraient, après une si longue absence ; tout à coup, Monseigneur, qui

venait de déposer son costume de voyage, paraît; la joie brille sur tous les fronts; tous sont heureux de constater que, malgré la fatigue et une maladie prolongée, sa figure annonce que la convalescence est telle qu'on peut le désirer, et un de ses vicaires généraux lui exprime la joie dont tous les cœurs sont pénétrés.

Monseigneur,

« J'ai toujours été vivement impressionné de cette loi
« d'Égypte qui soumettait tout citoyen, après sa mort,
« à un tribunal public chargé d'exalter ou de flétrir sa
« mémoire. Ce jugement, exempt de toute prévention
« et sans appel, avait quelque chose de bien imposant ;
« ajoutons que c'était une grande consolation pour une
« famille, quand un père vénéré sortait victorieusement
« de cette épreuve : c'était une véritable apothéose qui
« venait calmer la douleur des enfants, en les faisant
« participer à la gloire de leur père. Oh! si alors la
« Providence eût rappelé cet homme à la vie, comme il
« eût reparu avec honneur au milieu de ses concitoyens,
« après la proclamation solennelle de cet arrêt!

« Vous me pardonnerez, Monseigneur, d'évoquer ici
« ce souvenir des études de ma jeunesse. Ah! laissez-
« moi vous dire, au nom de votre famille sacerdotale :
« Père bien-aimé, si la Providence a permis que cette
« santé, naguère si brillante, s'altérât au point de laisser
« nos âmes flotter douloureusement entre la crainte et
« l'espérance, c'est qu'elle voulait ajouter à vos mérites
« celui de la résignation la plus complète au milieu des
« souffrances les plus cruelles.

« Et nous, Monseigneur, nous avons le cœur brisé,
« nous ignorions les impénétrables décrets de Dieu. Dans
« ces moments d'indicibles angoisses, il a voulu être lui-
« même notre consolateur, en nous faisant assister en
« quelque sorte à un jugement qui nous rappelait celui
« d'Égypte. Sans doute, Monseigneur, depuis longtemps
« on avait su apprécier vos vertus et vos mérites ; depuis
« longtemps votre nom béni n'était prononcé qu'avec
« vénération ; mais pendant ces derniers mois, on eût
« dit qu'un jury imposant, composé de toutes les classes
« de la société, s'était réuni pour proclamer à l'envi, et
« d'une manière plus solennelle, les sentiments que vous
« avez su inspirer à tous. Le riche exaltait votre grande
« âme, qui jamais n'avait reculé devant aucun sacrifice ;
« le pauvre, la bonté de votre cœur généreux ; l'admi-
« nistrateur, la sagesse de vos démarches ; l'homme
« instruit, cette éloquence mâle et persuasive qui, l'an-
« née dernière à pareille époque, captivait tous les soirs
« l'élite de la cité ; l'ouvrier, de son côté, parlait de
« cette ingénieuse charité qui sait créer des chantiers
« et lui procurer du travail ; tous montraient les œuvres
« que votre génie avait conçues et que votre volonté per-
« sévérante avait exécutées ; d'ailleurs, les pierres elles-
« mêmes se dressaient avec majesté pour apporter leur
« témoignage.

« A ce tribut général d'admiration venaient se joindre
« les tressaillements de la crainte ; puis, aux vœux les
« plus ardents pour le rétablissement d'une santé si
« précieuse, succédaient les accents de l'espérance.
« Magnifique harmonie, dans laquelle les oreilles les

« plus délicates n'ont pu saisir une seule note discor-
« dante !

« Mêlées à ces sentiments hautement manifestés dans
« nos rues et sur nos places publiques, les prières les
« plus ferventes s'élevaient de tous les sanctuaires du
« diocèse, et étaient portées, sur les ailes de l'amour et
« de la reconnaissance, jusqu'au trône de celui qui est
« le maître de la maladie et de la santé. Il a été sensible
« à tant de supplications, il a voulu mettre fin à nos
« alarmes en nous rendant un père qui nous revient le
« front ceint d'une nouvelle auréole, et que l'épreuve a
« rendu plus cher encore à nos cœurs. Que son nom en
« soit mille fois béni !

« Après avoir offert à Dieu le témoignage de notre vive
« reconnaissance, nous éprouvons le besoin de remercier
« avec effusion le compagnon de votre exil ¹ ; et, quoi-
« que chacun de nous eût voulu qu'il lui fût donné de
« vous prodiguer comme lui tous les soins que peut in-
« spirer la piété filiale, nous n'oublierons jamais l'affec-
« tueux dévouement qui l'attachait à votre lit de douleur,
« et l'ingénieuse tendresse qui lui indiquait les moyens
« de calmer vos souffrances en dissipant vos ennuis.

« Mais, Monseigneur, je sens que mes frères dans le
« sacerdoce me feraient un reproche mérité si je ne
« vous remerciais aussi, en leur nom et au mien, d'a-
« voir un instant oublié vos souffrances pour ne penser
« qu'aux grandes tribulations de l'Église notre mère.
« Vous avez voulu être notre interprète auprès du père

¹ M. l'abbé Duplessy, de Paris, chanoine honoraire de Nevers, d'Alger et de Bordeaux.

« commun de tous les fidèles, en déposant à ses pieds
 « l'hommage de notre vénération profonde, de notre sou-
 « mission filiale, de notre dévouement sans bornes; plus
 « que jamais nous éprouvons tous le besoin de nous
 « grouper autour de vous, et de nous serrer avec vous,
 « et avec tous les évêques du monde catholique, autour
 « du vicaire de Jésus-Christ. Oui, Monseigneur, merci
 « d'avoir proclamé bien haut que nos cœurs ne font
 « qu'un avec le vôtre. »

La faculté de médecine avait recommandé le silence. Mais comment le prélat aurait-il pu ne pas exprimer, au moins en quelques mots, son bonheur de revoir un clergé qui lui avait donné tant de marques de dévouement et d'affection? Comment ne pas redire cette double disposition de son âme si généreuse et si sainte : la plus complète résignation à la volonté de Dieu, et le désir de travailler encore, si tel était son bon plaisir? Comment surtout ne pas manifester son attachement au saint pontife dont les épreuves lui étaient beaucoup plus sensibles que ses souffrances personnelles? Aussi, oubliant un instant la défense que la faculté de médecine lui avait faite, Monseigneur répondit : « Les témoignages
 « d'intérêt et d'affection que vous m'avez donnés pen-
 « dant ces jours d'épreuves semblent avoir resserré
 « encore davantage les liens déjà si intimes qui m'atta-
 « chaient à vous. Cependant, je dois vous le dire, j'avais
 « fait à Dieu le sacrifice de toutes ces légitimes affec-
 « tions, et il me semblait que je pouvais dire dans un
 « sens avec l'Apôtre : *Bonum certamen certavi, cursum*
 « *consummavi*. Me soumettant avec résignation aux dé-

« crets de la Providence, puis me rappelant que j'étais
« l'enfant du grand saint Martin, j'ajoutais avec lui :
« *Non recusò laborem*. Si donc il plaît à Dieu de me
« rendre la santé, je continuerai à la consacrer à sa
« gloire et au bien de ce diocèse. Du reste, messieurs,
« pensons peu à nous, et beaucoup au souverain pontife.
« Que nos travaux et nos prières soient tous offerts à
« Dieu pour le bien-aimé Pie IX. Ah ! que nos souffrances
« sont peu de choses à côté de ses ineffables douleurs !
« Je ne sais pas ce que la Providence nous réserve; mais,
« quels que soient les événements, vous me trouverez
« toujours à votre tête, et, avec la grâce de Dieu, je vous
« donnerai l'exemple d'un dévouement sans borne et
« d'une inviolable fidélité à la chaire apostolique. »

Malgré la fatigue du voyage et les émotions du premier moment, la nuit fut bonne, et, comme on croit facilement ce que l'on désire, on se surprenait à espérer un retour complet à la santé. Les jours suivants le mieux sembla se raffermir si bien, que l'heureux pontife se serait déterminé à faire la cérémonie des saintes huiles, si des mesures prises à l'avance ne lui eussent épargné cette fatigue. Le saint jour de Pâques, il tint chapelle à la grand'messe de la cathédrale, et ce fut pour les fidèles qui remplissaient la basilique une joie inexprimable, de contempler dans sa résurrection (c'est ainsi qu'on désignait l'amélioration d'une santé qui avait donné de si vives inquiétudes), le père que, quelques mois auparavant, ils n'espéraient plus revoir en ce monde. Toutefois, cette allégresse n'était pas sans un certain mélange d'inquiétude. Les personnes qui entouraient l'ar-

dent prélat redoutaient la suite des projets qu'il nourrissait dans son cœur, et dont son zèle impatient trahissait le secret. Mgr l'évêque de Saint-Brieuc lui avait écrit, avant que la maladie eût pris un caractère alarmant, pour le prier de venir prêcher, en 1860, la retraite ecclésiastique de son diocèse; il avait accepté, et le désir d'être fidèle à cet engagement l'avait tellement préoccupé à Montpellier, que les médecins, sans doute pour le délivrer d'une inquiétude qui le fatiguait, lui avaient laissé croire qu'en se ménageant il pourrait, au mois d'octobre, prêcher cette retraite. En conséquence, le 13 avril, dix jours après son retour à Nevers, il chargeait un de ses vicaires généraux d'écrire à Mgr l'évêque de Saint-Brieuc qu'il pouvait compter sur lui, l'amélioration de sa santé lui permettant d'accomplir sa promesse.

Pour satisfaire son zèle encore plus que pour essayer ses forces, il entreprit une visite pastorale de quelques jours. Mais cette tentative ne fut pas heureuse. De nouveaux accidents furent déterminés par les premières fatigues, et il fallut tout le courage que nous lui connaissons pour qu'il pût terminer cette tournée. Rentré à Nevers, il écrivait aux curés dont il se voyait dans l'impossibilité de visiter les paroisses : « Je viens de
« terminer une courte visite dans le doyenné de Corbi-
« gny. J'avais désiré faire l'essai de mes forces pour
« m'assurer que je pourrais, sans inconvénient, re-
« prendre ma visite dans l'archiprêtré de Château-Chi-
« non. Cet essai m'a prouvé que j'avais besoin encore
« de ménagement et de repos. Pour obéir aux prescrip-

« tions des médecins, je me décide, quoiqu'à regret, à
« renvoyer à une autre époque la confirmation que
« j'avais annoncée dans mon dernier itinéraire. » Ces
ménagements et ce repos qu'il se promettait de prendre
n'étaient pas l'unique soin que réclamât sa maladie.
L'absence d'émotions trop vives et de préoccupations
pénibles lui était au moins aussi indispensable que le
repos. Et comment le mettre à l'abri des tristes préoccu-
pations du moment ? Nous allons voir combien les évé-
nements contribuaient à aggraver son mal.

CHAPITRE XVIII

Dernières phases de la maladie. — Mort. — Testament. — Funérailles.

La question romaine entrant de jour en jour dans une phase plus alarmante, et une publication qui avait eu un retentissement immense était venue ajouter de nouvelles inquiétudes à celles qu'éprouvaient déjà tous les cœurs catholiques. De Montpellier, où il l'avait lue, l'évêque de Nevers écrivait : « Quelles horribles nuits me fait passer la brochure *le Pape et le congrès* ! Quels cauchemars elle m'occasionne ! » Chaque matin c'était comme un nouvel appoint de douleur qui lui arrivait par les feuilles publiques.

Plus les événements se précipitaient en Italie, et plus l'auguste malade les suivait avec une vive anxiété. Que de fois, quand nous lui demandions des nouvelles de sa santé, il nous répondait : « Ah ! j'irais bien si les affaires d'Italie allaient mieux. Le pape souffre tant dans son âme, ne faut-il pas que je souffre un peu, avec lui et pour lui, dans mon corps ? » Tout préoccupé des entraves que sembla rencontrer un instant l'organisation du denier de Saint-Pierre, il oubliait son état de souffrance pour ne s'occuper que des intérêts

du saint-siège, et il écrivit à M. le ministre des cultes la lettre suivante ; nos lecteurs en admireront et la force et la modération :

« Monsieur le Ministre,

« Tout l'épiscopat applaudira à l'assurance que vous
« lui donnez que les intérêts du saint-père trouveront
« toujours auprès du gouvernement une sincère pro-
« tection. Nous avons la confiance que cette promesse
« sera réalisée. Mais alors nous demandons pourquoi
« ces entraves que l'on veut mettre à l'organisation de
« collectes en sa faveur. Il est de notoriété publique que
« le saint-siège, dépouillé d'une grande partie de ses
« revenus, écrasé sous le poids des dettes que la révolu-
« tion lui a laissées, ne peut plus se suffire à lui-même.
« Comment nous serait-il défendu de prendre tous les
« moyens de lui venir en aide ? Il ne s'agit pas ici d'un
« souverain étranger, mais du père commun des fidèles.
« Ce n'est point pour servir des intérêts politiques et
« séculiers, mais afin de fournir au vicaire de Jésus-
« Christ les ressources qui lui sont nécessaires pour
« le gouvernement de l'Église catholique tout entière.

« Ah ! sans doute, si nous présentions le denier de
« Saint-Pierre comme *une dette* ou une *contribution na-*
« *tionale*, le gouvernement aurait le droit et le devoir
« de s'en préoccuper ; mais si nous ne le recomman-
« dons que comme une offrande volontaire et spontanée
« des fidèles, comment s'en inquiéterait-il ? Jésus-Christ
« déclare lui-même que c'est le droit des citoyens de
« donner librement ; mais, d'une part, les citoyens ne

« peuvent donner qu'autant qu'on leur demande ; de
 « l'autre, il est bien plus sage de réunir et de centra-
 « liser les dons, que de les laisser s'égarer au hasard et
 « sans contrôle. C'est ainsi qu'on l'a entendu dans tout
 « l'univers catholique, et nous voyons qu'en Angleterre
 « comme en Allemagne, en Espagne, etc., les évêques ont
 « établi et organisé l'œuvre du denier de Saint-Pierre.
 « Nous ne voulons pas supposer que la France, qui est le
 « pays de la charité par excellence, sera mise dans
 « l'impossibilité d'exercer cette charité en faveur de
 « l'Église romaine, dont elle se proclame la fille aînée.
 « Si l'autorisation du gouvernement est absolument
 « nécessaire, nous demandons qu'il veuille bien l'ac-
 « corder d'une manière générale, comme cela s'est fait
 « sous la république de 1848.

« Agréez, etc. »

Cette pièce remarquable fut suivie de près d'une lettre circulaire relative au premier emprunt que le trésor pontifical s'était décidé à faire. Quand le prélat voulut se mettre au travail, on essaya d'arrêter son zèle qui reparaissait avec une énergie et une activité telles que les médecins craignaient que son état n'en fût aggravé. « Laissez-moi faire, répondait-il ; un enfant
 « est toujours si heureux quand il s'occupe de son père.
 « — Alors, Monseigneur, que la lettre soit courte ; n'ou-
 « blicz pas que vous devez éviter toute fatigue. — De la fa-
 « tigue ! vous avez donc oublié les belles paroles de mon
 « glorieux patron : On ne se fatigue jamais quand on aime
 « bien : *Ubi amatur non laboratur.* » La lettre parut, en

effet, et, à son style aussi onctueux qu'énergique, il serait difficile de supposer qu'elle tombait d'une main défaillante ; disons, pour parler plus juste, qu'elle sortait d'un cœur aimant, et sincèrement dévoué au saint-siège et au souverain pontife.

« Nos bien chers coopérateurs,

« Vous savez dans quelle position difficile se trouve
« en ce moment notre père commun. La révolution,
« profitant de nos victoires, s'est emparée de Bologne et
« des Romagnes ; elle a soustrait ces provinces à son
« pouvoir béni, et, en le dépouillant de son autorité, elle
« l'a privé des ressources sur lesquelles il devait comp-
« ter pour le gouvernement de ses États.

« Tandis que les revenus du trésor pontifical étaient
« ainsi diminués d'une manière très-notable, des char-
« ges nouvelles lui étaient imposées : il fallait former
« et organiser une armée pour repousser une invasion
« menaçante, et maintenir l'ordre à l'intérieur parmi
« les populations restées fidèles. Un illustre général,
« que nous sommes fiers de compter parmi les enfants
« de la France, a offert sa vieille expérience et sa vail-
« lante épée ; de tous côtés accourent de valeureux sol-
« dats, prêts à verser jusqu'à la dernière goutte de leur
« sang pour la défense du trône de saint Pierre et de
« l'auguste représentant de Notre-Seigneur Jésus-Christ
« sur la terre ; mais il faut vêtir, armer, nourrir ces
« généreux soldats, résolus à défendre énergiquement
« ce qu'il y a de plus sacré au monde.

« En présence de ces besoins, le gouvernement pon-

« tificat fait un appel au monde catholique. Nous n'a-
« vons pas à vous dire, nos bien chers coopérateurs, com-
« bien cette opération est légitime en elle-même ;
« nous ne voulons pas non plus en faire ressortir l'op-
« portunité et les avantages spirituels. Quand tous les
« jours d'immenses capitaux se précipitent aveuglément
« dans les spéculations les plus hasardeuses, n'y aura-
« t-il pas, dans notre diocèse, de nombreux fidèles qui
« regarderont comme un bonheur et une gloire de con-
« sacrer quelques épargnes à l'œuvre la plus sainte,
« de les placer dans ce trésor où elles fructifieront
« pour eux au centuple, et d'où elles leur reviendront
« en bénédictions immortelles ? Le passé nous répond à
« cet égard des fruits de votre zèle. »

A toutes ces préoccupations douloureuses vint s'ajouter une épreuve d'autant plus amère au cœur du prélat, qu'elle lui était causée par l'un de ses plus célèbres diocésains. M. le procureur général Dupin donna communication au sénat de son rapport sur les communautés, disons mieux, contre les communautés religieuses. L'évêque de Nevers, protecteur né de ces saints instituts, ne pouvait laisser passer cette pièce sans élever la voix. Il le fit, comme toujours, avec la sainte liberté de son ministère, la dignité du caractère épiscopal dont il était revêtu, son amour ardent pour la justice et la vérité, et enfin avec le respect des personnes, qui est si appréciable dans les questions débattues devant le public. On pourra en juger par les extraits de cette lettre, que nous nous faisons un devoir de citer.

Nos bien chers coopérateurs,

« Vous avez eu connaissance par les feuilles publiques
« du rapport qu'a présenté au sénat M. le procureur
« général près la cour de cassation, à l'occasion d'une
« pétition concernant les associations ou congrégations
« religieuses. Vous aurez été affligés comme nous de
« cette nouvelle agression contre des institutions qui
« font la gloire en même temps qu'elles sont la conso-
« lation et l'espérance de l'Église. Vous attendez de notre
« sollicitude que nous vous communiquions les impres-
« sions que nous avons ressenties nous-même, et que
« nous vous éclairions sur la valeur des assertions que
« renferme cette espèce de réquisitoire contre nos com-
« munautés. Les accusations qu'il produit ont été répétées
« dans tous les journaux, et il est important dès lors que
« vous soyez en mesure d'éclairer la religion des fidèles
« qui pourraient facilement être séduits par tant de so-
« phismes et d'erreurs. Et d'abord, nos chers coopéra-
« teurs, votre conscience ne se sera-t-elle pas soulevée
« de douleur et d'indignation, en entendant affirmer que
« dès détournements ont lieu de la part des commu-
« nautés religieuses sur la plus vaste échelle, que les
« spoliations et les captations frauduleuses se succèdent
« sur tous les points de la France, qu'il est urgent que
« le gouvernement mette un frein à cet entraînement, et
« prenne des moyens efficaces pour défendre les inté-
« rêts des familles? Qu'avez-vous pensé, en entendant
« M. Dupin ajouter que les communautés religieuses
« se multiplient de jour en jour, et que cette fourmi-

« lière de congrégations se meut avec une liberté, ou
 « plutôt avec une licence d'action que l'ancienne légis-
 « lation avait sagement réprimée? Ne croyez-vous pas
 « rêver, messieurs, à la vue de toute cette fantasmagorie
 « que l'on produit avec une imperturbable assurance,
 « et que l'on ne craint pas de présenter comme l'expres-
 « sion fidèle de la vérité? Déjà, du haut de la tribune,
 « S. Em. le cardinal archevêque de Paris a répondu à
 « ces odieuses accusations, et il a déclaré que, depuis
 « qu'il est monté sur le siège de Paris, trois plaintes seu-
 « lement de ce genre lui ont été adressées, et qu'il n'a
 « pas eu de peine à en constater l'illégitimité.

« Tous les évêques de France pourraient, au besoin,
 « rendre le même témoignage pour leur diocèse. Quant
 « à nous, nous pouvons assurer qu'après dix-huit ans
 « d'épiscopat et trente-six ans d'administration, jamais
 « aucune plainte de ce genre ne nous a été portée.
 « Du reste, en admettant un cas isolé, l'accusation
 « n'en reste pas moins sans fondement. M. le procureur
 « général trouverait-il très-logique que nous fissions le
 « procès à la magistrature tout entière, parce que, il y a
 « quelques années, un ancien ministre de la justice et
 « des cultes a été condamné comme coupable de forfai-
 « lure et de concussion?

« La pétition si énergiquement appuyée par M. le pro-
 « cureur général dit encore que ceux qui entrent dans
 « les communautés y apportent des fortunes considéra-
 « bles; et M. Dupin n'hésite pas à ajouter que tous les
 « membres des congrégations religieuses sont à l'œuvre
 « pour recruter des dons et legs au profit de leurs sociétés.

« Il paraît craindre de voir revenir le temps où, selon
 « l'expression de d'Aguesseau, une très-grande partie
 « des biens du royaume se trouvait possédée par des
 « gens de main-morte. Nous désirerions que M. le rap-
 « porteur pût prendre, comme nous, connaissance de la
 « situation réelle des communautés religieuses : il verrait
 « que plusieurs sont dans un véritable état de détresse,
 « et que les autres n'ont généralement en propriété que
 « les maisons qu'elles habitent ; il demeurerait convaincu
 « que tel riche célibataire de la Nièvre possède à lui seul
 « une fortune bien supérieure à celle de toutes les com-
 « munautés réunies du diocèse de Nevers.

« M. Dupin affirme ensuite que le conseil d'État, *in-*
 « *fluencé par de hautes sollicitations*, a trop facilement
 « autorisé les dons et legs en faveur des communautés ;
 « il laisse entendre que les tribunaux sont devenus com-
 « plices de ce grave abus par leur *peu de sévérité dans les*
 « *procès où l'on dénonçait les fidéicommiss et les capta-*
 « *tions*. Sur ce point, il a reçu un démenti formel de la
 « bouche de sénateurs qui ont siégé longtemps au con-
 « seil d'État ; mais il faut avouer qu'il est étrange de
 « trouver une semblable accusation dans la bouche d'un
 « procureur général près la cour de cassation. Tout le
 « monde, à l'entendre, serait coupable : l'administra-
 « tion, le conseil d'État, les tribunaux ; lui seul aurait
 « veillé au salut de l'État... »

Après avoir relevé toutes les erreurs de chiffres, l'é-
 vêque de Nevers continue :

« Quant à la diffusion des établissements religieux
 « qui effraye si fort M. Dupin, il n'y a qu'une observation

« à faire. Ces établissements ne se forment ordinaire-
 « ment que sur la demande des administrations locales,
 « et, il faut le dire, ces demandes sont si multipliées,
 « que les congrégations sont loin de pouvoir répondre à
 « toutes celles qui leur sont adressées. Mais il semble
 « que, sous un gouvernement fondé sur le suffrage uni-
 « versel, l'opinion publique doit être comptée pour
 « quelque chose. Pourquoi donc dédaignerait-on cette
 « opinion, lorsqu'il s'agit des communautés religieuses?
 « Pourquoi le gouvernement ne se prêterait-il pas à l'é-
 « tablissement des pieuses associations d'hommes et de
 « femmes qui sont unanimement réclamées, et que les
 « populations sont si heureuses de posséder sur tous les
 « points de la France ?

« Il est vrai que M. Dupin, ami dévoué du clergé sécu-
 « lier, aime à répéter avec M. Portalis, que les évêques et
 « les prêtres sont établis de Dieu pour instruire les
 « peuples et prêcher la religion aux fidèles et aux infi-
 « dèles. Il ne voudrait pas laisser établir sur leurs têtes
 « des hommes qui pussent les opprimer, et qui seraient
 « plus influents qu'eux. Mais M. le procureur général
 « peut se dispenser de cette touchante sollicitude,
 « et s'épargner à lui-même des inquiétudes pénibles, en
 « laissant au clergé séculier le soin de pourvoir à ses
 « propres intérêts, et aux évêques la responsabilité de
 « l'appel qu'ils jugent à propos de faire, dans la pléni-
 « tude de leurs droits et de leur liberté, aux congréga-
 « tions *enseignantes, prédicantes, savantes ou agrico-*
 « *les...* »

Un grand nombre d'évêques de France, dont nous

avons les lettres sous les yeux, écrivirent au prélat pour le féliciter et le remercier d'avoir pris avec tant d'habileté la défense des congrégations religieuses.

Cette satisfaction était à peine donnée à son diocèse et à la sainte Église, quand le prélat fut encore profondément affligé par un discours de M. Dupin au sénat. Cette fois, le bon pasteur s'adressa directement à l'esprit et au cœur du célèbre jurisconsulte. Plein d'admiration pour les talents de M. Dupin, il avait le plus vif désir de voir tomber sur cette haute intelligence un rayon de lumière capable de dissiper les préjugés dont elle était imbue. Il lui adressa donc une lettre qui honore l'un et l'autre, car si, d'un côté, elle prouve le noble caractère du prélat, de l'autre, elle constate qu'il reconnaissait dans M. le procureur général assez de droiture pour accepter la vérité. M. Dupin, du reste, conserva toujours un profond respect et une grande estime pour Mgr Dufêtre, et nous lui avons plus d'une fois entendu dire depuis cette époque : « Malgré nos divergences d'opinions, je l'ai toujours aimé et admiré. » Voici cette lettre, qui rappelle les plus nobles accents des Jérôme et des Augustin.

« Monsieur le procureur général,

« Je voulais me taire sur votre dernier discours au
« sénat, mais les plaintes douloureuses de tout ce qui a
« un cœur catholique me déterminent à vous dire ce
« que l'on répète dans toute la France, que jamais dis-
« cours ne fut plus insidieusement hostile à la religion,
« et ne provoqua plus directement les rigueurs du pou-

« voir contre les institutions les plus respectables et les
 « plus saintes. M. Isambert, dans ses invectives les plus
 « violentes, n'a jamais éveillé au même degré les pré-
 « ventions et les haines contre le clergé. Pour mon
 « compte personnel, je l'avoue, monsieur, en retrouvant
 « dans votre bouche ces sarcasmes odieux, ces déri-
 « sions amères, ces révoltants blasphèmes contre la
 « Providence, qui *passé à l'ordre du jour* lorsqu'on lui
 « adresse d'humbles prières, j'ai eu le cœur blessé, et je
 « me suis demandé si l'orateur du sénat était bien le
 « fondateur de la chapelle de Notre-Dame du Morvand.

« Je m'arrête, monsieur, mais ne vous offensez pas si
 « j'ose vous dire qu'en face des jugements de Dieu qui
 « ne peuvent plus être très-éloignés, votre âme doit s'ef-
 « frayer d'avoir sacrifié trop souvent à un stérile besoin
 « de popularité vos sentiments les plus intimes, et
 « aussi les intérêts de la foi que vous professez et de l'É-
 « glise que vous regardez encore comme votre mère.

« Agréez, etc. »

Au milieu de ces préoccupations incessantes, le mal continuait à faire des progrès sensibles, et la vertu, qui se perfectionne dans la souffrance, brillait dans l'auguste malade d'un éclat toujours plus vif. La vivacité native de son caractère avait fait place à une douceur angélique, qui ne se démentit pas une seule fois jusqu'à ses derniers moments.

Et puisque nous avons prononcé le mot de *vivacité*, il faut bien convenir que la nature riche et ardente de Mgr Dufêtre en surprenait quelques mouvements à sa vi-

gilance habituelle. Mais il connaissait l'impétuosité naturelle de son tempérament, il luttait contre elle avec énergie, et, quand un mouvement d'impatience lui échappait, il le réparait avec une humilité, nous oserions dire une candeur admirable.

Quand il était vicaire général de Tours, on le redoutait un peu au secrétariat, surtout quand il rentrait après une longue absence : il examinait alors toutes les affaires, tenait à les expédier promptement, et quelquefois on était obligé, pour faire face à un surcroît de travail, d'employer des séminaristes. Un jour que l'abbé Dufêtre pressait l'un d'eux avec un peu d'impatience sans doute, le séminariste, impatienté à son tour, fit au grand vicaire une réponse peu convenable. Celui-ci, sans ajouter un mot, sortit immédiatement et ne rentra qu'une heure après au secrétariat. Le séminariste, en le voyant reparaitre, s'attendait à recevoir une verte réprimande ; mais, sans lui faire aucun reproche, le grand vicaire se contenta de lui dire avec un grand calme : « Mon ami, je vous ai obéi, j'ai pensé, en effet, que ce que j'avais de mieux à faire dans la circonstance était d'aller me promener ; maintenant, à votre tour de m'obéir et de faire promptement ce que je vous demandais il y a une heure. » Inutile d'ajouter que les excuses du jeune homme furent sincères, et que la leçon lui fut profitable autant que la modération de l'abbé Dufêtre avait été admirable.

Une autre fois, dans une tournée de confirmation, il avait cédé, à un premier mouvement d'impatience. Un prêtre témoin de cette vivacité l'en avertit après la céré-

monie. « Mon ami, lui répondit l'évêque, je vous remercie : vous venez de m'aider à faire mon examen de conscience. Hélas ! tous les soirs je me fais sur ce point de sévères reproches, je renouvelle mes résolutions, et vous voyez que souvent j'y suis infidèle. Cependant, il me semble que j'ai fait déjà quelques progrès sous ce rapport. Du reste, je vous promets d'être encore plus vigilant à l'avenir. »

Un jour, il apprend qu'un prêtre de son diocèse a communiqué à plusieurs personnes ce qu'il lui a confié lui-même sous le sceau du secret. Vivement blessé de cet abus de confiance, il le fait appeler, lui reproche sa légèreté, et comme l'ecclésiastique cherche à se justifier, le prélat insiste et s'aperçoit qu'il va trop loin, et qu'il humilie celui qu'il veut seulement avertir. L'Église célébrait ce jour-là la fête d'un saint pour lequel notre évêque avait une dévotion particulière, et en l'honneur duquel il désirait ne pas manquer de dire la sainte messe ; mais il venait de s'impatienter, de causer de la peine à un de ses prêtres ! que faire ? il n'hésite pas : après quelques bonnes paroles et à la grande surprise de son interlocuteur, il le prie de l'entendre en confession et s'agenouille à ses pieds avec la simplicité d'un enfant. A la vue de cette humilité, ne pourrions-nous pas dire avec l'Église : « Heureuse faute, qui a amené une telle réparation ? »

Dans une autre circonstance, il avait trouvé, en visitant une église, des ornements en mauvais état, toute la sacristie en désordre, les enfants de chœur mal habillés et sans tenue, et il en fit des reproches au curé en pré-

sence de ses paroissiens. Au sortir de l'église, son grand vicaire lui fit remarquer combien il avait été sévère pour le curé. « C'est vrai, répondit-il ; mais, habitué dès mon enfance à la grave majesté de nos cérémonies et au respect dû aux choses saintes, je ne puis pas supporter le désordre dans la maison de Dieu. » Et comme le grand vicaire ajoutait que les reproches, bien mérités sans doute, eussent été moins pénibles s'ils eussent été faits en particulier : « Oh ! faire de la peine à qui que ce soit, reprit le bon évêque dont le cœur était tout ému, vous savez bien que pour tout au monde je ne le voudrais pas. Eh bien, ce soir, à l'église, je réparerai tout de mon mieux. » Et le soir, en effet, il aborda en chaire cet incident, et, avec cet à-propos charmant dont il avait le secret, il détruisit habilement l'impression fâcheuse qu'avaient pu produire les paroles prononcées le matin.

Ceux qui ont eu le bonheur de connaître Mgr Dufêtre, et qui, tout en appréciant ses éminentes qualités, ont regretté quelquefois les vivacités de sa riche et énergique nature, seront édifiés et heureux d'apprendre que, pendant ses longs mois de douleurs, quand il fut réduit à passer cent vingt nuits sans pouvoir s'étendre et se reposer dans un lit, ne changeant de position qu'en passant d'un fauteuil à un autre, jamais une plainte, jamais un murmure ne s'échappa de sa bouche. Fidèle aux prescriptions des médecins malgré sa répugnance pour les remèdes, il suffisait qu'en les lui présentant on l'engageât à se soumettre aux desseins de Dieu, pour qu'il les acceptât avec la docilité d'un enfant. Si sa résignation était

complète, si sa piété était devenue plus tendre encore, ses conversations étaient toujours empreintes de la plus affectueuse bienveillance. Qu'on en juge par les dernières paroles qu'il adressa aux membres de la conférence de Saint-Vincent de Paul, dont il avait voulu présider la réunion générale malgré sa faiblesse et ses souffrances.

« Messieurs, leur dit-il, les médecins m'ont défendu de
« prêcher; les membres de votre bureau, renchérissant
« sur les médecins, ne veulent pas même que je parle :
« mais s'il m'est défendu de parler et de prêcher, il ne
« m'est pas défendu de sentir, d'aimer et de prier. — Il
« ne m'est pas défendu de sentir. Comment ne senti-
« rais-je pas, Messieurs, une vive reconnaissance pour
« l'intérêt que vous m'avez témoigné pendant ma longue
« maladie? car j'ai su tous les vœux que vous avez formés
« pour le rétablissement de ma santé. — Il ne m'est pas
« défendu d'aimer. Comment n'aimerais-je pas ceux qui
« sont les amis des pauvres et qui se dévouent avec tant
« de zèle au soulagement de toutes les misères? — Il ne
« m'est pas défendu de prier. Comment n'appellerais-je
« pas les bénédictions du ciel sur votre conférence, afin
« que ses membres, devenant plus nombreux, multi-
« plient le bien autour d'eux? Je ne cesserai donc de
« demander dans toute l'ardeur de mon âme que les
« pauvres que vous aurez secourus vous reçoivent dans
« les tabernacles éternels. »

Le mal s'aggravant de jour en jour, les médecins de Nevers décidèrent le malade à se rendre à Paris pour consulter leurs confrères les plus célèbres : il partit le

10 août. Le voyage fut pénible, et les dix jours passés à Paris furent marqués par les crises les plus douloureuses, qu'il supportait avec une patience inaltérable. Un jour, la suffocation était si violente que la sueur coulait abondamment de son visage; dès qu'il put prononcer un mot, jetant un regard de bonté sur la personne qui l'essuyait avec un religieux respect : « Merci, lui dit-il en souriant, je vous appellerai maintenant Véronique, puisque vous me rendez le service qu'elle a rendu à Notre-Seigneur. »

Les consultations eurent pour unique résultat de constater toute la gravité de la maladie, et on revint à Nevers sans espoir de guérison. La patience, la douceur, nous oserions dire une sainte gaieté étaient toujours, malgré tant de souffrances, dans le sourire, sur les lèvres et dans les paroles du pieux évêque. Jusqu'à son retour de Paris, il n'accepta jamais d'être veillé une seule nuit. Fidèle au règlement de toute sa vie, quand la pendule sonnait neuf heures il congédiait ceux qui étaient auprès de lui, et quand ils objectaient qu'avec la perspective d'une nuit sans sommeil il pourrait bien leur permettre de rester encore quelques instants avec lui : « Non, non, répondait-il, vous avez besoin de repos. Aidez-moi à faire mon lit, ajoutait-il en souriant, et ensuite bonne nuit. »

Ce qu'il appelait faire son lit, consistait à approcher de son fauteuil une petite table à droite, une autre à gauche, de telle façon qu'en appuyant alternativement chacun de ses coudes, il pût soutenir de la main sa tête si fatiguée pendant ses longues nuits d'insomnie. D'au-

tres fois il demandait son troisième lit ; dans ce cas, on ajoutait une autre table, qui, placée devant son fauteuil, lui permettait d'appuyer la tête sur des volumes qu'on laissait à la portée de sa main. C'est dans cette position si pénible qu'il passa les cent vingt nuits dont nous avons parlé. Le matin, quand on lui demandait comment il se trouvait : « A peu près comme hier, répondait-il ; pourtant, ajoutait-il quelquefois, Planche m'a bien rendu service, et, grâce à lui, j'ai pu arracher à la nuit quelques brins de sommeil. » Planche était tout simplement un dictionnaire qu'il mettait sous sa tête quand il l'appuyait sur la table placée devant lui.

Le mal, cependant, ne cessant de faire des progrès, on lui proposa de faire venir auprès de lui quelques membres de sa famille. « La famille d'un évêque, répondit-il, ce sont surtout ses prêtres ; elle se compose, pour moi, de vous tous mes vrais amis qui m'entourez. Ne suis-je pas déjà l'objet d'attentions trop multipliées ? » Et rien de plus vrai : jamais un père ne fut environné par ses enfants de soins plus affectueux et plus dévoués. Tous les prêtres de la ville s'offraient avec empressement pour passer successivement les nuits, quand, à force de sollicitations pressantes, on l'eut enfin déterminé à accepter ces veilles dont tous étaient si heureux quand il leur permettait de les lui consacrer. Les sœurs de la Charité s'enviaient les unes aux autres le bonheur de lui prodiguer leurs soins si intelligents et si pieux.

Le 26 du mois d'août apporta au prélat une grande jouissance : M. le docteur Combal, qui, à Montpellier,

avait été un des trois médecins appelés auprès de lui, et qui, à Paris, s'était joint aux docteurs Andral et Trousseau, vint le voir à Nevers, et fut reçu par lui comme un ami de vieille date. « Votre présence m'apporte du bonheur et de la santé, lui dit-il, et, si vous me le permettez, je me mettrai à table avec vous. » La soirée n'offrit rien d'inquiétant, et déjà le docteur s'était retiré dans sa chambre, quand, vers neuf heures et demie, une crise violente éclata tout à coup. M. Combal, appelé en toute hâte, eut recours aux moyens les plus énergiques, mais l'étouffement augmentait sans cesse, et, vers minuit, il ne dissimula pas qu'il y avait menace d'asphyxie, et que le danger devenait plus grave de moment en moment. On proposa au vénérable malade de recevoir le sacrement d'extrême-onction. « Oh ! bien volontiers, répondit-il en articulant à peine, je vous remercie de m'en parler. » Pendant qu'on faisait les préparatifs nécessaires, l'un d'entre nous lui adressait à demi-voix quelques paroles d'édification, et lui citait, entre autre passage de l'Évangile, celui où Notre Seigneur, au jardin des Oliviers, disait à son Père : « Que votre volonté soit faite et non la mienne. » « Oh ! oui, murmura le saint évêque en réunissant toutes ses forces, la volonté de Dieu en tout, toujours, et jusqu'à mon dernier soupir. » Puis, regardant ses bras glacés et ses mains engourdies : « Je vais vous quitter, nous dit-il, la vie m'échappe ; mais nous nous retrouverons au ciel. » Il reçut le sacrement de l'extrême-onction avec une foi vive, et, quand les cérémonies furent achevées, nous lui demandâmes une dernière bénédiction

pour son clergé et pour tout son diocèse. Réunissant alors toutes ses forces, il dit d'une voix entrecoupée par la souffrance :

*« Oh ! oui, je bénis mon clergé, je bénis les fidèles, je
« bénis mes amis, comme un père bénit ses enfants, comme
« un ami bénit ses amis ! Je bénis mon vénérable chapitre,
« qui ne m'a jamais donné que des sujets d'édification.
« Si j'ai blessé ou scandalisé quelqu'un, par défaut de
« caractère ou autrement, je lui en demande pardon.
« J'offre de grand cœur à Dieu le sacrifice de ma vie. Oh !
« je vais donc recevoir la récompense pour laquelle j'ai
« travaillé, et que j'ai tant ambitionnée ! »*

L'ami si affectueux qui ne l'avait pas quitté pendant sa maladie, s'adressant alors à lui et lui demandant une bénédiction particulière, il lui répondit avec une ineffable tendresse : *« Quant à vous, vous avez toujours
« été pour moi l'ami le plus sincère, le plus fidèle et le plus
« dévoué : que Dieu vous rende au centuple tout ce que
« vous avez fait pour moi ! »*

Vers le matin, les vomissements avaient cessé, et on put administrer au prélat le saint viatique. Il le reçut avec une angélique ferveur. Il renouvela ensuite à haute voix, et sans qu'il fût possible de l'en empêcher, l'expression de ses sentiments d'affection pour son diocèse et de résignation pleine et entière à la volonté de Dieu.

La journée du 27 fut tout entière marquée par les plus cruelles souffrances : tous ceux qui approchaient le prélat pensaient qu'il touchait à ses derniers moments. Il était dans son fauteuil, baigné d'une sueur abondante,

la tête appuyée sur une table, et conservant pourtant toute sa connaissance. Chaque fois que, pour répondre à ses pieux désirs, on lui suggérait quelques saintes pensées, on lui lisait quelques courts passages de l'Évangile ou un trait de la vie des saints, il relevait un peu la tête pour témoigner qu'il comprenait et remerciait. Une de ces lectures fut bien attendrissante. On avait choisi le passage des *Confessions de saint Augustin* où le saint docteur raconte l'entretien qu'il eut avec sa mère sur les félicités éternelles, quelques jours avant la mort de cette grande sainte. Monique doit bientôt quitter la terre, et son fils, les yeux fixés vers le ciel, lui parle, avec son cœur brûlant, de ce que la foi lui découvre dans la céleste patrie. Il peint en traits de feu cette région de délices inépuisables, où la vérité est l'aliment incorruptible dont Dieu nourrit ses élus. L'âme pure et généreuse de Monique suit Augustin dans la cité de Dieu, dont il lui dit les merveilles. Rien ne l'attache plus à la terre, et elle s'écrie : « Pour moi, ô mon fils, il n'y a plus rien ici
« bas qui puisse captiver mon cœur. Qu'y ferais-je dé-
« sormais, et pourquoi y suis-je encore, puisque je n'ai
« plus rien à espérer dans cette vie ? »

Une scène analogue était offerte aux regards des anges dans la chambre du vénéré malade. Qu'on se le représente calme, résigné, oubliant ses tortures pour écouter le récit d'Augustin, et s'élever avec les deux saints jusqu'à ce ciel qu'il entrevoyait, où il espérait entrer bientôt et recevoir la récompense de son apostolat et de ses longues souffrances. Quand notre voix redisait l'exclamation de Monique, comme elle nous rappelait vive-

ment la parole de Mgr Dufêtre : « Quand un évêque ne
« peut plus travailler, il ne lui reste plus qu'à mourir ! »

Vers trois heures de l'après-midi, M. l'abbé Duplessy, cet ami de vieille date qu'il avait béni si affectueusement pendant la nuit, le prévint qu'on allait réciter auprès de lui les premières vêpres de saint Augustin son patron, et, craignant de n'avoir pas été bien compris, lui demanda s'il avait reconnu sa voix. « Oh ! vous, ré-
« pondit l'admirable évêque, vous n'avez pas besoin de
« parler : quand vous êtes près de moi, je le devine et
« je le sens ! »

A onze heures du soir, la respiration parut un peu moins difficile, et nous nous demandions s'il fallait croire à un peu d'amélioration, ou nous attendre toujours à recevoir son dernier soupir.

Minuit approchait; comme on lui rappela la fête de son saint patron, il releva la tête avec lenteur et répondit : « J'y pensais. Le bouquet de fête que le bon Dieu m'a
« tressé n'est pas agréable à la nature; mais que sa
« sainte volonté soit faite ! » On lui proposa de dire la sainte messe dans sa chambre, et de lui donner la communion : « Oh ! oui, je serais si heureux ! » Il venait de se passer en lui quelque chose d'extraordinaire. L'agonie si cruelle avait cessé. Il demanda à être revêtu de son surplis, de sa mosette et de son étole, voulut avoir à son côté les personnes qui lui étaient le plus chères, puis, tranquillement assis dans son fauteuil, sans avoir la tête appuyée, il suivit d'un regard attentif tous les préparatifs de l'autel. Pendant la célébration du saint sacrifice son esprit était si lucide, qu'après la première

oraison il rappela à haute voix qu'on devait ajouter celle pour l'évêque malade. Il communia avec ferveur, fit son action de grâces, puis, à notre grande surprise : « Je suis « fatigué, dit-il ; je vais me reposer un peu. » Toutes les prévisions des médecins étaient en défaut. Il put aller à son lit, où il dormit avec le plus grand calme jusqu'à six heures du matin. C'était la première fois depuis plus de quatre mois ; mais hélas ! quand il dut faire quelques mouvements, il s'aperçut que son bras droit était paralysé, et qu'il ne pouvait plus s'en servir. Peu de jours avant sa mort seulement, il en recouvra un peu l'usage, put donner quelques signatures, et même célébrer sa dernière messe le jour de la fête de Tous les Saints.

La nouvelle de ce mieux inespéré porta la joie et l'espérance dans la ville et dans tout le diocèse. Le conseil général, réuni pour les travaux de la session sous la présidence de M. le baron Charles Dupin, exprima les vœux les plus ardents pour le rétablissement de la santé de son évêque, et voulut les consigner sur le registre des séances, où on peut lire :

« Au moment où s'ouvrait la session du conseil général, « une lugubre circonstance assombrissait notre réunion.

« Le prélat si plein de zèle et si bienfaisant, le fonda-
« teur de tant d'œuvres merveilleuses pour l'éducation
« des pauvres orphelines et d'autres classes souffrantes
« ou repenties, pour le noviciat des séminaires et pour
« un noviciat général de huit cents sœurs de la Charité ;
« ce prélat qui nous accueillait avec tant de gratitude
« pour le bien que nous lui donnions le moyen de faire,

« nous inspirait les alarmes les plus sérieuses sur sa
« santé prodiguée dans des travaux qui semblent au-
« dessus de la force humaine. -

« Aujourd'hui, nous nous séparons au milieu d'une
« convalescence merveilleuse; nous porterons partout la
« joie en redisant cette nouvelle à nos cantons.

« Le conseil général exprime à l'unanimité ses vœux
« pour que la santé de Mgr l'évêque de Nevers, pleine-
« ment rétablie, nous permette longtemps de continuer
« la bonne harmonie qu'il entretient si fructueusement
« avec nous. »

Le cardinal Donnet, instruit de la terrible crise qui avait failli enlever Mgr Dufêtre, accourut bien vite à Nevers. Qu'elle fut touchante cette entrevue inespérée des deux amis d'enfance ! quel bonheur de se retrouver encore une fois, et de pouvoir s'entretenir cœur à cœur ! L'évêque de Nevers, oubliant ses souffrances, entretint longuement son ami des grandes douleurs de l'Église. Sa pensée inquiète et toujours ardente, en dépit des étreintes de la mort, se reportait vers l'Orient où coulait à grands flots le sang chrétien. « Que Dieu me rende
« mes forces, disait-il à son ancien collègue dans l'œu-
« vre des missions, et nous irons ensemble consoler nos
« malheureux frères du Liban, et travailler à la conver-
« sion de leurs bourreaux. » Ainsi, presque sur le point de quitter le corps, cette âme apostolique savait trouver les accents d'une charité sublime. « Ah ! disait-il
« encore à l'éminent cardinal en lui serrant affec-
« tueusement la main, vous êtes mon meilleur ami,
« eh bien, je vous souhaite de souffrir un jour autant

« que je souffre moi-même. Si vous saviez comme il est
« bon, quand on a tant travaillé pour les autres, de
« pouvoir penser à soi dans la souffrance ! » Sou-
hait sublime, qui dénotait dans le cœur de celui
qui venait de le former, non-seulement l'intelligence du
divin mystère de la souffrance, mais le sentiment non
moins profond d'une amitié sainte et toute chrétienne !

En soumettant à de pareilles douleurs son digne
apôtre, Dieu voulait, sans doute, lui donner à ses der-
niers instants la plus persuasive éloquence, l'éloquence
toujours entraînant de l'exemple. L'orateur des grandes
réunions de fidèles faisait maintenant entendre une pa-
role muette, à l'onction de laquelle nul ne pouvait se
soustraire. Mgr Dufêtre avait été magnifique dans la
chaire de vérité, admirable dans les œuvres de zèle ; mais,
au point de vue de la foi, l'auréole de la souffrance ré-
signée, qui devait le rendre si vénérable à tous les yeux,
manquait à son front : cette couronne lui fut accordée.
Il en était venu au point de considérer la douleur
comme un bienfait du ciel, et, à l'exemple de saint
Paul, il surabondait de joie au plus fort de la tribula-
tion. Déjà, même avant que le mal fût parvenu au point
actuel, il écrivait à un ami intime : « Désormais, vous
« et moi, nous aurons devant nous les infirmités et les
« souffrances ; j'ai commencé le premier à en faire
« l'essai, et, depuis un an, j'ai passé par de cruelles
« épreuves ; mais je suis loin de le regretter, et je re-
« mercie tous les jours le Seigneur de m'avoir forcé de
« m'occuper enfin de moi-même, après m'être dépensé
« depuis quarante ans pour les autres ; je crois être

« devenu pendant cette maladie un peu meilleur. »
 Qu'elles sont admirables ces autres paroles, adressées au même confident : « Les souffrances seront désormais
 « mon lot, et je m'applique à les rendre méritoires, en
 « offrant à Dieu le sacrifice de ce que j'aimais le plus
 « au monde, le travail et l'activité. Que sa sainte volonté
 « soit faite ! Dieu m'a ménagé quelques jours de retraite
 « pour méditer les grandes vérités ; je les ai contem-
 « plées sous son regard et en face de l'éternité, dont je
 « voyais les portes ouvertes devant moi. J'en suis heu-
 « reux, et je bénis le Seigneur de ce qu'il a fait servir à
 « mon salut une épreuve qui paraissait si rigoureuse à
 « la nature. Il m'a accordé la grâce d'éloigner de moi
 « toute pensée de tristesse. »

Cependant, ces lueurs d'espérance, dont on avait si vite accepté l'illusion, n'endormaient point la prudence du prélat. Tous les moments de répit que lui laissait la maladie, il les employait scrupuleusement à mettre ordre à ses affaires. Dans le courant de juin et d'août, il avait ajouté à son testament des codicilles qui devaient le compléter. Après la crise dont nous venons de parler, il ne s'occupa plus de questions temporelles. Déjà, dès le début de sa maladie, il avait jeté un regard rétrospectif sur son épiscopat ; dans le synode de 1859, le clergé du diocèse avait entendu des paroles qui étaient, hélas ! les dernières ; on eût dit qu'un pressentiment de sa mort prochaine avait saisi l'âme du bien-aimé pontife. Sans doute, tous les saints désirs de son cœur d'évêque étaient loin d'être entièrement satisfaits : il avait bien à gémir encore de l'indifférence religieuse d'une partie de

son troupeau ; mais au moins pouvait-il se consoler en récapitulant, en présence de ses chers coopérateurs, les améliorations introduites dans le diocèse depuis qu'il en était le premier pasteur. Sans rien dire des grandes œuvres qu'il avait fondées, et dont sa modestie semblait lui cacher le mérite, il bénissait la Providence de lui avoir ménagé tant de douces satisfactions dans la bonne volonté de ses prêtres. « Malgré mon indignité et « mon impuissance personnelle, disait-il, le bien s'est « opéré. » En même temps, il rappelait les nombreuses constructions et les restaurations d'églises exécutées sur tous les points ; les nouveaux autels et les vitraux peints ; le culte de la sainte Vierge développé d'une manière vraiment prodigieuse ; l'œuvre de la Propagation de la foi, naguère si languissante, et entrant désormais dans une phase prospère ; les missions et leurs admirables résultats dans la plus grande partie des paroisses, etc... Il terminait enfin en s'estimant heureux de se trouver encore au milieu de ses prêtres. Volontiers il eût entonné le *Nunc dimittis*, et sa joie, qu'aucune parole humaine ne pouvait rendre, empruntait les accents du roi prophète : *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum... Quoniam illic mandavit Dominus benedictionem, et vitam usque in sæculum* (Psaume cxxxii, 5). Ces épanchements n'étaient, en quelque sorte, qu'un avant-projet du compte qu'il devait bientôt rendre au divin Maître. Les graves accidents de la fin du mois d'août furent comme un dernier avertissement et une invitation suprême à repasser, sous les yeux de Dieu, les laborieuses années de son

épiscopat. Sur le point de terminer sa glorieuse carrière, saint Paul avait jeté un regard confiant sur sa vie de lutttes, de combats et de souffrances, et il apercevait par avance la couronne de justice que le juste juge allait poser sur son front. Le cœur plein de la même espérance, et avec la même simplicité, Mgr Dufêtre parcourut une dernière fois les œuvres de sa vie épiscopale, et d'une main défaillante il en fit une rapide nomenclature. Sans doute, à ce moment, le juste juge lui fit entrevoir aussi l'éternelle récompense pour laquelle, il nous l'a dit lui-même, il avait tant travaillé et qu'il avait tant ambitionnée. Ce tableau, que nous avons retrouvé dans ses papiers après sa mort, nous allons le reproduire dépouillé de tout commentaire :

Compte rendu de mon administration.

Grand et petit séminaires.

Orphelines de Nevers ; — Jeunes Economes.

Orphelines de Varennes.

Bon-Pasteur.

Pénitencier.

Conférences de Saint-Vincent de Paul.

Société de Saint-François-Xavier ; — Maison des ouvriers.

Œuvres des bons livres.

Association des dames de Charité.

Retraite annuelle des dames.

Sœurs de la Charité.

Construction de Saint-Gildard.

Construction de la Visitation.

- Sœurs de l'Espérance.
 Construction de leur chapelle¹.
 Institution Saint-Cyr.
 Noviciat des frères de l'Instruction chrétienne à Corbigny.
 Pensionnat de Saint-Vincent de Paul à Corbigny.
 Ursulines de Corbigny.
 Clos de Saint-Augustin.
 Œuvre de la Propagation de la foi développée.
 Maisons de frères fondées dans le diocèse.
 Maisons de sœurs.
 Curés-missionnaires.
 Jésuites et pères de la Pierre-qui-vire.
 Pensionnats de Neuvy et de la Charité-sur-Loire.
 Établissement de la liturgie romaine.
 Fête de l'Immaculée-Conception.
 Pères maristes.
 Églises bâties et restaurées.
 Chapelle de l'Oratoire Saint-Dominique².
 Chapelle de l'évêché.
 Galerie des évêques.
 Chapelle de Saint-Joseph en construction.

Si, après la lecture de ce simple aperçu, on veut bien se rappeler que Mgr Dufêtre, en montant sur le siège de Nevers, n'avait pas renoncé à sa vie de missionnaire, et qu'à la sollicitation des autres évêques, il fondait de nouvelles œuvres dans les diocèses étrangers,

¹ Elle fut bénite quelques semaines après sa mort.

² Cette chapelle avait été celle des oratoriens.

on comprendra l'exacte vérité des paroles prononcées à Nevers, deux mois avant la mort de notre admirable prélat, par Son Éminence le cardinal Donnet : « Je ne
 « crois pas que, depuis l'établissement de l'Église, aucun
 « évêque ait autant travaillé. » Et au jour où, dominant son émotion si vive, il montait en chaire pour l'oraison funèbre de cet ami intime, après avoir tracé d'une main sûre et vigoureuse le tableau de ses œuvres, il ajoutait ces paroles aussi remarquables qu'elles sont vraies :
 « Si l'on voulait juger de la longueur de son épiscopat
 « par les prodiges qu'enfanta son zèle, on croirait qu'il
 « n'a pas duré moins d'un siècle. »

Le peu d'espérance qu'on avait conçu ne tarda pas à s'évanouir, et bientôt il ne fut plus possible de se faire aucune illusion. Le mal déjouait les soins les plus habiles, le dévouement le plus entier et les vœux les plus ardents. Dieu se disposait à donner à ce bon serviteur, qui, dès la première heure, avait travaillé sans relâche à la culture de sa vigne, un salaire proportionné à la tâche qu'il avait accomplie. L'amélioration survenue après la cruelle agonie de la nuit et de la journée du 27 août n'avait été, dans les desseins du ciel, qu'un sursis accordé au malade pour l'augmentation de ses mérites et pour notre plus grande édification. Le 6 novembre marqua la fin de l'épreuve. Si la mort s'était annoncée effrayante et douloureuse, rien ne fut doux comme sa venue : ce fut le sommeil du juste qui s'endort dans le Seigneur.

Fidèle à l'habitude de toute sa vie, Mgr Dufêtre, après avoir passé une nuit très-calme, veillé par le supérieur

du petit séminaire Saint-Cyr, voulut quitter son lit de bonne heure. Un peu avant six heures, il éprouva une faiblesse pendant que son valet de chambre l'habillait ; il put cependant gagner son fauteuil, et se mettre dans la position qui lui était le plus favorable, la tête appuyée sur une table placée à son côté. Comme on lui disait la messe tous les matins à sept heures, et qu'il sentait un invincible besoin de sommeil, il demandait à être réveillé à sept heures moins un quart, afin de se préparer à y communier, quand, par un mouvement convulsif, il releva la tête cherchant à respirer. M. l'abbé Duplessy, auquel il faisait cette recommandation et qui se trouvait alors seul auprès de lui, se hâta de lui renouveler le sacrement de l'extrême onction, qu'il avait déjà reçu au mois d'août, de lui donner l'absolution, de lui appliquer l'indulgence plénière, et au moment où il achevait d'en prononcer la formule, la tête du saint évêque s'inclina : l'âme de Mgr Dominique-Augustin Dufêtre était dans le sein de Dieu... Après avoir reçu son dernier soupir, l'ami auquel il avait demandé, à Montpellier, neuf mois auparavant, de lui fermer les yeux, remplit ainsi ce douloureux mais bien consolant devoir.

N'omettons pas un détail qui a son importance et son intérêt, et qui ne trouverait peut-être pas sa place ailleurs. Quand, après avoir embaumé le corps du pontife défunt, M. le docteur Gannal enleva le cœur, qui devait, comme on le verra plus loin, être déposé dans la chapelle des sœurs de la Charité et Instruction chrétienne, tous les phénomènes de cette cruelle et si longue maladie furent expliqués, et, en quelque sorte, visibles. Non-

seulement le cœur avait acquis un développement anormal, et était d'une grosseur peut-être sans exemple, mais les plus graves désordres y étaient faciles à remarquer. Il était évident que le zèle de toute une vie d'apôtre, l'usage si fréquent de la parole, surtout en plein air et devant des foules innombrables, dans les belles fêtes des dernières années, avaient été l'origine de toutes les douleurs et de la mort du prélat, devenu ainsi victime de son ministère et martyr de la parole de Dieu.. Quelle belle couronne a dû lui être accordée ! *Fulgebunt... qui ad justitiam erudiunt multos, quasi stellæ in perpetuas æternitates* (Daniel, XII, 3).

Nous n'essayerons pas de dire quelle douleur éclata dans la ville et dans le diocèse quand la lugubre nouvelle s'y répandit. Des larmes coulaient de tous les yeux, et l'éloge du prélat défunt était sur toutes les lèvres. On l'entendait sur les places publiques, où les groupes se formaient et ne parlaient que de ce triste événement. Les ouvriers, auxquels il avait procuré tant de travaux, exprimaient à haute voix leur reconnaissance pour sa mémoire, et un de ceux qu'il avait le plus souvent occupés ne craignait pas de dire, les larmes aux yeux, qu'il n'avait pas éprouvé plus de douleur quand il avait perdu son père.

Pendant les huit jours où le corps du pontife demeura exposé dans une chapelle ardente, une foule silencieuse et recueillie ne cessa de l'entourer de son respect et de ses prières. Les habitants de la campagne et ceux de la ville, vieillards, enfants, riches, pauvres, ouvriers, soldats, s'agenouillaient au pied du lit funèbre, et tous

suppliaient les ecclésiastiques présents de faire toucher à ces restes vénérés les croix, les chapelcts et les médailles qu'ils leur présentaient. Au jour marqué pour les obsèques, toutes les classes de la société se firent un honneur et un devoir d'escorter le convoi funèbre. Presque toutes les paroisses du diocèse furent représentées non-seulement par leurs curés, mais encore par leurs plus notables habitants. Pour contenir cette foule immense, la vaste basilique, toute tendue de ses vêtements de deuil, se trouva insuffisante. Rien n'était touchant à voir comme les orphelines de Nevers et de Varennes ouvrant la marche du lugubre cortège ; les larmes abondantes de ces pauvres enfants témoignaient assez de la perte qu'elles venaient de faire. La mort de leur père adoptif les rendait deux fois orphelines. A leur suite se succédaient les sœurs des différents ordres, puis, comme dernier anneau de cette chaîne religieuse, la grande congrégation des sœurs de la Charité et Instruction chrétienne, accourues de tous les points de la France ; enfin, après les chanoines de la cathédrale, auxquels s'était jointe une députation du chapitre de Bourges, s'avançaient les évêques accompagnés de leurs grands vicaires. C'étaient NN. SS. Fruchaud, évêque de Limoges, de Dreux-Brézé, évêque de Moulins, Joly, archevêque de Sens, et enfin Son Éminence le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux. Plusieurs autres prélats auraient désiré donner à celui dont ils regrettaient unanimement la perte ce témoignage d'affection et d'estime¹ ; mais des circonstances impérieuses les

¹ Pourquoi ne citerions-nous pas en particulier Mgr de Marguerye, évêque d'Autun, qui avait visité le prélat pendant sa maladie, et

avaient retenus dans leurs diocèses. Tous, en s'excusant auprès des vicaires généraux capitulaires, qui n'étaient autres que ceux du prélat défunt, se plaisaient à exalter les talents et les vertus de Mgr Dufêtre, et considéraient sa mort comme un deuil pour l'Église de France. Après le saint sacrifice célébré par Mgr l'archevêque de Sens, Son Éminence le cardinal Donnet esquissa à grands traits une vie si parfaitement remplie, dans une oraison funèbre que tous nos lecteurs admireront, et par laquelle nous terminerons ce volume.

Le soir, après le chant des vêpres et au milieu des larmes du clergé, le corps fut descendu dans le caveau construit sous le sanctuaire et destiné à la sépulture des évêques. Là, avant que la pierre se refermât sur les restes mortels de son cher suffragant, le digne métropolitain de la province, Mgr l'archevêque de Sens, épancha sa douleur dans l'âme des prêtres dont il entendait les sanglots. « Vénérable chapitre, et vous bons prêtres de ce « diocèse, leur dit-il d'une voix entrecoupée, les larmes « que je verse en ce moment sur les restes inanimés « du saint évêque que nous pleurons tous, ne seront pas « les dernières, car, de loin comme de près, nos larmes « couleront toujours avec les vôtres. O messieurs, je « comprends votre douleur, je la comprends, parce que « je la partage ; vous avez perdu votre évêque, et moi j'ai « perdu un collègue vénérable et un ami bien cher à « mon cœur. Hélas ! combien la Providence a été sévère

Mgr Lyonnet, alors évêque de Valence, aujourd'hui archevêque d'Albi, qui était lié avec notre évêque par une étroite amitié, et qui, au mois de juin précédent, était venu lui prêter le secours de son ministère pour une ordination ?

« pour notre province ecclésiastique ! En bien peu de
 « temps deux de ses pontifes lui ont été ravis¹. Dans les
 « temps ordinaires, la perte d'un saint évêque est toujours
 « un grand malheur ; mais dans les jours difficiles que
 « nous traversons, c'est une calamité.

« Mon devoir est rempli, et je vais vous quitter ; mais
 « je vous laisse avec les souvenirs vivants de votre
 « évêque bien-aimé. Que de bonnes et saintes choses il
 « vous dira encore, et par l'exemple de ses vertus apo-
 « stoliques, et par les œuvres multipliées de sa charité
 « si féconde ; vous écouterez les enseignements salutai-
 « res de ses vertus et de ses œuvres, et alors il sera vrai
 « de dire que du fond de sa tombe sa voix continue à se
 « faire entendre : *Defunctus adhuc loquitur.* »

Le lendemain 14 novembre eut lieu une cérémonie non moins touchante. Le cœur du prélat fut déposé dans l'église de la maison mère des sœurs de la Charité et Instruction chrétienne de Nevers, dans cet établissement de Saint-Gildard dont Mgr Dufêtre avait été le créateur. Après l'office pontifical célébré par S. Em. le cardinal archevêque de Bordeaux, en présence de Mgr l'archevêque de Sens et de Mgr l'évêque de Limoges, le premier vicaire général capitulaire remit aux sœurs le précieux dépôt, et leur adressa ces paroles : « Mes chères
 « sœurs, il y a trois semaines que notre père bien-aimé,
 « après avoir *rempli son programme*, comme il le disait,
 « venait s'agenouiller au pied de cet autel dressé par
 « lui au centre de votre sainte maison. Au milieu d'un

¹ Mgr Cœur, évêque de Troyes, était mort un mois auparavant, le 9 octobre.

« mystérieux silence, le vœu que formait autrefois le
 « prophète semblait s'échapper de sa poitrine : « Voici
 « le lieu que je veux habiter ; mon cœur l'a choisi de
 « préférence à tout autre : *Hic habitabo, quoniam elegi*
 « *eam*. Aujourd'hui, celui qu'il voulait bien consi-
 « dérer comme un ami fidèle, vient en son nom, au
 « nom de ses autres amis qui environnaient aussi son lit
 « de mort comme d'une couronne de frères, au nom de
 « sa famille, au nom de ce pieux chapitre consolation
 « de son évêché, au nom de tout le clergé du diocèse,
 « vous offrir ce cœur qui vous était si dévoué.

« A ses prêtres, son corps vénéré, l'instrument et la
 « victime de son zèle ; à nous son chef, riche sanctuaire
 « d'une si haute intelligence ; à vous, chères sœurs, son
 « cœur, ce cœur si brûlant d'amour pour Dieu et de
 « charité pour le prochain, si affectueux pour cette chère
 « congrégation. — Nous mettons sous votre garde ce pré-
 « cieux dépôt.

« Entre vous et nous, de nouveaux liens vont s'établir,
 « liens désormais indissolubles. Ce lieu deviendra pour
 « nous un but de pèlerinage. Oui, dans les moments de
 « souffrances et d'angoisses, dans les jours mauvais,
 « trop nombreux, hélas ! dans cette vallée de larmes,
 « nous éprouverons le besoin de venir méditer ici, pour
 « ranimer notre foi, en nous rappelant tant et de si beaux
 « exemples de courage, de résignation et de dévoue-
 « ment. »

Un procès-verbal sur parchemin, muni des signatures
 et des sceaux des évêques présents, fut renfermé dans
 une boîte de plomb, qui fut déposée avec le cœur dans

une niche pratiquée dans le sanctuaire, au côté droit de l'autel, au-dessous de la statue de saint Dominique.

La cérémonie fut terminée par l'absoute solennelle et la déposition.

La niche, hermétiquement fermée, est aujourd'hui recouverte d'une plaque de pierre richement sculptée, portant une inscription latine dont voici la traduction :

*« Ici est le cœur de l'Illustrissime et Révérendissime
« Père en Jésus-Christ, Mgr Dominique-Augustin Dufêtre,
« évêque de Nevers, qui a été comme le second fondateur
« de cette congrégation. »*

Au-dessous, on lit l'extrait de son testament qui concerne les sœurs :

*« J'aime à espérer que j'aurai quelque part devant Dieu
« aux mérites immenses qu'amasse tous les jours cette
« belle et sainte congrégation. J'ose la recommander à
« mes successeurs comme la joie, l'espérance et l'appui
« de leur épiscopat. »*

Arrivé au terme de notre tâche, après avoir fait connaître, aussi bien que nous l'avons pu, le prélat éminent auprès duquel nous avons eu le bonheur de passer une grande partie de notre carrière sacerdotale, nous ne saurions mieux achever qu'en lui donnant la parole à lui-même, et en transcrivant l'acte de ses dernières volontés. Une telle vie n'est-elle pas admirablement couronnée par le testament dont voici les principales dispositions ?

*« Au nom de la sainte et adorable Trinité, moi, Do-
« minique-Augustin Dufêtre, averti par des attaques*

« aussi violentes que réitérées de suffocation, de la pro-
« babilité de ma fin prochaine, voulant mettre ordre à
« mes affaires spirituelles et temporelles, j'ai arrêté
« mes dernières dispositions ainsi qu'il suit :

« Je déclare mourir dans le sein de l'Église catholique,
« dont j'ai toujours désiré être le fils soumis et dévoué ;
« je suis vivement préoccupé en ce moment de ses
« amères douleurs, et je crois que rien n'influe plus sur
« ma santé que les cruelles épreuves auxquelles elle est
« condamnée aujourd'hui. Jusqu'à mon dernier soupir
« je ferai des vœux ardents pour qu'elle triomphe de ses
« redoutables ennemis. Je crois pouvoir me rendre le
« témoignage que, dans le cours de mes longs travaux,
« je ne me suis jamais proposé que sa gloire et le règne
« de son divin époux.

« Je demande pardon en toute humilité à ceux que
« j'ai pu offenser et blesser, et je me plais à pardonner
« à tous ceux qui auraient eu quelques torts envers
« moi.

« Je n'ai eu en général qu'à me louer des membres
« de mon clergé ; mais je dois remercier tout particu-
« lièrement ceux qui étaient associés à mon administra-
« tion, et qui m'ont donné tant de preuves de leur atta-
« chement dévoué.

« Toutes les communautés religieuses m'ont témoi-
« gné une respectueuse affection, mais aucune n'a pu
« en multiplier les témoignages comme la congrégation
« des sœurs de la Charité ; il est vrai que c'était là par
« excellence ma famille spirituelle, celle que j'avais
« adoptée tout spécialement, et à laquelle je prodiguais

« mes soins paternels. J'avais cru trouver en elle le
 « moyen de continuer le vaste et consolant ministère
 « que je remplissais avant mon épiscopat, et j'aime à
 « espérer que j'aurai quelque part devant Dieu aux mé-
 « rites immenses qu'amasse tous les jours cette belle et
 « sainte congrégation. J'ose la recommander à mes suc-
 « cesseurs comme la joie, l'espérance et l'appui de
 « leur épiscopat.

« Les séminaires ont été pour moi un sujet perpétuel
 « de sollicitude pour le temporel, et j'ai fait en leur fa-
 « veur les plus grands sacrifices ; je crois les avoir
 « laissés dans une position tout à fait rassurante pour
 « l'avenir. Je n'ai qu'à me louer sous tous les rapports
 « de la direction de ces établissements. »

Suit une série des legs, en tête desquels le pieux testateur aurait pu inscrire ces paroles du prophète :
 « *Disposui testamentum electis meis* (Ps. LXXXVIII, 4) : J'ai fait mon testament en faveur de mes amis de choix. »
 Après ses parents, auxquels il n'entend laisser « que
 « ce qui lui vient de sa famille, à peu de chose près, »
 nous y voyons inscrits les séminaires, la cathédrale, la maison des missionnaires diocésains, les pauvres de la ville, les pauvres de l'hôpital, les orphelines de Varennes, les orphelines de Nevers, les frères de Corbigny, les sœurs de l'Espérance, la caisse diocésaine pour les prêtres âgés ou infirmes, la société de Saint-François-Xavier, l'association des dames de Charité, la conférence de Saint-Vincent de Paul, l'Œuvre des bons livres, les ursulines de Nevers, les œuvres établies dans chaque archiprêtré, les domestiques du prélat, et enfin les

âmes du purgatoire, pour le repos desquelles mille messes devront être dites. Après avoir choisi son premier vicaire général pour légataire universel, et institué M. l'abbé Duplessy son exécuteur testamentaire, il consacre une somme spéciale pour les œuvres qu'il aurait pu oublier, chargeant son légataire universel de réparer cet oubli.

Cette pièce, comme nous l'avons dit déjà, est datée du 8 décembre 1859, fête de l'Immaculée-Conception. Un codicille en date du 12 août 1860 témoigne encore de la tendre sollicitude du généreux pontife pour ses séminaires et pour la maison du Bon-Pasteur :

« Je conjure les membres de mon clergé, et aussi les
 « pieux séculiers de mon diocèse, de bien se pénétrer
 « de l'importance de l'œuvre des séminaires, et de
 « tourner leurs aumônes et leurs legs de ce côté ; la
 « fondation de bourses dans le petit séminaire de Pi-
 « gnelin serait d'un inappréciable avantage.

« L'œuvre du Bon-Pasteur de Varennes ne se soutient
 « qu'à force de pieuses industries ; il est bien à sou-
 « haiter qu'elle reçoive une dotation quelconque. »

Telles ont été ses dernières volontés, tel a été son dernier vœu.

ÉLOGE FUNÈBRE

DE MONSEIGNEUR DOMINIQUE-AUGUSTIN DUFÈTRE

ÉVÊQUE DE NEVERS

PRONONCÉ LE JOUR DE SES FUNÉRAILLES, 13 NOVEMBRE 1860, DANS LA CATHÉDRALE
DE NEVERS

PAR SON ÉMINENCE LE CARDINAL DONNET

ARCHEVÊQUE DE BORDEAUX

*Qui autem fecerit et docuerit, hic
magnus vocabitur in regno caelorum.*

Celui qui aura pratiqué et enseigné, sera appelé grand dans le royaume des cieux. *MATT. v., 19.*

Messeigneurs ¹,

Il y a un an à peine que nous remplissions, auprès d'un pontife qui fut le père et l'ami de votre évêque, le ministère douloureux que l'Église de Nevers réclame de nous en ce moment ². Le tribut que devaient plutôt attendre de lui nos cheveux blancs, c'est nous qui le payons à l'homme apostolique dont la jeunesse semblait chaque jour se renouveler.

Nous emprunterons à cette occasion les touchantes

¹ NN. SS. l'archevêque de Sens, et les évêques de Moulins et de Limoges.

² Mgr Miolland, archevêque de Toulouse.

paroles que saint Jérôme laissait tomber sur les restes d'un ami : « D'abondantes larmes coulent de mes yeux ; celui que j'aimais à appeler mon frère, il nous a abandonné, nous, sur le déclin de la vie, en proie à la tristesse la plus amère ! » Afin de soulager sa propre douleur, le vieillard cède au besoin de parler de celui qu'il aimait ; il recherche la trace de ses pas, il adresse aux parents qui le pleurent avec lui l'hymne funèbre échappé de son cœur ¹.

Comme le saint docteur, nos très-chers frères, je m'efforcerai de mêler ma voix à ce concert de louanges qui retentissent autour de la tombe d'un ami qui me fut si cher. Où trouver des paroles pour rendre les sentiments qui agitent mon âme ? Cependant, je dois chercher à dominer la douleur qui m'opprime, et, pour répondre à l'appel du digne chapitre de cette insigne cathédrale, je vous montrerai dans Mgr Dominique-Augustin Dufêtre, ancien grand vicaire de Tours et de Bordeaux, évêque de Nevers, un missionnaire infatigable, un administrateur habile, un évêque comme en ont donné au monde les plus beaux jours de l'Église. Suivons-le dans ces diverses positions : ce sera rappeler la grandeur de ses œuvres et la puissance de sa parole : *Qui autem fecerit et docuerit, hic magnus vocabitur in regno cœlorum.*

I

Dieu marche, nos très-chers frères, à l'accomplissement de ses desseins par des voies bien différentes de

¹ Saint Jérôme, *Bibliothèque des Pères*, t. XX, p. 247.

celles des hommes. Veut-il donner à son peuple un prince selon son cœur ? il enlève un jeune pâtre au soin de son troupeau, et convertit sa houlette en un sceptre de roi. Quand il songe à former un athlète de la foi, il enrichit son cœur *de science et de vertu*. C'est ainsi qu'il se plut à préparer, dès ses plus tendres années, celui qu'il destinait à devenir votre père.

Le jeune Dufêtre, après avoir rapidement et avec honneur terminé à la manécanterie de Saint-Jean, à l'Argentière et au séminaire de Saint-Irénée, ses études littéraires et théologiques, fut placé auprès de M. Frangin, curé de Saint-Just, dont le nom rappelle aux Lyonnais tout ce que la simplicité a de plus touchant, la charité de plus tendre, le dévouement de plus sublime. Le saint prêtre lui confia la direction d'un établissement qui devint dans la suite, sous la direction de M. Détard, un des plus florissants du diocèse de Lyon.

Établir une discipline sévère et fortifier les classes fut l'objet des soins du jeune sous-diacre, qui, pendant ces années de doux souvenirs, se livrait lui-même à l'étude avec une ardeur qui aurait altéré une santé moins forte que la sienne.

Pendant que le pieux lévite préludait à sa vocation d'apôtre, en consacrant ses premiers travaux à l'instruction des enfants, un grand mouvement venait d'avoir lieu dans la société religieuse et politique : une position nouvelle était sortie pour le clergé des événements qui venaient de s'accomplir en 1814. Les mille sectes philosophiques qui, à raison de la persécution subie par le chef de l'Église, n'avaient plus besoin de réunir leurs

forces, crurent le moment venu de recommencer la guerre contre Dieu et son Christ. Leurs membres se montrèrent partout ; les œuvres des derniers philosophes furent réimprimées et infectèrent nos campagnes comme nos cités ; des publications, tantôt clandestines, tantôt à ciel ouvert, préconisant tous les systèmes désorganisateur, devinrent la source de ce mal qui travaillait le monde, et dont nous voyons, au moment où je vous parle, les déplorables résultats.

Des prêtres généreux venaient d'arborer l'étendard d'un dévouement qui déjà avait formé un noviciat pour ces hommes d'élite. Lyon ne tarda pas à suivre cet exemple. M. Dufêtre crut entendre une voix qui lui disait que sa place était là. Les pasteurs ordinaires ne pouvaient suffire en présence de tant de luttes. Ce n'était plus, il est vrai, le fer du persécuteur qu'on avait à redouter, ni la prison, ni l'exil ; mais il fallait prêcher Jésus-Christ devant une nouvelle synagogue, résolue à enchaîner sa parole. Le futur apôtre avait appris, par quelques succès obtenus dans la chaire avant même sa promotion au sacerdoce, que ce ministère serait toujours le premier ministère du monde, celui de la justice et de la vérité.

Devenu l'un des premiers disciples de la maison des hautes études fondée par Mgr le cardinal Fesch dans l'ancienne chartreuse de Lyon, et plus tard missionnaire de Saint-Martin, à Tours, il évangélisa, avec un immense succès, les villes de Bourg, de Saint-Étienne, de Montbrison, de Charlieu, de Pont-de-Vaux, de Blois, de Vendôme, de Bourgueil, de Richelieu, et donna des

retraites pastorales dans tous les diocèses de France; on ne croit pas qu'il y en ait un seul où il n'ait fait entendre sa voix.

Ce dernier ministère est celui qui tient la plus belle et la plus large place dans sa carrière apostolique. Non content de répandre sur les peuples les trésors de science et de dévouement dont surabondait son âme, il évangélisait, avec une puissance qui ébranlait tous nos diocèses, les ministres même de la parole. C'était un magnifique spectacle de voir ces phalanges de prêtres suspendus à ses lèvres et recueillant, avec une sainte avidité, les accents de sa mâle éloquence. Que de pasteurs des âmes dont il a ranimé le zèle, qu'il a guidés dans les voies de la sanctification ! Travailler à la perfection d'un prêtre, c'est procurer un moyen puissant de salut à d'immenses populations; dans le prêtre, il évangélisait les fidèles. Aussi pouvons-nous lui appliquer ces paroles de nos livres sacrés : *Fulgebunt... qui ad justitiam erudiunt multos, quasi stellæ in perpetuas æternitates.*

On ne comprend pas assez dans le monde que le ministère de la parole est non-seulement le plus élevé, mais encore le plus utile, et que c'est à lui que sont dues les conquêtes les plus glorieuses. On n'exalte que les triomphes de la force et du génie ; mais donner des âmes à Dieu en les donnant à la vertu, voilà ce que les conquérants et les savants ne sauraient faire, et ce qu'opère tous les jours la parole simple et entraînant du prêtre au tribunal sacré comme dans la chaire. Des hommes apostoliques ! tel est dans tous les temps le cri

de la religion. Mais c'était là surtout le besoin de l'époque où votre digne évêque mettait le pied sur le seuil du sanctuaire.

La mort et l'exil avaient fait des vides cruels dans les rangs de ce vieux clergé français qui, par une tradition ininterrompue de savoir et de zèle, avait si noblement marqué sa place dans l'Église de Dieu. Les temples, il est vrai, étaient rouverts ; mais, dans la plupart des diocèses, leurs pierres froides et muettes ne répondaient point à la faim spirituelle des peuples qui réclamaient de toutes parts l'aliment qui fait vivre les âmes ; car l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu : *Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei.*

C'est le propre des grands cœurs de découvrir le principal besoin de leur temps et de s'y consacrer. C'est ce qui ne put échapper aux regards du nouvel apôtre, et dans l'exercice de ce beau ministère tous ses pas furent marqués par des prodiges. Je me fais ici l'écho de l'épiscopat français tout entier ; en payant à cet infatigable semeur de la divine parole le tribut de reconnaissance de tous les diocèses dont il a évangélisé le clergé et les fidèles.

Je n'entrerai pas dans le détail des travaux auxquels il se livra pendant près d'un quart de siècle dans le diocèse de Tours. C'est là qu'on vit briller en lui, sous le pontificat de Mgr de Montblanc, qui ne cessa de l'honorer de sa confiance et de l'entourer de son affection, toutes les qualités de l'administrateur qu'aucune

difficulté ne déconcerte, qu'aucun obstacle ne saurait arrêter.

Et vous, pontife vénéré, dont nous fûmes à la même époque le collaborateur et le fils, laissez-nous payer à cette occasion le tribut de vénération et de reconnaissance dont notre âme est encore pénétrée. Si tout, dans l'homme de votre droite, dévoilait l'héroïsme d'une grande âme, supérieure, par une incessante activité et par une inébranlable fermeté, à tous les calculs de la peur et à tout désir de popularité, ne trouva-t-il pas dans votre personne ce je ne sais quel heureux mélange de dignité et de douceur, de condescendance et d'affabilité, qui tempérerait quelques vivacités de zèle toujours justifiées par l'intention et couronnées par le succès? C'est à vous, qu'après trente-six ans qui nous ont séparés, je me plais à renvoyer cet éloge du grand prêtre Onias exprimé par ces paroles : *Il fut véritablement bon, d'une douce gravité de mœurs et doué dès son enfance de toutes sortes de vertus : Virum bonum et benignum, modestum moribus, et qui a pueritia in virtutibus exercitatus fuit.*

Au milieu des travaux qui auraient absorbé les moments du prêtre le plus infatigable, on aurait dit que la Touraine et la France ne suffisaient plus au zèle de M. Dufêtre. L'ambition du sacrifice et les épreuves sanglantes d'un ministère lointain agitaient son âme ; il rêvait un apostolat couronné par le martyr. Il errait en esprit parmi les peuplades du nouveau monde et les archipels de l'Océanie. La main de Dieu l'avait fortement saisi et le promenait, d'aspiration en aspiration, à tra-

vers les nations les plus barbares, pour choisir au milieu d'elles une place où son dévouement ne fût pas à l'étroit. Il chercha à s'en dédommager par deux voyages en Afrique : le premier, à l'occasion de la translation des reliques de saint Augustin ; le second, pour donner une mission aux catholiques de la ville d'Alger et une retraite pastorale au clergé du diocèse. Dans d'autres excursions lointaines, je l'ai vu saisir toutes les occasions de rompre le pain de la divine parole dans les églises ou oratoires qui renfermaient quelques fidèles capables de le comprendre. Il est mort avec le regret de n'avoir pu visiter les lieux marqués par les traces du Maître qu'il croyait n'avoir jamais assez bien servi. « Que Dieu me rende mes forces, me disait-il il y a « deux mois à peine, et nous irons ensemble consoler « nos malheureux frères du Liban, et travailler à la con- « version de leurs bourreaux. » Si Dieu n'a pas exaucé cette prière, il a lu dans votre cœur, pieux pontife, la sincérité qui la dictait, et vous avez déjà reçu la récompense due à celui qui a fait et enseigné de grandes choses : *Qui autem fecerit et docuerit, hic magnus vocabitur in regno cœlorum.*

Passons rapidement sur les circonstances de sa vie qui, à Saint-Polycarpe comme à Tours, n'auraient, pour intéresser notre auditoire, que l'accomplissement des devoirs d'un prêtre fervent, et l'exercice des vertus qui sont inséparables de la piété.

II

Une vie si noblement employée l'appelait déjà, dans l'opinion publique, à de plus hautes destinées; depuis longtemps, aucun siège ne vaquait en France sans qu'on ne désignât pour l'occuper le grand vicaire de Tours, l'apôtre du clergé. Aussi personne, à l'exception de celui qu'elle allait arracher à des fonctions qui lui étaient si chères, ne fut étonné de sa promotion à l'évêché de Nevers. C'était à la fin de 1842; il ne fut sacré qu'en mars 1843, à Lyon.

En recevant la croix épiscopale, image de celle qui a sauvé le monde, il n'oublia pas qu'elle est moins un signe de grandeur humaine qu'un symbole d'immolation, et il ne vit dans l'épiscopat qu'un esclavage et un fardeau. Il fut reçu en triomphe dans un diocèse où sa réputation l'avait déjà précédé. Heureux d'y trouver une terre si bien cultivée par la main vigilante de ses trois prédécesseurs, va-t-il se contenter d'en recueillir les fruits au sein d'un repos si noblement conquis? Non. Pour l'évêque, il n'y a point de repos avant celui de la céleste Sion. Son âme s'agrandit, ses forces semblent croître en présence de la responsabilité du salut de tout un peuple. Il a compris tout ce qu'il y a dans cette parole du pieux auteur de *l'Imitation* : *Non allevasti onus tuum*, et dans cet enseignement du maître : *Cui commendaverunt multum, plus petent ab eo*.

Que ne puis-je vous le montrer dans toutes les fonctions qui se rattachent à son pénible ministère! Nous

le verrions chaque année, dans les visites de son diocèse, rompre plusieurs fois le jour le pain de la divine parole, ranimer la foi, faire régner l'harmonie entre les ouailles et le pasteur, et enfin donner le mouvement et la vie à toutes les institutions de bienfaisance et de piété.

Nous le verrions, à la tête de son conseil, imprimant la sagesse et l'activité à toute son administration, encourageant le zèle de ses prêtres, dirigeant les efforts qu'ils tentent pour la gloire de Dieu et le salut des âmes; reprenant, tantôt avec douceur, tantôt avec fermeté, les fautes qui pourraient paralyser leur ministère.

Nous le verrions se dépenser sans mesure au milieu de toutes les œuvres de charité, veillant au bon emploi des deniers du pauvre, cherchant tous les moyens d'adoucir son sort, et réunissant autour de lui ces âmes généreuses qu'il plaçait comme des sentinelles au seuil de la misère pour la soulager.

Il ouvrit à Nevers, comme il l'avait fait dans un grand nombre d'autres villes, un refuge aux infortunées que la séduction, la misère, et souvent une seule faiblesse a précipitées dans l'abîme. S'étant accoutumé de bonne heure à une vie de privations, il partageait sa subsistance avec des familles dont le malheur devait n'être connu que de lui seul.

Saintement altéré de la soif des âmes, on le vit organiser des missions dans toutes les localités où la piété et la ferveur avaient besoin d'être réchauffées, et l'ignorance dissipée. Il créa de nouvelles paroisses pour ménager aux fidèles des secours plus abondants.

Ce serait le lieu de nous arrêter sur la grande œuvre

qui, bien qu'ancienne parmi vous, prit sous son patronage de si prodigieux développements et devint spécialement l'œuvre de son cœur. Comprenant toute son importance et mesurant du regard les immenses résultats qu'elle produisait pour le bien de la société tout entière, il donnait aux sœurs de la Charité de Nevers une partie notable de son temps. Aucune de ses maisons ne lui était étrangère; la plus modeste école était l'objet de sa sollicitude. Il allait y bénir les enfants et soutenir le zèle de ses pieuses filles; il pouvait toutes les appeler par leur nom. Aussi le regardaient-elles comme le meilleur des pères, et, dès les premières atteintes du mal qui devait le leur ravir, ce fut un deuil général. Quand elles ne purent plus douter du malheur qui les frappait, une tristesse morne et silencieuse se répandit sur leur visage, et leurs modestes solitudes ne retentirent plus que de leurs gémissements et de leurs sanglots. Parlez vous-mêmes, saintes filles accourues de nos provinces les plus éloignées pour l'accompagner à sa dernière demeure. Je vous vois enveloppées de votre douleur comme d'un crêpe funèbre, redisant avec le prophète des grandes tristesses : « La joie est bannie de notre cœur, et nos concerts sont changés en lamentations : *« Defecit gaudium cordis nostri, versus est in luctum chorus « noster. »*

Hélas ! au sein de votre cité, au delà même des limites de la France, tant d'asiles de la douleur et de la pauvreté disent assez la perte que vous avez faite ! Par vous, il instruisait les enfants et soulageait les souffrances. Que cette œuvre, dont il s'est servi pour opérer de si

grandes choses, soit au ciel sa plus douce récompense !
Qui autem fecerit et docuerit, hic magnus vocabitur in regno cœlorum.

Un pasteur animé d'un zèle aussi brûlant ne pouvait traverser les générations sans y laisser des traces profondes. Or, si l'on voulait juger de la longueur de son épiscopat par les prodiges qu'enfanta son zèle, on croirait qu'il n'a pas duré moins d'un siècle. Je regrette de ne pouvoir énumérer ici les églises construites ou embellies, les presbytères relevés de leurs ruines, les écoles fondées de toutes parts : *Porrexit manum suam, effudit in fundamento altaris odorem divinum excelso Principi.*

Si les hommes qui n'apprécient que la matière nous demandaient ce qu'ont produit les capitaux employés à toutes ces œuvres, nous répondrions qu'ils ont donné des mères aux orphelins, des infirmières aux malades, des servantes aux pauvres, une providence visible à tous les malheureux.

Nous savons, nos très-chers frères, que votre bien-aimé pontife n'a pas eu seul le mérite de tant de travaux ; il a été secondé par le zèle intelligent des administrateurs de vos cités et de vos campagnes ; néanmoins, que de difficultés à surmonter, que d'obstacles à vaincre, quelle persévérance pour réaliser tant de projets !

Deux puissances doivent réunir leurs efforts pour faire le bien : le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel. Le premier n'agit que sur la partie sensible de l'humanité ; le second exerce son empire sur les esprits et sur les

cœurs, et n'emploie d'autres armes que la persuasion ; l'un change selon les institutions des pays, l'autre de sa nature est immuable comme Dieu. Si donc la société veut reposer sur des bases solides, il faut qu'elle adopte franchement l'élément religieux ; il faut que les deux puissances marchent en se donnant la main et en se prêtant un mutuel concours. Ce n'est pas tout de punir le crime : ne serait-il pas mieux de le prévenir ? Guerriers, vous défendez la patrie ; magistrats, vous rendez la justice ; mais l'action du prêtre arrête le mal dans sa source, et devient le plus puissant auxiliaire de tous les pouvoirs humains.

Il faut le dire bien haut, l'évêque de Nevers ne trouva que confiance et appui dans les dépositaires de l'autorité supérieure et des diverses administrations locales. Je saisis avec bonheur, monsieur le préfet, monsieur le général, monsieur le maire, messieurs des tribunaux de première instance et de commerce, cette occasion pour vous payer ici l'hommage d'une juste reconnaissance. Chose étonnante ! avec ce besoin d'action, cette somme d'activité, cette surabondance de zèle que nous lui avons connus, il a pu réaliser ses œuvres sans se créer des ennemis ; si nous en jugeons par le concert unanime de regrets dont nous sommes les témoins, il avait trouvé le secret de se concilier tous les cœurs. Ah ! c'est qu'il y avait chez lui des intentions si pures, une telle justesse de pensée, une si grande droiture de cœur, qu'il commandait l'estime de tous ceux qui l'approchaient.

Pourquoi ne dirions-nous pas ici que son détachement était sans bornes ? Les dons qui lui arrivaient de

toutes parts, aussi bien que son patrimoine personnel, ont été, depuis son arrivée parmi vous, l'instrument d'immenses largesses; il n'ambitionnait la fortune ni pour lui ni pour sa famille, que nous voyons abimée dans la douleur auprès de ses restes vénérés. Ne s'était-il pas créé, dans toutes les victimes qu'il cherchait à soustraire à la douleur ou à la séduction, une autre famille non moins chère que la première? Qui ne lui applique en ce moment les paroles du Psalmiste : *Tibi derelictus est pauper, orphano tu eris adjutor?*

Cependant, une maladie dont il portait les germes depuis deux ans fait chaque jour des progrès sous l'influence d'un travail auquel il n'est pas possible de l'arracher. Elle finit par se montrer sous les symptômes les plus alarmants, et oblige le pontife à réclamer sous un autre climat les soins des médecins les plus habiles. Un mieux se fit sentir, on conçut des espérances qui s'évanouirent à la suite d'une visite pastorale qu'il crut pouvoir entreprendre à son retour de Montpellier.

Une maladie de foie, une affection au cœur, et des symptômes d'hydropisie avaient amené l'enflure et l'oppression. Il n'y résistait qu'en se tenant habituellement assis sur un fauteuil ou en marchant péniblement dans sa chambre. Aussi, faut-il compter parmi les efforts de patience qu'il s'imposa dans ces jours douloureux, l'obligation de demeurer dans une pareille position le jour et la nuit, ce qui le faisait souvent s'écrier : « Je ne
« puis ni travailler, ni penser, ni écrire, pas même
« prier! Oh! c'est bien dur! » Dès qu'il commençait à

goûter un peu de sommeil, la suffocation l'obligeait à se lever et à reprendre sa marche à l'aide du premier objet qui tombait sous sa main.

Le moment décisif approchait. Les derniers jours du mois d'août inspirèrent les craintes le plus vives ; le diocèse fut appelé au pied des autels. Nous fûmes informé à l'instant de l'état de notre cher malade. Notre existence s'était confondue si longtemps avec la sienne, il nous était si doux de rendre communes nos joies et nos peines, que, de loin comme de près, nous semblions vivre de la même vie. Aussi, nous accourûmes avec empressement. Hélas ! nous le trouvâmes courbé sous la fatigue, la voix presque éteinte. Après la messe, que nous célébrâmes près de son lit de douleur, il nous surprit encore par la sérénité de son visage et l'ardeur de son entretien. Jamais, depuis tant d'années que nous vivions dans son intimité, les disproportions de ses forces avec sa pensée ne nous avaient paru si manifestes ; son air de sécurité contrastait tellement avec les ravages de la maladie, que nous crûmes voir un enfant ou un saint se jouer des affaires et de la mort.

Pour les hommes qui ont passé leurs jours dans les distractions du siècle, qui ont consumé leur existence dans la recherche des jouissances de ce monde, ils ne peuvent se livrer tout à coup à de sérieuses réflexions ; leurs pensées, appesanties par l'habitude, retombent d'elles-mêmes sur les objets qui les ont captivées. Quand l'appel de la mort se fait entendre, leur oreille ne distingue pas sa voix ; il faut qu'un prophète du Seigneur redise près de leur couche ces terribles paroles : *Dis-*

pone domui tuæ, quia morieris tu : Faites vos préparatifs, car vous allez mourir.

Pour le vénérable ami que nous venions visiter, malgré une santé jusque-là à toute épreuve, malgré tous les liens qui l'attachaient à des œuvres qui étaient sa gloire, sa passion, sa vie, la pensée de la mort lui était devenue si familière, que, peu de jours auparavant, il en parlait comme d'un convive dont il ne devait plus se séparer. Cependant, l'heure fatale semble s'approcher; l'homme de Dieu s'épure de plus en plus au creuset de la douleur; de pénibles suffocations, de cruelles insomnies, de perpétuelles angoisses, mettent sa patience aux plus rudes épreuves. Oh ! qu'il était déchirant, mais aussi qu'il était touchant et beau le spectacle qu'offrait en lui le combat de la souffrance et de la résignation ! Le mouvement de la nature était aussitôt réprimé par un mouvement de la grâce, et chaque gémissement se terminait par une aspiration vers Dieu. Il m'écrivait après avoir subi les premières atteintes du mal : « Désormais, « vous et moi nous aurons devant nous les infirmités et « les souffrances; j'ai commencé le premier à en faire « l'essai, et, depuis un an, j'ai passé par de cruelles « épreuves; mais je suis loin de le regretter, et je re- « mercie tous les jours le Seigneur de m'avoir forcé à « m'occuper enfin de moi-même, après m'être dépensé « depuis quarante ans pour les autres; je crois être de- « venu, pendant cette maladie, un peu meilleur. »

Puis, croyant que son désir de travailler encore suffirait pour lui rendre sa première vigueur, il ajoutait, peu de jours après : « Du reste, ma santé me paraît rétablie;

« et, si Dieu me conserve dans cet état, je serai capable
« de travailler comme il y a vingt ans. »

Son illusion ne fut pas de longue durée; car peu de jours après il m'adressait ces autres paroles : « Je ne suis
« plus qu'une ruine; le mal est revenu si vite, que je
« n'ai plus aucun espoir d'en triompher. Les souffrances
« seront désormais mon lot, et je m'applique à les rendre
« méritoires en offrant à Dieu le sacrifice de ce que j'ai-
« mais le plus au monde, le travail et l'activité. Que sa
« sainte volonté soit faite ! Dieu m'a ménagé quelques
« jours de retraite pour méditer les grandes vérités; je
« les ai contemplées sous son regard et en face de l'éter-
« nité dont je voyais les portes ouvertes devant moi.
« J'en suis heureux, et je bénis le Seigneur de ce qu'il
« a fait servir à mon salut une épreuve qui paraissait si
« rigoureuse à la nature. Il m'a accordé la grâce d'éloi-
« gner de moi toute pensée de tristesse. »

Ne voyez-vous pas ici, nos très-chers frères, le courage porté jusqu'à l'héroïsme ? Un soldat peut bien braver la mort sur un champ de bataille; mais souffrir longtemps sans jamais se plaindre, mais aimer et bénir sa souffrance et l'offrir à Dieu avec calme et sérénité, cela ne saurait être le résultat du courage ordinaire; la foi seule peut inspirer de tels sentiments. Qui pourrait dès lors s'étonner que, dans la dernière de nos conversations les plus intimes, serrant affectueusement notre main, il nous ait dit : « Vous êtes mon meilleur ami, eh bien, je
« vous souhaite de souffrir un jour autant que je souffre
« moi-même. »

Au milieu de ses dernières angoisses, il soupirait après

le pain des forts; on ne perdra jamais le souvenir de la tendre piété qu'il manifesta à l'approche du viatique sacré. Pendant quelques instants, il adressa à ceux qui priaient avec lui des paroles brûlantes, qui ne furent interrompues que par leurs larmes et leurs sanglots, et qui resteront à jamais gravées dans tous les cœurs.

Tout ce qui pouvait être donné d'exemples de piété et de courage est accompli. Digne pontife et digne victime, il peut maintenant répéter la parole du grand sacrifice : *Tout est consommé !*

Mais Dieu en a jugé autrement : la crise terrible a cessé; un mieux plus sensible que tous les précédents s'opère, et, de toutes parts, on se surprend à espérer que Dieu n'a point agréé le sacrifice de son serviteur. La joie renaît dans les âmes; des cantiques d'action de grâces montent vers celui *qui conduit aux portes de la mort et qui ramène à la vie*. Une chapelle que l'on voulait appeler le monument d'action de grâces s'élève à grands frais dans le parc de la maison-mère de ses filles de Saint-Gildard. Les forces semblent revenir; il veut en faire l'essai, prodigue qu'il est encore de lui-même; mais, ô douleur ! le 6 novembre, la ville de Nevers apprend qu'elle est veuve de son Pontife et Père, que Dieu venait d'appeler pour le féliciter devant les anges et l'introduire dans la joie du Seigneur. Cette fois, il n'avait plus besoin de contempler la mort, elle n'était pas imprévue pour lui; il l'avait déjà, dans deux circonstances, vue d'un œil serein, d'un cœur tranquille, et conversé familièrement avec elle; elle fut douce envers lui, car elle savait qu'elle exauçait un de ses vœux qu'il avait souvent exprimé en disant : « Quand

« un évêque ne peut plus travailler, il ne lui reste qu'à mourir ! »

J'ai pensé, nos très-chers frères, que le simple et fidèle récit d'une vie qui m'est si bien connue vaudrait mieux que tous les éloges. Notre tâche est donc finie; car qu'avons-nous besoin d'appeler plus d'intérêt sur une vie chère à l'Église et à ce diocèse? Dieu l'a retiré de ce monde au milieu des tristes jours que la chrétienté traverse maintenant. Il aura voulu dérober à la vue de son fidèle serviteur le douloureux spectacle qui afflige nos regards; il avait assez sacrifié à l'Église et à son auguste chef, et par ses actes et par ses écrits, pour avoir le droit de ne pas être témoin des nouvelles angoisses qui semblent se préparer pour l'avenir. Aussi, dans ses dernières douleurs, il s'oubliait lui-même pour ne songer qu'à celles du vicaire de Jésus-Christ. C'était, nous écrivait-il, sa préoccupation du jour et de la nuit. Le dernier élan de son cœur s'est manifesté dans la lettre pastorale qu'il adressait à son troupeau le 13 octobre, à l'occasion de l'allocution du souverain pontife.

Et maintenant, pieux prélat, que vous vous reposez au sein de Dieu, loin des orages et des tempêtes, vous connaissez les secrets de justice ou de miséricorde qui doivent épouvanter ou consoler le monde. Priez pour cette Église de la terre qui vous a enfanté à celle du ciel. Priez surtout pour ce diocèse de Nevers dont vous avez été l'ange ici-bas, et demandez à Dieu qu'il lui donne bientôt un continuateur de ces grandes œuvres qui forment l'auréole dont votre front est déjà couronné.

AMEN.

CIRCULAIRE

DE

MONSEIGNEUR FORCADE, ÉVÊQUE DE NEVERS,

**A L'OCCASION DE L'ANNIVERSAIRE DE LA MORT DE MONSEIGNEUR DUFÊTRE, SON VÉNÉRABLE
PRÉDÉCESSEUR**

MESSIEURS ET CHERS COOPÉRATEURS,

Le 6 novembre prochain, jour anniversaire de la mort de notre vénérable prédécesseur, l'ILLUSTRISSIME ET RÉVÉRENDISSIME PÈRE EN DIEU MONSEIGNEUR DOMINIQUE-AUGUSTIN DUFÊTRE, ÉVÊQUE DE CETTE SAINTE ÉGLISE DE NEVERS, nous célébrerons dans notre cathédrale, à dix heures du matin, un service funèbre pour le repos de son âme.

En présidant nous-même à cette lugubre cérémonie, nous n'aurons pas seulement en vue de nous conformer à un pieux usage ; mais nous nous proposerons surtout de manifester, plus hautement que jamais, notre admiration et notre reconnaissance pour le grand évêque dont l'esprit créateur et la parole puissante nous ont préparé une part aussi magnifique dans l'héritage du Seigneur.

Il est vrai que des profondeurs de la terre où repose sa

dépouille mortelle, ou plutôt, des hauteurs du ciel où nous espérons que son âme vit dans le sein de Dieu, cet illustre défunt pourrait nous dire comme le divin Maître : *Mes œuvres, les œuvres que j'ai fondées au nom de mon Père céleste, ne rendent-elles pas de moi un assez éclatant témoignage ?* Mais le nôtre, quoique superflu, ne saurait lui faire défaut : c'est une dette sacrée qui chaque jour se révèle à nous davantage, lorsqu'en visitant nos églises, nos séminaires, nos communautés religieuses, nos établissements de charité, nous retrouvons si facilement et nous suivons si heureusement en tous lieux la large et profonde empreinte de ses pas.

Vous nous comprendrez, Messieurs et chers coopérateurs, vous qui, sur le triste chemin de la vie, aimez à vous entretenir de cet *homme puissant en œuvres et en parole*, et qui, dès l'heure de sa mort, prévenant, comme d'inspiration, le jugement du saint-siège, l'avez préconisé *de glorieuse mémoire*¹; vous qui, par vos œuvres plus encore que par votre langage, par l'esprit de zèle qui vous anime beaucoup mieux que par vos discours, nous offrez journellement l'irrécusable et si consolante preuve que votre ancien évêque se survit en vous. Aussi, n'avons-nous pas besoin de vous inviter à la pieuse solennité que nous sommes dans l'intention d'accomplir. Il nous suffit de vous l'indiquer, pour que, de tous les points du diocèse, vous veniez avec empressement rendre ce filial hommage à la mémoire d'un père si justement regretté.

Mais ce langage, Messieurs, n'est-il pas trop humain ? A la divine lumière de la foi, que deviennent nos hommages devant un cercueil ou sur un tombeau ? Et, pour les victimes de la mort, nous reste-il jamais d'autre offrande que l'humble assistance de nos prières ? Sans doute, la vie sainte, les travaux apostoliques, les grandes œuvres de Mgr Dufêtre, sa patience invincible dans les longues et cruelles souffrances

¹ Dans la bulle par laquelle nous avons été transféré au siège de Nevers, notre vénérable prédécesseur est ainsi désigné : *CLARE MEMORIÆ Dominicus-Augustinus*, etc.

de sa dernière maladie, sa mort prématurée, conséquence des pieux excès de son zèle, tant de vertus et de mérites doivent nous faire espérer qu'il a déjà reçu la récompense *du bon et fidèle serviteur, et qu'il est entré dans la joie de son Maître*. N'oublions pas, cependant, que Dieu *juge les justices mêmes, et que les astres du ciel ne sont pas sans tache à ses yeux*. Les soldats de Judas Machabée venaient de succomber pour la plus sainte des causes, quand fut prononcé ce divin oracle : *Sancta ergo et salubris est cogitatio pro defunctis exorare, ut a peccatis solvantur*.

Songez donc moins encore, Messieurs et chers coopérateurs, à nous acquitter, envers le pontife que pleure cette Église, d'un juste tribut d'honneur, qu'à lui prêter le secours de nos pieux suffrages. Reçommandons de nouveau son âme aux prières des fidèles confiés à nos soins, et, en montant nous-mêmes au saint autel, en offrant à son intention le divin sacrifice, invitons-les surtout, par notre exemple, à l'accomplissement du doux et saint devoir que nous leur rappellerons. Puisse *le bon pasteur qui donna sa vie pour ses brebis*, s'il n'avait pas encore pleinement satisfait à la justice divine, devoir, en retour, à leurs communes et ferventes supplications, le terme de toutes ses douleurs et son entrée dans l'éternel repos!

Recevez, avec notre bénédiction, Messieurs et chers coopérateurs, l'assurance de notre bien affectueux dévouement en Notre-Seigneur.

† AUGUSTIN, évêque de Nevers.

Nevers, le 20 octobre 1861.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

NAISSANCE. — ÉDUCATION. — VOCATION.

Naissance de Dominique Dufêtre. — Ses premières années — Sa vocation naissante. — Il reçoit la tonsure à onze ans. — Épreuves du baccalauréat à quinze ans. — Son entrée au petit séminaire de l'Argentière, — puis au grand séminaire. — Sa piété. — Tiédeur passagère. — Il est nommé professeur de rhétorique et directeur de la maison de Saint-Just à dix-neuf ans. — Sous-diaconat. 1

CHAPITRE II

LES CHARTREUX DE LYON. — MINISTÈRE PAROISSIAL. — RETRAITES ET MISSIONS.

Entrée aux chartreux de Lyon. — Origine de cet établissement. — Les sœurs de Saint-François d'Assise et de la Sainte-Famille. — Premières missions et retraites. — Vicariat de Saint-Polycarpe. — Continuation des prédications. — Retraites de dames. — Protection particulière de Dieu dans un grave accident. — Missions en Touraine : Blois et Vendôme. — Croisade contre les mauvais livres. 14

CHAPITRE III

VICARIAT GÉNÉRAL DE TOURS. — CONTINUATION DES MISSIONS ET RETRAITES. —
JUBILÉ. — VOYAGE A ROME.

Travaux administratifs à Tours. — Continuation des missions. —
Zèle déployé dans le premier jubilé. — Départ pour Rome. —
Notes de voyage. — Audience de Sa Sainteté le pape Pie VIII.
— Visite au cardinal Fesch. — Retour en France. 37

CHAPITRE IV

RÉVOLUTION DE 1830. — STATIONS DE CARÊME.

Orage qui se forme autour de l'abbé Dufêtre. — Lettre de Mgr de
Montblanc, archevêque de Tours, à M. le duc de Broglie, ministre
des cultes. — Éloignement de Tours. — Séjour à Parpacé. —
Préceptorat. — Carême d'Angers. — Voyage à Lyon et en Suisse.
— Rentrée à Tours. — Retraites et stations de carême jusqu'en
1843. 49

CHAPITRE V

CARACTÈRE DE L'ÉLOQUENCE DE L'ABBÉ DUFÊTRE. — SES FONDATIONS CHARITABLES.

Jugement du *Solitaire*, — de la *Galerie contemporaine*, — de la
Chaire chrétienne. — L'abbé Dufêtre et l'abbé Cœur. — Refuges.
— Associations de dames de Charité. 80

CHAPITRE VI

RETRAITES PASTORALES.

Premier projet de retraites pastorales en 1824. — Premier essai à
Bourges, en 1828, à trente-deux ans. — Deuxième retraite à
Clermont, en 1832; — puis à Reims, à Châlons et à Bordeaux en
1834, et ensuite dans la plupart des diocèses de France. — Carac-
tère et physionomie des retraites pastorales prêchées par l'abbé
Dufêtre. 95

CHAPITRE VII

NOMINATION A L'ÉVÊCHÉ DE NEVERS. — VOYAGE EN AFRIQUE. — SACRE. —
INSTALLATION.

Refus de plusieurs sièges. — Acceptation de celui de Nevers. —
Félicitations de plusieurs membres éminents de l'épiscopat. —
Translation des reliques de saint Augustin de Pavie à Hippone.
— Histoire de ces précieuses reliques. — Départ de Toulon. —
Arrivée à Bône. — Procession. — Allocution de Mgr Dufêtre. —
Adoption du nom d'Augustin. — Retraite préparatoire à la con-
sécration épiscopale. — Sacre dans l'église Saint-Jean, à Lyon. —
Arrivée à Nevers. 125

CHAPITRE VIII

ÉTAT DU DIOCÈSE DE NEVERS. — PREMIÈRES FONDATIONS. — VISITES PASTORALES.

Quatre évêques en vingt ans. — Vides laissés dans le clergé par la
révolution. — Établissements et œuvres à fonder. — Conférence
de Saint-Vincent de Paul. — Association des dames de Charité, —
des Jeunes Économes. — Petites et grandes orphelines. — Va-
rennes-lès-Nevers. — MM. Mame, de Tours, et la propagation des
bons livres. — Le colportage. — L'Œuvre des bons livres à Ne-
vers. — Diffusion des images et des médailles religieuses. —
Première visite du diocèse. — Manière de visiter chaque pa-
roisse. 149

CHAPITRE IX

LA CONGRÉGATION DES SŒURS DE LA CHARITÉ ET INSTRUCTION CHRÉTIENNE.

Origine de la congrégation des sœurs de la Charité et Instruction
chrétienne. — Première lettre épiscopale aux religieuses de cette
congrégation. — Cours quotidien d'instruction aux novices. —
Ouvrages spécialement destinés aux sœurs et à leurs élèves. —
Visite des maisons de l'institut. — Retraites générales. 178

CHAPITRE X

INONDATIONS DE LA LOIRE. — CHARITÉ INDUSTRIEUSE. — RÉVOLUTION DE 1848.

Secours prodigués aux inondés. — Distribution de soupes économiques à l'évêché. — Prédication du carême à la cathédrale. — Premier synode diocésain. — Continuation des retraites pastorales. — Association des ouvriers. — Refuge à Varennes-lès-Nevers. — Translation du petit séminaire de Corbigny à Pignelin. — Pensionnat primaire à Corbigny. — Institution Saint-Cyr, à Nevers. — Direction du grand séminaire confiée aux maristes. — Fondation d'une maison de missionnaires de la même société. — Caisse diocésaine. — Œuvre de la Propagation de la foi . . . 189

CHAPITRE XI

ÉTUDES ARCHÉOLOGIQUES.

Circulaire au clergé. — Congrès archéologique à Nevers. — Allocution. — Encouragement aux études archéologiques. — Nombreuses et intelligentes restaurations et constructions. . . 205

CHAPITRE XII

ÉVÉNEMENTS DE 1851. — SAINT-GILDARD. — LA VISITATION.

Insurrection à Clamecy. — Départ du prélat pour cette ville. — Lettre au général Pellion. — Arrivée à Clamecy. — Reprise des exercices d'une mission. — Démarches en faveur des victimes des plus funestes doctrines. — Construction du couvent de Saint-Gildard et du monastère de la Visitation. — Visites de divers prélats. : 217

CHAPITRE XIII

DÉVOUEMENT AU SAINT-SIÈGE — LITURGIE. — SECOND VOYAGE A ROME.

Variétés de la liturgie dans le diocèse. — Synode de 1845. — Adoption de la liturgie parisienne. — Concile provincial de.

Sens. — Adoption de la liturgie romaine. — Départ pour Rome. — Deux audiences de Sa Sainteté Pie IX. — Témoignages d'attachement au souverain pontife.	230
---	-----

CHAPITRE XIV

GRANDES MANIFESTATIONS RELIGIEUSES AU NORD, AU MIDI ET AU CENTRE DE LA FRANCE.

Notre-Dame de Grâce, à Cambrai. — Notre-Dame de la Treille, à Lille. — Gand. — Allocutions aux membres des conférences de Saint-Vincent de Paul. — Le Saint-Sacrement-de-Miracle, à Douai. — Notre-Dame de Verdélais. — Notre-Dame d'Arcachon. — Translation des reliques de saint Lazare, à Autun. — Sainte Theudosie, à Amiens. — Notre-Dame de Boulogne.	242
---	-----

CHAPITRE XV

CULTE DE LA SAINTE VIERGE ET DE SAINT JOSEPH. — NOTRE-DAME DU PEUPLE NIVERNAIS ET L'ORATOIRE SAINT-JOSEPH.

Dévotion à la sainte Vierge. — L'immaculée-conception. — Notre-Dame du Peuple nivernais. — Bénédiction de la première pierre. — Consécration de l'église. — <i>Ave Maria</i> . — Actes journaliers de piété envers Marie. — Dévotion à saint Joseph. — Vœu de lui élever un oratoire. — Gravures et prières. — Bénédiction de l'oratoire quelques jours avant la mort du prélat.	285
--	-----

CHAPITRE XVI

PREMIÈRES ATTEINTES DE LA MALADIE. — CONTINUATION DES PRÉDICATIONS. — L'INSTITUT DE L'ENFANT-JÉSUS.

Plaie à la jambe à la suite d'un accident. — Visite pastorale impossible. — Voyage dans le Midi. — Fête de Lecture. — Mademoiselle Du Sablon et les sœurs de l'Enfant-Jésus. — Retraites prêchées par Mgr Dufêtre aux religieuses de cet institut. — Sa reconnaissance légale.	302
--	-----

CHAPITRE XVII

AGGRAVATION DE LA MALADIE. — SÉJOUR A MONTPELLIER.

Premier accès d'asthme. — Mission prêchée à Bruxelles. — Sermons prononcés dans les principales villes de la Belgique. — Incident de Namur. — Reprise des tournées pastorales. — Singulière accusation portée contre le prélat. — Prédications à Toulouse. — Nouvelles atteintes d'étouffement. — Retour à Nevers. — Eaux de Saint-Honoré et du mont Dore. — Hiver à Montpellier. — Retour à Nevers.	514
--	-----

CHAPITRE XVIII

DERNIÈRES PHASES DE LA MALADIE. — MORT. — TESTAMENT. — FUNÉRAILLES.

Préoccupations causées par la situation du saint-siège. — Lettre au ministre. — Le denier de Saint-Pierre. — M. le procureur général Dupin et les congrégations religieuses. — Quelques actes de vivacité humblement réparés. — Patience dans les souffrances. — Longues insomnies. — Voyage à Paris. — Crise du mois d'août. — Paralysie du bras droit. — Visite de Son Éminence le cardinal Donnet. — Mort le 6 novembre. — Funérailles le 13. — Remise du cœur à Saint-Gildard le 14. — Extraits du testament de Mgr Dufêtre.	554
Éloge funèbre prononcé le jour des funérailles par Son Éminence le cardinal Donnet.	575
Circulaire de Mgr Forcade, évêque de Nevers, à l'occasion de l'anniversaire de la mort de Mgr Dufêtre.	592